



HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

ROMAINE

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

ROMAINE

PAR

EUGÈNE TALBOT

Docteur es lettres

Professeur de Rhétorique au Lycée Condorcet

Membre du Conseil académique de Paris



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—

M DCCC LXXXIII



PRÉFACE

'HISTOIRE de la Littérature romaine *que nous présentons au public est le pendant logique, nécessaire, de notre* Histoire de la Littérature grecque. *Toutes les deux, en effet, marchent de pair dans les études de l'antiquité classique : elles se supposent l'une l'autre : le génie romain est le génie grec prolongé. Il a néanmoins, à défaut d'originalité native, son caractère propre, individuel. Apre, durement trempé, presque sauvage aux premiers temps de son histoire, le Romain ignore d'abord ou dédaigne la souplesse, la flexibilité, la grâce, la tendance sympathique et sociable des Grecs. Son tempérament d'action et de combat le porte moins aux œuvres de l'esprit qu'à celles du corps. Il conquiert pour lui-même, sans nul souci des autres : le soldat prime l'homme. C'est une force égoïste qui absorbe tout. Athènes, reine de l'intelligence et des arts, indiquait à qui voulait l'apprendre l'essor indépendant de la pensée et de la parole vers les sphères du beau et de l'idéal;*

Rome, libre chez elle, mais souveraine implacable du monde, impose aux peuples esclaves sa volonté, ses lois, son langage. De là, dans le génie latin un despotisme intolérant, une autorité sans appel, qui, après avoir marqué de son empreinte les travaux de ses littérateurs, a profondément influé, dans le cours des âges, sur le développement intellectuel et moral des races néolatines, devenues, à leur tour, maîtresses de l'empire romain : on le sent revivre en elles.

Cependant, telle est la loi du progrès appliquée aux évolutions historiques de l'humanité, qu'un peuple, usât-il d'un pouvoir sans bornes, n'exerce d'influence sur les autres qu'autant qu'il vaut par lui-même, et qu'il émane de lui une sorte de courant civilisateur. Ainsi, au milieu des importations grecques qui s'acclimatent sur le sol italien et qui adoucissent peu à peu la rudesse des premiers essais de la littérature romaine, il y a comme un fond persistant, qui dure encore, et que rien n'a jamais pu altérer. Cet élément essentiel du génie latin, la critique ne doit pas le perdre de vue, quand elle dresse l'inventaire des productions qu'il a laissées et qu'elle en apprécie le mérite. Le négliger, c'est s'exposer à ne pas bien comprendre la valeur intrinsèque des imitations que les poètes et les prosateurs de l'Italie, après une vive opposition des vieux Romains, ont calquées sur les modèles que leur fournissait la Grèce : aussi jugeons-nous indispensable d'y insister.

Durant près de trois siècles, c'est-à-dire depuis

sa fondation jusqu'à la prise de Tarente (272), Rome semble fermée à toute espèce de culture littéraire. Le brigandage, la chasse, la pêche, la vie pastorale et agricole, le maniement alternatif de la charrue et de l'épée, le retour incessant de la guerre offensive ou défensive avec les peuplades de l'Italie centrale et méridionale, puis avec les Gaulois, Pyrrhus, Hannibal, la participation à l'élection des magistrats, à la confection des lois et des plébiscites, exigent du Romain une vie active, remuante, militante, qui n'admet rien des loisirs nécessaires aux manifestations de la pensée. Cependant, quelques chants religieux ou nationaux, rudiments grossiers de poésie populaire, accompagnés de la flûte et mêlés aux danses sacrées, dans les fêtes champêtres, funèbres ou triomphales, se font jour à travers les occupations manuelles du laboureur et les exercices quotidiens du soldat. La note dominante de ces ébauches est la rusticité : le sentiment est naïf, sincère, mais l'expression est lourde, informe. Seulement, et par sa gaucherie même, cette pesanteur agreste ne fait que mieux ressortir la verdeur natale et la couleur particulière de l'esprit latin, à savoir le bon sens, la foi patriotique, la volonté ferme de soumettre le monde et de le faire à l'image de Rome. Les Grecs, sauf les Spartiates, n'ont jamais eu cette prétention à l'unité personnelle et exclusive. Semblables au Triptolème de leurs légendes, ils semaient, du haut des airs, la graine de leurs idées, et conviaient chaque peuple à la récolte des lettres, des sciences

et des arts. Les Romains, en constituant un État très différent des démocraties mobiles de la Grèce, ont subordonné tous leurs actes et toutes leurs pensées à l'idée unique de Rome : la patrie seule et rien que la patrie est la source et le but de leurs efforts; ils s'y dévouent corps et âme : Curtius, Decius, Regulus, voilà leurs véritables héros! Aussi, à mesure qu'ils suivent les différentes phases de leur évolution intellectuelle, leurs poètes et leurs prosateurs, Livius, Ennius, Nævius, Pacuvius, Plaute, Térence, le vieux Caton, ne cessent jamais de tourner les diverses conceptions de leur génie vers une idée fixe : la grandeur de la Cité, sa gloire, sa domination sur l'univers. Qu'en résulte-t-il? C'est qu'ils créent à leur service une langue positive, énergique, brève, concentrée, toute de concision, d'ordre et de discipline, ainsi qu'il convient à la parole d'un maître, ou bien encore nue comme une épée, alerte, rapide comme le trait qui part de la main d'un soldat.

Voilà ce qui donne au latin et à la littérature romaine une physionomie toute particulière. Même lorsque, débarrassés des entraves qui gênaient l'élan de leurs devanciers, les novateurs littéraires, tels que Cicéron, Horace, Virgile, Tite-Live, empruntent à la race hellénique ses idées et ses expressions, c'est pour les convertir en leur propre substance, en conservant, par-dessous, leur caractère individuel, accentué, comme un type indélébile. On retrouve partout, chez eux, je ne sais quelle fierté impérieuse sous les formes polies et façonnées du

grec; et c'est ainsi que s'expliquent la vigueur et la supériorité du génie romain dans les branches littéraires, où, parallèlement au théâtre, dans lequel la littérature latine est faible, l'être humain se montre le plus, nous voulons dire l'histoire et l'éloquence, dont le fond même est l'action.

Rome étant, au dehors et au dedans, la guerre personnifiée, incessante, les conquêtes de ses légions et les luttes de ses tribuns ou de ses dictateurs offraient aux narrateurs latins une matière inépuisable et constamment renouvelée. Ils l'ont exploitée d'une façon grande et large. Hérodote, Thucydide, Xénophon racontaient l'histoire de la Grèce. Guidés par la sagacité de Polybe, qui leur apprend à donner à leurs récits une tournure « pragmatique », Salluste, César, Tite-Live, Tacite, élargissent le cercle et racontent l'histoire universelle du monde vaincu, ou les discordes sanglantes de leur patrie en proie aux ambitieux et aux despotes. Leur style compréhensif, moral, est à la hauteur de leur tâche; et c'est assurément l'œil fixé sur le côté pratique de leurs ouvrages qu'on a nommé l'histoire l'école du genre humain : leurs récits, leurs tableaux et leurs discours, enchâssés dans le tissu des faits, ont la valeur d'une représentation vivante.

Pour l'éloquence, nous ne songeons point à enlever la palme à Démosthène; il a porté l'art de la parole au plus haut degré de perfection. Nous croyons fondée pourtant la remarque de Quintilien, qui prétend que l'éloquence latine ne doit rien envier à celle des Grecs. A lui seul, Cicéron la

résume tout entière : il est le « roi des tribunaux latins », non seulement parce qu'on rencontre chez lui les qualités éminentes de ses modèles grecs, mais aussi parce qu'il joint aux charmes d'une élocution harmonieuse et coulante la dialectique serrée, la verve caustique et la passion communicative dues à sa nature propre, et qui sont les ressorts les plus actifs et les plus puissants de la faculté de bien dire.

Il ne faut pas oublier, dans un autre ordre de faits, que la philosophie latine, née de la philosophie grecque, outre les exemples de vertu stoïque donnés par Caton et par Brutus, prend, sous la plume de Lucrèce, de Cicéron, de Sénèque, des allures précises, arrêtées, plus faciles à saisir et à retenir que les formules, souvent sèches, de l'école d'Aristote, ou que les finesses, parfois subtiles, de certains dialogues de Platon.

On en peut dire autant de la jurisprudence. L'Italie est la « terre classique du droit », et c'est de Rome que sont parties presque toutes les lois entrées depuis dans les institutions des peuples modernes.

Ainsi, à le bien prendre, et sans tenir compte des grands poètes qui ont servi d'exemple aux nôtres, les Romains ont créé une langue et une littérature qui vit et qui respire dans nos entretiens de chaque jour, dans nos institutions civiles et dans nos chefs-d'œuvre nationaux.

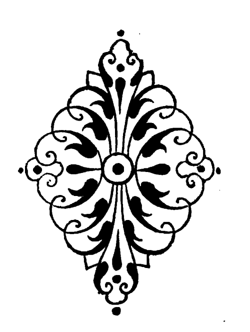
Telles sont les réflexions qui, après s'être offertes à notre esprit, lors de notre dernier voyage en Italie, ont dirigé la rédaction du présent volume. La

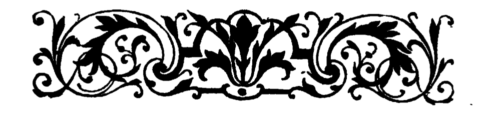
vue même du pays où vivaient les écrivains et où se produisaient les œuvres, dont nous exposons l'histoire et la critique à nos lecteurs, a donné, nous l'espérons, une couleur toute locale à nos idées et à notre style. Il en est, en effet, de l'Italie comme de la Grèce : on ne peut la parcourir sans fouler aux pieds quelque page d'histoire. Il semble qu'il se dégage du sol comme une atmosphère antique, qui enveloppe et qui inspire l'artiste et le voyageur; nous nous en sommes pénétré.

Nous devons également beaucoup aux maîtres et aux savants qui nous ont précédé ou instruit dans notre carrière. La gratitude et l'amitié nous font un devoir de consacrer ici une place aux noms de Fabricius, de Funccius, de Th. Harles, de Schœll, de Ficker, de Jos.-Victor Le Clerc, de Villemain, de Patin, de D. Nisard, d'Émile Egger, d'Alexis Pierron, de Berger, de G. Boissier, de Cucheval, d'E. Fallex, de Caussade, dont les livres ou les leçons nous ont initié à la connaissance des lettres latines ou dirigé dans le plan de notre livre. Nous nous plaisons à leur rendre hommage; mais nous ne séparons pas non plus de leur souvenir celui de l'un de nos guides favoris, du grand philosophe Herder, qui considère « la nation romaine et la littérature latine comme un pont jeté par la Providence sur l'abîme des siècles, pour porter jusqu'à nous les débris du monde ancien. »

EUGÈNE TALBOT.

Le Pouliguen, 15 septembre 1882.





HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE
ROMAINE

La Muse des Latins, c'est de la Grèce encore;
Son miel est pris des fleurs que l'autre fit éclore!
N'ayant pas eu du Ciel, par des dons aussi beaux,
Grappes en plein soleil, vendange à pleins coteaux,
Cette Muse, moins prompte et plus industrieuse,
Travailla le nectar dans sa fraude pieuse,
Le scella dans l'amphore, et là, sans plus l'ouvrir,
Jusque sous neuf consuls lui permit de mûrir.
(Sainte-Beuve, Pensées d'août.)

INTRODUCTION

I

Population primitive de l'Italie. — Migration des peuplades mêlées aux Autochtones : Pélasges, Ombriens, Étrusques. — Colonies légendaires. — Peuples de l'Italie formés des éléments pélasgiques, ombriens, étrusques, argiens et phrygiens : Aborigènes, Osques, Sabins, Marses, Hirpins, Samnites, Campaniens, Lucaniens. — Caractère physique, intellectuel et moral de la race italienne.



a forme allongée de la presqu'île italienne, rameau détaché du système alpestre, dont les cols et les défilés septentrionaux livraient passage aux immigrants du Nord, ses havres formés par des découpures échancrées sur le littoral des deux mers

qui la baignent à l'O. et à l'E., ont, de temps immémorial, exposé les premiers habitants de cette belle contrée à l'invasion des peuplades voyageuses de la Gaule, de l'Illyrie et de la Grèce.

La plus ancienne de ces migrations, consignée dans l'histoire, date de près de vingt siècles avant l'ère chrétienne. Entrée dans la presqu'île par les Alpes carniques, elle était formée d'un groupe de chasseurs, de pâtres et de laboureurs, illyriens ou pélasges, originaires d'Asie. Les Pélasges, appelés collectivement « fils de la terre noire » ou « cigognes errantes », semblent avoir été, avant leurs pérégrinations dans l'Europe occidentale, un peuple attaché à ses demeures, vivant du produit de ses champs, élevant des troupeaux, fondant des villes et des temples, établissant des lois et pratiquant la justice. Leurs tribus émigrantes, qui se répandirent au N. et à l'E. de l'Italie, étaient les Liburnes, les Vénètes et les Sicules. Les Liburnes et les Vénètes se fixent sur les deux rivages de l'Adriatique (Croatie, Dalmatie, Venise) : les Sicules, race de pirates, occupent, sous le nom de Tyrrhéniens « sangliers de mer », une partie du Latium, (*latus*, la plaine) et s'étendent sur les bords marécageux du Tibre, du côté de la mer, tandis que d'autres, poussant jusqu'à l'extrémité de la péninsule, traversent le détroit, et pénètrent dans l'île de Trinacrie, qui prend d'eux le nom de Sicile. Quelques siècles après, une population ibérique, les Sicanes, venus, dit-on, des bords du Sicanos ou Sicoris, fleuve pyrénéen, pénètre en Italie par la côte occidentale, occupe la Ligurie, et, refoulée par d'autres émigrations, va partager l'île aux trois pointes avec les Sicules qui s'en étaient emparés.

Vers l'an 1400 avant Jésus-Christ, des peuplades celtiques ou gauloises, Ambrons, Isombres, Ombriens « les vaillants, les nobles » hommes de haute stature, aux yeux bleus et aux moustaches fauves, descendent dans l'Italie septentrionale par les défilés du Tyrol. Cette région subalpine offrait aux regards, comme aujourd'hui, un vaste bassin dont les plaines fertiles,

arrosées par le Padus (Pô), ont été renommées de tout temps par les pâturages, les vignes, les champs d'orge, les peupliers et les forêts de chênes, où s'engraissaient de nombreux troupeaux de porcs, nourriture principale des tribus italiques. La race gauloise, vigoureuse et énergiquement trempée, y fonde entre l'Adda et le Tessin, la ville de Mediolanum (Milan), et imprime à tout le pays conquis par le brenn Bellovèse (587) un caractère qu'il n'a jamais perdu : le fond des populations de cette contrée est demeuré gaulois. Des plaines du nord de l'Italie quelques tribus ombriennes se dirigent vers le centre et vers le midi, et, se ramifiant à gauche et à droite, s'emparent des pays qui sont plus tard l'Étrurie et le Picenum. La contrée située entre l'Étrurie et la mer Adriatique fut appelée Ombrie, du nom de ses conquérants. Le trait remarquable de leur invasion, c'est qu'on voit poindre dès lors un commencement d'unité de race et de langue. L'idiome commun aux peuplades des deux versants des Apennins et de la Campanie, c'est-à-dire la langue osque, qui a des affinités avec le celtique, est parlé, durant longtemps, depuis Rome jusqu'à Tarente, semblable à la voie Appienne, qui traversait l'Italie dans toute sa longueur.

Pendant que les Ombriens donnent à leurs établissements une permanence, gênée toutefois par la configuration du sol, par les sinuosités des montagnes, les contours des rivages et la variété même des caractères nationaux, une troisième immigration contribue à cette stabilité relative. C'est celle des Raséna, peuplades pélasgiques du pays appelé depuis Rhétie, aujourd'hui les Grisons, avec une partie du Tyrol et de la Bavière : elle a lieu vers le XI[e] siècle avant l'ère chrétienne. Ces Raséna, que les anciens affirmaient ne se rattacher à aucun peuple du monde, et qui se disaient eux-mêmes autochtones ou fils de la terre, étaient, à en juger par les personnages représentés sur les vases de Tarquinies et de Clusium ou sur les bas-reliefs antiques, des hommes trapus, de petite taille,

ayant les bras épais, une grosse tête, le nez long et fort. Vainqueurs des Ombriens, ils établissent une première colonie dans les plaines du Padus, d'où ils sont chassés par Bellovèse. Mais ils fondent un établissement durable entre l'Arno et le Tibre, et prennent alors le nom de Tusci ou Étrusques. Les conjectures étymologiques ne sont pas d'accord sur le sens de cette dénomination. Suivant les caprices des dérivations, on voit dans les habitants de l'Etrurie des « bâtisseurs de tours », des « sangliers », des « Tyriens » et même des « Tudesques ». En réalité, c'était un peuple grave, sérieux, industrieux, ayant toutes les tendances religieuses et sociales qui conduisent à la civilisation, mais entachées de quelques pratiques sombres et cruelles. Étranger à la famille gréco-italique, à quel rameau connu l'Étrusque se reliait-il? La science sur ce point est muette. On croit savoir néanmoins que, restreints d'abord au N. par l'Arno, à l'O. par les contreforts de l'Apennin, et au S. par la forêt Ciminienne, chaîne de collines boisées entre Viterbe et le Tibre, les Etrusques entretinrent longtemps avec les Latins, les Sabins et les Ombriens des rapports internationaux de sujétion ou d'alliance. Après quoi, ils franchissent le Tibre, traversent le Latium, et occupent, vers l'an 300, la Campanie, où ils organisent une confédération de douze cités, dont la principale était Capoue. Une réaction des Osques détruit cette puissance méridionale des Etrusques, et dès lors leur établissement central, subsistant seul sous le nom d'Étrurie, dure jusqu'à la défaite que Dolabella leur fait subir près du lac Vadimon (282).

Plusieurs légendes fabuleuses et allégoriques, embellies par la poésie ou par la vanité romaine, s'ajoutent aux données positives de l'histoire. Caton l'Ancien, Nævius, Cicéron, Tite-Live, Virgile et d'autres écrivains latins parlent du règne de Saturne, forcé de quitter la Crète et de se cacher dans le Latium, où il reçoit l'hospitalité du roi Janus. On raconte aussi comment Hercule, après la défaite de Géryon, géant à trois

corps, qui possédait un troupeau de bœufs rouges d'une grosseur merveilleuse, conduit cette superbe capture sur les bords du Tibre, où il fixe ensuite son séjour, près de la caverne d'un monstre demi-homme et demi-satyre, d'une taille colossale, nommé Cacus, qui infestait la région située au pied de l'Aventin. Cacus vole à Hercule quatre paires de bœufs, dont les mugissements trahissent le larron. Le héros soulève l'énorme rocher qui fermait la caverne de Cacus, l'en arrache, l'étouffe, et demeure tranquille possesseur du pays. Puis viennent à la tête de colonies, placées sous l'égide des dieux, l'Arcadien Evandre, qui bâtit Palantium ou Palatium sur une colline du Tibre; le Grec Diomède, qui fonde Hippion, connu ensuite sous le nom d'Arpi; l'Argien Tibur, fils d'Amphiaraos, qui construit une ville de son nom; le Troyen Anténor, qui fonde Padoue, et enfin son compatriote Enée, fils de Vénus, dont le fils Ascane est chef de la lignée des rois d'Albalonga, les ancêtres de Romulus.

Telles sont les migrations, vraies ou légendaires, des peuples qui se substituent ou qui se mêlent à la race primitive et indigène de l'Italie. De cette fusion, plus ou moins étroite, d'éléments illyriens, ombriens, étrusques, argiens et phrygiens sortent les Aborigènes, « Montagnards ou Anciens », distribués en plusieurs tribus : Osques ou Opiques, Sabins et Sabelliens, Marses, Hirpins, Samnites, Campaniens, Lucaniens, destinés tous à subir la prépondérance et la domination du peuple à qui est réservé l'empire du monde, c'est-à-dire les Latins.

S'il faut en croire Varron, qui fait d'Ops le synonyme de Terra, auquel il rattache le mot *opus* (œuvre, travail) les Osques (*Osci*, *Obsci* et *Opici*), répandus sur le territoire sud-ouest du Latium, sont les « hommes de la terre et du labeur ». Les Volsques et les Æques font partie du même groupe. Tribus de mœurs patriarcales, ils ont des habitudes pacifiques et rangées. Leur religion est simple et douce : ils adorent la Terre, le Soleil, la Lune, Saturne, Janus, Vortum-

nus ou dieu du Changement, la Bonne Fortune et Annus (l'Année), qui donne les provisions nécessaires à la vie (*Annona*). Mais ils se distinguent surtout par leur sagesse agricole, c'est-à-dire par la culture du sol, subordonnée à des pratiques intelligentes, dont les procédés se propagent sous la forme de maximes et d'oracles. — *Mauvais agriculteur, qui achète ce que peut lui donner sa terre. — Mauvais économe qui fait de jour ce qu'il peut faire de nuit. — Pire encore, qui fait un jour ouvrable ce qu'il doit faire un jour de fête. — Le pire de tous, qui, par un temps serein, travaille sous son toit plutôt qu'aux champs, — Qu'est-ce que bien cultiver? Bien labourer. Et en second lieu? Labourer? Et en troisième lieu? Fumer la terre. Quel est le profit le plus certain? L'élève des troupeaux et le bon pâturage. Et après? Le pâturage médiocre. Et enfin? Le mauvais pâturage. — Trois maux également nuisibles; la stérilité, la contagion, le voisin.* On reconnaît, dans les auteurs de ce bréviaire du cultivateur, les ancêtres du vieux Caton.

Les Sabins ou Sabelliens (de *Sab*, terme voisin de *sæv-us, sev-erus*), sont un peuple fier, belliqueux, plutôt armé de la flèche, de l'épieu et de la lance que de la pioche et du hoyau. Le nom de Cures, ville principale de leur confédération, est expressif : il vient de *quir*, qui signifie lance. Romulus en reçut le nom de Quirinus, et les Romains celui de Quirites. Virgile représente les Sabins comme une nation farouche, maniant avec vigueur un poignard court et une broche de combat. Rien qu'en voyant de Rome les montagnes escarpées et nues où ils vivaient, on comprend quelle fut la rudesse de leur humeur guerrière. A la race sabellienne se rattachent, par des mélanges ou par des colonies, les Marses, situés au cœur de l'Apennin, peuple insoumis, indompté, toujours prêt à se révolter contre Rome, et dont on disait : « Qui pourrait triompher des Marses ou sans les Marses? » puis les Herniques, de *herna* rocher, habitant les montagnes de

l'Apennin, entre le lac Fucin et le Trérus, nation brave qui résista longtemps et énergiquement à la domination romaine; enfin, vers le midi, les Hirpins, de *hirpus* loup, peuple batailleur, répandu sur la lisière du territoire des Samnites, auxquels il avait fini par s'incorporer.

Le Samnium était dans l'antiquité, et il est encore de nos jours, sous le nom de Principauté ultérieure et de Partie de l'Abruzze, la région de l'Italie marquée des caractères physiques les plus frappants. La plus grande partie est occupée par une masse énorme de montagnes, appelée aujourd'hui *matese*, qui sort de la ligne centrale des Apennins. L'aspect en est parfois sinistre et sombre, l'impression d'une âpreté sauvage. Quelques-unes dénudées, hérissées de rochers semblables à des ruines écroulées, dressent en l'air leurs arêtes crues et tranchantes comme une lame. D'autres, entassées, superposées, étagées en amphithéâtre, offrent au voyageur les variétés de vue et de couleur les plus pittoresques, depuis les tons roux et fauves de la roche calcinée et les ombres foncées des massifs de châtaigniers et de chênes, jusqu'aux teintes douces des lointains bleuissants et aux splendeurs argentées des pics couronnés de neige. Quand on pénètre dans les intervalles libres de ces entassements, coupés par des cassures profondes, par des failles ténébreuses, par des ravins sans fond, où s'engouffrent les torrents, et par de vastes landes désolées, on rencontre quelques pâtres armés, des pêcheurs au guet sur le bord d'un lac creusé par une éruption, des chasseurs de sangliers, d'ours et de renards. C'est là que jadis habitaient les vieux Samnites, les hommes armés du *saunion* ou javelot, enveloppés dans leurs peaux de chèvre, les pieds entortillés de cordes, la barbe inculte, les yeux noirs et fiers; race pastorale, farouche, presque féroce, isolée des autres tribus italiques par le rempart de ses montagnes, la profondeur de ses vallées, l'impétuosité de ses cours d'eau, jusqu'au jour où, attirée dans la plaine par les richesses étalées en

pâture à la convoitise et à l'accroissement de sa population, elle déchaîne, au retour du printemps sacré (*ver sacrum*), des bandes d'envahisseurs sur la Campanie, où Rome, durant cinquante ans, ne cesse de les combattre qu'après les avoir exterminées.

On comprend, du reste, que ces loups des gorges et des hauteurs aient été séduits par l'aspect du merveilleux pays étendu sous leurs pieds. La Campanie, aujourd'hui *Terra di Lavoro*, terre de labour, passe à bon droit pour la plus riche contrée de la presqu'île italienne. Son territoire, dont le nom dérive du latin *campus*, plaine, ou du grec χαμπή, courbure, à cause des dentelures du littoral, est arrosé par les eaux jaunâtres du Vulturne et de ses trois affluents. Les collines sont couvertes d'excellents vignobles, Setia, Falerne, Massique, Calès, Gaurus et la côte de Sorrente. Le lac Lucrin, transformé en marécage, au XVIe siècle (1538), par une convulsion volcanique, nourrissait des huîtres renommées. L'Averne, joint à la baie de Pouzzoles, offrait un abri sûr aux embarcations. Les golfes de Misène, de Caiète, de Baies, de Naples, avaient, comme aujourd'hui, des aspects enchanteurs. Les beautés infinies et changeantes des montagnes, de la mer et du ciel y sont une fête continuelle pour les regards : *Vedi e poi mori*. Avant l'éruption du 24 août 79 de l'ère chrétienne, le Vésuve élevait, en dehors des Apennins, ses flancs arrondis et tapissés de vignes; seul, le plateau qui en couronne le sommet, présentait des cavités remplies de pierres couleur de suie et rongées par des feux, dont l'explosion inattendue ensevelit, sous un linceul de laves et de cendres, Pompéi, Stabies, Herculanum. L'aspect des champs phlégréens, tout hérissés de vieux cratères, complète la couleur et la physionomie de cette région tourmentée par les terribles oscillations du sol. Mais Capoue, métropole du pays, comptée jadis au rang des trois premières cités du monde avec Rome et Carthage, était bâtie, disait-on, au milieu d'un jardin. Les richesses du terrain, la douceur des mœurs, les

goûts artistiques des peuplades grecques en faisaient un délicieux séjour. Aujourd'hui même la terre donne quatre récoltes par an; les oliviers et les figuiers y abondent; de longues files de peupliers portent des vignes qui grimpent jusqu'au faîte de leurs vertes pyramides; les myrtes et les roses y confondent leurs feuillages et leurs parfums; les ramiers et les rossignols s'y plaisent sous les bosquets. Tous les Romains opulents construisaient leurs villas ou leurs tombeaux dans ce « coin du ciel tombé sur la terre ». Aussi est-ce par là que la civilisation hellénique a fait brèche dans la rusticité latine et l'a pénétrée de son exquise saveur.

On peut en dire autant de la Lucanie, de l'Apulie, de la Calabre et du Bruttium. La fertilité du territoire, l'excellence des vignes œnotriennes, le suc onctueux des olives, la beauté des fruits, la vitesse des chevaux, l'épaisseur des herbages, la forte membrure des bœufs, les essences variées des bois, les spectacles contrastés que la transparence de l'air, les jeux de la lumière et de l'ombre sur la verdure des montagnes ou sur l'azur limpide des flots, étalent aux yeux des voyageurs, justifient les éloges de Cicéron, de Virgile, de Tite-Live et de Pline. Le point essentiel à noter, c'est qu'on est moins en Italie qu'en Grèce; le climat, le sol, l'homme, le langage ne sont plus ceux du nord; partout des colonies doriennes et achéennes: Tarente, Sybaris, Crotone, Caulonia, Siris, Metaponte, Locres, Rhegium. La race latine, mise en contact par la guerre et par la conquête avec ces populations ingénieuses, passionnées, ouvertes aux impressions mobiles de la poésie et des arts, finit par assouplir sa grossièreté primitive, et par mettre dans ses productions un accent original, qui renforce et rehausse la timidité de ses imitations.

Si des faits et des observations qui précèdent nous dégageons quelques inductions relatives au caractère physique, intellectuel et moral de la race italienne, considérée dans son ensemble, voici les points auxquels la réflexion permet d'arriver.

En négligeant les éléments particuliers, propres à chaque tribu isolée, on peut grouper ainsi les traits les plus saillants des populations disséminées dans les plaines, sur le littoral et au cœur des montagnes de l'Italie. La tête haute, ronde, développée, affecte les courbes d'un ovale régulier : le front est ouvert, bombé ; les yeux, noirs ou d'un gris bleu, ont un éclat expressif, pénétrant, que voile parfois l'épaisseur des sourcils ; le nez, sec, droit, ferme, accentué, suit une ligne plus ou moins arquée, qui n'est pas dépourvue d'élégance ; la finesse de la bouche, agréablement cintrée, s'alourdit quelquefois par la grosseur des lèvres ; le menton, proéminent et rond, indique une volonté tenace, énergique ; le cou est nerveux, bien attaché ; la barbe et les cheveux, noirs, blonds ou roux, encadrent la figure ou retombent sur les épaules ; l'angle facial s'ouvre largement comme dans toutes les races intelligentes ; la physionomie, souvent calme et grave, s'anime sous l'influence des diverses passions ; le teint est brun, chaud, coloré, un peu bilieux ; l'ensemble du corps a de la proportion et de l'harmonie ; la taille, moyenne, est svelte, élancée ; les articulations des membres sont justement nouées, peu couvertes de chair ; les muscles y dominent ; les attaches sont fines, les épaules hautes et larges, les bras vigoureux, les mains prestes, la poitrine dégagée, les hanches et le ventre serrés, les cuisses robustes, les jambes sèches et souples, le pied mince et flexible : conformation heureusement équilibrée, qui favorise le jeu des mouvements nécessaires à une vie active, occupée, animée, inquiète, remuante, en lutte constante avec la nature, les animaux et les hommes. Montagnards, pirates, laboureurs, soldats, il faut agir : chasser le loup, l'ours, le sanglier qui menacent les moutons, les chèvres, les porcs, les racines et les plantes fourragères, tailler le bois, soulever les lourds filets de pêche, lutter contre les flots et les voleurs marins, remuer le sol, élever les bestiaux, moudre le blé, presser le raisin et l'olive, carder la laine, tisser

le lin et la toile, exploiter les mines, fabriquer des outils et des armes, se tenir aux aguets, faire des battues, des palissades, des remparts, des digues, inventer des plans d'attaque et de défense.

L'instinct de sociabilité groupant la famille autour du père, et la tribu autour du magistrat, il s'ensuit des coutumes, des lois, un système de justice, un code, qui fixe la propriété, et qui détermine les droits des possédants. Les Italiens y excellent : l'Italie, on l'a dit avec raison, est la terre classique du droit. Le sentiment du juste s'y élève à la hauteur d'une institution sociale, qui lui vaut, de nos jours encore, avec l'admiration des nations modernes, l'honneur d'une pratique permanente. La pierre sacrée du foyer et celle du tombeau en sont les assises indestructibles. La religion ajoutant son autorité et son appareil imposant au culte de la famille et à celui de la cité, le père a l'autel et la lance; il parle au nom des dieux domestiques et de la force : le magistrat, investi du sacerdoce augural, parle au nom de la cité, qui dicte la loi à tous les pères, et au nom de la justice, qui est la souveraine même des dieux.

La religion a peu varié sur les différents points de l'Italie : Rome, d'ailleurs, semble avoir concentré les différents cultes dans ses murs et dans ses temples. Toutefois les Étrusques, race pensive et mélancolique, sont les initiateurs des autres populations à la science sacrée. Cæré (*Cervetri*), chef-lieu des douze lucumonies, est la métropole religieuse de Rome ; les Pères de l'Église nomment l'Étrurie la mère des superstitions. On y consultait les entrailles des victimes, le vol des oiseaux et les phénomènes de la foudre. Autour de Jupiter se groupaient les *Dii Consentes* ou les douze grands dieux, avec d'autres divinités innommées, que le maître du monde admettait dans ses conseils secrets. Frappé de l'idée de la mobilité, de la fragilité, du néant même de tout ce qui existe, événements et personnes, les Étrusques ont une déesse du chan-

gement, Voltumna, de *volvere*. Janus, au double front, est le symbole du temps, qui glisse et qui disparaît comme un fleuve; les peuples, les races s'éteignent; le cycle mystérieux de la grande année embrasse plusieurs milliers de siècles, après lesquels tout s'épuise, passe et meurt : les dieux eux-mêmes périssent et s'en vont. Indépendamment des grands dieux, d'autres tribus de l'Italie ont des divinités distinctes : les Latins placent devant leurs portes les Lares, dieux du foyer, Herclus qui donne la richesse; les vieux Sabins adorent Mars (Maurs, Mamers, Mors) le dieu de la guerre et de la mort. Les Samnites vouent un culte à Junon, sous le nom *Dea Cupra*, la bonne déesse; les tribus agricoles invoquent Tagès, le dieu sédentaire, puis Saturne, le Semeur, Faunus, le dieu des champs, Terminus, le dieu des limites, Sylvanus et Picus, dieux des forêts, Palès, déesse des bergers; les tribus maritimes adressent leurs vœux à Neptune, à Castor et à Pollux, à Portumnus, dieu des abris. Une tendance propre à la théologie italique, c'est de revêtir d'une forme sensible les forces de la nature, élevées à la sphère divine, de réaliser des sentiments abstraits et des idées morales, ou, par un procédé analogue, de prêter une vie réelle à des êtres matériels et concrets. Ainsi les tribus latines, dont Ennius et Caton se sont faits les échos, saluent du nom de Jupiter l'espace rayonnant qui se déploie au-dessus de la terre : chaque homme a en lui un génie, auquel il sacrifie, qui vit et disparaît avec lui; on élève des autels à la Jeunesse, à la Santé, à la Concorde, à la Bonne Foi, à la Fièvre, à la Rouille, aux Éclairs, aux Vents, à la Tempête, à la Peur : les voleurs sacrifient à Laverna, les marchands à la Bonne Chance : on pactise, on s'arrange avec tous ces dieux.

Cette fuite de l'idéal, ce penchant vers le positif, n'ont rien qui surprenne chez un peuple créé pour la vie agissante. Le monde latin est le monde de l'action. A cet égard, les historiens et les poètes en peuvent

être crus sur parole : Salluste, Virgile, Horace sont dans le vrai. Dès l'enfance, l'Italien pauvre, content de peu, vivant de rien, élevé à la dure, est dressé pour le travail et pour la lutte, prompt à retourner la glèbe ou à endosser l'armure : nul lieu ne lui est inaccessible, nul obstacle infranchissable ; il enlève tout : même en paix, c'est un homme actif, *strenuus ac fortis,* ne sacrifiant jamais le corps à l'esprit.

Aussi la race italienne, aux premiers temps de son histoire, n'accorde-t-elle que peu de franchises à l'imagination, au génie poétique, à l'expression du beau dans les lettres et dans les arts : elle les tient à l'écart ou tout au moins en réserve. Sa vie quotidienne s'enferme opiniâtrément dans les labeurs agricoles ou dans les nécessités de la guerre : les énergies de sa volonté ou les fières âpretés de son courage sont tendues plutôt vers la morale individuelle, avec ses applications pratiques et sociales : l'idée de droit domine tout le reste.

A la base même de la société est la famille, composée du père, de la femme, des enfants. La puissance conjugale et paternelle du chef de famille est absolue ; la loi ne la limite point ; la fille seule sort de sa dépendance, quand elle passe sous la main d'un mari. Cependant la femme et le fils ne sont pas exclusivement des choses, mais des personnes ; à ce titre, ils ont des droits, dont ils prennent possession à la mort du père.

Des familles, groupées dans le *pagus* (bourgade), se compose la *gens,* autour de laquelle gravite tout un monde de clients, que le patron adopte sous sa tutelle ; les *gentes* réunies constituent la cité, roi ou consul, sénat et peuple, régis par une constitution fondée sur l'égalité civile : le droit du plus fort est éliminé de tous les contrats, la propriété et l'hérédité garanties par des règles strictes, les transactions et les divers crédits protégés par une législation rigoureuse. De là naît l'ordre, essence absolue de la justice, et, par suite, la nécessité d'une sanction qui atteigne l'agent responsable. En effet, pour le Romain le fond même

de toute morale n'est autre que la justice, innée au cœur de l'homme, et se manifestant dans la famille par le respect dû au père, dans la cité par le respect dû au droit de chaque citoyen; en un mot, c'est l'obéissance au devoir. Voilà par quelles vertus appliquées à la famille et à la patrie les Romains, selon la remarque de Bossuet, « ont été dignes d'être les maîtres du monde ; et, si les lois romaines ont paru si saintes que leur majesté subsiste encore, malgré la ruine de l'empire, c'est que le bon sens, qui est le maître de la vie humaine, y règne partout, et qu'on ne voit nulle part une plus belle application des principes de l'équité naturelle ».

La cité romaine s'étant formée et agrandie par l'agglomération des peuplades et par l'annexion des cités qui environnaient la ville nouvelle, nul doute que la fusion latino-sabine n'ait été dominante : il convient donc, pour compléter le tableau que nous nous sommes proposé de tracer, d'entrer dans quelques détails sur le caractère et sur les habitudes des tribus mixtes du Latium.

II

Latium, noyau central de l'Italie. Race latine. — Sabins et Romains. — Mœurs agricoles. — Fêtes rustiques. — Lupercales. — Féries latines. — Langue italique : ses éléments constitutifs.

Le Latium est le noyau central, le cœur même de l'Italie. Région intermédiaire entre les peuplades du Nord et celles du Midi, il tend, par l'Étrurie, vers le monde celtique, et, par la Campanie, vers le monde grec : c'est le berceau de la race dure et forte, agricole et guerrière, qui a conquis l'univers.

Borné d'abord aux terres basses et onduleuses situées entre le Tibre et le Numicius, le Latium s'étend graduellement au N. du côté des frontières

étrusques, gagne au S. les pics du pays des Volsques et la rive ombreuse du Liris, puis à l'O. les rares échancrures de la mer Tyrrhénienne, et à l'E. les roches abruptes et calcaires de la Sabine, contreforts des Apennins. Ajoutons à ce dessin topographique au N.-E. l'îlot escarpé du Soracte ; au S.-O., l'arête du promontoire Circéien ; tout près de Rome, la colline du Janicule, et, parmi les soulèvements volcaniques, le cône du mont Albain, entre le chaînon volsque et le Tibre. Le moment vient alors où les tribus sauvages de la plaine et celles de la montagne, quittant leurs bois et leurs nids d'aigle pour se mettre en contact par la guerre, par les traités, par les échanges et par les liens de famille, sont entrainées vers la fusion et vers l'unité. Osques et Sabins, fils de la Terre ou de la Lance, agriculteurs et guerriers, adorateurs de Saturne, dieu des semailles, ou de Mars, dieu des combats, ils finissent par devenir un seul peuple, les Latins, et par enfermer les habitants d'Albe et de Cures dans une seule cité, Rome.

Tout ensemble laboureurs et soldats, c'étaient de robustes et vaillants compagnons. Les populations hâves et maigres de la campagne romaine, qui, de nos jours, au milieu des buffles, des chiens sauvages et des corneilles, montrent aux touristes, sous l'influence de la mal'aria, leurs figures fiévreuses, du côté d'Ostie ou d'Ardée, ne peuvent donner une idée des paysans qui, jadis, sous un climat plus froid, remuaient cette terre assainie par une culture intensive et par un desséchement assidu des eaux stagnantes. En dépit des inondations et des convulsions volcaniques, le sol rendait cinq fois à l'homme ce qu'un labeur incessant lui demandait. Le blé, la vigne, l'olivier, la fenaison, trahissaient rarement l'espoir du cultivateur. C'est qu'aussi la mâle rudesse de l'antique génie latin tenait constamment en éveil et en haleine ces groupes de travailleurs patients, réguliers, endurcis, prêts à braver la chaleur et les intempéries du ciel, à coucher sur la terre ou sur l'herbe, à se priver de repas et de

sommeil, selon les exigences des travaux et de la saison. Vigoureux campagnards, de taille moyenne et dégagée, ils ont la tête droite, l'œil vif, le nez saillant, la barbe et les cheveux épais, la poitrine large, les épaules fournies, les bras longs, les mains fortes, la jambe et le pied moins charnus que nerveux. Le moissonneur, surtout, est un gaillard énergique, solidement bâti, bien musclé, sans lourdeur, au teint chaudement coloré, à la physionomie calme, regardant fixement en face, prenant aisément au repos une attitude plastique et grave, comme le conducteur des bœufs dans la toile de Léopold Robert. Il semble que la contrée où vit le paysan latin se réfléchisse en lui : c'est un miroir. « Son œil profond, dit Michelet, sa vive pantomime annoncent une personnalité forte. Ce regard mobile, ces cheveux noirs comme les vins du midi, ce teint profondément bruni accusent le fils de la vigne et du Soleil. » En société de sa femme, dont la tête ferme et expressive se dessine fièrement sous une chevelure d'ébène aux tons lustrés, les yeux brillants, le nez droit, la bouche sérieuse; entouré de ses fils et de ses filles, portraits vivants du père et de la mère; accompagné des taureaux, des chiens, des ânes et des mulets auxiliaires de ses labeurs, il s'abrite d'abord dans des cavernes ou sous des huttes de feuillages; puis, quand il est sorti de l'état grossier des premiers âges, il se construit des cabanes, formées de perches fourchues, entrelacées de branches, dont les vides sont remplis de terre grasse, ou bien il se fait des appentis avec des pièces de bois transversales qu'il recouvre de paille, de joncs, de gazon, afin de mettre tout son monde hors des atteintes de la pluie et de la chaleur. Telle est, au début, la maison ou la métairie de toute famille latine. A Rome, on conserva longtemps sur le Capitole, près de la Curia Calabra, comme un échantillon des mœurs antiques, la cabane de Romulus, avec son toit de chaume et de roseaux.

Là, tour à tour laboureur, vigneron, pâtre,

bûcheron, le regard fixé sur le ciel, les astres et le vol des oiseaux, le paysan latin, nu pour labourer et pour semer, une peau de bique sur les épaules quand il pleut et des guêtres aux jambes, manie la herse ou le hoyau, arrache de son champ les pierres, les chardons et les broussailles, fait la guerre aux rats, aux taupes, aux crapauds, aux fourmis, étanche le marais limoneux qui noie ses pâturages, élève une digue, émonde ses peupliers, ses platanes, ses frênes, ses hêtres et ses érables, élague ses tilleuls, ses ifs et ses buis, pratique des irrigations, fait grimper la vigne aux échalas et aux ormes, mène ses moutons et ses chèvres de la forêt à la plaine et de la vallée à la montagne, conduit ses porcs à la glandée sous les chênaies, donne l'essor à ses abeilles, fabrique de la poterie, serre dans son grenier les provisions d'épeautre, d'orge, de légumes, d'oignons et de lupin ou fève de loup, dont il se nourrit avec les siens. L'heure du repas, à midi ou à la tombée du soir, rassemble la famille. La femme et les filles, laissant de côté la laine filée, la toile peignée, le fourneau où le vin cuit, la volaille et les oies, apportent sur la table le gâteau doré par la cendre chaude, les châtaignes, les noix, le morceau de lard fumé ou de mouton rôti, le fromage, l'huile, et les cruches pleines d'une eau coupée de vinaigre ou de miel. A la veillée, le père et les fils s'entretiennent des travaux du jour et de ceux du lendemain : les vieux enseignent aux jeunes les préceptes agricoles et les maximes pastorales, telles que les ont conservées Caton, Pline l'Ancien et Columelle ; la mère raconte un apologue ou quelque légende du vieux temps de Saturne et de Janus ; et les jeunes filles, la quenouille en main, l'œil fixé sur la lampe, observent si l'huile, qui pétille, n'amasse pas autour de la mèche de petits champignons poudreux, indices de pluie ou d'orage.

Une fête survient, les travaux cessent. Le culte journalier des dieux Lares, des Pénates, de Vesta, de Sylvanus et de Faunus, divinités familières du foyer, est remplacé par des cérémonies plus solennelles. Il

ne suffit plus de verser quelques libations de vin ou de lait, d'orner les autels, de parer les statuettes de bois et d'argile avec des bouquets de violettes, de pavots, de narcisses, de thyms, de lavandes et de soucis, ni de leur élever un petit dôme à l'aide de branches de laurier ou d'osier. La fête de Cérès, déesse des moissons, veut plus de pompe et d'éclat. Le père de famille, suivi d'un nombreux cortège, la tête couronnée d'un feuillage de chêne, promène autour de ses champs la truie qu'il doit immoler à la Terre, et il appelle sur les épis la protection du ciel. Le sacrifice terminé, un grand banquet réunit les convives. La joie et le rire sont de la partie : les danseurs, animés par le son des flûtes, des tambourins et des castagnettes, imitent, en bondissant, la légèreté des Satyres ou la lourdeur des Cyclopes.

La fête du dieu Terminus, gardien sacré des limites, a un caractère touchant. Chaque voisin couronne la pierre ou le tronc d'arbre qui sert de borne mitoyenne aux deux terrains; une bonne femme apporte le feu de son âtre dans un morceau de vase brisé; un vieillard, avec le bois qu'il vient de rompre dans la forêt, élève un bûcher qu'on allume au moyen d'écorces sèches; un jeune garçon, tenant dans ses mains de longues corbeilles, jette trois fois dans les flammes les prémices des grains; la foule des spectateurs, vêtue de blanc, observe un religieux silence; puis on arrose du sang d'un agneau ou d'une truie la statue fixe du dieu.

Les vendanges amènent aussi des sacrifices et des plaisirs : ce sont des journées de vive et pleine gaieté. Au moment où l'on verse dans la cuve le raisin d'où sortent les vins âpres d'Albe ou de Cécube, on immole une brebis à Jupiter, et l'on place sur l'autel du dieu les entrailles fumantes de la victime; puis les danses se mettent en mouvement, comme à la fête des moissons ; on tire à l'arc, en visant une colombe attachée à la cime d'un orme, ou l'on s'exerce nu à la lutte corps à corps.

Mais c'est surtout la fête des Lupercales, la fête des loups, qui est essentiellement latine. Les Latins se faisaient gloire du surnom de loups : Hirpus, loup en langue osque, donnait son nom à une peuplade latine ; une louve avait nourri Romulus et Rémus ; on frottait avec de la graisse de loup la porte des nouveaux mariés. Aussi les Luperces, flamines de Pan ou d'Inuus, courant comme des fous, sans autre vêtement qu'une peau de bouc à la ceinture, et frappant indistinctement, avec leurs lanières de cuir, tout le monde, hommes et femmes, qui se trouvait sur leur passage, sont-ils le type le plus rapproché de la race primitive, « plus vieille que la lune », qui occupa le Latium : tourbe sauvage, voisine de la bête, vivant de glands, toujours prête à la lutte des poings et des ongles, et n'ayant souci que de voler et de piller. C'est ce qui explique pourquoi cette sorte de carnaval rustique, institué sur le Palatin, a traversé, sans jamais perdre son caractère populaire et national, ni sa simplicité naïve, toute l'histoire romaine, depuis le règne légendaire de l'Arcadien Évandre jusqu'à l'offre du diadème faite par Antoine à Jules César : il était l'expression du véritable esprit de l'Italie centrale.

Un tout autre sentiment animait les Féries latines. On les célébrait annuellement sur le mont Albain, au jour désigné par le chef de la fédération des différentes peuplades du Latium. Elles attestent, comme les Amphictyonies grecques, un mouvement marqué vers le progrès intellectuel et moral, sanctionné par la faveur des dieux. Chaque tribu contribuait à l'approvisionnement du banquet commun : on apportait du bétail, du vin, du fromage, des fruits, et l'on recevait, en retour de son offrande, une part de la viande rôtie, provenant du sacrifice des taureaux immolés à Jupiter Latiaris, dieu protecteur du Latium.

Voilà comment se passaient les heures pacifiques des habitants du territoire latin. Mais s'il arrivait que, parmi les soixante tribus disséminées dans la

plaine et sur les hauteurs qui la dominent, il y en eût une qui levât contre les autres, et particulièrement contre Rome, centre de toutes les bourgades de la symmachie latine, le vexillum rouge ou bleu de la révolte, le groupe osco-sabin quittait la charrue et la pioche pour le pilum et le javelot: on marchait résolument contre les Æques, les Volsques ou les Herniques, et on rapportait triomphalement, plantées au bout des piques, les gerbes de blé conquises sur le peuple mutiné. C'était surtout la race sabellique qui manifestait ses instincts belliqueux dans ces fréquentes rencontres. Et de fait, les peuplades albaines, qui prenaient le pivert pour guide dans leurs expéditions à travers les forêts, étaient les rudes enfants de la montagne : fouiller les épaisseurs des bois, descendre au fond des ravins, franchir les torrents à la nage, chasser les loups, les sangliers et les ours, dompter les chevaux, résister à la vieillesse, coiffer d'une peau de chat les restes d'une chevelure blanchie, c'était la vie même de ces coureurs d'aventures, familiers avec la rapine, qu'une mère vigoureuse trempait, après leur naissance, dans les eaux d'un fleuve glacé. Ainsi vivaient les ancêtres des Romains ; ainsi vécurent les Romains eux-mêmes aux premiers temps de leur histoire, lorsque leur cité naissante, après avoir lutté, autour de son berceau, contre les tribus voisines, devint, dans son accroissement progressif, la ville aux sept collines, et s'assura la suprématie sur l'Italie tout entière.

Voyons maintenant de quelle langue se servait la race italique pour échanger ses sentiments et ses idées, et pour donner un essor expressif à ses passions.

Les travaux de l'ethnographie, de l'épigraphie et de la philologie moderne ont dissipé les ténèbres entassées autrefois, comme à plaisir, par la conjecture et par la fantaisie autour des origines de la langue latine ; la vérité s'est fait jour. On ne croit plus que Noé soit venu en Italie fonder Florence, avec d'autres colonies, dans la région du Tibre, et que la langue

étrusque et florentine dérive de l'hébreu, du chaldéen et du syriaque. On ne croit pas davantage que le Crétois Saturne, homme poli et sachant le grec, ait payé l'hospitalité de Janus en apprenant à ses sujets le grec, qu'ils transformèrent en langue latine. On a renoncé de même à convertir en filiation immédiate la parenté du latin avec l'éolien et le dorien, qui, détachés de l'idiome commun aux races aryennes, c'est-à-dire du zend et du sanscrit, ont pénétré plus tard dans la langue italique par la colonisation, par le commerce et par la conquête. Ce qui paraît vraisemblable et confirmé par les faits, c'est que, si, comme nous l'avons exposé, en nous aidant des témoignages les plus authentiques, la race italique s'est produite par la fusion continue des tribus autochtones et immigrantes, répandues au pied des Alpes, sur les bords de l'Arno et du Tibre, dans les Apennins, autour du Vésuve et sur le double littoral de la presqu'île, la langue parlée par ces diverses tribus a dû, en conservant quelques particularités dialectiques, se fondre en un idiome commun à tous les Aborigènes, c'est-à-dire au mélange de Pélasges, de Celtes et d'Etrusques, d'où sont sortis, par des agrégations successives, et la race latine et le peuple romain.

Or, à n'en point douter, cet idiome est la langue osque, propre à toutes les populations du centre et du midi de l'Italie, depuis Rome jusqu'à Tarente, chez les Sabins, les Samnites, les Campaniens et les habitants du Bruttium, et, de plus, se rapprochant de la branche celtique ou ombrienne, avec laquelle il avait beaucoup d'affinité. Rome polie avait fini par dédaigner l'osque et par y substituer le langage modifié par la civilisation hellénique ; mais le vieil idiome ne périt point absolument. Outre que le peuple et les amateurs du vieux langage l'entendaient avec plaisir dans les Atellanes, pièces burlesques jouées à Rome jusque sous l'empire, la langue plébéienne et rustique, transportée hors de l'Italie par les légions romaines, maintint sans doute un certain nombre de formes anciennes chez

les nations conquises. Le roumain et le valaque en conservent des vestiges. Il est difficile, malgré les efforts et la sagacité de l'érudition épigraphique, appuyée sur la lecture d'un grand nombre d'inscriptions, de reconstituer cet idiome disparu. Voici pourtant quelques mots qu'on croit appartenir réellement à la langue osque : *cascus*, vieux, ancien, suranné ; *casnar*, vieillard ; *creper*, obscur, douteux; *era*, terre ; *forda*, vache; *go*, génisse ; *hirpus*, loup ; *lixula*, gâteau de farine, de fromage et d'eau ; *petor*, quatre ; *quir*. lance ; *ramnes*, bois ; *ruma*, mamelle ; *saunion*, javelot ; *lesqua*, lieux déserts ; *trama*, tissu ; *viere*, lier.

Il est permis de croire aussi que plusieurs modifications euphoniques, familières au sanscrit et au zend, ont de prime abord été d'usage dans la langue osque, et ensuite dans la langue latine. Ainsi l'*a* sanscrit se change en *o* dans les dérivés latins : lap, *loquor ;* navas, *novus ;* nas, *nos* ; svan, *sono ;* vas, *vos ;* l'*i* devient *oi* ou *œ*, fid (lier), *fidus*, *foidus* et *fœdus* Quand une racine se termine par deux consonnes, la dernière tombe devant l'*s* du parfait : mulg-eo, *mul-si ;* sparg-o, *spar-si*. *R* se change en *s* par un adoucissement analogue : ger-o, *ges-si* pour *ger-si*, *ges-tum* pour *ger-tum*. Le *d*, signe de l'ablatif, dans la colonne rostrale de Duillius et dans le sénatus-consulte relatif aux Bacchanales, est une preuve manifeste de la ressemblance de l'osque avec le zend ; ce n'est pas une addition paragogique ; ce *d* a sa raison d'être : *dictatore-d* est pour *dictatore*, comme en zend tanau-d équivaut à *corpore-d* pour *corpore*. Tout ce qui reste de monuments osques présente cette forme sans aucune exception : *suva-d* pour *sua : privato-d* pour *privato ; dolu-d mallu-d* pour *dolo· malo ; præsente-d* pour *præsente*, etc. La conjonction *sed* est originairement l'ablatif du pronom réfléchi *se* ; elle signifie *en soi*, *par soi*.

Il résulte des faits philologiques qui viennent d'être signalés, que l'osque entre pour une part considérable dans la formation du latin proprement dit, avant que

la conquête de la Grande Grèce et de la Sicile y ait fait dominer l'influence du dorien.

On doit admettre encore que, malgré la divergence profonde et originaire qui séparait les Étrusques des familles latines et sabelliques, leur langue rude et sourde n'a pas été sans apporter quelques éléments au latin. On trouve particulièrement des indices de ces emprunts dans les noms de divinités et dans les noms propres, où les formes en *as* et en *a* équivalent à l'*us* sabellique: *Mæcenas, Menas, Tarennas, Porsena, Mastarna, Vibenna, Cæcina, Spurinna, Sulla, Catilina.* Dans les mots de la langue usuelle on connaît *hister*, histrion, comédien, et on a cru trouver de l'analogie entre *ζάν* et *dies, usil* et *sol* et autres mots semblables.

Les Gaulois, tantôt ennemis, tantôt alliés de Rome, apportèrent aussi un contingent à la formation du latin. En voici quelques exemples : Arepenn, *arepennis*, arpent; beic, *beccus*, bec, grouin; beith, *betulla*, bouleau: benn, *benna*, chariot; bruach, *braca*, braie; brucho, *brace*, orge germée; brugh, *braium*, brai; dobhar, *dobrum*, eau courante; dun, *dunum*, dune, coteau, ville sur une colline; ess, *essedum*, chariot de transport; gais, *gæsum*, javelot pesant; galb, *galba*, grosseur, gros, graisse, gras; gil, *gilum*, ruisseau; leug, *leuca* et *leuga*, lieue; maes, magh, *magum*, plaine; mann, *mannus*, cheval; matag, *mataris* et *materis*, matras, arme de jet, javeline; meadgh, *mesga*, petit lait; rhed, *rheda*, voiture de voyage; tal, *toles*, excroissance, éminence; uras, *urus*, aurochs, taureau sauvage.

Les difficultés qui se présentent pour déterminer avec précision les divers éléments constitutifs de la langue latine, se rencontrent également, lorsqu'on essaye de fixer l'époque où les Latins firent usage de l'écriture. D'après les conjectures les plus probables, c'est entre le XIIe et le Xe siècle avant l'ère chrétienne que l'alphabet cadméen ou phénicien, transmis de race à race et de peuple à peuple, à travers l'Asie et

la Grèce, fut importé et naturalisé en Italie, non pas tout d'une pièce, mais à l'aide de communications plus ou moins suivies avec les colonies helléniques et la Sicile. Quelle que soit, d'ailleurs, la date à laquelle on s'arrête, de nombreux témoignages attestent l'antiquité de l'art d'écrire chez les Romains. Un traité conclu entre Gabies et Rome par Tarquin le Superbe, et inscrit sur la peau d'un taureau immolé pour la circonstance, était religieusement conservé sur le Quirinal, dans le temple de Sancus, dieu des serments, brûlé lors de l'invasion gauloise. Denys d'Halicarnasse, investigateur consciencieux des antiquités romaines, dit avoir lu sur une table d'airain, dans le temple de Diane Aventine, un acte d'alliance avec le Latium, dressé sous Servius Tullius. Le procédé usité pour tracer l'écriture consistait à graver à la pointe (*exarare*) ou à peindre (*linere, litum,* d'où *littera*) la suite des mots sur des feuilles, sur une écorce d'arbre (*liber*), sur des tablettes de bois, sur du cuir ou sur de la toile. C'est ainsi que furent enregistrées les listes des plus anciens magistrats de Rome, les formules d'invocation adressées au Sénat, les titres généalogiques, les vieux livres des oracles, et enfin les anciens kalendriers de Rome et d'Albe.

A l'origine, l'alphabet romain, emprunté, dit-on, aux Grecs de Cumes, se composait de seize lettres : cinq voyelles, *a, e, i, o, u;* onze consonnes, *b, c, d, f, l, m, n, p, r, s, t.* Plus tard, à ces seize lettres se joignirent les consonnes *g, h, q, z, x* et la voyelle *y,* ce qui fait vingt-trois lettres, auxquelles on peut ajouter les signes composés *æ* et *œ,* qu'on trouve dans les mots venus du grec, où ils représentent les diphtongues *ai* et *oi.* Pendant longtemps *i* et *u* servirent à exprimer les sons *j* et *v;* plus récemment *j* et *v* eurent leur fonction propre de consonne. Les divers signes de l'alphabet latin sont résumés dans le tableau suivant :

ALPHABET LATIN

6 voyelles, 10 diphtongues, 10 consonnes.

VOYELLES SIMPLES : *a, e, i, o, u, y.*
DIPHTONGUES : *æ, ai, au, ei, eu, œ, oi, ou, ui, yi.*
CONSONNES :

	Labiales.	Gutturales.	Dentales.
7 fortes. . .	*p, f,*	*c* (*k, q*),	*t, s.*
6 douces . . .	*b, v,*	*g, j,*	*d, z.*
4 liquides. . .	*l, m, n, r,*	1 aspirée, *h.*	1 double, *x.*

Les règles de la prononciation du latin sont peu connues. Selon toute probabilité, la voyelle *u* se prononçait *ou;* l'*y* grec flottait entre l'*i* et l'*u*. Le *c* représentait uniquement le son de *k: ce, ci* se prononçaient *ké, ki; cicero, kikero,* peut-être avec une tendance à la prononciation italienne moderne *tche, tchi.* Le *q*, toujours suivi d'un *u*, qui semble faire corps avec la consonne, affecte le son de *c*, légèrement mouillé ou aspiré : *quos*, prononcez *cos*. Le *g* se rapprochait du *c* avec une atténuation liquide : *ge, gi*, prononcez *gué, gui.* Le *ch* marquait le son du χ des Grecs, converti quelquefois en simple aspiration : χείρ, main, devenant *hir*; χώρα, pays, *ora*. F et V étaient des aspirations du P et du B, *f* aspirée forte, *v* aspirée faible. Avant la distinction établie entre *j* et *i*, et entre *v* et *u*, *major* se prononçait *ma-i-or* et *navita, na-u-ita*. *H* est toujours muette, même lorsqu'elle

représente soit le χ, soit l'esprit rude des mots grecs introduits dans la langue latine.

L'accent prosodique était fortement marqué dans la prose et dans la poésie italiennes. Les syllabes longues ou brèves composaient un groupe métrique de trois à sept pieds, dont les plus usités sont le dactyle, le spondée, l'ïambe, le trochée, l'anapeste. L'oreille des auditeurs romains était sensible et chatouilleuse en fait de rythme et de tonalité. S'il arrivait qu'un acteur ou un orateur prononçât une syllabe trop courte ou trop longue, il en était averti par les murmures de l'assemblée.

Lorsque le latin, après avoir servi, avec plus ou moins de correction régulière, à l'expression spontanée des sentiments personnels et des besoins sociaux, entre dans la phase où les groupes humains comprennent la nécessité de subordonner leur pensée aux règles fixes d'une structure grammaticale, un travail s'opère, dont il est impossible de noter précisément la marche progressive, mais qui plie la langue latine à des flexions analogues à celles de la langue grecque, tout en gardant une empreinte originale du génie propre à la race italique. Une langue est toujours l'expression du caractère du peuple qui la parle. Comme le vieil esprit latin est la personnification de l'ordre et de la discipline, la langue latine, soit rustique, soit urbaine, s'en est ressentie. Moins pourvu que le grec de formes significatives, de combinaisons fines et délicates, de tours variés, de procédés ingénieux, le latin, synthétique et inversif, a de soi la brièveté, l'énergie, l'ampleur : c'est une langue de commandement et d'autorité. Sa concision lui permet de serrer les termes et de ménager l'espace au profit des idées. Aussi n'a-t-il pas son égal pour le style lapidaire, les édifices commémoratifs, les inscriptions, les épigraphes, les médailles, les monnaies. L'absence d'articles, la rareté possible des prépositions et l'usage des désinences lui donnent un air dégagé, un peu sec, mais alerte et vif. Éminemment transpositif, il est libre et varié dans

ses constructions, qui prennent un tour hardi, pittoresque, favorable aux élans de l'imagination et à la vigueur de la pensée. S'il n'a pas la souplesse et la ductilité du grec pour traiter les matières philosophiques, il convient à merveille aux productions oratoires, au style des harangues, à celui des historiens. Mais un titre spécial le recommande à notre attention respectueuse : le latin n'est pas seulement l'idiome du peuple, qui, maître du monde, lui a imposé sa langue et ses lois, c'est le fond même de notre langue nationale : elle en sort presque tout entière, et c'est ainsi que le génie des écrivains latins a exercé sur notre littérature une influence à laquelle nous devons une partie des chefs-d'œuvre qui sont la gloire du génie français.

III

Histoire de la littérature romaine : cinq périodes principales. 1° Des origines de Rome à la fin de la première guerre punique, l'an 241 avant J.-C. — 2° De la fin de la première guerre punique à la mort de Sulla, l'an 78 avant J.-C. — 3° De la mort de Sulla à celle d'Auguste, l'an 14 de l'ère chrétienne. — 4° De la mort d'Auguste au siècle des Antonins, l'an 139 après J.-C. — 5° Du siècle des Antonins à la chute de l'empire d'Occident, 476 après J.-C. — Caractère de ces diverses époques.

L'histoire de la littérature romaine embrasse un espace d'environ douze siècles, depuis le temps où la race italique, formée de la fusion des tribus autochtones avec les peuples immigrants, se groupe autour de Rome naissante, jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, l'an 476 de l'ère chrétienne. On la divise en cinq périodes principales.

1° La première période commence aux origines mêmes de Rome, et s'arrête à la fin de la première guerre punique, l'an 241 avant Jésus-Christ. Les goûts agricoles et guerriers des habitants du Latium, leur fierté

dédaigneuse de tous les produits de l'imagination, la rudesse de leur langage, leurs aptitudes naturelles et réfléchies, mises au service de la vie active et militante, font dominer chez eux le développement du corps sur celui de l'esprit. Nul peuple cependant ne peut se soustraire à la manifestation, si informe soit-elle, des sentiments de crainte ou de reconnaissance envers les dieux, des élans de la joie ou de la douleur, de l'indignation ou de la tendresse, qu'éveillent au cœur de l'homme les événements de la vie domestique et sociale : ils s'exhalent sous la forme de chants, qui sont, à l'origine de la littérature latine, d'une étendue médiocre et d'une naïveté rustiques, propre à des tribus vivant de la chasse, de la pêche et de la guerre, occupées à la culture des céréales et des vignes, à l'éducation des troupeaux et des abeilles, et peu soucieuses de l'idéal. Ces essais grossiers de poésie populaire se composent de chants en vers saturniens, espèce de prose cadencée, qui ont un caractère lyrique, dramatique et épique. A la première catégorie appartiennent les hymnes religieux des Saliens, des frères Arvals et des cérémonies argéennes, les prophéties, les oracles, les chansons de table, les nénies ou chœurs funèbres, les chants de triomphe. A la seconde se rapportent les poésies fescennines, sortes d'impromptus satiriques, et les Atellanes, bouffonneries pleines de saillies d'une finesse équivoque, dont le spectacle faisait les délices des vieux Romains. Les épopées romaines, fortement empreintes du caractère national, contenaient le récit des actions héroïques des ancêtres, avec un mélange de faits légendaires et merveilleux.

Il est naturel que le souvenir des événements importants de l'histoire de Rome ait été consacré, durant cette période, non seulement par la tradition orale, mais par des monuments écrits. Ces archives du vieux temps comprennent les Grandes Annales, les Livres sibyllins et lintéens (*lintei libri*, écrits sur toile), les colonnes votives, les arbres généalogiques, les inscriptions tumulaires, les traités.

La jurisprudence, fond essentiel et caractéristique du génie italien, a aussi sa place marquée dans ces antiques monuments de la littérature romaine; par exemple, les ordonnances de Numa, de Servius Tullius, et surtout les lois des Douze Tables, que Cicéron salue avec admiration et avec respect.

2° La seconde période s'étend de la fin de la première guerre punique à la mort de Sulla, c'est-à-dire de l'an 241 à l'an 78 avant Jésus-Christ.

Le jet spontané de la littérature romaine est arrêté ou détourné par la conquête de l'Italie méridionale, qui met Tarente au pouvoir de Rome, vers le même temps où la victoire de Lutatius près des îles Ægates délivre les Romains des périls de la première guerre punique. Souverains par les armes, ils se laissent conquérir par la civilisation grecque : leur génie propre y perd son originalité; l'esprit d'initiative disparaît devant le talent formé de seconde main. Le drame et l'épopée sont en faveur. Les traductions d'Homère pénètrent dans les écoles ; les Atellanes prennent possession du théâtre. Livius Andronicos, avec son double nom demi-grec et demi-latin, personnifie nettement cette période d'enfance, parfois nommée l'âge d'argent de la poésie romaine. La langue latine se dépouille de la verdeur natale du terroir; le dorien l'épure et la raffine. A côté de Livius se placent Nævius, Ennius, Pacuvius, Attius, copistes des Grecs, mais aussi créateurs de quelques œuvres originales. Plaute et Térence, sans surpasser leurs modèles grecs, élèvent la comédie latine à un haut degré de perfection. Lucilius crée la satire. La prose historique, inaugurée par les *Annales* de Fabius Pictor, de Cincius Alimentus, et par les *Origines* de Caton l'Ancien, se développe avec la prose oratoire, où se distinguent Caton, les deux Gracches, Livius Crassus et Marcus Antonius, grand-père du triumvir, précurseur de Cicéron.

La jurisprudence produit, entre autres légistes célèbres, l'illustre famille de Scævola, qui unit à la science la plus profonde les vertus les plus austères, et qui

n'a pas seulement la gloire d'appliquer à la jurisprudence la doctrine morale des stoïciens, mais celle de découvrir et d'affirmer les véritables principes du droit.

3° La troisième période est l'âge florissant, l'âge d'or de la littérature latine. Elle commence à la mort de Sulla, l'an 78 avant J.-C., et se termine à celle d'Auguste, l'an 14 de l'ère chrétienne. C'est le second de ces siècles heureux qui, d'après la remarque de Voltaire, « servent d'époque à la grandeur de l'esprit humain, et sont l'exemple de la postérité. »

L'influence des idées grecques continue à se faire sentir plus forte que jamais. Seulement, la langue romaine, dégagée de sa rusticité plébéienne par des écrivains d'un génie tout personnel, acquiert une liberté, une indépendance, qui recommandent à l'admiration constante des hommes les œuvres de Lucrèce, de Cicéron, de Salluste, de César, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve. Un esprit nouveau est entré dans le monde ; la littérature des Romains n'est plus une imitation, plus ou moins déguisée, des maîtres grecs ; ils y ajoutent de leur propre fonds, non seulement une gravité, une ampleur parfois pompeuse, mais aussi je ne sais quoi de bref, de ferme et d'arrêté que n'a pas toujours le génie attique, et qui provient d'un sentiment de fierté nationale, naturel aux conquérants de l'univers.

4° La quatrième période s'étend de la mort d'Auguste au siècle des Antonins, de l'an 14 à l'an 139 après J.-C. Malgré le mérite éminent de plusieurs écrivains de cette époque, on sent un commencement de déclin, dû à l'invasion du faux goût et des mauvaises mœurs, mais surtout à l'abaissement des caractères, courbés sous des maîtres absolus. « Une nation, dit Mme de Staël, n'a de caractère que lorsqu'elle est libre. » Plaute, Lucilius, Horace raillaient des travers, des ridicules, des vices : Juvénal, Tacite, Suétone ont à flétrir des turpitudes, des crimes, des monstruosités. Tacite y excelle ; son cœur, brûlant de liberté et de

patriotisme, rencontre, pour rendre la profondeur douloureuse de ses impressions, un style substantiel, original, qui n'a pas de rivaux. Lucain trouve aussi de mâles accents pour célébrer les vertus de Rome républicaine. Les deux Sénèque, les deux Pline et Quintilien honorent la philosophie, la littérature élégante, la science, la critique et l'art de bien dire. Velleius Paterculus, Florus, Valère-Maxime donnent à l'histoire un tour concis d'une très-haute valeur. Cependant tous ces esprits distingués ont beau faire, le style fléchit et glisse sur la pente de l'affectation et de la recherche; on habille de mots des ombres d'idées; et le nouveau langage, suivant une judicieuse remarque de Quintilien, comparé à celui d'autrefois, met plus de mal que de bien dans ses innovations indiscrètes.

5° La cinquième période, de l'an 139 à l'an 476 après J.-C., est une ère de décadence et d'extinction. Les arts et les sciences partagent le sort de l'empire; Rome, appauvrie, épuisée, n'est plus qu'une proie offerte aux barbares; les lettres sont comme envahies par le flot avant-coureur du naufrage; la langue subit une transformation complète; l'affluence des provinciaux et des étrangers à Rome la défigure, soit en y mêlant des termes empruntés à leur propre idiome, soit en parlant la langue plébéienne et militaire de préférence à celle des classes urbaines et polies. De son temps, Cicéron se plaignait déjà de ne connaître que cinq ou six dames parlant le latin correctement; et, cent cinquante ans plus tard, Quintilien témoigne son regret d'entendre les fréquents barbarismes commis par la jeunesse romaine. Au temps de la décadence et sous les empereurs étrangers, ces fautes deviennent les formes courantes de la conversation et du style. Dans le même moment, la faveur particulière accordée à la langue grecque, parlée par les esclaves et par les affranchis, à qui sont confiées la surveillance et la première éducation des enfants, introduit dans le langage usuel une foule d'hellénismes, que la translation

de l'empire à Constantinople encourage et maintient aux dépens de l'intégrité du latin. C'en est fait de la langue des vainqueurs; ils ne savent désormais que celle des vaincus. Voilà pourquoi Aulu-Gelle fait observer que la plupart des mots latins se sont éloignés, à l'heure qu'il est, de leur signification première; l'ignorance de ceux qui s'en servent leur en fait méconnaître la valeur. Les monuments littéraires de ces siècles stériles en attestent la pauvreté. Claudien, Ausone, Némésien, Calpurnius, sont moins des poètes que des versificateurs. L'histoire, réduite à la biographie et à la compilation, n'est relevée, dans sa dignité et dans son importance, que par Ammien Marcellin, narrateur grave, sérieux, sincère, impartial. L'éloquence anéantie trouve à peine quelques accents convaincus dans la bouche de Symmaque; elle se répand partout ailleurs en basses flatteries et en panégyriques éhontés. Les romans de Pétrone et d'Apulée offrent plus de détails curieux que de beautés littéraires. Les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle sont une compilation intéressante, un recueil précieux, mais qui ne prétend, de l'aveu même du savant grammairien, ni à la pureté ni à l'élégance de la diction. La littérature romaine est morte : poésie, histoire, éloquence, philosophie sont entrées dans le domaine du passé. Pour retrouver cette nourriture de l'esprit et de l'âme, dont l'humanité ne peut être sevrée sans courir le danger de périr, il faut la demander aux Pères de l'Eglise latine, à saint Jérôme, à saint Cyprien, à saint Ambroise, à saint Augustin. A défaut du style, ils ont l'idée; quelques-uns même retrouvent par instants la vigueur d'expression des maîtres qui leur servent de modèles. La voix de ces propagateurs de la foi nouvelle, leurs écrits, qui viennent fortifier ceux de Tertullien, d'Arnobe, de Lactance, de Salvien et de Boèce, soutiennent les cœurs défaillants, rallument les convictions éteintes, et font briller, au milieu des ténèbres, le flambeau qui va guider l'homme vers les perspectives de l'avenir, vers des idiomes inconnus, vers d'autres littératures, héritières des immortels génies éclos sur le sol grec ou italien.



CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE PÉRIODE

DES ORIGINES DE ROME A LA FIN DE LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE

(L'an 241 avant J.-C.)

I

Chansons des campagnes.— Frères Arvals. — Prêtres Saliens. Les Argées. — Chants de table en l'honneur des ancêtres. Chants de triomphe. — Vers fescennins. — Chansons funèbres. — Traités. — Annales des Pontifes. — Prédictions. — Livres sibyllins. — Droit Papirien. — Lois des Douze Tables. — Tables Eugubines. — Tables triomphales. — Colonne rostrale de Duillius. — Tombeau des Scipions.



IRGILE, dans le premier livre des *Géorgiques*, et Horace, dans l'*Épître à Auguste*, donnent des indications curieuses, sous le rapport religieux et littéraire, concernant les cérémonies destinées à invoquer les dieux protecteurs des campagnes. Ces fêtes, nommées *Ambarvales* (autour des champs), et que rappellent les Rogations des peuples chrétiens, se célébraient deux fois par an : au mois d'avril, pour demander la maturité des récoltes; en juillet ou en août, pour obtenir la conservation des grains et des fruits. Les processions se déroulaient autour des terres cultivées; on appelait à grands cris Cérès, la déesse des laboureurs, à laquelle le père de

famille, couronné de chêne, immolait un taureau, une truie et une brebis; on offrait des fleurs ou des libations de lait et de vin miellé à Tellus (la Terre), à Sylvanus et au Génie tutélaire des mortels. Caton l'Ancien, dans son traité *De la chose rustique,* cite le texte intégral d'une prière adressée au dieu Mars, à qui le maître d'un champ demande de lui être propice à lui, à sa maison, à sa famille, d'accueillir avec bonté le sacrifice qui lui est offert, d'écarter loin des hommes et des campagnes les maladies visibles et invisibles, les fléaux, les calamités, les intempéries du ciel, de faire venir à bien le blé, la vigne et les arbres fruitiers, de garder sains et saufs les troupeaux et les pasteurs. Mais le texte traditionnel des chants usités dans ces cerémonies a été conservé sous le titre de Chant des Frères Arvals, collège de prêtres, chargés de chanter et de danser en l'honneur des divinités rustiques. Ce texte, retrouvé à Rome en 1778, sous la sacristie de Saint-Pierre, est gravé sur deux tables de marbre, qui remontent au temps de l'empereur Elagabal; on les voit aujourd'hui au Vatican. C'est un des plus anciens monuments de la poésie latine, enveloppée encore, presque tout entière, dans les rudesses de la langue osque. La date en est incertaine, et la traduction flottante, malgré les efforts d'une dizaine d'épigraphistes et d'interprètes. Voici celle à laquelle nous croyons pouvoir nous arrêter :

CHANT DES FRÈRES ARVALS

(*D'après Michel Bréal.*)

Enom, Lases, juvate,
Neve luem arves, Marmar, sers incurrere.
In pleores.
Sata tutere, Mars,
Clemens satis sta, berber.
Semunis alternei advocapit conctos.
Enom, Marmar, juvato.
Triumpe !

Chacun de ces vers, non ponctués dans l'original, et qui sont moins des formes poétiques que des lignes d'une cadence tout à fait rudimentaire, se répétait trois fois; le mot final *Triumpe*, était crié cinq fois par l'assistance. On croit pouvoir donner de ce texte la traduction suivante :

Eh! Lares, protégez-nous. Ne laisse pas Marmar (Mars), la contagion courir sur les campagnes. (Au prêtre) : Implore. Protège les semailles, Mars : sois favorable aux semailles, Berber (nom de Mars). (Le prêtre) invoquera, l'un après l'autre, tous les Semons (divinités champêtres). Eh! Marmar protège-nous. Triomphe!

On ne peut se dissimuler que cette prière ambarvalienne, à peine intelligible en quelques endroits, ne soit dépourvue d'enthousiasme et de sentiment religieux; c'est une demande positive, matérielle, privée de caractère élevé. Elle a cependant, sous ce rapport même, un intérêt de curiosité. Elle prouve combien il y a de différence entre ces essais grossiers et les hymnes vraiment lyriques de la poésie grecque à son enfance, et, par conséquent, quels services rendit à la littérature latine son contact avec le monde hellénique.

Le Collége opulent des Prêtres Saliens avait aussi ses chants et ses danses. Chargés, au nombre de douze, de garder les anciles ou boucliers tombés du ciel et consacrés par Numa, ils accomplissaient, au mois de mars, durant quatorze jours, une procession solennelle en exécutant les sauts traditionnels, auxquels ils devaient le nom de Saliens, c'est-à-dire sauteurs à outrance. On les voyait partir du Palatin, où ils offraient à Mars leurs sacrifices, descendre au Forum, parcourir les rues et monter au Capitole, vêtus d'une tunique bariolée, avec des trabées, nouées de rubans rouges, de larges baudriers d'airain, de grands chapeaux, tenant de la main droite une lance ou une baguette, et de la gauche une pelte thrace, et frappant à coups redoublés sur leurs boucliers. Leurs hymnes (*axamenta*) conservés

par Varron, et devenus inintelligibles pour Horace et pour Quintilien, portaient le nom collectif de *Carmen saliare* (chant de la danse). Ils y célébraient les dieux et leurs attributs : on les faisait apprendre par cœur aux enfants. En voici trois fragments qui semblent authentiques :

I. — « Divum empta (exta) cante (canite) : divum deo supplicate.

II. — « Cozeulodoizeso omnia vero adpatula coemisse iamcusianes duo misceruses dun ianus ve vet pos melios eum recum.

III. — « Cume ponas Leucesiæ prætexere monti quolibet cunei de his cum tonarem.

Le premier de ces fragments peut s'expliquer ainsi : « Chantez les entrailles (des victimes) consacrées aux dieux : faites des supplications à la divinité souveraine. » Nous n'essayons pas de traduire les deux autres : nous notons seulement qu'il est question dans le dernier de la ville de Lucérie.

Des chants étaient également mêlés au rituel de la *Cérémonie des Argées*. On appelait ainsi une procession instituée, dit-on, par le roi Evandre, ennemi des Argiens, et célébrée aux jours de mai, à la pleine lune. Deux mannequins en jonc ou en osier, nommés Argées, étaient jetés du pont Sublicius dans le Tibre par la main des Pontifes ou des Vestales, en commémoration des sacrifices humains qui avaient lieu dans les temps reculés. Le cortège, en se dirigeant vers le fleuve, parcourait la ville, portant des gâteaux sacrés, la tête ornée d'une coiffure en pyramide, visitant vingt-sept sanctuaires répartis dans les quatre régions de la ville, Suburane, Esquiline, Colline et Palatine. Il est regrettable que le texte de ces chants ait péri. Quant aux phrases où Varron énumère les différents sanctuaires, d'après les livres sacrés des Argées, elles ont perdu presque tout caractère de vétusté.

C'était chez les Romains une coutume touchante, dont Caton l'Ancien a conservé le souvenir, que, à la fin des repas, chaque convive chantât, à la voix seule (*assa voce*) ou au son de la flûte, des vers en l'honneur des ancêtres célèbres par leurs exploits et par leurs vertus. Cicéron, Horace, Valère-Maxime, Silius Italicus et Denys d'Halicarnasse font allusion à cet usage, dans lequel l'historien Niebuhr voit l'origine des traditions suivies par les premiers annalistes de Rome. Aux yeux des pères et des magistrats, ces chants étaient un moyen efficace d'exciter plus vivement les jeunes gens à respecter et à imiter les vertus des vieux âges. On trouve dans les fragments d'Ennius quelques prières et plusieurs éloges qui offrent des analogies avec ces chansons des repas, et l'on sait de source certaine que le souvenir de Romulus et de Rémus était consacré par des hymnes nationaux. C'est de là que vient, selon toute probabilité, l'usage de placer dans l'atrium des patriciens des arbres ou tables généalogiques (*stemmata*) et des bustes de cire, reproduisant les traits des personnages les plus distingués de la famille.

Les accents de la poésie rustique des premiers âges se mêlaient encore aux cris de triomphe, poussés par le cortège des généraux vainqueurs. Seulement, au milieu de la gaieté populaire, les soldats, devenus les égaux de leur chef, ne se contentaient pas de célébrer l'habileté, le courage et les succès du triomphateur ; leur verve s'épanouissait en franc parler, en moqueries et en satires, dont quelques traits ont survécu. Lorsque Valerius Potitus, vainqueur des Æques, reçut les honneurs de l'ovation, la foule qui, peu de temps auparavant, avait comparé à Romulus le tribun Cornelius Cossus, chargé des secondes dépouilles opimes, assaillit Potitus de chants grossiers, à refrains alternés, dans lesquels on lui reprochait son orgueil et sa violence, tandis qu'on accablait de louanges le tribun du peuple Menius, auteur d'un projet de loi agraire désagréable aux patriciens. Jules César, derrière son char triomphal, entendit ses légionnaires lui faire honte de ses dettes,

de ses mœurs relâchées, et conseiller aux Romains de défendre contre lui l'honneur de leur maison.

D'ordinaire, c'est le vers fescennin qui servait de moule à ces échappées de joie folle et de licence rustique. Fescennia était une ville d'Étrurie, voisine du Tibre. Au dire de Catulle, d'Horace, de Sénèque et de Pline, les chants nuptiaux et populaires de cette localité étaient très libres dans leurs sentiments et dans leur rythme : de là le mouvement courant et facile du vers fescennin. Ce vers, peu différent du vers saturnien, n'était pas soumis à un système de métrique régulière : il y entrait des iambes et des trochées, mais sans disposition fixe : il suffisait qu'il eût le jet alerte et vif de la riposte ou du bon mot. Tout porte à croire que, poli et façonné, il se transforma en vers iambique, et qu'il finit par être le mètre du dialogue théâtral, au temps où les masques d'écorce d'arbre, collés sur le visage des farceurs champêtres, firent place à ceux des histrions étrusques et des joueurs d'Atellanes.

Le culte des morts était aussi l'occasion de chansons funèbres, inspirées à un peuple qui avait le respect de la famille et la vénération des ancêtres. Ces chants, retentissant durant les funérailles, portaient le nom de nénies (*neniæ*). On y faisait, au son de la lyre et des flûtes, l'éloge de la personne enlevée à la patrie, à ses parents, à ses amis. Ce fut le germe des éloges funèbres, prononcés devant le bûcher des personnes remarquables des familles patriciennes. Tels furent, parmi tant d'autres, ceux que fit entendre Jules César aux obsèques de sa tante Julia et de sa femme Cornelia.

Horace met au nombre des vieux monuments de la langue latine les traités échangés entre Gabies et Tarquin le Superbe, et l'on trouve dans Tite-Live et dans Denys d'Halicarnasse la mention de ceux qui furent, dit-on, conclus entre Romulus et Tatius, ou bien encore entre Tullus et les Saliens, les habitants de Collatie et Tarquin l'Ancien; mais le texte primitif de ces traités curieux a péri, ou il est altéré par des formes modernes.

Les Annales des Pontifes, mentionnées également par Cicéron et par Horace et qui consistaient en inscriptions tracées sur un tableau blanc, affichées à la porte du souverain pontife et constatant le souvenir des principaux faits accomplis dans l'année, ont été utiles à quelques historiens des premiers temps de Rome. On y lisait les noms des consuls et des autres magistrats, le prix des céréales, les éclipses de lune, les règlements religieux, les prodiges, la dédicace des temples, la construction des monuments publics, l'établissement des colonies, l'érection des statues, la mort des personnages célèbres, en un mot, tous les événements capables d'intéresser la masse du peuple. Commencées vers le règne d'Ancus, ces Annales se continuèrent jusque vers l'an 130 avant l'ère chrétienne, où elles tombèrent en désuétude et disparurent. Nul fragment de leur texte authentique n'a survécu. On sait seulement, par un passage de Cicéron, que cette rédaction était de la plus grande sécheresse.

Au temps des guerres puniques, un devin, nommé Marcius, peut-être même étaient-ils deux du même nom, avait fait, dit-on, des prédictions d'une grande importance, que Tite-Live cite dans son Histoire. L'une de ces prophéties provoqua l'institution des Jeux apollinaires; l'autre annonce formellement le désastre de Cannes. Il est vraisemblable que, quel qu'en soit l'auteur, elle fut faite après l'événement; mais il n'est pas hors de propos d'en citer le texte, où des savants ont cru retrouver, sinon un exemple immédiat, au moins un écho du vieux mètre saturnien.

« *Amnem, Trojugena, Cannam, Romane, fuge; ne te alienigenæ cogant in campo Diomedis conserere manus. Sed neque credes tu mihi, donec compleris sanguine campum, multaque millia obcisa tua deferat amnis in pontum magnum ex terra frucifera; piscibus atque avibus ferisque, quæ incolunt terras, iis fuat esca caro tua. Nam mihi ita Jupiter fatus est.* »

« Fils de Troie, Romain, fuis le fleuve Canna. Garde que

des étrangers ne te forcent à en venir aux mains dans le champ de Diomède. Mais tu ne me croiras pas, jusqu'à ce que tu aies rempli de ton ng la campagne; que des milliers des tiens soient tués; que e fleuve les emporte dans la vaste mer, loin de la terre qui produit les récoltes, et que les poissons, les oiseaux et les bêtes, qui habitent les terres, se repaissent de ta chair. Car c'est ainsi que Jupiter m'a parlé! »

Les Livres Sibyllins ou lintéens (écrits sur de la toile ou sur des feuilles de palmier) contenaient des oracles émanés, dit-on, de la Sibylle de Cumes, et consultés, depuis Tarquin l'Ancien, par les magistrats dans les circonstances difficiles ou dans les grands dangers de la République. Plusieurs fois brûlés dans les temples où ils étaient déposés, ils furent refaits à différentes époques, et finirent par ne laisser aucune trace.

On donne le nom de *Droit Papirien* (*Jus Papirianum*) à un recueil des lois royales, composé par Caius Papirius, contemporain de Tarquin le Superbe. Les fragments de ces lois, cités par plusieurs auteurs latins, sont d'une trop petite étendue pour permettre de juger l'état certain de la langue latine à l'époque des rois.

Plus clair et plus positif est le témoignage de la Loi des Douze Tables, formulée par les décemvirs et empruntée, dans quelques parties, à la législation de Solon; le texte est net, fortement arrêté, et l'on y retrouve, au dire de Cicéron lui-même, la vieille langue des Romains.

Citons-en quelques exemples :

1° Garantie de la vie des citoyens placée sous la protection du peuple :

« *De capite civis, nisi per maximum comitiatum, ferunto.* »

« Qu'il n'appartienne qu'au peuple romain de décider, dans les comices par centuries, de la vie d'un citoyen.

2° Peine capitale contre le juge qui se laisse corrompre par de l'argent :

« *Si judex arbiterve jure datus ob rem dicundam, pecuniam accepit, capital esto.* »

« Si le juge ou l'arbitre, désigné légalement pour décider une affaire, reçoit de l'argent, qu'il soit puni de mort. »

3° Punition du faux témoin :

« *Qui falsum testimonium dixerit, saxo dejicitor.* »

« Que le faux témoin soit précipité de la roche Tarpéienne. »

4° Bastonnade infligée au diffamateur :

« *Si qui pipulo occentassit, carmenve condidit, quod infame faxit flagitiumque alteri, fuste ferito.* »

« Si quelqu'un en diffame un autre publiquement, soit par des paroles outrageantes, soit par quelque écrit scandaleux, qu'il soit frappé du bâton. »

5° Droit de vie et de mort du père sur son fils; affranchissement du fils :

« *Patri in filium justum vitæ necisque potestas esto ; terque im venundari jus esto. Si pater filium ter venunduit, filius a patre liber esto.* »

« Que le père ait sur son fils légitime le droit de vie et de mort, et celui de le vendre jusqu'à trois fois. Si le père a vendu son fils trois fois, que le fils soit alors affranchi de la puissance paternelle. »

6° Égalité des citoyens devant la loi :

« *Privilegia ne irroganto.* »

« Qu'on ne prétende point de privilèges. »

7° Souveraineté du peuple :

« *Jussus populi suffragia que sunto. Quod postremum populus jussit, id jus ratumque sit.* »

« Que les suffrages du peuple soient des ordres. Que la décision du peuple en dernier ressort soit le droit et la loi. »

8o Droit perpétuel contre l'ennemi.

« *Adversus hostem æterna auctoritas esto.* »
« Contre l'ennemi que la revendication soit éternelle. »

« Le style des lois, dit Montesquieu, doit être concis : les Lois des Douze Tables sont un modèle de précision. » Et de fait, elles se distinguent par l'allure brève et concise, qui est un des caractères propres de la langue latine.

Les Tables Eugubines, ainsi nommées de Gubbio ou Eugubbio, dans le duché d'Urbin, où elles ont été trouvées au nombre de sept, en 1444, portent gravées sur le bronze cinq inscriptions en langue ombrienne mêlée d'étrusque, et deux en caractères latins. Le contenu, qui a suscité de longues polémiques entre les érudits, n'offre qu'un intérêt médiocre : c'est le rituel des prêtres du temple de Jupiter Apennin, avec l'indication des jours de sacrifices et de l'endroit de la ville où ils ont lieu.

Les Tables triomphales, mentionnées par Tite-Live, et sur lesquelles on inscrivait le nom du vainqueur, ainsi que les faits les plus importants de son expédition, n'offrent rien de particulier sur les premiers temps de la langue latine. Il en est de même des boucliers votifs, qu'on exposait dans le temple de Bellone, pour conserver le souvenir des ancêtres et celui des dignités dont ils avaient été revêtus.

Il est, au contraire, trois monuments d'une grande valeur philologique, parce que les formes originales du vieux langage y ont subi peu d'altérations. C'est d'abord l'inscription de la colonne rostrale, élevée sur le forum, entre le Capitole et le Palatin, l'an 259 avant J.-C., en l'honneur du consul C. Duillius Nepos, vainqueur des Carthaginois dans un combat naval près de

Mylia, puis l'inscription des tombeaux de Cornelius Scipio Barbatus (le barbu) et de son fils L. Cornelius Scipio.

La colonne rostrale ou rostrée (columna rostrata) de Duillius a été renversée d'abord par la foudre, au moment de la guerre contre Persée (172 avant J.-C.) et ensuite par les Barbares ; mais la base sur laquelle on avait gravé l'inscription commémorative a été retrouvée au mois d'août 1565, dans des fouilles effectuées au-dessous du Capitole, vers l'arc de triomphe de Septime Sévère. La forme de cette inscription est simple, exempte de toute emphase, et, quoique retouchée probablement par une main plus moderne, marquée d'un caractère authentique.

En voici le texte transcrit et redressé par Émile Egger. (*Latini sermonis vetustioris reliquiæ selectæ*) :

« *C. Bilios M. F. cos. advorsum Cartacinienseis in Siceliad rem cerens, Ecestanos, cocnatos populi Romani, artisumad obsedeoned exemet; lecioneis cartacinienseis omneis maximos que macistratos, Lucæ bovebos relicteis novem, castreis exfociont. Macelam mœnitam urbem pucnandod cepet, enque eodem macestratod prospere rem navebos marid consol primos ornavet paravet que diebos LX, cumque eis navebos claseis pœnicas omnis paratasque sumas copias cartaciniensis, præsented maxumod dictatored olorum, in altod marid pucnando vicet, xxx que naveis cepet, cum socieis, septemresmosque duceis quinresmosque triresmosque naveis xx depreset. Aurom captom numei* clɔ clɔ clɔ ɑɔɔ, *arcentom captom præda numei* ccclɔɔɔ c *crave, captom æs* ccclɔɔɔ *pondod, triompoque navaled prædad, poplom Romanom donavet, captivos cartacinienseis incenuos duxet ante curom, primosque consol de Siceleis claseque cartaciniensеom triompavet. Earom rerom erco s. p. q. r. ei hanc columnam p.* »

On voit par ces lignes que, à part plusieurs formes caractéristiques du vieux langage telles que *B* pour *Du* (Bilios pour Duilios), *c* pour *g* (cerens), *d* euphonique à la fin des mots (Siceliad) ; *et* pour *it* (exemet, paravet, vicet), *os* pour *us* (bovebos) etc., l'expression

est d'une netteté comparable à celle de la langue déjà formée.

En voici la traduction :

« C. Duillius, fils de Marcus, neveu de Marcus, faisant la guerre en Sicile contre les Carthaginois, délivra les Egestains, peuple du même sang que Rome, d'un blocus très étroit; les troupes carthaginoises et leur général en chef, abandonnant neuf bœufs de Lucanie (éléphants), s'enfuirent de leur camp. Il prit d'assaut la ville forte de Macela, et, dans la même charge, il eut le premier succès sur mer comme consul. Le premier, il établit des rameurs et équipa des navires en soixante jours ; avec cette flotte, il battit en pleine mer, sous les yeux de leur général en chef, la flotte punique et toutes les troupes carthaginoises; prit trente navires avec les alliés, la galère à sept rangs de rames du général carthaginois, vingt quinquérèmes et trirèmes. L'or pris s'éleva à 3,700 livres; le butin à 100,000 nummi, l'airain à 2,100,000 nummi. Dans son triomphe, il fit présent au peuple du butin de la flotte, conduisit devant son char les captifs carthaginois; et, le premier consul, il triompha des Siciliens et de la flotte carthaginoise. En récompense de ces exploits, le sénat et le peuple romain lui ont élevé cette colonne. »

Le tombeau des Scipions a été découvert en 1780, dans la vigne Sassi, à l'angle d'une rue communiquant de la voie Appienne à la voie Latine, un peu avant la porte Saint-Sébastien. Il ne subsiste de ce monument que des restes de colonnes et un souterrain creusé dans le tuf; le reste a été bouleversé et n'offre qu'un labyrinthe, où le touriste suit une route incertaine, à la lueur des torches qui éclairent des piliers massifs et des débris de mosaïques. Le sarcophage le mieux conservé a été transporté au musée Pio Clementino. Quand on l'ouvrit, on y trouva le squelette de Scipion Barbatus, ayant au doigt une bague, que Pie VI donna à lord Algernon Percy et qui est aujourd'hui dans la galerie du comte de Beverley. Ce tombeau, en pépérin, tuf rugueux et grisâtre, semé de taches noires, est orné

d'une frise avec rosaces et triglyphes : l'inscription est gravée en creux, et les lettres étaient toutes en rouge.

La voici, conforme au texte d'E. Egger :

« *Cornelius Lucius Scipio Barbatos — gnaivod patre prognatus, fortis vir sapiens que — quojus forma virtutei parisuma fuit — consol, censor, aidilis que fuit apud vos — Taurasia Cisaunia Samnio cepit — subigit omne Loucana, opsides que abdoucit.* »

Les barres transversales qui coupent le texte indiquent, d'après certains savants, des vers distincts, commençant au mot *gnaivod* (gnavo), mais dont la métrique n'est pas bien déterminée. Voici la traduction :

« Cornelius Scipio Barbatus, — né d'un père vaillant, fut un homme courageux et prudent — dont la beauté égale la vertu. — Il a été parmi vous consul, censeur, édile, — il a pris Taurasia et Cisaunia dans le Samnium, — soumis toute la Lucanie, amené des otages. »

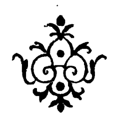
La seconde inscription du tombeau des Scipions a été trouvée en 1614. La voici dans son intégralité, divisée en six lignes, qui, à partir de *honc oino* semblent indiquer six vers.

« *L. Cornelio L. f. Scipio*
Aidilis, consol, cesor. —
Honc oino (unum) ploirume (plurimi) consentiont Romæ
Duonoro (bonorum) optimo fuise viro
Lucione Scipione filios Barbati
Consol, censor, aidilis hic fuet apud vos
Hec (hic) cepit Corsica Aleriaque urbe
Dedet Tempestatebus aidem mereto.

« Lucius Cornelius, fils de Lucius Scipion, édile, consul, censeur. Celui-là seul, le plus grand nombre à Rome le proclame le meilleur des bons. Lucius Scipion, fils de Barbatus, fut parmi vous consul, censeur, édile. Il prit la Corse et la ville d'Aleria, et donna aux Tempêtes le temple qu'elles avaient mérité. »

On sait par un passage d'Ovide que la flotte romaine faillit être victime d'une tempête, au moment où Lucius Cornelius Scipion mouillait dans les eaux de l'île de Corse : la fin de l'inscription tumulaire fait allusion à un temple voué sans doute par le général à la déesse des tempêtes, protectrice des vaisseaux romains. Chose singulière, le style de cette inscription gravée en creux, avec un titre rouge, est plus archaïque que celui de la précédente.

Le nom des Scipions et l'examen des œuvres dues au génie spontané de Rome, nous rapprochent du moment où la littérature originale des Latins se trouve arrêtée dans son libre épanouissement par son contact avec la civilisation grecque. On s'est demandé si le génie latin, livré, comme l'eût voulu Caton, à sa spontanéité personnelle, aurait pu produire une littérature véritablement romaine : c'est raisonner sur une hypothèse. Saint Évremond et Montesquieu remarquent avec justesse que les Romains mirent toujours à profit la connaissance des avantages que les autres peuples tenaient de leur nature ou de leur institution. Il n'est donc pas étonnant que les brillants modèles du génie artistique ou littéraire des Grecs aient arrêté les jets primitifs de l'initiative romaine, et tourné tout d'abord vers l'imitation des poètes les qualités propres à la trempe naïve du génie latin.





CHAPITRE II

DEUXIÈME PÉRIODE

DE LA FIN DE LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE A LA MORT DE SULLA

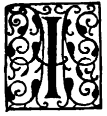
(L'an 78 avant J.-C.)

PREMIÈRE SECTION

I

POÉSIE

Rapports de Rome avec la Grande Grèce. — Prise de Tarente (272). — Poètes polygraphes : Livius Andronicus, Nævius, Ennius, Pacuvius, Attius.



L n'est pas douteux que les rapports de Rome avec les cités helléniques de la Grande Grèce et de la Sicile ne soient antérieurs à la prise de Tarente. A partir de l'année 492, les Romains envoient des députés acheter du blé à Gélon, tyran de Syracuse; deux peintres grecs, Damophilos et Gorgasos, peignent à fresque les parois du temple de Cérès; des sculpteurs grecs élèvent des statues à la même déesse, à Tellus, et à des personnages distingués, entre autres au dictateur Camille. En 325, Rome s'empare de Neapolis, fondée par les Chalcidiens, et, une quarantaine d'années après, elle envoie une colonie à Pæstum. Bientôt la guerre de Pyrrhus éclate, à propos d'une insulte faite par les Tarentins à des embarcations ro-

maines et aux envoyés de Rome, que la populace se met à huer, parce qu'ils prononcent mal la langue grecque. Le roi d'Épire, d'abord vainqueur, est défait auprès de Bénévent par Curius Dentatus; et, quatre ans après, le consul Papirius Cursor, fils du vainqueur des Samnites, s'empare de Tarente et soumet toute l'Italie méridionale (272). Selon Tite-Live, la splendeur du triomphe de Papirius dépassa tous ceux dont les Romains avaient eu jusqu'alors le spectacle. Florus ajoute que la pourpre et l'or, accompagnés de tableaux, de statues et de tout le faste de la voluptueuse Tarente, ornaient cette pompe triomphale.

Au nombre des prisonniers tarentins qui suivaient le char du consul, était un tout jeune Grec, Andronicos, qui fut vendu à Livius Salinator, le futur vainqueur d'Hasdrubal au combat du Métaure. La tâche servile d'Andronicos consistait à écrire ou plutôt à traduire en latin de petits drames grecs, des fragments d'épopée homérique, à enseigner le grec et le latin aux enfants de son maître et à ceux des familles patriciennes. Son talent le met en évidence et lui vaut la liberté. Affranchi par Livius, il prend, selon la coutume, le nom de son patron et donne au sien une terminaison latine; il devient Livius Andronicus. Associé à la confrérie nouvelle des poëtes et des auteurs dramatiques, il compose un recueil de textes grecs et latins, qui fut le premier livre d'école pratiqué à Rome, et auquel étaient empruntées les dictées qu'Horace, au début de ses études, transcrivait sans enthousiasme sous la férule brutale d'Orbilius. La plus grande partie de ces passages était extraite de l'*Odyssée*, original et traduction. Aux yeux d'Andronicus, les aventures d'Ulysse, l'histoire du Cyclope, celles de Charybde et de Scylla, des Lestrygons, des Sirènes, de Circé, l'évocation des ombres, mises en vers saturniens, étaient de nature à piquer la curiosité et à stimuler le zèle imitateur de son jeune auditoire. Ce n'est pas que cette reproduction brillât par le style et par la couleur poétique. A en juger par ce qu'il en reste, Cicé-

ron a raison de la comparer aux statues encore raides et guindées de Dédale; et la traduction du premier vers de l'*Odysée*, citée par Aulu-Gelle :

Virum mihi, Camena, insece versutum,
« Chante-moi, Muse, l'homme rusé, »

n'a, en réalité, qu'une très médiocre valeur. Mais elle familiarisait les esprits avec les heureuses conceptions de la poésie grecque, et elle façonnait les oreilles de la jeunesse latine à l'harmonie et à la souplesse des vers. On sait, par Suétone, que, en maître avisé, Andronicus lisait d'abord à ses élèves les vers qu'il avait écrits, et les soumettait ensuite à l'appréciation du public. Or ce procédé suppose une intelligence déjà cultivée dans les groupes réunis autour du poète.

On ne doit donc pas méconnaître que ce travail ait frayé la voie aux émules et aux successeurs d'Andronicus.[1]

De l'école, Andronicus passe au théâtre, où il fait d'abord représenter des *Atellanes*. L'instinct mimique, propre à tous les peuples, avait, dès les temps les plus reculés, inspiré aux paysans de l'Étrurie et du Latium le goût des danses et des représentations scéniques, accompagnées de la flûte et du chant. On donnait à ce mélange chorégraphique, musical et dramatique le nom de *Saturæ*, parce que *Satura lanx*, en langue sabine, signifie un plateau chargé de divers fruits offerts tous les ans à Cérès et à Bacchus. Les acteurs de ces farces, ou pièces farcies, s'appelaient *ludii* ou *histriones*, du mot *hister* qui veut dire en étrusque gambadeur, bateleur, baladin. Aux satures étrusques et latines Andronicus ajoute ou substitue les pièces campaniennes nommées *Atellanes*, de la ville d'Atella, cité des Osques, aujourd'hui Aversa ou Santo Arpino, dans la Terre de Labour. Ces pièces, composées en langue osque, et dont les Romains firent leurs délices jusque sous l'empire, mettaient en scène des paysans ou des bourgeois de la Campanie, qui s'expri-

maient dans un style souvent ennemi de l'honnêteté ; c'étaient de vraies parades sans lien et sans action, des impromptus burlesques, parfois même des tableaux cyniques, où Maccus (Polichinelle), Pappus (Pantalon), Casnar (Cassandre), Sannio (Zanni), Manducus (Croquemitaine), débitaient de grosses plaisanteries, fortement épicées, que leur descendance italienne semble avoir recueillies comme un héritage populaire, dont les acteurs de la *Commedia dell' arte* régalent encore leurs compatriotes. Le goût d'Andronicus tempéra cette licence, et le poète gagna si bien la faveur populaire, qu'il y avait peu de fêtes où il ne fût invité par les édiles à faire jouer les comédies, et même les tragédies, qu'il tirait du répertoire grec pour les mettre en vers saturniens. *Ajax, Hélène, Ægisthe, Hermione, Térée, Ino, le Cheval de Troie, le Poignard,* remplacèrent les équivoques grossières et les crudités éhontées des *Atellanes.* On lit, dans les très courts fragments des dix-huit pièces qui restent d'Andronicus (quinze tragédies et trois comédies), bon nombre de vers qui n'ont guère d'autre valeur que leur forme archaïque. Il en est pourtant quelques-uns d'une beauté assez vive pour que Virgile n'en ait pas dédaigné l'imitation.

A partir du moment où Andronicus réforma les Atellanes, le théâtre latin fut créé. Jusque-là, les acteurs jouaient des mimes sur un sol de plain-pied, sans socques ni cothurnes, ou ils chantaient des *cantica* (monodies, airs à une voix), dans l'orchestre consacré aux danses. On construisit alors des échafauds de bois, ayant une estrade et une avant-scène pour les acteurs, avec une décoration de fond et un rideau de clôture devant lequel s'étendait, en fer à cheval, l'espace creusé en pente (cavea) réservé au public. Comme cette partie de l'hémicycle n'avait d'abord ni sièges ni degrés, les spectateurs apportaient de quoi s'asseoir ; sinon, ils se tenaient debout, accroupis ou couchés. Pour garantir l'auditoire de la chaleur dangereuse du soleil ou des pluies soudaines, on ten-

dait au dessus des têtes une toile qui se mouvait au moyen de cordages. C'est sur la scène ainsi disposée qu'Andronicus parut, comme acteur, dans les pièces qu'il faisait apprendre et jouer par une troupe de jeunes gens confiés à sa direction. Il y réussit pleinement, mais avec tant de zèle, que, souvent redemandé par les spectateurs, il se fatigua la voix et obtint du public de placer, à côté du joueur de flûte, un acteur qui déclamait les grands morceaux de la pièce, tandis que lui-même mimait les gestes : on croit que c'est l'origine de la pantomime. La faveur et l'estime dont Andronicus fut entouré le désignèrent, vers la fin de sa vie (207), aux magistrats et aux pontifes, pour composer un chant sacré, afin d'appeler sur la République la protection des dieux. Un grand danger menaçait Rome : Hasdrubal était sur le point d'opérer sa jonction avec Hannibal. Le consul Claudius Néron eut alors une inspiration de génie. Il quitte l'Apulie avec six mille hommes, laissant son camp devant celui d'Hannibal, remonte, en six jours, au nord de l'Italie, joint ses troupes à celles de son collègue, Livius Salinator, contribue à la défaite d'Hasdrubal, près de Séna, et revient jeter dans la tranchée des Carthaginois la tête sanglante du général vaincu. C'est Livius Salinator qui chargea son ancien esclave Andronicus de composer les vers, que des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles devaient chanter dans une procession solennelle; de sorte que, par un rapprochement imprévu, l'une des grandes victoires de Rome unit, dans un glorieux souvenir, le nom du consul vainqueur et celui du poète.

Cnæus Nævius, né en Campanie ou à Rome, suivant le témoignage de quelques savants, montre, dans ses ouvrages, une âme toute romaine. Aussi, du temps d'Horace, garde-t-il encore sa vieille réputation : « Il est dans toutes les mains, on le sait par cœur, comme s'il était d'hier. » C'est un poète national. Soldat pendant la première guerre punique, il réalise le dessein de décrire, dans une épopée en vers

saturniens, les faits militaires auxquels il a pris part. Remontant aux origines de Rome et de Carthage, il a l'idée originale de mettre en présence Énée et Didon : trait de génie qui fournit à Virgile l'épisode le plus saisissant et le plus dramatique de l'*Énéide*.

Vers l'an 235 avant Jésus-Christ, date remarquable en ce que c'est l'année même où Spurius Carvilius Ruga donne l'exemple du premier divorce, Nævius met au théâtre ses premières pièces *palliées* ou *prétextées* : *Romulus, Agitatoria, Corollaria, Demetrius, Hariolus, Lampadio*. Il fait plus : il donne entrée, dans ses comédies et dans ses prologues, à la satire politique et à des attaques contre les patriciens. C'est ainsi qu'il se moque des jeunes orateurs dont le bavardage perd la République, ou qu'il reproche malicieusement une aventure de jeunesse à Publius Scipion, le premier Africain, qui se contente d'en rire.

Mais la morgue des Metellus se montre moins tolérante. Nævius ayant décoché à leur adresse un vers à double sens : *Fato Metelli Romæ fiunt consules*, qui signifie à la fois ; « Le destin fait à Rome les Metellus consuls, » ou « Le mauvais destin de Rome veut que les Metellus soient consuls ; » les Metellus irrités lui répondent d'abord par ce vers saturnien : *Dabunt Metelli malum Nævio poetæ*. « Les Metellus donneront des étrivières à Nævius le poète. » Puis ils le citent devant les juges, qui le condamnent à la prison. Rendu à la liberté par l'intervention des tribuns du peuple, échos de l'opinion publique, il ne tarde pas à lancer de nouvelles invectives contre ses persécuteurs. Une condamnation plus sévère l'envoie en exil à Utique, où il meurt, deux ans après, vers l'an 203 avant Jésus-Christ. L'épitaphe qu'il s'était composée a de la grandeur et de la fierté :

Immortales mortales flere si foret fas,
Flerent divæ Camenæ Nævium poetam.
Itaque, postquam est orcino traditus thesauro,
Obliti sunt Romai loquier latina lingua.

« S'il était permis aux Immortels de pleurer les mortels, les Muses divines pleureraient le poète Nævius. Car, depuis qu'il est enfoui dans le trésor d'Orcus (Pluton), on a désappris à Rome de parler la langue latine. »

Et de fait, outre un génie d'une incontestable valeur, ce qui caractérise le style de Nævius, c'est la pureté sans mélange de son latin, sa diction tout urbaine, son idiome vraiment romain, dont Cicéron se plaît à lui faire un mérite, et qui explique la vogue persistante de ses écrits jusqu'au siècle d'Auguste.

Cependant le principal introducteur des idées et des formes grecques dans la littérature romaine, c'est Quintus Ennius, né à Rudiæ, petite ville de la Calabre, l'an 240 avant Jésus-Christ. De race hellénique, mais sujet de Rome, il a, comme il le dit lui-même, « trois cœurs », parce qu'il comprend et qu'il parle le grec, l'osque et le latin. Il sert d'abord en Sicile dans l'armée de Titus Manlius Torquatus, puis en Espagne, sous les ordres de Scipion l'Africain. Caton l'Ancien, l'ayant connu centurion dans sa préture en Sardaigne, le prend en affection et l'emmène à Rome, où le poète habite un modeste logis sur le mont Aventin. Peu favorable aux lettres grecques, Caton introduit ainsi l'ennemi dans la place. En effet, Ennius, alors âgé de trente-cinq ans, groupe autour de lui de nombreux auditoires, « qu'il nourrit de la langue grecque », et conquiert l'estime et l'amitié des Scipions, de Fulvius Nobilior, et d'autres Romains illustres.

Comme ses devanciers Livius et Nævius, Ennius fait applaudir au théâtre ses traductions de plusieurs tragédies d'Euripide : *Alceste, Andromaque, Andromède, Hécube, Iphigénie, Médée, Télèphe,* ou bien encore les *Euménides* d'Æschyle et *Ajax* de Sophocle. Pour donner un exemple de sa manière, on peut faire appel à un passage de Cicéron (*De orat.*, III, 26), où le grand orateur, qui se plaît à citer fréquemment Ennius, remarque, avec beaucoup de justesse, tout ce qu'il y a de découragement, d'abattement et de

douleur passionnée dans les plaintes placées par Ennius dans la bouche d'Andromaque :

« Où chercher, où trouver un appui? Quel exil, quelle fuite me sauvera? Je n'ai plus ni citadelle, ni ville. Où me porterai-je? Quel sera mon refuge? Je n'ai plus d'autels paternels dans ma demeure : ils sont brisés, dispersés. Des temples ravagés par le feu il ne reste debout que des murailles noircies, désolées, des poutres tordues. O mon père, ô ma patrie, ô maison de Priam, palais fermé par des portes retentissantes! Je t'ai vue avec des richesses étrangères, tes voûtes sculptées, tes lambris royalement rehaussés d'or et d'ivoire. J'ai vu tout cela livré aux flammes, la vie violemment arrachée à Priam, l'autel de Jupiter souillé du sang du roi. J'ai vu, spectacle plein d'angoisse pour mon cœur, j'ai vu Hector traîné par un char à quatre chevaux et le fils d'Hector précipité du haut des remparts. »

Le texte de ces vers offre quelques rudesses, des négligences, des allitérations archaïques, mais il y règne un tour expressif, un accent pathétique, qui remue encore les lecteurs.

Les comédies d'Ennius : *Ambracia*, *Asotas*, *Celestis* (?), *Pancratiastes*, semblent avoir obtenu moins de succès.

Nous avons vu, à propos des Atellanes, mises au théâtre par Andronicus, que les Latins appelaient *Saturæ*, satures ou satires, un mélange chorégraphique, musical et dramatique, dont les histrions égayaient les fêtes du printemps ou de l'automne. Ennius donne aux satires une physionomie littéraire plus marquée, un caractère poétique mieux déterminé. Avant Lucilius, il est un des créateurs du genre. Usant tantôt du mètre saturnien, tantôt du vers iambique, il flagelle, dans ses poèmes, avec une grande énergie, non seulement la voracité des parasites, mais les ridicules et les vices de tous les hommes, « lançant aux mortels, pour parler son langage, ses vers enflammés jusque dans la moelle de leurs os. » Ici, il raconte la fable du *Pêcheur joueur*

de flûte, à l'aide de laquelle Cyrus, dans *Hérodote* (I, 131), reproche aux Ioniens et aux Æoliens d'avoir refusé de se détacher de Crésus; là, il met en scène, d'après Æsope, *l'Alouette, ses petits, avec le maître d'un champ;* ailleurs, il propose une question énigmatique sur le verbe *frustrari* et l'adverbe *frustra*.

Dans un poème intitulé *Phagétiques*, autrement dit *Gastronomie*, imité du Sicilien Archestrate de Géla, un des précurseurs de Berchoux et de Brillat-Savarin, Ennius énumère, parfois avec une pointe d'ironie, les coquillages et les poissons les plus estimés des gourmets : pelores (palourdes) du lac Lucrin, huîtres de Circeii, hérissons de Misène, murex de Baies, pétoncles et apriclus de Tarente, hélope (espadon) de Sorrente, glaucus de Cumes, sans oublier l'ombre marine, les oursins et surtout le scare, « quasi cervelle de Jupiter ».

Indépendamment de ces différentes œuvres poétiques, Ennius initie les Romains à la philosophie grecque, il emprunte au Sicilien Epicharme, philosophe pythagoricien, un résumé de la doctrine du chef de son école; et si, par les courts fragments qui restent du poème d'Ennius, on ne peut avoir qu'une idée incomplète de son œuvre, il n'est pas permis de douter de l'influence exercée par lui sur le génie de Lucrèce, qu'il devance de plus d'un siècle.

Dans le même ordre d'idées se place l'*Evhémère* d'Ennius. On sait qu'Evhémère est un sceptique qui explique la mythologie au moyen de l'histoire. Chargé, dit-on, par Cassandre, roi de Macédoine, d'un voyage d'exploration dans la mer Rouge et sur les côtes méridionales de l'Asie, il découvrit, dans l'île de Panchaïa, des inscriptions au moyen desquelles il se fit fort de prouver que Jupiter, Saturne, Neptune, Pluton et les autres dieux sont des princes, des rois, des guerriers ou des philosophes illustres, divinisés, après leur mort, en reconnaissance de leurs services. Ennius, en traduisant l'ouvrage d'Evhémère, fournit aux polémistes chrétiens, particulièrement à Lactance, des

armes redoutables contre les croyances païennes.

Mais l'œuvre souveraine d'Ennius est celle qu'il a consacrée, sous le nom d'*Annales*, à la gloire de Rome; elle est empreinte du patriotisme le plus pur. Composées dans l'âge mûr et dans la vieillesse du poète, les *Annales* étaient divisées en dix-huit chants; le vers est l'hexamètre. Après avoir raconté les origines fabuleuses de la ville fondée par Romulus, le règne des sept rois, les premiers temps de la République, les guerres des Gaulois, de Pyrrhus, de Rome et de Carthage, Ennius exposait, d'un style mâle et vigoureux, les événements de la période où il vécut. Rien de plus épique dans la littérature romaine avant l'*Énéide*. Cicéron, qui sans doute savait les *Annales* par cœur, ne se lasse point d'y puiser des citations, qui sont autant d'heureuses fortunes pour la critique. On comprend, en effet, par les fragments qui restent, le prix incomparable de ce qui a disparu. Tel est le portrait caractéristique de Fabius Maximus :

Un seul homme, en temporisant, a rétabli nos affaires : car il ne plaçait pas de vaines rumeurs au-dessus du salut commun : aussi depuis, toujours et maintenant, la gloire du héros rayonne de splendeur.

Il en est de même de la réponse de Pyrrhus, qui renvoie sans rançon les prisonniers romains :

« Non, pour moi je ne veux pas d'or, ni que vous me donniez le prix des captifs. Nous ne faisons pas de la guerre un trafic, mais un combat, le fer en main, et non pas l'or. Voyons au péril de notre vie si Héra veut vous accorder l'empire ou à moi : ce que décidera le sort, essayons-le par le courage. En même temps, retiens bien cette parole : « Ceux d'entre vous dont la fortune de la guerre a épargné la valeur, je suis résolu à épargner leur liberté : emmenez-les, c'est un présent; je vous le donne : ainsi le veulent les grands dieux. »

Ailleurs, voulant exprimer la force de la constitution

romaine aux beaux siècles de la République, Ennius frappe au coin de son génie un vers que Cicéron compare à un oracle émané du sanctuaire :

C'est par ses mœurs antiques et par ses grands hommes que la chose romaine est debout.

Il lègue encore aux poètes et aux historiens des âges suivants l'art de dessiner des portraits qui semblent vivre. Tel est celui du bon client, où l'on dit qu'il s'est représenté lui-même.

A ces mots, il (Servilius) appelle celui avec lequel souvent, d'un cœur plein de courtoisie, il partage sa table, ses entretiens et ses secrets, lorsqu'il s'était fatigué, une grande partie du jour, aux affaires importantes de la République, sur le vaste Forum ou dans l'enceinte vénérable du Sénat ; devant qui, sans nulle crainte, il parlait des choses grandes ou petites, la plaisanterie ou la tristesse aux lèvres, laissant échapper ce qu'il était bon de dire ou ce qu'il voulait placer en lieu discret ; aux yeux de qui il étalait ses joies extérieures ou secrètes ; homme au génie duquel nul sentiment ne conseille le mal, ni par légèreté ni par penchant ; docte, fidèle, aimable, bon diseur, content du sien, heureux, avisé, parlant à propos, d'un commerce facile, au bref langage, versé dans tous les souvenirs antiques, enfouis, oubliés, connaissant ce qui fait les mœurs anciennes et nouvelles, sachant à fond les vieilles lois des dieux et des hommes, pouvant dire beaucoup et beaucoup taire. Au milieu des combats, Servilius l'appelle et lui dit...

Aulu-Gelle, qui cite ces vers, y trouve un air de simplicité franche qui le ravit ; c'est, selon lui, une excellente peinture, où le poète met de niveau le bon, l'aimable, le sage client, avec son noble patron.

Outre l'amitié de Servilius, celle des Romains de distinction, que nous avons vus encourager ses débuts littéraires, ne fit point défaut à Ennius dans sa vieillesse. Bien qu'il ait eu à supporter, au dire de Cicéron,

« deux pesants fardeaux, la pauvreté et le grand âge », il fut enseveli dans le tombeau de Scipion, dont il était l'ami et le commensal, et sa statue fut placée à côté de celle du premier Africain. Cette marque d'éminente faveur, jointe à la popularité littéraire de l'illustre poète, explique la fierté légitime empreinte dans son épitaphe, composée, dit-on, par lui-même :

Adspicite, o cives, senis Ennii imagini' formam :
Hic vestrum panxit maxuma facta patrum.
Nemo me lacrumis decoret, nec funera fletu
Faxit. Cur? Volito vivu' per ora virum.

« Voyez, ô citoyens, les traits du visage du vieil Ennius. Il a chanté les exploits héroïques de vos pères. Que personne ne m'honore de ses larmes ou ne pleure à mes funérailles. Pourquoi? Je vole vivant sur les lèvres des hommes. »

Il devançait le témoignage de la postérité. En effet, les poètes, les historiens, les orateurs et les philosophes de Rome lui ont rendu de justes hommages, ou ont mis à profit ses écrits. Térence s'autorise de son exemple dans le Prologue de l'*Andrienne;* Lucrèce le félicite « d'avoir le premier détaché de l'Hélicon éternel la couronne verdoyante, pour en répandre l'éclat sur les tribus de l'Italie »; Tite-Live le suit souvent pas à pas sans le nommer; Virgile lui emprunte des vers entiers « tirés, disait-il, du fumier d'Ennius »; Horace rappelle, avec un peu d'ironie, qu'on le nomme un second Homère »; Aulu-Gelle, qui l'admire, mentionne que, sous le règne des Antonins, on en faisait des lectures publiques sur le théâtre; enfin Quintilien, s'inclinant devant les services rendus aux lettres latines par le génie d'Ennius : « Respectons-le, disait-il, comme ces bois sacrés dans lesquels on voit de grands et vieux chênes, qui frappent moins par leur beauté que par une impression religieuse ».

Marcus Pacuvius, neveu d'Ennius, était de Brundusium : on ignore la date précise de sa naissance; on

sait qu'il mourut, octogénaire, à Tarente, l'an 130 avant J.-C. Peintre et poète, il se distingua surtout dans la tragédie. Son talent lui concilia l'estime et l'amitié des patriciens, qui avaient déjà fait accueil à son oncle Ennius. Les traits dominants du mérite dramatique de Pacuvius sont la gravité des pensées, la solidité de l'expression, l'élévation des caractères; il y joint la couleur philosophique et celle de la science; son style manque d'éclat, mais il est fort et serré. Æschyle, Sophocle et Euripide lui servent de modèles.

Parmi les scènes remarquables répandues dans les tragédies de Pacuvius, trois surtout remuaient vivement le public romain. La première est dans l'*Ilioné*. Ilioné, fille de Priam et femme de Polymestor, a perdu son fils Déiphile, assassiné par le tyran de Thrace. L'ombre de Déiphile apparaît à sa mère.

« Ma mère, je t'appelle; tu allèges tes soucis suspendus par le sommeil, et tu n'as point pitié de moi; lève-toi, ensevelis ton fils, avant qu'il soit la pâture des bêtes et des oiseaux. Ne souffre pas, je t'en prie, que mes restes, mes os décharnés, soient traînés sur la terre souillée de sang, et déchirés d'une façon hideuse. »

A ce cri, Ilioné s'éveille, et, poursuivant l'ombre fugitive:

« Arrête, demeure, écoute-moi, répète tes paroles, que je t'entende encore! »

Cicéron, qui transcrit ce passage dans ses *Tusculanes* (I, 44), fait remarquer que l'expression pathétique, l'harmonie lugubre des vers du poète répandaient la tristesse dans toute l'assemblée.

Dans le *Dulorestes* (Oreste esclave), imité de l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide, Oreste et Pylade, conduits devant le grand-prêtre Thoas, se disputent, avec le nom d'Oreste, la mort, qui doit frapper le porteur de ce nom. « Je suis Oreste. — Non, non, c'est moi,

je le soutiens, qui suis Oreste. — Eh bien donc, tous deux, en même temps, fais-nous mettre à mort : accorde-nous cette grâce ! » A la première représentation, cet héroïque combat d'amitié toucha si profondément les spectateurs, qu'ils se levèrent d'un mouvement unanime pour l'applaudir, et Cicéron affirme qu'il en était ainsi chaque fois qu'on jouait ce bel ouvrage.

Dans le *Teucer*, le vieux Télamon, roi de Salamine, s'emporte violemment contre Teucer, qui revient de Troie sans son frère Ajax :

« As-tu bien osé t'en séparer et revenir sans lui à Salamine? Et tu n'as pas redouté les regards d'un père? Accablé par l'âge, n'ayant plus d'enfants, tu m'as déchiré le cœur, privé de mes fils, assassiné! Ni la mort de ton frère ni le malheur du jeune enfant confié à tes soins [rien ne t'a ému]. »

Au dire de Cicéron, cette scène, jouée par le grand acteur tragique Æsope, produisait un effet des plus satisfaisants; l'artiste, les yeux étincelants de colère sous son masque, la voix étouffée par les larmes et par les sanglots, enlevait les spectateurs.

Enfin, un vers de l'*Armorum judicium*, chanté, l'an 44 avant J.-C., aux funérailles de Jules César :

Men'servasse, ut essent qui me perderent!
Quoi! je les ai sauvés, pour être leur victime!

contribua, non moins que la vue de la robe ensanglantée du dictateur, à faire courir le peuple, armé de torches, à la maison de Brutus et de Cassius.

L'épitaphe de Pacuvius est considérée par Aulu-Gelle comme une œuvre remarquable de modestie et d'élégante gravité. La voici :

Adulescens, tametsi properas, hoc te saxum rogat
Uti ad se adspicias: deinde quod scriptum'st legas.
Hic sunt poetæ Pacuvii Marci sita
Ossa. Hoc volebam nescius ne esses. Vale.

« Jeune homme, si pressé que tu sois, ce marbre te prie de tourner vers lui tes regards, de lire ce qui s'y trouve écrit. Ici sont enfermés les os du poète Marcus Pacuvius. Voilà ce que je voulais qui te fût connu. Adieu. »

Contemporain des deux poètes précédents, Lucius Attius, ou Accius, naquit à Rome, l'an 172 avant J-C. Homme d'un caractère décidé, n'aimant à incliner la fierté de sa petite taille devant nul de ceux dont il se croyait l'égal, ami du consul Decimus Junius Brutus, personnage considérable de cette époque, il donna l'essor à son génie dramatique, quand il se considéra comme assez fort, à trente ans, pour aborder le théâtre et pour en disputer la palme à ses rivaux. On raconte qu'un jour il vint lire sa tragédie d'*Atrée* au vieux Pacuvius, qui vivait retiré à Tarente. Pacuvius loue l'éclat sonore, le ton élevé du style, mais il reprend quelque âpreté dans l'expression. « Tu as raison, répond Attius; et je n'en suis pas fâché, j'espère faire mieux à l'avenir. Il en est des talents comme des fruits. Ceux qui naissent aigres et durs deviennent doux et suaves, tandis que ceux qui sont tout de suite mous et blets, tournent en eau, ne mûrissent pas et pourrissent. Laissons donc au génie une raideur que l'âge et le temps finiront par adoucir. » C'est sans doute à cette verve primesautière, originale, qu'Attius doit sa réputation d'auteur plein d'élévation et de feu.

Comme guides de son talent, il préfère Æschyle et Sophocle à Euripide. On en voit la preuve dans un morceau de sa *Médée*, que l'admiration de Cicéron a rendu célèbre, et dans lequel Attius, décrivant l'arrivée du navire Argo sur les côtes de la Scythie, fait parler un berger, étonné de la nouveauté de ce spectacle et ne sachant comment l'expliquer :

Masse énorme, dit-il, qui glisse, en frémissant, de la haute mer, avec grand souffle et grand bruit. Devant elle roulent les ondes; sa force soulève des tourbillons; elle s'élance en s'inclinant; le flot recule et rejaillit. On croi-

rait voir un nuage qui roule arrêté dans sa course, un rocher bondir dans les airs, soulevé, entraîné par les vents ou par les tempêtes, ou des trombes entassées se dresser sous le coup des lames qui se heurtent. A moins que ce ne soit la mer poussant en haut son sable qui retombe, ou Triton creusant de son trident des cavernes dans les profondeurs ondoyantes de l'abîme, et projetant des blocs de pierre vers le ciel.

Les fragments de l'*Atrée* ont, par instants, la rudesse énergique, qui était un des mérites d'Attius. Lorsque le malheureux Thyeste s'est repu de la chair de ses fils, Atrée lui dit ces paroles affreuses, terribles : « Tes fils ! leur père lui-même est leur tombeau. »

Il y a des beautés tout aussi réelles dans le *Brutus*, tragédie essentiellement romaine, où Attius met en scène le fondateur de la République, un des ancêtres de son ami Decimus Brutus et du meurtrier de César. Nul doute que la folie simulée de Brutus ne fût le ressort principal de ce drame, dont la perte est on ne peut plus regrettable, et que Lucrèce n'y racontât le crime de Sextus. Un devin, consulté par le roi Tarquin, lui répond, entre autres avis :

« Prends garde que celui que tu crois stupide comme une brute, ne porte en lui un grand cœur, fortifié par la sagesse, et ne te chasse de son royaume. Car ce que tu as vu du soleil présage pour le peuple une révolution prochaine. Puisse-t-elle bien tourner ! Voir, en effet, cet astre puissant prendre sa course de la gauche à la droite, semble l'heureux augure que Rome sera grande. »

En second lieu, un vers, bien qu'isolé, conservé par Varron dans son *Traité de la langue latine*, fait certainement partie du récit qui précède le coup de poignard que Lucrèce se donne dans le cœur.

Deux autres morceaux, dans lesquels Attius se montre imitateur original d'Æschyle et de Sophocle, et dont il reproduit le souffle passionné et l'énergie pit-

toresque, ce sont les plaintes de Prométhée et celles d'Hercule mourant. Cicéron, qui les cite dans ses *Tusculanes*, en fait un éloge tout à fait mérité.

A son talent de poète de la plus haute valeur, Attius joint celui de prosateur distingué. Il reste, sous son nom, des fragments d'ouvrages didactiques : *Didascalica, Pragmatica, Parerga*, qui traitent de divers sujets d'histoire littéraire et particulièrement de l'histoire du théâtre. C'est ainsi qu'il prétend qu'Hésiode est plus ancien qu'Homère ; qu'Euripide a introduit un peu au hasard certains chœurs dans ses drames ; qu'on se plaît à voir sur la scène des bouffons pris dans le peuple ; qu'il y a une différence essentielle entre les divers genres de poésie ; que les poètes sont moins victimes de leurs défauts que de l'ignorance populaire.

Selon toute vraisemblance, Attius mourut vers l'an 98 avant J.-C., emportant, si l'on peut dire, dans sa tombe, la muse tragique, qui disparaît alors du théâtre, pour ne se produire plus tard que dans des exercices, lus par des lettrés devant des auditoires de salon.

II

SATIRE : LUCILIUS

A propos des essais dramatiques de Livius Andronicus, on a vu que les satures ou satires étaient, à l'origine, des divertissements mêlés de danse, de musique et de drame, comme les plateaux offerts à Cérès et à Bacchus, dans les fêtes du printemps ou de l'automne, étaient un composé de fleurs ou de fruits de différentes espèces : c'est l'idée qu'il faut prendre de la satire pratiquée par Ennius et par Pacuvius, à savoir un discours de morale, en vers de ton et de mesures variables. Lucilius en fait une lame d'acier qui pénètre, déchire, emporte le morceau ; c'est une arme toute romaine : « *Satira tota nostra est*, dit Quintilien, la satire est toute nôtre » : Lucilius en est le créateur.

Né à Suessa Aurunca, petite ville du Latium, l'an 148 avant l'ère chrétienne, Caïus Lucilius était d'une famille équestre. Engagé comme soldat à l'âge de quatorze ans, il assiste au siège de Numance, en même temps que Marius et Jugurtha, sous les ordres de Scipion Emilien, qui lui témoigne une affection toute particulière. Il trouve également dans Lælius un protecteur dévoué, un appui d'un goût délicat, lors de ses débuts littéraires. Le savant jurisconsulte Rutilius Rufus, versé dans les lettres et dans la philosophie stoïcienne, lui donne aussi d'excellents conseils. Enrichi par des fonctions lucratives en Asie, il se retire à Naples, vers l'an 103, et il y meurt entre quarante et cinquante ans.

Le côté neuf, individuel de la satire, telle que l'a créée Lucilius, c'est l'emprunt qu'il fait au genre des premiers comiques grecs, Eupolis, Cratinus et Aristophane, c'est-à-dire la personnalité. L'âpreté, souvent grossière, des mœurs républicaines donnant libre carrière à son génie, il s'attaque en face à ses concitoyens, les désigne par leur nom à la moquerie publique, les bafoue devant l'opinion, et les étale, la plaie saignante, aux regards des rieurs. Une autre nouveauté, c'est qu'il écrit ses poèmes, presque tous du moins, en vers hexamètres, comme l'avait fait le parodiste syracusain Rhinthon, tandis qu'Ennius admettait dans ses satires des iambiques trimètres et des tétramètres trochaïques. Horace, qui reproche à Lucius sa fécondité diffuse et la dureté de sa versification, le loue d'avoir adopté ce nouveau moule, où se jouent plus à l'aise son esprit fin et la subtilité de son flair observateur.

Des satires de Lucilius, divisées en trente livres par les grammairiens, il ne reste que des fragments de peu d'étendue. Cependant les conjectures de la critique sont parvenues à en pénétrer l'esprit et à en indiquer le sens : attaques dirigées contre les dieux, faste et débauche des riches Romains, description d'un voyage de Rome à Capoue, stupidité des villageois gastronomes, ruses des avares, des dissipateurs et des filous de la

place publique, inconduite des femmes, peinture de la vie domestique et de la bonne ménagère, futilité des questions grammaticales, vanité prétentieuse des poètes et des orateurs, railleries contre les débauchés et les mauvais soldats, condition ridicule d'un comédien qui ne peut payer ses dettes, éloge de l'antique simplicité et de la sobriété du vieux temps, exemple de Caton opposé à l'intempérance actuelle, voyage du poète en Espagne et souvenirs de la guerre de Numance, éloge des doctrines stoïciennes, de la prévoyance et de l'économie, folie des superstitions populaires, misères de l'homme, inconvénients du mariage, prépondérance despotique de la femme, réprimandes d'un vieillard à un jeune dissipateur, friponneries du crieur Gallonius, hommages rendus à Scipion et à Lælius, allusions aux guerres puniques, aux luttes d'Hannibal et de Fabius Cunctator, le tout coulé dans un vers franc, ingénieux, salé, flexible, fluide même et un peu bourbeux, selon le reproche d'Horace, mais où il y a toujours du bon à prendre.

En effet, comment ne pas trouver plaisante la peinture de cet avare, « qui n'a ni cheval, ni esclave, ni compagnon; il porte avec lui sa bourse et tout ce qu'il a d'argent; avec sa bourse, il mange, dort et se baigne; toutes les espérances de notre homme sont dans sa bourse; à sa bourse est attachée sa vie entière? »

Et cette toilette d'un élégant partant pour une fête:

« Je me rase, je me décrasse, je me ponce, je me bichonne, je me polis, je me farde » ?

Et la distinction entre *poesis* et *poema* à l'adresse des critiques d'Homère : « *Poesis*, c'est le fond essentiel, le tout poétique; *poema*, c'est une partie du tout » ?

Et ce dessin de vieillard d'un crayon vraiment comique : « Un vieux difforme, goutteux, podagre, piteux, étique et manchot ? » Et ces parvenus de la richesse « qui parfument leur tête hérissée? » Et ces « pleu-

reuses de louage, qui vont, pour un salaire, larmoyer aux funérailles où elles sont étrangères, s'arrachant les cheveux et criant plus fort que les autres? »

On sait aussi par Lucilius comment s'appellent les niais, les poltrons, les braillards, les vantards, les infirmes de corps ou d'esprit, qu'il voue au ridicule : Crassus, Mutius, Quintus, Opimius, Titus Albucius, Cassius, Caïus, Tullius, Manlius, Fulvius, Fabius Tuditanus, Trebellius, Lucius Cotta : la nomenclature en est longue. Veut-on des maximes philosophiques ou littéraires, des vers frappés en l'honneur de Rome? Lucilius y réussit à merveille : il en crée le type, à l'usage d'Horace, de Perse et de Juvénal.

Travaille à t'instruire, afin que ni les événements ni la raison ne puissent te mettre en défaut.

Le philosophe méprise le reste : il ne se promet de toutes choses qu'un usufruit assez court : il sait que nul ici-bas ne possède des biens durables.

Les Lamies, monstres terrestres, inventions des Faunes et des Numa Pompilius, le peuple en a peur, et pour lui tout est là. Comme les petits enfants, qui croient que toutes les statues d'airain vivent et sont des hommes, ainsi ces braves gens croient vraies toutes les fictions : ils se figurent qu'il y a une âme dans des statues d'airain : galerie de peintres, rien de vrai, tout est faux.

Quand l'âme souffre, nous voyons le corps en donner un indice ; et le corps, abattu par la douleur, est pour l'âme un obstacle : pour moi, si je suis quelque chose, je ne puis rien dans le sac de peau qui m'enveloppe.

Montrons-nous obligeants et serviables pour nos amis.

Les bons vers sont ceux qui, passant par les oreilles, vont arroser le cœur.

C'est toujours grâce au hasard et à la fortune qu'on est vainqueur à la guerre : si tout n'est que chance et hasard, à quoi bon courir à la gloire?

Le peuple romain fut souvent vaincu par la force et surpassé dans de nombreux combats, mais dans une guerre, jamais ; et tout est là. »

C'est toutefois dans des morceaux d'une certaine étendue que le génie satirique de Lucilius se montre le mieux. En voici deux exemples placés en contraste. Dans le premier, le poète décrit l'abjection des mœurs politiques de ses contemporains :

« Maintenant, dit-il, du matin au soir, fête ou non, tous les jours et tout le jour, peuple et sénateurs s'agitent tous au Forum, et n'en sortent jamais : tous se livrent à un seul et même art, à une seule et même étude, se tromper par d'adroites paroles, combattre de ruse, faire assaut de flatteries, se donner des airs d'honnête homme, se tendre des piéges, comme si tous à tous étaient des ennemis. »

Dans le second, il explique, en parlant un beau langage, ce que c'est que la vertu :

« La vertu, Albinus, c'est de pouvoir apprécier au vrai les affaires et les choses de la vie ; la vertu, c'est pour l'homme de savoir ce en quoi chaque chose consiste ; la vertu pour l'homme, c'est de savoir ce qui est droit, utile, honnête, ce qui est bien, ce qui est mal, inutile, honteux, déshonnête ; la vertu, c'est de savoir la fin et la mesure d'acquérir ; la vertu, c'est de peser le prix des richesses ; la vertu, c'est d'accorder ce qui est réellement dû aux hommes ; c'est d'être l'adversaire public et l'ennemi privé des hommes mauvais et des mauvaises mœurs, et, au contraire, le défenseur de ce qui est bon, mœurs et hommes ; de glorifier les bons, de leur vouloir du bien, de vivre leur ami, de mettre au premier rang les intérêts de la patrie, au second ceux des parents, au troisième et dernier les nôtres. »

On ne saurait s'exprimer avec plus de netteté, de grandeur et d'énergie, et, après la lecture de ces passages, on convient volontiers avec un critique moderne, Charles Labitte, qu'il y a là « je ne sais quelle empreinte vigoureuse, je ne sais quelle saveur forte et saine qui donne à ces fragments un caractère tout à part : la vieille souche romaine s'y montre rugueuse, verte, pleine de sève : Lucilius a d'incontestables allures de génie. »

III

COMÉDIE

Plaute : son théâtre. — Cæcilius Statius.
Térence : son théâtre.

Plaute. — Cicéron appelle la comédie « l'imitation de la vie, le miroir de la coutume, l'image de la vérité », mais il ajoute que « les anciens Romains n'ont jamais voulu qu'un homme vivant fût loué ou blâmé sur la scène, parce que la vie de chacun doit être soumise à la sentence des magistrats et à leurs enquêtes légitimes, et non pas aux caprices des poètes » ; et voilà pourquoi « les Lois des Douze Tables, qui ne prononcent la peine capitale que dans un très petit nombre de délits, ont cru devoir la décréter contre les hommes accusés d'avoir récité ou composé des vers capables d'attirer sur autrui le déshonneur ou l'infamie ». Cela étant, on ne doit point s'attendre à voir la comédie latine passer par les mêmes phases que la comédie grecque : l'imitation des poètes romains, restreinte par la loi à la comédie de mœurs et d'intrigue, ne peut avoir que par des échappées à peine saisissables un caractère d'attaques personnelles ou d'allusions malicieuses. Les vingt pièces de Plaute et les six pièces de Térence, exclues, au nom de la loi, du domaine de la vie politique, se renferment dans le cadre, assez vaste encore pour leur génie, de la famille et de la société. Suivons-les dans les peintures vivantes qu'ils ont tracées, soit en conservant le costume grec dans les pièces dites *palliatæ*, soit en mettant des personnages romains dans les *togatæ*.

Marcus Accius, surnommé Plotus ou Plautus, qui signifie « pieds plats » ou « chien à longues oreilles », naquit à Sarsina, village de l'Ombrie, l'an 227 avant J.-C. On prétend qu'il vint à Rome vers l'âge de dix-sept ans et qu'il y fit représenter *Menæchmi*, les Mé-

nechmes, une de ses plus jolies comédies. Le succès de cette pièce et de celles qui la suivirent fit, dit-on, gagner à Plaute une fortune considérable; mais il la dissipa en prodigalités et en spéculations de commerce qui ne réussirent point. Réduit à un dénument absolu, il fut contraint, pour vivre, de tourner la meule chez un boulanger, jusqu'à ce que l'argent que lui rapportaient ses pièces, composées dans les intervalles de son travail, lui eût permis de sortir de cette condition servile. On ne connaît à Plaute aucun patron, aucun protecteur puissant, qui l'ait pris pour client ou pour ami : point d'intermédiaire entre lui et le peuple ; c'est la vie plébéienne qu'il observe et qu'il décrit, c'est à la plèbe qu'il s'efforce de plaire. On fixe la mort de Plaute à l'an 184 avant l'ère chrétienne : il avait quarante-trois ans.

Voici, d'après les titres latins, la liste des vingt pièces de Plaute : *Amphitruo*, Amphitryon ; *Asinaria*, le Troupeau d'ânes ou le Père indulgent ; *Aulularia*, la Marmite; *Bacchides*, les deux Bacchis ; *Captivi*, les Captifs; *Casina*, la Jeune fermière; *Cistellaria*, la Corbeille ; *Curculio*, Charançon ou le Parasite; *Epidicus*, le Chicaneur; *Menæchmi*, les Ménechmes ou les Frères jumeaux ; *Mercator*, le Marchand ; *Miles gloriosus*, le Soldat fanfaron ; *Mostellaria*, le Revenant; *Persa*, le Perse; *Pœnulus*, le Carthaginois; *Pseudolus*, l'Imposteur ; *Rudens*, le Câble ou le Naufrage ; *Stichus*, les Deux Sœurs ; *Trinumus*, l'Homme aux trois deniers ou le Trésor caché ; *Truculentus*, le Brutal.

Le canevas des pièces de Plaute est emprunté au théâtre grec : Aristophane, Diphile, Philémon, Ménandre et surtout Epicharme lui fournissent l'intrigue et les personnages, mais il latinise ses imitations par l'actualité des ressorts dramatiques, le sans-gêne du dialogue et la couleur locale des dessins originaux : il présente aussi au public romain le tableau fidèle de la société romaine. Il emmène le spectateur au Vélabre et lui fait voir les boutiques pleines de fripons, la Ba-

silique, le lac Curtius, le temple de Castor, la rue des Toscans, Subura, la Poissonnerie, les Vieilles Échoppes, où se prélassent les gens de mauvais ton ou du bel air, le Forum fourmillant d'hommes affairés ou désœuvrés, de marchands, de banquiers, d'étourdis, de médisants, de bavards ; ou bien il l'introduit dans l'intérieur des maisons et le fait assister aux disputes de ménage, aux luttes intimes que le conquérant de l'univers, dépouillé de sa toge ou de sa cotte d'armes, soutient contre une épouse acariâtre, en jupon court et en déshabillé. Ce serait peine perdue de demander strictement à Plaute la suite logique et l'enchaînement naturel des faits qui composent, avec la vraisemblance et la conséquence des caractères, le fond de toute bonne comédie. L'intrigue roule presque toujours sur une méprise, un enlèvement, des ruses d'esclave, le tout parsemé de lazzis, de calembours, de quolibets, de saillies désordonnées, d'équivoques obscènes, de mots graveleux, faits pour charmer les gradins du bas peuple et pour provoquer, à tout prix, les éclats du gros rire. Les personnages sont, en général, des valets fourbes, des courtisanes sans conscience, des marchands d'esclaves de la pire espèce, des jeunes gens débauchés. des vieillards imbéciles et dupés, des épicuriens égoïstes, des usuriers, des parasites, des capitans. Plaute est pourtant, à ses heures, un poète de haute volée, un observateur plein de tact et de raison pratique. Outre qu'il connaît à fond le cœur humain, il peint les vices et les travers en traits énergiques et vivement accentués; il trempe dans le bon sens et dans le bon goût la pointe fine de son style : il imprime à son dialogue une allure franche et dégagée, et, lorsque la sensibilité doit être de la partie, son expression, s'élevant dans une région pure et morale, rencontre, sans rien perdre de sa gaieté, le ton qui convient à la vraie comédie, le badinage sans cynisme, la plaisanterie qui fait moins rire que méditer. C'est alors que le pinceau de Plaute, souvent entraîné à des crudités criardes et grossières, excelle à reproduire les nuances délicates

du sentiment, les passions douces et communicatives qui sont de toutes les époques, parce que l'âme humaine en est l'essence et le foyer. L'analyse de ses comédies en fait foi.

1° *Amphitruo.* — Tandis que Amphitryon fait la guerre aux habitants de Télèbe, Jupiter prend la figure du général thébain et se présente à Alcmène, femme d'Amphitryon, comme étant son vrai mari. De son côté, Mercure, voulant amuser ses loisirs, prend la figure de Sosie, esclave d'Amphitryon. Alcmène est dupe de leur ruse. Au retour, le véritable Amphitryon et le vrai Sosie subissent d'étranges et risibles épreuves : querelle, brouillerie entre les deux époux. Mais enfin Jupiter, faisant entendre sa voix au milieu du tonnerre, se déclare l'auteur du larcin. La donnée de cette pièce, féconde en méprises plaisantes, autant que peu respectueuse à l'égard de Jupiter, semble due soit à Euripide et à Archippas qui suivaient, dit-on, une légende indienne, soit à Épicharme, l'un des créateurs de la comédie en Sicile : Plaute l'adapta au théâtre latin. Les Romains en faisaient leurs délices. Sous le règne de Dioclétien, on la représentait dans les calamités publiques, pour apaiser le maître des dieux. Rotrou qui l'a imitée, en 1634, sous le titre *les Sosies*, obtint un très grand succès ; mais le plus rude rival de Plaute est Molière, qui, tout en empruntant à Rotrou plusieurs idées et d'excellents vers, a su donner un tel air de nouveauté à l'œuvre de Plaute et à celle de Rotrou par la création du personnage de Cléanthis, femme de Sosie, et par l'élégante malice de son style, que son *Amphitryon* (1668) a effacé tous les autres.

2° *Asinaria.* — Argyrippus, jeune écervelé qui se ruine, Déménète, vieillard imbécile et père sans autorité, qui s'est soumis au joug d'Artémona, femme hautaine, en épousant une riche dot, deux esclaves fripons, Libanus et Léonidas, qui volent la maîtresse de la maison au profit et avec le consentement du maître ; voilà les

principaux personnages de la pièce, empruntée par Plaute au comique grec Diphile ou Démophile. La vente d'un troupeau d'ânes, *Asinaria*, effectuée par un des esclaves, donne le nom à cette comédie. Molière en a reproduit quelques traits dans les *Femmes savantes*, les *Fourberies de Scapin* ~~et le~~ *Bourgeois gentilhomme*. C'est aussi dans l'*Asinaria* (acte II, scène IV, v. 88), que se trouve la fameuse formule : « *Lupus est homo homini*, l'homme est un loup pour l'homme », que Montaigne rappelle dans ses *Essais* (livre III, chap. V).

3° *Aulularia*. — Le vieil avare Euclion a trouvé sous terre une marmite qui contient quatre livres pesant d'or. Il l'enfouit de nouveau, fait sentinelle auprès, s'inquiète et se tourmente jusqu'à ne pas savoir ce qui se passe dans sa maison, où Lyconide trompe Phédra, fille du vieillard. Sur ces entrefaites, Mégadore, malgré son grand âge, demande en mariage la fille de l'avare, et, pour engager Euclion à consentir, il fournit le festin et les cuisiniers. Euclion, qui ne songe qu'à sa marmite, l'emporte de chez lui et la fait passer de cachette en cachette. Strobile, esclave de Lyconide, ayant guetté Euclion, découvre l'endroit où celui-ci a caché sa marmite, et enlève le trésor. Euclion est au désespoir, lorsque Lyconide, qui a obtenu que son oncle Mégadore renonçât à la main de Phédra, rend à Euclion la marmite dérobée par Strobile : Euclion, plein de joie et de reconnaissance, marie sa fille à Lyconide. La pièce de Plaute est l'original de *l'Avare*, de Molière : Euclion est le modèle d'Harpagon ; mais la supériorité de notre grand comique n'a pas besoin d'être démontrée. Voici pourtant une scène où Plaute demeure sans rival, celle du désespoir d'Euclion, s'apercevant qu'on a volé sa marmite :

« Je suis mort, égorgé, assassiné ! Où courir, où ne pas courir ? Arrête ! arrête ! Qui ? Lequel ? Je ne sais, je ne vois plus, je suis aveugle. Où vais-je, où suis-je ? Qui suis-je ?

Plus rien de certain dans ma tête. Je vous en prie, je vous en conjure, secourez-moi ; montrez-moi l'homme qui me l'aura volée, vous, qui vous cachez sous vos robes blanchies, assis là comme des gens de bien. Qu'est-ce que tu dis, toi ? Je veux te croire : je vois à ta mine que tu es honnête. Qu'y a-t-il ? Pourquoi riez-vous ? Je vous connais tous. Je sais qu'il y a ici bon nombre de voleurs. Hein ! nul d'eux ne l'a ? Tu me tues. Dis-moi donc, qui est-ce qui l'a ? Tu n'en sais rien ? Ah ! malheureux, malheureux, c'est fait de moi, je suis perdu, dépouillé de tout ! Faut-il que ce jour m'ait apporté tant de douleur et de misère, la faim, la pauvreté ! Je suis l'être le plus misérable de la terre. Car qu'ai-je affaire de la vie, après avoir perdu tant d'or, si soigneusement gardé ? Je me suis sevré de tout, j'y ai mis mon cœur et mon âme, et d'autres en font leur joie, à mon mal et à mon dam. Je ne m'y ferai jamais !

4° *Bacchides* ou les deux Bacchis. — Deux sœurs jumelles, l'une Athénienne, l'autre étrangère, sont aimées, la première par Pistoclerus, la seconde par Mnésilochus. Tout troublé par sa passion, Pistoclerus fait la sourde oreille aux remontrances de son pédagogue Lydus, et, trompé par la ressemblance de la Bacchis d'Ephèse avec la Bacchis d'Athènes, il se croit épris de la femme aimée de son ami. De là des quiproquos, des imbroglios, aux entrelacements desquels travaille, avec une habileté consommée, un maître fourbe, un aïeul du Mascarille ou du Scapin de Molière, Chrysale, esclave de Mnésilochus. Sous sa main, tous les personnages de la comédie deviennent des instruments dont il fait mouvoir les fils, et qu'il jette dans les pièges que lui suggère le génie du mal, auquel il a voué sa conscience et son esprit.

5° *Captivi*. — Hégion, riche Étolien, avait deux fils, Tyndare et Philopolème. Tyndare a été enlevé en bas âge par un esclave fugitif, nommé Stalagmus ; Philopolème a été fait prisonnier par les Éléens. Hégion, espérant recouvrer celui de ses deux fils qui est tombé

entre les mains de l'ennemi, achète des prisonniers afin de faire un échange. Par un heureux hasard, au nombre des captifs se trouve Tyndare, qui, vendu au père de son jeune maître Philocrate, a pris le nom et les habits de celui-ci, dans l'intention d'user de ce stratagème pour procurer l'évasion de Philocrate. Philocrate, chargé, sous le nom de Tyndare, d'aller à Elis racheter Philopolème, le ramène à Hégion; et, comme il lui remet, en même temps, entre les mains Stalagmus, l'esclave qui a enlevé le jeune Tyndare, des explications ont lieu, qui font découvrir à Hégion toute la vérité, de sorte que l'excellent vieillard se retrouve en possession des deux fils qu'il avait perdus. Peu d'intrigue dans cette comédie : ni valets fripons, ni jeunes gens égarés par une passion insensée, ni pères menés par le bout du nez. Seul le parasite Ergasile égaye de ses bons mots le fond plus touchant que plaisant mis en œuvre par Plaute. Deux scènes, entre autres, ont un grand caractère de beauté : l'une où Tyndare et Philocrate s'entendent pour tromper Hégion; l'autre où le généreux mensonge de Tyndare, qui a pris la place de son maître, est découvert par l'entêtement maladroit d'Aristophonte.

6° *Casina*. — Casina, jeune esclave du fermier Olympion, est aimée du vieux Stalinon; mais Cléostrata, femme de Stalinon, traverse la passion de son mari, tandis que l'esclave Chalinus, favorisant les projets de son jeune maître Euthynicus, fils et rival de Stalinon, amène par ses roueries le mariage d'Euthynicus avec Casina, qui est reconnue de condition libre.

7° *Cistellaria*. — Une jeune fille de Sicyone, nommée Silénia, abandonnée dès sa naissance, est tombée entre les mains d'une femme de mauvaise vie, qui veut la pousser vers le mal. Silénia résiste, et elle est récompensée de sa vertu par la tendresse qu'elle inspire à Alcésimarque, jeune homme de bonne maison. Une suite d'heureuses circonstances et d'utiles découvertes

pour retrouver une corbeille (*Cistellaria*), pleine de jouets d'enfants, laissée auprès de Silénia, que ses parents avaient exposée dans une ruelle voisine de l'hip podrome. Cette corbeille, placée sous les yeux de Phanostrate par la vieille Mélénis et par sa servante Halisca, prouve à Phanostrate que Silénia est sa fille, et il consent à ce qu'elle devienne la femme d'Alcésimarque, épris d'elle et payé de retour.

8° *Curculio* (Charançon) est un parasite fertile en bons mots, en tours d'escroc et de faussaire. Son principal point de mire est Cappadox, le grossier marchand d'esclaves, aux yeux verts, à l'énorme bedaine, à la rate endolorie. Curculion lui joue les plus vilains tours. A cette source de comique Plaute ajoute les vanteries du capitaine Thérapontigonus et les manœuvres de Planesium, qui devient la femme de Phédrome, le maître de Curculion.

9° *Epidicus*. — L'esclave chicaneur appelé Épidicus donne son nom à la pièce. C'était une de ses œuvres que Plaute aimait le plus. Il le déclare formellement dans une scène des *Bacchides* : « J'aime la comédie d'*Epidicus* comme moi-même ; mais il n'y en a pas qui me cause plus d'ennui, quand c'est Pollion qui la joue. » L'intrigue est une des plus fortement nouées du théâtre ancien. Epidicus, tout dévoué à Stratippoclès, fils de son maître Périphane, joue à celui-ci une série de tours inimaginables, dont paraît avoir profité le Scapin de Molière. On a comparé, pour le degré de la vraisemblance et pour la netteté de la forme, l'exposition d'*Epidicus* avec celle de *Bajazet*. Dans Plaute, l'écuyer Thesprion, arrivant de l'armée, instruit Epidicus des prouesses du beau soldat dont il est le serviteur, de la même manière que, dans Racine, le visir Acomat rend compte à Osmin de ce qu'il a fait à Constantinople depuis le départ des Janissaires.

10° *Menæchmi*. — Le mot *Ménechmes*, tiré du

grec, signifie *braves au combat;* mais ce mot ne fait rien à la pièce : le sujet est emprunté à Ménandre, dont la comédie est perdue : Plaute en a tiré un de ses chefs-d'œuvre. Un marchand syracusain, nommé Moschus, a deux fils jumeaux d'une ressemblance si parfaite, que ni la mère, ni la nourrice, ni personne ne peut les distinguer. Ils avaient sept ans, lorsque Moschus emmène l'un d'eux avec lui dans un voyage à Tarente, laissant l'autre près de sa mère. L'enfant, emmené par le père, s'étant égaré parmi la foule, est enlevé par un marchand d'Epidamne (*Dyrrachium,* Durazzo), qui le transporte dans son pays. Moschus, désespéré de l'accident de son fils, tombe malade et meurt à Tarente. Quand arrive à Syracuse la nouvelle du rapt de l'enfant et de la mort du père, le grand-père, nommé Ménechme, fait prendre au fils survivant, qui s'appelait Sosiclès, le nom de Ménechme, que portait le fils enlevé. Cette ressemblance de nom, jointe à celle du visage, amène les quiproquos les plus amusants.

Ménechme Sosiclès, s'étant mis à la recherche de Ménechme dérobé, arrive à Épidamne, dans la ville même où son frère jumeau s'est acquis une belle fortune. Chacun prend le nouveau débarqué pour l'autre Ménechme : le parasite Péniculus (La Brosse), la courtisane Erotium, la femme et le beau-père de Ménechme dérobé, tout le monde s'y trompe. A la fin, grâce à l'intervention de Messénion, esclave tout dévoué à Ménechme dérobé, le jour se fait, et les deux frères se reconnaissent. Nulle part mieux que dans cette comédie Plaute n'a groupé, avec un art merveilleux, la multiplicité des effets et le jeu intelligent des ressorts autour de l'unité constante de l'action. Aussi, les modernes se sont-ils plu à lui emprunter le fond et les détails de sa fable, éminemment comique, et à la transporter avec succès sur des scènes diverses. Trissino ou le Trissin donne à Venise, en 1547, *Gli simillimi;* Shakspeare, en 1591, *Comedy of errors* (les Méprises); Rotrou, *les Ménechmes,* en 1632; Le Noble, vers 1691,

les *Deux Arlequins;* Regnard, le 4 décembre 1705, les *Ménechmes*, étincelants de verve et d'esprit; Picard, en 1791, *Encore des Ménechmes!* équivoque divertissante, fondée sur la ressemblance d'un oncle et d'un neveu.

11° *Mercaior.* — Le *Marchand*, imité de l'*Emporos* de Philémon, et déjà produit sur le théâtre latin par Attius, met en scène un jeune homme, Charinus, qui, envoyé par son père, Démiphon, faire du négoce à Rhodes, s'y est épris d'une jeune esclave, Pasicompsa. Il l'achète et la ramène à Athènes. Démiphon se sent pris, à son tour, d'un sentiment passionné pour Pasicompsa. Acanthion, esclave de Charinus, répond à Démiphon par des mensonges, et il use si heureusement de tromperie, que le père finit par consentir au mariage de Charinus avec la belle esclave, que celui-ci avait craint de se voir enlevée.

12° *Miles gloriosus.* — Pyrgopolinice (vainqueur des tours et des villes), soldat fanfaron et vantard, plein d'une fatuité qu'entretient et développe le parasite Artotrogus (Mange-pain), a emmené à Éphèse Philocomasie, aimée du jeune Athénien Pleuside, pendant que celui-ci était allé en ambassade à Naupacte. Palestrion, autrefois esclave de Pleuside et maintenant du militaire, se hâte d'appeler son ancien maître à Éphèse. Pleuside accourt et se loge dans la maison de Périplectomène, située en face de celle de Pyrgopolinice. Palestrion pratique un chemin sous terre dans un mur mitoyen, afin de ménager une communication secrète entre Pleuside et Philocomasie. Pyrgopolinice, averti de ces entrevues, se met en fureur; mais on lui persuade que Philocomasie a une sœur jumelle dont la ressemblance l'a trompé. Il se laisse duper par ce subterfuge, et son faux courage, mis à l'épreuve, fait place à la couardise d'un poltron. La première scène du *Soldat fanfaron* est du plus heureux comique :

Pyrgopolinice. — Veille à ce que l'éclat de mon bouclier resplendisse plus que les rayons du soleil dans un ciel pur. Il faut que, à l'heure de m'en servir, quand on en sera venu aux mains, dans le feu de la mêlée, ses feux éblouissent les ennemis. Je veux aussi consoler mon épée; qu'elle ne se lamente ni ne perde courage, parce que, depuis longtemps, je la porte oisive et mourant du désir de faire une fricassée d'ennemis. Mais où est Artotrogus?

Artotrogus. — Le voici: il se tient auprès du héros fort, fortuné, de formes royales, et vaillant soldat. Mars n'oserait souffler mot, ni comparer ses vertus aux tiennes.

Pyrgopolinice. — Lui, que je sauvai dans les champs Gargastidoniens, où commandait en chef Bombomachidès Cluninstaridysarchidès, petit-fils de Neptune?

Artotrogus. — Je m'en souviens: tu veux parler de ce guerrier aux armes d'or, dont tu dispersas d'un souffle les légions, comme le vent dissipe les feuilles ou le chaume des toits.

Pyrgopolinice. — Non, par Pollux, cela n'est rien.

Artotrogus. — Rien, par Hercule, au prix de tout le reste... (*A part*) que tu n'as jamais fait. Si l'on a jamais vu un être plus menteur que celui-ci, un sot plus vaniteux, je me livre à qui le trouvera, je me fais son esclave pour un plat d'olives confites, et je consens à mourir bêtement de faim à son service.

Pyrgopolinice. — Où es-tu?

Artotrogus. — Me voici. Et dans l'Inde, par Pollux, comme tu cassas d'un coup de poing le bras à un éléphant!

Pyrgopolinice. — Comment, le bras?

Artotrogus. — J'ai voulu dire la cuisse.

Pyrgopolinice. — Et j'y allais mollement.

Artotrogus. — Par Pollux, si tu y avais mis toute ta force, tu aurais passé ton bras à travers le cuir, le ventre et la bouche de l'éléphant.

Pyrgopolinice. — Laissons cela pour le moment.

Artotrogus. — Par Hercule, tu n'as pas besoin, en effet, de me raconter tes prouesses, à moi qui les connais si bien.

Pyrgopolinice. — Qu'est-ce que je voulais dire?

Artotrogus. — Eh mais, je le sais. Oui, cent cinquante

hommes en Cilicie, cent Sycolatronides, trente Sardes, soixante Macédoniens, tu as occis tout ce monde en un seul jour !

Pyrgopolinice. — Combien cela fait-il au total?

Artotrogus. — Sept mille.

Pyrgopolinice. — Le total est juste : tu comptes bien.

Artotrogus. — Je n'ai pas de registres écrits : j'ai la mémoire bonne.

Pyrgopolinice. — Excellente, par Pollux !

Artotrogus *à part*. — La bonne chère me tient au courant.

Pyrgopolinice. — Tant que tu agiras comme tu fais jusqu'ici, tu mangeras toujours bien ; je t'admettrai constamment à ma table.

Artotrogus (s'animant). — Et en Cappadoce, où, si ton épée ne s'était pas ébréchée, tu tuais d'un seul coup cinq cents ennemis? C'était le reste de l'infanterie, s'ils ont échappé. Et pourquoi te dirais-je à toi ce que savent tous les mortels? Pyrgopolinice seul efface l'univers entier par sa vaillance, sa beauté et ses exploits invincibles...

Pyrgopolinice. — Je crois qu'il est l'heure de nous rendre à la place, afin de compter aux routiers, que j'ai engagés hier, la paye qui leur revient. Le roi Séleucus m'a prié avec instance de rassembler et d'enrôler ces routiers à son service. Je veux absolument consacrer la journée à ce roi. »

Un rôle, très finement dessiné dans les demi-nuances comiques, est celui de Périplectomène, vieux célibataire, d'humeur tolérante, égoïste aimable, convive enjoué, causeur spirituel et discret, ennemi des sots, ami des gens qui s'amusent, passé maître en l'art d'être heureux selon les convenances du monde. On trouve tout naturel qu'un pareil personnage accorde son concours au rusé Palestrion, pour faire tomber Pyrgopolinice dans le panneau, d'où il sort ridicule et battu.

Dans le second acte de l'*Illusion comique* (1636), Corneille a fait une imitation libre du Capitan grotesque de Plaute, et il a jeté dans les rôles de Matamore et de Clindor quelques-uns des traits ingénieux et plaisants de son modèle.

13° *Mostellaria.* — Philolachès, jeune Athénien, échappé à la tutelle de son père Theuropide, rachète Philématium, une esclave qu'il aime, lui rend la liberté et fait de grandes dépenses. Pour donner le change à Theuropide, Tranion, esclave de Philolachès, fait accroire au vieillard que leur maison est hantée par des revenants, qu'il a fallu en sortir, et que, pour en acheter une autre, ils ont dû emprunter une grosse somme a un usurier. Theuropide découvre la ruse, se fâche, et s'apaise, à la fin, grâce aux instances de Callidamate, ami de Philolachès.

14° *Persa.* — Cette pièce, jouée à l'époque où les regards ambitieux de Rome se tournaient vers l'Asie, vaut surtout par l'à propos de la circonstance. C'est moins une comédie qu'un cadre restreint, dans lequel l'auteur a semé quelques scènes amusantes. L'esclave Toxile, profitant de l'absence de son maître, achète une esclave, nommée Lemniséliné, à Dordalus, qui trafique de cette sorte de marchandise. Une lutte de ruses et de tromperies s'engage entre les deux personnages, et Toxile finit par avoir le dessus.

15° *Pœnulus.* — La comédie du *Carthaginois* est imitée du *Carchedonios* de Ménandre. Plaute dit plaisamment, dans son prologue, qu'il lui donne le nom de *Patruus pulliphagonides*, l'oncle mangeur de bouillie. Un enfant de sept ans, Agorastoclès, fils d'Iachon, a été volé à Carthage et emmené à Calydon. Un vieillard de cette ville, Antidamas, l'a pris pour fils adoptif et pour héritier. Deux cousines de cet enfant, Adelphasium et Anterastilis, filles du Carthaginois Hannon, sont enlevées de même, avec leur nourrice Giddénémé. Un marchand d'esclaves, Lycus (le Loup), en est le maître. Servi par les ruses de son esclave Milphion, Agorastoclès, épris d'Adelphasium, introduit son fermier avec de l'or chez Lycus, qu'il implique ainsi dans un crime de larcin. Cependant le vieil Hannon, qui s'était mis en quête de ses filles dérobées, arrive à

Calydon, rencontre Milphion et Agorastoclès, entre en relation avec eux, et, recouvrant ses deux filles, apprend, à des signes certains, qu'Agorastoclès est le neveu qu'il a perdu. Il le donne pour époux à sa fille Adelphasium.

Lorsque Hannon paraît sur la scène, il prononce seize vers, dans lesquels quelques mots latins surnagent au-dessus d'une tirade en langue soi-disant liby-phénicienne; puis ses explications avec Agorastoclès et Milphion renferment encore vingt-cinq ou vingt-six mots de la même langue. Ce prétendu fragment de punique a depuis longtemps exercé la sagacité des savants : on y croit lire un échantillon de l'idiome de Didon et d'Hannibal. Peut-être convient-il mieux de se ranger du côté de plusieurs sceptiques, peu révérencieux à l'égard des orientalistes, et qui ne voient dans la tirade d'Hannon qu'un morceau comparable au turc du Muphti, conférant, dans le *Bourgeois gentilhomme*, la dignité et les insignes de mamamouchi à M. Jourdain, ou bien encore au latin des médecins et d'Argan dans la cérémonie du *Malade imaginaire.*

16° *Pseudolus.* — Comme l'*Epidicus,* le *Pseudolus* était une des prédilections de Plaute. La pièce est agréable, en effet, mais elle ne justifie pas absolument cette vivacité de tendresse. Un jeune Athénien, Calidore, est épris de Phénicium; mais il n'a pas l'argent nécessaire pour la tirer des mains du marchand d'esclaves Ballion. C'est un militaire macédonien, Polymachéroplacidès, qui, l'ayant payée vingt mines, en est le propriétaire. Harpax, valet de ce soldat, vient chercher Phénicium au nom de son maître. Calidore est au désespoir, mais la fourbe inventive de son esclave Pseudolus triomphe de l'obstacle. Pseudolus, se donnant pour Syrus, un des esclaves de Calidore, escroque l'empreinte d'un cachet qui doit servir à Harpax de signe de reconnaissance, fait livrer Phénicium à Simia (le Singe), qu'il a pris comme complice, et, le mystère découvert, reçoit une cruche de vin pour

avoir bien servi les intérêts de Calidore, qui épouse Phénicium. Quoique le rôle de Pseudolus ait de l'importance dans la pièce à laquelle il donne son nom, celui de Ballion est tracé d'une main plus habile et se tient avec plus de vigueur. C'était, au dire de Cicéron, un des rôles où excellait le grand acteur comique Roscius. On y rencontre cette phrase curieuse comme explication des procédés employés par les poètes : « Quand le poète prend ses tablettes, il cherche ce qui n'existe nulle part au monde, le trouve, et donne une apparence de vérité à ce qui n'est que mensonge. »

17° *Rudens*. — Le *Câble* ou le *Naufrage* est la comédie la plus charmante de Plaute. Vive et bien construite, elle est d'une heureuse convenance, d'une gracieuse moralité de sentiments, et au mérite de la facture elle joint l'éclat d'un style plein de richesse et de coloris. Si Plaute a pris dans Diphile l'original grec de sa pièce, est-ce trop hasarder de dire qu'il l'a égalé, sinon surpassé? Deux jeunes filles, Palæstra (Lutte) et Ampelisca (Vignette), sont jetées par un naufrage sur la côte de Cyrène. Palæstra, fille de l'Athénien Démonès, qui est venu s'établir en Afrique, dans une campagne voisine de la mer, a été enlevée toute petite par un pirate, vendue à un marchand d'esclaves, Labrax (Loup de mer), et ramenée plus tard à Cyrène, à l'insu de Démonès. Un jour qu'elle revenait de l'école de musique, Pleusidippe, un jeune homme d'Athènes, s'éprend d'elle, va trouver le marchand d'esclaves, achète la belle trente mines et donne des arrhes. Mais le coquin ne tient nul compte de sa parole. Aidé de Charmidès d'Agrigente, un scélérat comme lui, il embarque Palæstra, en compagnie d'autres femmes, sur un vaisseau qui fait voile pour la Sicile. Le ciel vengeur déchaîne sur ces gredins une tempête effroyable; le vaisseau est brisé, l'équipage et la cargaison sont poussés vers le rivage, sous les yeux mêmes de Démonès et de son esclave Scéparnion. La scène est très belle : Scéparnion, suivant du regard les mouvements

des deux femmes naufragées, que le spectateur ne voit pas, peint ce spectacle émouvant de couleurs si vives et si vraies, qu'on partage, pour ainsi dire, leurs périls et les émotions du narrateur. Rien de touchant ensuite comme la scène où Palæstra, se croyant abandonnée par les dieux, malgré son innocence et sa vertu, s'écrie :

Si du moins ma compagne s'était sauvée avec moi! Mais sans doute elle s'est noyée, et je demeure toute seule. Quelle espérance puis-je avoir, quelle ressource? Que résoudre, jetée, comme je suis, dans ces lieux déserts? Là des rochers, ici la mer qui gronde, et pas un être humain devant moi. Ces vêtements sont tout ce qui me reste au monde, sans que je sache où trouver de la nourriture, un asile. Quel espoir me donne le désir de vivre? J'ignore où je suis, j'ai peu habité ces lieux. Si quelqu'un me montrait une route, un sentier pour sortir d'ici! Irai-je par ici, ou bien de ce côté? Je ne sais quel parti prendre. Je n'aperçois nulle part un champ cultivé. Le froid, le trouble, la peur glacent tous mes membres. Vous ne savez pas, infortunés parents, l'infortune de votre fille. Je suis née libre autant qu'on peut l'être, et c'est en vain que je le suis. Mon esclavage est aussi dur que si j'étais née esclave. Et jamais je n'ai servi de rien à ceux qui m'ont donné le jour

Tout à coup Ampelisca, qui, de son côté, cherche sa compagne, rencontre Palæstra au tournant d'un rocher. Seène aimable, intéressante, d'une touche fine et d'un accent qui pénètre. Ptolémocratia, prêtresse d'un temple de Vénus placé sur la rive, leur vient en aide et les accueille dans sa demeure. Pendant ce temps, Trachalion, esclave de Pleusidippe, à qui son maître a donné rendez-vous au bord de la mer, s'informe auprès des pêcheurs, qu'il y rencontre, s'ils n'ont pas vu venir « un jeune homme de bonne mine, frais, de belle venue, amenant avec lui trois hommes en chlamyde et le coutelas au côté » : c'est Pleusidippe : ils ne l'ont point vu. N'ont-ils pas vu alors « un vieillard au front chauve, au nez camus, de haute sta-

ture, avec un gros ventre, les sourcils de travers et le front plissé, un artisan de malice noire et de fraude, horreur des dieux et des hommes, ramas de vice et d'infamie, qui conduisait deux jeunes filles »? C'est Labrax : les pêcheurs ne l'ont pas vu davantage. En ce moment, Ampelisca, sortant du temple de Vénus, reconnaît Trachalion et lui raconte le triste sort éprouvé par Palæstra et par elle. Trachalion se rend auprès de Palæstra, et Ampelisca va frapper à la porte de la maison de Démonès, afin d'y demander de l'eau. Scéparnion, après avoir lutiné quelque temps la jeune fille, lui prend la cruche des mains pour lui rendre le service qu'elle réclame; mais Ampelisca, voyant venir de loin Labrax et Charmidès, échappés au naufrage, s'enfuit et disparaît.

Nulle part Plaute ne déploie autant d'esprit et de verve plaisante que dans la scène où ces deux scélérats, ruisselants d'eau salée, grelottant, claquant des mâchoires, et maugréant contre les dieux, se plaignent de leur destinée, de la perte de leur cargaison, et se renvoient les injures les plus comiques. Rebutés par Scéparnion, auquel ils demandent du secours, ils entrent dans le temple de Vénus. Trachalion en sort, suivi bientôt de Palæstra et d'Ampelisca, que Labrax a voulu reprendre en usant de violence. Démonès qui survient, se joint à Trachanion pour les leur disputer, et Démonès apprend que Palæstra est une jeune fille d'Athènes : moyen adroit pour préparer la scène où il reconnaît qu'elle est la fille même qui lui a été dérobée tout enfant. Pleusidippe, instruit de ce qui se passe, arrive en toute hâte et prête main-forte à Démonès, qui recueille chez lui les deux jeunes filles arrachées à Labrax.

Cependant Gripus, pêcheur, esclave de Démonès, paraît, portant une valise dans ses filets, d'où pend un câble (*Rudens*) qui donne son nom à la pièce, et qui traîne derrière lui. Le monologue de Gripus est encore un des jolis morceaux de cette comédie, si spirituellement agencée. La critique n'hésite point à

le placer en parallèle avec la fable de La Fontaine, *la Laitière et le Pot au lait* (VII, 10). De même que Pyrrhus, Picrochole, Perrette, ou bien Victor des *Châteaux en Espagne*, de Collin d'Harleville, Gripus bâtit sur sa trouvaille tout un monde de projets. Comme elle est lourde, il la croit pleine d'or, et le voilà se faisant affranchir par son maître, acquérant des terres, une maison, des esclaves, exerçant un brillant commerce sur mer, allant de pair avec les rois, ayant un vaisseau à lui, comme Stratonicus, le trésorier du roi Philippe, construisant une grande cité qu'il nomme Gripopolis, monument de sa gloire et de sa puissance. Après quoi, le bon sens lui revenant, il dit pour terminer : « Mais le roi que voici va dîner de vinaigre, de sel et de mauvaise soupe! » Il a raison de se reprendre au réel de la vie. Trachalion lui dispute la valise; Labrax la réclame comme sienne, et Démonès, pris pour arbitre, y trouve enfermée une cassette de bois avec des jouets, une petite épée d'or et une petite hache portant une inscription, tous objets que Palæstra avait sur elle, quand le pirate l'a volée. Démonès est au comble de la joie, Pleusidippe s'y associe et devient le gendre du vieillard.

18° *Stichus* est moins une pièce qu'une ébauche, et l'on regrette avec raison que Plaute n'ait pas traité plus amplement et plus profondément le sujet qu'il avait choisi : son talent d'observation et de mise en œuvre lui en donnaient le moyen, et nous aurions une comédie plus parfaite. Deux sœurs, Panégyris et Pinacium, vivent, depuis trois ans, séparées de leurs maris, Épignome et Pamphilippe, qui voyagent à l'étranger, afin de réparer au moyen du négoce leur fortune ébréchée par de larges dépenses. Antiphon, père des deux jeunes femmes, irrité contre ses gendres, conseille à ses filles de divorcer. La loi leur en donne le droit. Panégyris, l'aînée, est près de céder aux conseils de son père ; la plus jeune, Pinacium, ranime par ses exhortations le courage de sa sœur. La donnée co-

mique étant ainsi posée et appuyée sur des contrastes, il est fâcheux que Plaute ait jugé à propos de développer outre mesure des rôles secondaires, tels que ceux de l'esclave Stichus et du parasite Gélasime; d'autant plus que ceux des deux maris, qui reviennent d'outre-mer, sont crayonnés d'une façon agréable, et que des scènes de réconciliation, naturellement amenées, auraient pu faire place aux assauts de gourmandise, qui tiennent lieu de dénouement.

19° *Trinumus.* — Ce Trinumus est un envoyé, paraissant vers la fin de la pièce, et qui, d'après son dire, donne à cette comédie le titre de *l'Homme aux trois deniers*, attendu qu'il gagne ce salaire à remettre au jeune Athénien, Lesbonicus, de prétendues lettres de Charmidès, son père, « gens, dit-il, qu'il n'a jamais vus, ni connus ». Le plaisant, c'est qu'il montre à Charmidès lui-même les lettres fausses qu'il tient en main. Or, voici dans quelles circonstances elles ont été écrites. Charmidès, partant pour un voyage aux pays étrangers, a enfoui un trésor qu'il recommande, avec tous ses intérêts, à son ami Calliclès. En son absence, son fils Lesbonicus dissipe tout son patrimoine et vend même la maison, dont Calliclès devient acquéreur. La sœur de Lesbonicus est demandée en mariage par Lysitélès, qui n'exige point de dot; mais, afin de lui en constituer une, sans se compromettre, Calliclès suppose un messager de Charmidès qui se prétend porteur d'une somme en or. Ce messager, arrivé devant la maison, rencontre Charmidès, qui s'amuse à le mystifier, et qui marie ensuite Lesbonicus avec la fille de Calliclès. Il ne paraît pas douteux que Destouches a fait au *Trinumus* plusieurs emprunts pour son *Dissipateur*, représenté le 23 mars 1753.

20° *Truculentus.* — L'esclave brutal qui donne son nom à cette pièce « que Plaute aimait à l'égal de l'*Epidicus* et de *Pseudolus*, s'appelle Stratilax. Il est

d'un humeur emportée, dure, violente, afin d'empêcher qu'on ne dissipe l'argent de son maître Strabax, jeune habitant de la campagne athénienne. Mais l'héroïne de la comédie est Phronésium, coquette avide et sans foi, qui ne songe qu'à s'approprier le bien de ceux qu'elle prend dans ses filets. Ses victimes sont le campagnard Strabax, le citadin Dinarque et le militaire Stratophane. Plaute a tracé ces caractères, le dernier surtout, d'une main ferme et sûre d'elle-même. L'intrigue a pour dénouement le mariage de Dinarque avec la fille de Calliclès.

Prologues. — De même que les *Parabases* d'Aristophane sont on ne peut plus précieuses comme intervention personnelle du poète dans son œuvre de fiction dramatique, de même les *Prologues* de Plaute méritent une attention toute particulière. Ce n'est pas seulement un programme de la pièce, destiné à exposer le sujet, à dire de quel auteur grec il est tiré, à mettre le spectateur au courant des circonstances antérieures qu'il a besoin de connaître, à demander sa sympathie et son indulgence, c'est aussi une sorte de tribune, où l'auteur prend la parole, en son propre nom, avec une adresse, un esprit, un entrain, un persiflage merveilleux. Ici, il s'adresse à un groupe, parfois même à un individu de sa connaissance, et il leur decoche une flèche moqueuse qui porte coup; là, il raille le public en bloc, sans avoir souci des sifflets ni des huées. Dans le *Truculentus,* il prie les spectateurs, comme plus tard Shakspeare dans les prologues de *Henri V* ou de *Périclès,* de donner carrière à leur imagination, et de se figurer qu'ils voient ce qu'ils ne voient pas :

Plaute vous demande une toute petite place dans vos grandes et belles murailles, pour y transporter Athènes sans architectes. Eh bien! voulez-vous, oui ou non, la lui accorder? — C'est oui, je savais bien que je vous enlèverais cela tout de suite. Mais si je vous demandais quelque chose de votre bien? — C'est non; par Hercule, vous restez fidèles aux habitudes du vieux temps : vous avez la langue preste pour dire non.

Mais arrivons au sujet qui me fait venir ici. Athènes nous sert aujourd'hui de proscenium, et elle y sera tant que nous jouerons cette comédie.

Dans le *Curculio,* il dessine, avec une étonnante finesse de pinceau, tout le monde qui se meut dans les quartiers populeux de Rome, généraux, édiles, préteurs, magistrats, gens d'affaires, esclaves, bouffons, parasites, filous, et il n'a garde d'oublier « ces Grecs aux longs manteaux qui se promènent la tête couverte, farcis de livres et de paquets, qui baguenaudent en disant des riens, barrent le passage, font obstacle, débitent leurs sentences, et qu'on voit boire tout le jour au cabaret. Ont-ils filouté quelque chose, ils courent, la tête enveloppée, le boire tout chaud, et s'en vont mélancoliques entre deux vins. « Si je les rencontre, je leur ferai rendre leur bouillie. »

Mais le plus remarquable des prologues de Plaute est celui du *Rudens.* C'est l'étoile Arcturus qui le prononce, et il n'y a pas de fiction morale plus charmante à la fois et plus instructive.

Citoyen de la cité céleste, je suis, vous le voyez, une blanche étoile, qui se lève toujours à son heure, ici et dans le ciel. La nuit, je brille là-haut; le jour, je me promène parmi les mortels. D'autres constellations descendent ainsi sur la terre. Le souverain des dieux et des hommes, Jupiter, nous envoie dans les différentes contrées, pour observer les faits, les mœurs, la piété et la bonne foi des hommes, afin de les récompenser par la richesse. Ceux qui cherchent à gagner leurs procès par de faux témoignages, qui nient devant la justice un dépôt d'argent, nous rapportons leurs noms écrits à Jupiter. Chaque jour, il sait qui doit être puni. Que les méchants essayent de gagner leur cause à l'aide d'un parjure, qu'ils obtiennent du juge le bien d'autrui, Jupiter juge de nouveau la chose jugée, et les frappe d'une amende qui dépasse leur gain. Il a les bons inscrits sur d'autres tablettes. Les coquins se mettent dans l'esprit qu'ils peuvent apaiser Jupiter par des offrandes, des sacrifices: ils perdent leur

peine et leur argent, vu qu'il n'accueille des parjures aucune supplique. Il est plus facile, quand on est pieux, d'obtenir une grâce des dieux, en les suppliant, que si l'on est impie. Aussi, je vous donne cet avis, à vous autres gens de bien, qui vivez dans la piété et dans la probité, persévérez, et vos actions ne vous causeront que de la joie.

Où trouver un tableau plus clair, plus naïf, des soins vigilants que les dieux accordent au gouvernement des hommes?

Le théâtre de Plaute n'est donc pas, à le bien prendre, une série d'inventions rudes, grossières, immorales, une accumulation de satires hyperboliques, de caricatures grimaçantes et grotesques, une imitation burlesque des vices et des turpitudes de la société; on y trouve unies au rire les idées ingénieuses, les grâces polies du style, et, lorsqu'il le faut, l'esprit solide et vivifiant qui s'adresse aux gens de cœur, les amuse, les corrige et les fortifie.

Cæcilius Statius. — Cæcilius Statius rivalise avec Plaute et annonce Térence. Né dans la Gaule cisalpine, peut-être à Milan, il fleurit à Rome, vers l'an 170 avant Jésus-Christ. On ignore son vrai nom. Affranchi par un riche Romain, Cæcilius, il prend, suivant l'usage, le nom de son maître. Quant au surnom de Statius il rappelle, dit-on, sa condition d'esclave, étant un dérivé de *stare,* se tenir debout pour attendre des ordres. Sauf son intimité avec Ennius et sa bienveillante protection pour les débuts de Térence, on ne sait rien de la vie de Cæcilius. Il mourut à Rome dans un âge avancé et fut inhumé près du Janicule, en 166 ou 165.

Accueilli d'abord avec froideur par le public romain, Cæcilius finit par conquérir une grande estime, surtout auprès des spectateurs instruits. Bien qu'inférieur à Ménandre, qui lui sert de modèle, il ne manque ni de grâce ni d'esprit, et il a le mérite particulier d'égayer par des plaisanteries, du mouvement et de la verve, la gravité, peut-être calculée, de

son style. Mais il reste de trop courts fragments des quarante-cinq pièces conservées sous son nom, pour en apprécier au juste la valeur. Le passage où Cicéron donne des extraits de Cæcilius, et le chapitre dans lequel Aulu-Gelle compare le *Collier* de Ménandre avec l'imitation du poète latin, ne peuvent pas suffisamment éclairer la critique. On attribue à Cæcilius cette sentence citée par Montaigne (*Essais*, liv. III, chap; V.) : « *Homo homini deus, si suum officium sciat ;* l'homme est un dieu pour l'homme, s'il connaît son devoir. »

Térence. — L'an 193 avant Jésus-Christ, des députés romains furent envoyés à Carthage pour régler un différend survenu entre cette ville et Masinissa, roi des Numides, au sujet du territoire d'Emporia. Il est vraisemblable que l'un de ces mandataires ramena d'Afrique avec lui, parmi d'autres esclaves, un jeune enfant dont le visage brun et le corps frêle faisaient ressortir davantage la physionomie fine et expressive. A son arrivée à Rome, ce garçon de treize ans, acheté ou reçu en présent par Terentius Lucanus, ami de l'un des députés, subit une fortune fréquente dans la domesticité antique; il perd son nom, désormais inconnu, pour prendre celui de son maître, qui l'avait fait élever dans les lettres grecques et latines et qui lui avait donné la liberté. Cet acte généreux a porté bonheur au sénateur Terentius : le nom de l'esclave a rendu celui du maître immortel. Vers ce temps-là, Plaute venait de mourir. Térence, trouvant ouverte une succession littéraire et théâtrale précieuse à recueillir, suit la vocation qui l'entraînait vers la comédie, étudie les modèles grecs, dont le rapprochait sa tournure d'esprit délicate et élégante, et, laissant de côté les maîtres de Plaute, tels que Epicharme, Eupolis, Cratinus, Aristophane, s'attache presque sans réserve à l'imitation de Diphile, de Philémon, d'Apollodore et surtout de Ménandre. Il avait également sous les yeux, outre les traductions du théâtre comique des Grecs, faites par

Livius Andronicus et par Ennius, les œuvres plus personnelles de Cæcilius Statius, de Plaute, de Sextius Turpilius.

Ces divers éléments, fondus ensemble par un esprit porté déjà de lui-même à l'observation satirique des mœurs et des travers, à la plaisanterie de réflexion et à l'expression comique de la nature humaine, produisent, pour le début du poète, une œuvre exquise, l'*Andrienne*, qu'il fait représenter à l'âge de vingt-sept ans, l'an 165 avant Jésus-Christ, aux jeux mégalésiens célébrés en l'honneur de Cybèle. On raconte que les édiles, auxquels cette pièce fut d'abord présentée, n'osèrent pas l'accepter avant qu'elle eût reçu l'approbation de Cæcilius, investi en ce moment d'une sorte de juridiction littéraire sur les ouvrages des débutants. Térence va trouver Cæcilius; il entre, modestement vêtu, son rouleau sous le bras. Cæcilius, qui était à table, fait asseoir le jeune poète sur un escabeau et l'invite à lire sa pièce. A peine en a-t-il entendu quelques vers: « Prends place à table auprès de moi, dit-il, ta comédie est parfaite; les édiles la feront jouer. » On peut douter de l'authenticité de l'anecdote, racontée par Diderot et mise en vers charmants par Andrieux; mais le succès de l'*Andrienne* est un fait certain; le public lettré de Rome admira l'adresse du jeune poète à combiner en une seule deux pièces de Ménandre, la pureté de sa diction et la suavité pénétrante de son style.

La seconde pièce de Térence, l'*Hécyre* ou la *Belle-mère*, éprouva un contre-temps désagréable lors de la première représentation. Les spectateurs, déjà réunis pour l'entendre, désertent le théâtre, afin de voir danser un funambule. Reprise bientôt après, elle obtient un succès éclatant.

L'Héautontimoruménos ou le *Bourreau de soi-même*, représenté l'an 162 avant Jésus-Christ, est une heureuse imitation de Ménandre; les caractères en sont très bien tracés.

Phormion, qui vient ensuite, est une pièce froide, moins attrayante; c'est la chicane en action. Toutefois

le personnage principal est dessiné de main de maître.

L'*Eunuque*, représenté l'an 160 avant Jésus-Christ, eut un si grand succès, qu'il fallut donner la pièce deux fois le même jour. Térence reçut en gratification de la main des édiles huit mille sesterces, près de deux mille francs. En 1654, La Fontaine, traducteur de cette comédie de Térence, fut de même récompensé de son interprétation par une pension annuelle de mille livres, que lui accorda le surintendant Fouquet.

Les Adelphes, représentés l'année suivante, aux funérailles de Paul-Émile, mirent le comble à la gloire du poète. C'est de toutes ses pièces celle qui justifie le mieux le sentiment de Saint-Evremond, que Térence est peut-être l'auteur de l'antiquité qui entre le mieux dans le naturel des personnes.

Là, s'arrête la carrière dramatique du poète latin, comprise entre les années 166 et 159 avant l'ère chrétienne. Après le succès des *Adelphes*, Térence, âgé de trente-quatre ans, part pour l'Asie, ou plutôt pour la Grèce, afin d'étudier de plus près les mœurs et la littérature du peuple où il avait choisi ses modèles. Combien de temps dura ce voyage ? Térence séjourna-t-il à Athènes? Y composa-t-il des pièces de son propre fonds, ou ne fit-il que traduire de nouvelles comédies, empruntées à ses auteurs favoris ? On l'ignore. Le fait est qu'il ne revit plus sa patrie adoptive. Suivant l'opinion la plus accréditée, il revenait à Rome, avec une grande quantité d'imitations et de copies, cent huit pièces, dit-on, qui périrent dans une tempête, et il alla mourir à Stymphale, en Arcadie. D'autres disent que le vaisseau sur lequel se trouvait Térence périt corps et biens; mort analogue à celle de Ménandre, qui se noya en nageant dans le Pirée. Quelques auteurs prétendent que le poète, échappé au naufrage, fut recueilli par de pauvres gens, chez lesquels il tomba malade et mourut de la douleur d'avoir perdu ses précieux manuscrits.

On ne sait rien de particulier sur la vie intime de Térence. Ovide, dans une de ses élégies, semble insinuer qu'il était d'un caractère froid et mé-

lancolique. Il est certain cependant qu'il était sensible aux charmes de l'amitié; d'où cette légende que Lælius et Scipion Émilien étaient ses collaborateurs, et qu'il dut à leur commerce « les mignardises et les délices du langage latin » que Montaigne salue dans ses comédies. Selon la même tradition, Térence aurait puisé à cette source intime le style pur et châtié, le ton d'excellente compagnie, le parfum de « gentilhomme » répandu dans ses écrits. Ce qui paraît hors de doute, c'est que l'éminent poète, époux et père, tout entier au travail, ne quittant ses études et le calme de la vie domestique que pour retremper sa verve au contact de ses amis, se plut constamment aux salutaires influences du mariage et de la famille. Sa fille, unique enfant, nommée Terentia, fut mariée, après la mort de son père, à un chevalier romain, à qui elle apporta en dot une maison et un jardin de deux arpents situés sur la Voie Appienne.

Cicéron rend cet hommage à Térence qu'il a fait passer Ménandre tout entier dans la langue latine avec sa douceur ravissante et son extrême pureté. César met une réserve à l'éloge de Cicéron, et il appelle Térence un demi-Ménandre, parce qu'il lui manque l'entrain, la vivacité qui font la « force comique, *vis comica.* » La vérité est entre ces deux sentiments. « Je compare Térence, dit justement Diderot, à quelqu'une de ces précieuses statues qui nous restent des Grecs, une Vénus de Médicis, un Antinoüs. Elles ont peu de passion, peu de caractère, presque point de mouvement; mais on y remarque tant d'élégance et de vérité, qu'on n'est jamais las de les considérer. Ce sont des beautés si déliées, si cachées, si secrètes, qu'on ne les saisit toutes qu'avec le temps; c'est moins la chose que l'expression et le sentiment qu'on en emporte; il faut y revenir, et l'on y revient sans cesse. » Telles sont, en effet, les qualités de Térence, qui plaisent à Horace, qui ravissent d'ailleurs l'antiquité tout entière, et qui ont provoqué, chez les modernes, l'admiration de Montaigne, de Bossuet, de Fénelon

de La Fontaine, de Boileau, de La Bruyère, de Rollin, de Marmontel et de Diderot.

Si de ces observations générales on en vient à étudier de près le théâtre de Térence, on est frappé de la valeur des trois procédés qu'il y met en œuvre : habileté de composition, naturel des caractères, souplesse harmonieuse du style.

Pour ce qui est de la composition, on ne trouve chez lui ni l'agitation, ni le trouble, ni l'espèce de feu qui brûle la scène de Plaute. L'action de ses fables est rarement compliquée ; elle tend, au contraire, à l'unité, et il réussit à la produire, lors même qu'il fond dans la même comédie deux pièces d'un auteur grec.

Quant aux caractères, on peut diviser en deux groupes les quatre-vingt-dix ou cent personnages du théâtre de Térence : la famille et la société. Quelques-uns des pères, qu'il montre en scène, sont aussi vrais de notre temps qu'ils l'étaient du sien. Vêtus d'une robe blanche, la tête chauve, plus souvent raisonneurs que raisonnables, ils cherchent à maintenir leurs fils dans la voie de la sagesse, soit par des réprimandes sévères, comme Simon, Chrémès, Déméa, soit par des concessions douces, comme Micion, Ménédème, Lachès.

Le caractère de la mère n'est accusé chez Térence que dans deux rôles, Sostrata de l'*Hécyre* et Sostrata des *Adelphes ;* mais les nuances en sont heureusement variées : l'une est pleine de tendresse pour son fils, l'autre est plongée dans la douleur et dans les regrets par le malheur de sa fille. L'épouse et la mère, unies dans un seul sujet, font une physionomie à part de la Nausistrata du *Phormion.* Impérieuse, altière, dominatrice, comme Philaminte dans les *Femmes savantes*, elle fait trembler devant elle son mari pour assurer le bonheur de son fils.

Les fils jouent un grand rôle dans Térence ; on en compte jusqu'à sept, qui sont encore sous la dépendance de leur père, et qui luttent pour y échapper, et cinq ou six qui, sans être en conflit ouvert avec l'autorité pater-

nelle, essayent plus ou moins de s'y soustraire ; caractères changeants, comme les fait la passion, et aussi variés dans leurs sentiments que les nuances de leurs tuniques. Chéréa dans l'*Eunuque*, Pamphile dans l'*Andrienne*, Pamphile dans l'*Hécyre*, Æschinus dans les *Adelphes* sont, en ce genre, les meilleures créations du poète latin.

La loi antique interdisant de représenter des jeunes filles sur la scène, Térence ne les place jamais dans l'action : on ne les voit que dans les récits. Il résulte de là qu'on n'y connaît que par ouï-dire la candeur, la fraîcheur, l'ingénuité, la malice, qui répandent un si grand charme sur certains rôles de Molière, une Agnès, une Marianne, une Angélique, une Henriette. Dans Térence ce sont de gracieuses esquisses, d'aimables vignettes, mais qui, pour ainsi dire, n'ont pas de corps, et qui se meuvent hors des regards du spectateur.

Sur la limite située entre la famille et la société se rencontrent les esclaves. Ils personnifient l'intrigue. Leur robe courte et serrée rend leurs mouvements faciles, animés. Leur esprit n'est pas moins alerte. Dave dans l'*Andrienne* et Syrus dans les *Adelphes* sont deux types excellents, deux précurseurs des valets de la comédie moderne, Frontin, Crispin, Scapin, Mascarille. Quel instinct de malignité sous leurs cheveux roux ! Quels frais d'imagination rusée pour tromper les vieillards et pour faire triompher la jeunesse ! Les femmes esclaves, types des suivantes et des soubrettes, ne se dessinent formellement chez Térence que dans le rôle de la Pythias de l'*Eunuque*, mais c'est une fine mouche, adroite et madrée, aïeule des Lisette, des Toinette et des Dorine.

La courtisane joue un rôle important dans la société grecque. Elle remplit de ses manèges et de sa coquetterie vénale un grand nombre de comédies de Ménandre. Térence a transporté ce personnage dans ses pièces latines, et il a su le représenter sous un jour tout nouveau dans l'*Hécyre*, où Bacchis, voulant amener la paix dans un jeune ménage, se sacrifie au

repos de Pamphile et au bonheur de Philumène.

Le Capitan se déploie en belle pose et prend des attitudes dans sa large carrure; matamore à la moustache bridée, le panache au vent, se pavanant sur le théâtre dans sa chlamyde de pourpre, la tête surmontée d'une énorme chevelure, espèce de crinière qui s'agite, à chaque mouvement, d'une façon terrible. Dans l'*Eunuque*, le Thrason de Térence est le frère jumeau du Soldat fanfaron de Plaute. Ces faux braves ne marchent point sans leur acolyte obligé, le flatteur, le complaisant, le parasite, qui leur donne la réplique pour renchérir sur leurs fanfaronnades, et qui vit de ce piètre métier.

Pour le style, Térence est un des maîtres de la littérature latine; c'est l'art poussé à la perfection. Sa langue est libre, dégagée, lumineuse, aussi indépendante des entraves du vers que la prose la plus coulante. Il n'use du rythme que pour donner à sa pensée une forme plus facile, plus nette, plus serrée. Jamais chez lui de trait cherché, de période visant à l'effet; ses mots les plus heureux sont aussi les plus naturels. Il n'a pas le gai, le naïf, le soudain de Plaute; mais, comme dit La Bruyère, « quelle pureté, quelle politesse, quelle élégance! » Disons aussi quelle sensibilité! Il frappe moins vivement, moins fortement que son devancier, mais il laisse dans l'esprit une impression plus profonde et plus durable. On le suit avec plaisir dans les coupes variées de son dialogue; on écoute avec intérêt les monologues où se dessine le relief de ses caractères, on se laisse ravir à la douceur du tissu de ses narrations, et l'on s'écrie quelquefois, comme un de ses personnages : « Il m'a tiré des pleurs. »

Suivons-le rapidement dans l'analyse de ses six comédies.

1° *Andria* (L'Andrienne). Un jeune Athénien, nommé Pamphile, aime en secret une jeune fille, qu'il a rencontrée chez Chrysis, femme d'Andros, établie dans son voisinage. Simon, père de Pamphile, découvre

cette intrigue et ressent un vif chagrin de voir traverser son projet de marier son fils à Philumena, fille de Chrémès, son meilleur ami. Comme moyen de succès, il feint d'ignorer la passion de Pamphile, fait les apprêts de la noce et ordonne à son fils d'épouser la fille de Chrémès. Pamphile hésite entre le respect qu'il doit à son père et la foi qu'il a jurée à Glycérie, près du lit de mort de Chrysis. Pour sortir de cette incertitude, il s'adresse à Dave, esclave rusé, dont le génie artificieux n'attend que l'occasion de duper son vieux maître. Après une suite d'incidents ménagés avec adresse, on finit par découvrir que Glycérie est une fille de Chrémès, qu'on croyait perdue, et Pamphile, en l'épousant, se trouve satisfaire au désir que son père avait formé. Il y a un grand nombre de passages très-remarquables dans cette comédie. Telle est, entre autres, la scène où Simon explique à Sosie, son esclave, comment il craint de voir échouer le projet qu'il a formé de marier Pamphile à la fille de Chrémès.

SIMON. — Lorsque mon fils fut sorti de l'adolescence, il eut la permission de vivre en pleine liberté. Car, avant ce temps-là, quel moyen de connaître, de juger son caractère? L'âge, la timidité, son maître le tenaient en contrainte.

SOSIE. — C'est vrai.

SIMON. — Presque tous les jeunes gens ont une passion : ils se plaisent à l'élève des chevaux ou des chiens de chasse, aux leçons des philosophes. Quant à lui, il ne montrait pour rien de tout cela une préférence marquée, mais il aimait tout modérément : j'en étais ravi.

SOSIE. — Et vous aviez raison; car je crois que dans la vie la maxime la plus utile est : « Rien de trop. »

SIMON. — Voici comme il vivait : facile, accommodant, patient envers tous ceux avec lesquels il était, dont il faisait sa société, se donnant à eux, se pliant à leurs goûts, ne contrariant personne, ne se préférant jamais aux autres; excellent moyen d'obtenir des éloges sans envie et de se faire des amis.

SOSIE. — Plan de vie fort sage! Car, au temps où nous

sommes, la complaisance fait des amis, et la franchise engendre la haine.

Simon. — Sur ces entrefaites, il y a quelque trois ans, une femme d'Andros arrive dans le voisinage : la misère et l'indifférence de sa famille l'y avaient réduite : elle était d'une beauté remarquable et à la fleur de son âge.

Sosie. — Hé! je crains que l'Andrienne ne nous apporte rien de bon.

Simon. — Dans les premiers temps, elle menait une vie sage, laborieuse, pénible, gagnant son pain à travailler la laine et la toile. Mais peu à peu sa maison devint le rendez-vous de la jeunesse, qui n'aime que le plaisir. Les amis de mon fils l'y entraînèrent. Seulement, en interrogeant les petits esclaves qu'ils emmenaient avec eux, je ne découvrais rien qui pût faire croire à une passion dans le cœur de Pamphile. Au contraire, tout le monde, d'une commune voix, se plaisait à louer son caractere, sa réserve, sa sagesse. Que te dirai-je? Décidé par sa bonne renommée, Chrémès vient à moi de lui-même offrir à mon fils la main de sa fille unique avec une belle dot. Le parti me convient, je donne ma parole; la noce est pour aujourd'hui.

Sosie. — Quel empêchement y a-t-il à ce qu'elle se fasse réellement?

Simon. — Tu vas le savoir. Quelques jours après nos accords, Chrysis, c'est le nom de l'Andrienne, vient à mourir.

Sosie. — Tant mieux! Vous me rassurez : j'avais peur de cette Chrysis.

Simon. — Mon fils, dès lors, ne quitte plus cette maison avec ceux qui fréquentaient Chrysis : il prend soin de ses funérailles; il a l'air triste, versant parfois des larmes. Cela me faisait plaisir. Je me disais : « Pour une faible liaison, cette mort le trouve bien sensible. Que serait-ce, s'il l'avait aimée? Que fera-t-il pour moi, son père? Je ne voyais là que tous les soins d'un bon cœur, qu'un fonds d'humanité. » Mais abrégeons. Je me rends au convoi. On l'emporte. Nous marchons. Cependant, parmi les femmes qui se trouvaient là, j'aperçois par hasard une jeune fille d'une figure...

Sosie. — Agréable, sans doute...

Simon. Et d'un air, Sosie, si modeste, si charmant

qu'il n'y a rien au-dessus. La voyant plus affligée que les autres, et plus que les autres d'un maintien décent et distiugué, je m'approche de ses suivantes. Je demande qui elle est. « La sœur de Chrysis, » me dit-on. Ce fut un trait de lumière : oui, oui, c'est bien cela : voilà le secret de ces larmes, de cette sensibilité.

Sosie. — Que je crains le dénouement!

Simon. — Le convoi cependant marche toujours : nous suivons, nous arrivons au bûcher : on la place sur les flammes; on se répand en larmes. Alors cette sœur que j'ai dite s'approche du feu sans précaution, en courant même quelque danger. Aussitôt Pamphile, hors de lui, laisse éclater un amour dissimulé avec tant de mystère. Il accourt, saisit la jeune fille entre ses bras : « Ma Glycérie, dit-il, que fais-tu ? Pourquoi te perdre? Elle, en même temps, trahissant un amour dès longtemps familier, se rejette sur lui, en pleurant avec le plus tendre abandon.

Sosie. — Que dites-vous?

Simon. — Je m'en reviens en colère et fort irrité contre mon fils. Et pourtant je n'avais point de sujet de reproches. Il pouvait me répondre : « Qu'ai-je fait? Où sont mes torts? Quelle est ma faute, mon père? Une jeune fille voulait se jeter dans le feu, je l'ai arrêtée, sauvée. » L'excuse est légitime.

Sosie. — Vous avez raison. Car si vous querellez un homme qui sauve la vie à un autre, que ferez-vous à celui qui cause du dommage ou du mal?

Simon. — Le lendemain, Chrémès arrive, et crie à l'indignité! On lui a dit que Pamphile a épousé cette aventurière. Je nie fortement la chose; il soutient qu'elle est vraie. Enfin, quand nous nous séparons, il dit positivement qu'il ne me donnera pas sa fille.

C'est après avoir lu de pareilles scènes que Fénelon loue Térence de la « naïveté inimitable » avec laquelle « il attendrit par le simple récit d'un fait commun » et « prête à la passion des paroles touchantes, que le mélange d'esprit ne ferait qu'affaiblir. » Il n'y a point d'éloge plus mérité.

2° *Hecyra* (l'Hécyre ou la Belle-mère) est imitée d'Apollodore de Caryste, poète de la Nouvelle comédie, dont il ne reste que de courts fragments. Térence y a reproduit, en outre, quelques parties d'une comédie de Ménandre *Epitrepontes* ou le *Conseil de famille*, dans laquelle un malentendu entre jeunes époux est sur le point d'amener une séparation. C'est la situation de Pamphile vis à vis de Philumène. Des soupçons mal fondés, punition légitime de sa conduite plus que légère, le rendent injuste à l'égard de sa jeune femme, pour laquelle, de son côté, Sostrata, sa belle-mère, est faussement accusée d'éprouver une grande aversion. La découverte de la violence dont Pamphile s'est rendu coupable, la remise d'un anneau donné par lui à la courtisane Bacchis, et qui appartenait à Philumène, preuve manifeste de l'honneur intact de l'épouse soupçonnée. conduisent à un dénouement, que le poète a su préparer avec une rare habileté. Les caractères de cette comédie sont dessinés avec une netteté et une justesse de contours merveilleuses. Celui de Sostrata, l'héroïne morale de la pièce, est un vrai chef-d'œuvre. En la présentant tout autre qu'on la croit, c'est à dire résignée devant les reproches de son mari, bienveillante pour sa bru, passionnée pour son fils, Térence la fait vivre d'une vie réelle. D'un autre côté, l'inquiétude, le tourment, le désespoir de Pamphile sont la nature prise sur le fait. Poursuivi par le remords d'une action que lui reproche la délicatesse de son cœur, et que ne peut excuser la licence de l'ivresse, il porte la peine de son outrage à la morale par les déboires qu'il éprouve dans son propre ménage et par la passion même qu'il ressent pour sa femme. Mais comme il va de lui-même au-devant de l'expiation due à ses torts, et comme son âme tendre et généreuse, digne de celle de sa mère, se peint tout entière dans le monologue du troisième acte! Qui ne se laisserait toucher par l'accent sincère de cette loyauté et de cet amour?

3° *Héautontimoruménos.* (Le Bourreau de soi-même) est une imitation de Ménandre. On pourrait lui donner pour titre : *La faiblesse paternelle.* On y voit, en effet, un père, oublieux de sa dignité et de son autorité, se reprochant comme un crime sa rigueur envers son fils et s'abandonnant à une sensibilité larmoyante, presque moderne. Le vieux Ménédème a vendu sa maison d'Athènes pour venir s'ensevelir à la campagne et y mener la vie la plus rude, tenant toujours en main le hoyau, malgré ses soixante années, et se courbant vers la terre, qu'il creuse, comme un esclave contraint au plus dur travail. C'est que, irrité contre son fils Clinia, qui aime et qui veut épouser une jeune fille pauvre, nommée Antiphile, Ménédème n'a épargné au jeune fou ni les reproches ni les duretés. Clinia, croyant que l'âge et l'affection de son père le rendent plus clairvoyant que lui, prend à la lettre une des paroles de Ménédème, et va se faire soldat en Asie. Ménédème, au désespoir, s'est retiré à sa maison des champs et s'y condamne à un pénible labeur. Cependant Clinia est revenu à Athènes, après trois mois d'absence. Son amour a résisté à l'éloignement, et, de son côté, Antiphile lui est demeurée fidèle. Clinia va se loger chez son ami Clitiphon, qui est follement épris de la courtisane Bacchis. L'esclave Syrus, pour lever tous les obstacles, imagine d'amener chez Ménédème Bacchis avec Antiphile, en faisant passer Bacchis pour la maîtresse de Clinia et Antiphile pour la suivante de Bacchis. Après quelques incidents, où éclate la tendresse de Ménédème, on découvre qu'Antiphile est fille de Chrémès, et Clinia finit par l'épouser. L'*Héautontimoruménos* est rempli de traits qui décèlent chez Térence une profonde observation de l'âme humaine. Mais cette éminente qualité du penseur éclate principalement dans l'exposition, qui est parfaite.

CHRÉMÈS. — Que vous est-il arrivé, je vous en prie, dites-

le-moi, quoi que ce puisse être. Je vous aiderai de mes consolations, de mes conseils et de mon bien.

Ménédème. — Vous voulez le savoir? J'ai un fils unique fort jeune. Ah! que dis-je, j'ai un fils? Non, j'en avais un, Chrémès, mais aujourd'hui, l'ai-je ou non, je l'ignore.

Chrémès. — Qu'est-ce à dire?

Ménédème. — Il y a ici une vieille femme venue de Corinthe, qui est très pauvre. Mon fils devient éperdument amoureux de sa fille, le tout à mon insu. Dès que j'en suis instruit, au lieu de le prendre par la douceur, comme j'aurais dû traiter l'esprit malade d'un jeune homme, je recours à la violence, au moyen usité chez les pères. Chaque jour, je le grondais : « Eh bien! espères-tu continuer longtemps ce train de vie? Tu te trompes, si tu le crois, et tu ne me connais guère, Clinia. Je veux bien t'appeler mon fils, tant que tu te conduiras comme tu le dois; mais, si tu n'en fais rien, je saurai bien, moi, comment je dois te traiter. Tout cela ne vient que d'une trop grande oisiveté. Moi, à ton âge, je ne songeais pas au plaisir. Pauvre, je quittai ce pays, pour aller en Asie, où je trouvai gloire et profit dant le métier des armes. » A la fin, il en résulte que le jeune homme, à force d'entendre ces duretés, n'y peut plus tenir. Il croit que mon âge et ma tendresse me font voir plus clair et mieux comprendre ses intérêts que lui-même. Il est parti pour l'Asie, Chrémès, s'enrôler au service du roi.

Chrémès. — Que me dites-vous là?

Ménédème. — Il est parti sans me prévenir; voilà trois mois qu'il est absent.

Chrémès. — Vous avez eu tort tous les deux. Cependant sa résolution vient d'une âme qui se respecte, d'un cœur bien situé.

Ménédème. — Dès que j'en eus connaissance par ceux qui en étaient confidents, je rentre chez moi, triste, désespéré, presque fou de chagrin. Je m'assieds, mes esclaves accourent, défont mes chaussures. Je vois les autres s'empresser, dresser des lits, servir le repas; chacun fait de son mieux pour m'adoucir cette peine. Voyant cela, je me dis à moi-même : « Eh quoi! tant de gens en souci pour moi seul, pour satisfaire mes désirs? tant de servantes pour mes vêtements! je

ferais à moi seul tant de dépenses! Et mon fils, qui devrait jouir de ces biens autant que moi et même plus, car il est plus en âge d'en jouir, je l'ai chassé d'ici, moi, le malheureux, avec mon injustice! Oui, je mériterais tous les malheurs, si j'en usais de la sorte. Tant qu'il mènera cette vie de pauvreté, privé de sa patrie, dont l'exilent mes rigueurs, je me punirai moi-même pour le venger, travaillant, amassant, épargnant, me rendant son esclave! » Ainsi fais-je à la lettre. Femmes, esclaves, hormis ceux qui pouvaient couvrir leur dépense en travaillant à la terre, je les ai tous mis en vente et vendus; j'ai fait ensuite afficher ma maison; j'ai réuni de cette manière une quinzaine de talents; j'ai acheté cette terre, et vous m'y voyez travailler. J'ai pensé, Chrémès, que mes torts envers mon fils seraient un peu moins grands, si je devenais malheureux, et que je ne devais me permettre aucune jouissance jusqu'à l'heureux retour de celui qui doit les partager avec moi.

Chrémès. — Je crois que vous êtes naturellement bon père, et que votre fils eût été docile, si l'on eût su le prendre par les sentiments et par la raison. Mais vous ne le connaissiez pas assez, et lui ne vous connaissait pas; ce qui arrive toujours, quand on vit à faux : vous ne lui avez jamais laissé voir combien vous l'aimiez, et il n'a pas osé se confier à vous, comme un fils le doit à son père. Si vous aviez agi de la sorte, rien de cela ne vous serait arrivé.

Ménédème. — C'est vrai, j'en conviens : les plus grands torts viennent de moi.

Chrémès. — Allons, Ménédème, j'ai bon espoir qu'il va vous arriver bien portant au premier jour.

Ménédème. — Que les dieux vous entendent!

Est-il rien de plus naturel et de plus touchant que ce dialogue? On y trouve également un des vers les mieux frappés de Térence, et qui sert de contrepied à la formule de Plaute : « L'homme est un loup pour l'homme. » Chrémès, se sentant le cœur ému à la vue de Ménédème, qui se condamne à une tâche d'esclave, lui exprime sa sympathie, en lui disant : « *Homo sum, humani nihil a me alienum puto :* je suis

homme, et rien de ce qui touche à l'homme ne me paraît indifférent. » Ce cri de l'âme, consacré par l'admiration des siècles, a d'autant plus de valeur, qu'on ne rencontre aucun vers, dans les fragments de la comédie grecque, dont Térence ait pu s'inspirer : il est bien de lui seul.

4° *Phormio* est un type très-singulier de la comédie ancienne. Scapin, Figaro et Mercadet descendent de lui en ligne directe. Chicaneur, avocat de causes véreuses, il représente au vif un de ces hommes, que les Grecs appelaient des *ergates*, et que les Français flétrissent du nom de *faiseurs*. Écoutons ce qu'il dit à Géta, esclave de Chrémès :

« Il existe une loi qui autorise toute orpheline à prendre pour époux son plus proche parent, et qui exige également que le plus proche parent la prenne pour femme. Je vous donne comme parent de la jeune fille, et je vous assigne comme tel, sous prétexte que je suis ami de son père. Nous allons devant les juges. Paternité, maternité, parenté, je fabrique le tout à mon avantage et profit. Vous ne faites aucune opposition, et je gagne ma cause. Votre père revient : procès sur procès ; je m'en moque. En attendant, nous avons la fille. »

Phormion est tout entier dans cette scène : un chevalier d'industrie, retors et délié en affaires, un véritable fripon. L'intrigue de cette comédie est adroitement construite. Un Athénien, Chrémès, mari d'une riche citoyenne, Nausistrata, dont il a un fils nommé Phédria, s'est marié secrètement à une habitante de Lemnos, en prenant le nom de Stilpon. De ce mariage est née une fille appelée Phanium. Démiphon, frère de Chrémès, est seul dans la confidence de ce mystère. Tous deux conviennent entre eux de faire épouser Phanium par Antiphon, fils de Démiphon. Dans ce dessein, Chrémès part pour Lemnos, afin d'en ramener Phanium avec sa mère. Il ne les retrouve plus. La

mère de Phanium, contrainte par l'indigence et voyant sa fille arrivée à ses quinze ans, s'est embarquée avec Phanium et Sophrona, sa nourrice, dans l'espoir de rencontrer à Athènes le prétendu Stilpon. Ses recherches sont inutiles. Le chagrin et la maladie s'emparent d'elle, et elle meurt, laissant sa fille aux soins de Sophrona. Antiphon, que le hasard a conduit chez Phanium, a vu cette jeune fille au désespoir et fondant en larmes. Il veut l'épouser, et supplie Géta, esclave de Chrémès, de lui en faciliter les moyens. Géta, homme d'intrigue, met le jeune homme en rapport avec Phormion. Le subtil intrigant ajuste le mariage d'Antiphon avec Phanium, lorsque les deux vieillards arrivent, Démiphon de Cilicie et Chrémès de Lemnos. Comme ils sont loin de se douter que, pendant leur voyage, le hasard et la rouerie de Phormion n'ont fait que consommer l'union qu'ils s'étaient proposée, ils cherchent les moyens de la rompre. Cependant le fils de Chrémès, Phédria, garçon de conduite mal rangée, s'est épris d'une joueuse de cithare, et il a besoin de trente mines pour l'acheter au marchand d'esclaves Dorion. Géta s'ingénie de soutirer cet argent aux deux vieillards, sous prétexte de le donner à Phormion, qui veut bien, dit-il, à ce prix, faire casser le mariage d'Antiphon et de Phanium, et d'épouser, lui, la donzelle. Phormion touche l'argent et le remet à Phédrion, qui le repasse au marchand d'esclaves. Les choses en sont à ce point, quand le hasard fait rencontrer Chrémès par Sophrona, nourrice de Phanium. Elle reconnaît en lui le Stilpon de Lemnos, le mari de sa défunte maîtresse, le père de l'orpheline que vient d'épouser Antiphon. L'explication qu'ils ont ensemble révèle à Chrémès que, à son insu, le fils de Démiphon a épousé celle qu'ils lui avaient destinée, et qu'un coup du sort a conduit cette affaire au gré de leurs désirs. Il fait part de cette découverte à Démiphon, qui se propose avec lui de traiter Phormion comme il le mérite. Malheureusement Géta, qui vient d'entendre Chrémès

dévoiler le secret de la naissance de Phanium, s'empresse de raconter l'aventure à ses deux complices ; de sorte que, quand Chrémès et Démiphon veulent démasquer la fourbe de Phormion et procéder avec lui, il attire par ses cris la fière et revêche Nausistrata, qu'il se hâte d'édifier sur le mariage secret de son mari. Nausistrata reproche amèrement à Chrémès son indigne conduite, et ne consent à la lui pardonner que quand il aura excusé l'amour de Phédria, l'escroquerie des trente mines et les roueries de Phormion.

L'original de cette comédie est d'Apollodore, qui avait fourni à Térence le sujet de l'*Hécyre*. Molière, à son tour, en a imité l'intrigue dans les *Fourberies de Scapin*, notamment dans les scènes II, IV et V de l'acte Ier, dans la scène VIII de l'acte II et dans les scènes VII et VIII du troisième acte. Malgré l'estime qu'on doit avoir pour le talent de Térence, il n'est pas difficile de voir par la comparaison combien Molière a plus de gaieté, de mouvement et de force que son modèle. Térence a cependant le mérite de la priorité.

5° *Eunuchus*. De toutes les pièces de Térence, l'*Eunuque* est peut-être celle où l'induction de la critique suit avec le plus de netteté et de certitude le procédé d'imitation à l'aide duquel le poète latin s'approprie et combine les comédies de Ménandre. La donnée de celle-ci lui paraissant trop simple, il emprunte au *Colax* ou *Flatteur* du poète grec deux personnages nouveaux, un parasite et un soldat fanfaron, qu'il transporte dans sa pièce. On sait, en outre, par la cinquième satire de Perse, quels sont, dans la pièce grecque, les noms correspondant à ceux de la comédie de Térence. Phédria s'appelle Chérestrate, Parménon Dave, et Thaïs Chrysis. Avec ces éléments, augmentés des rôles du *Colax,* c'est-à-dire de celui de Bias, qui est dans Térence le capitaine Thrason, et de Strouthias, qui est le parasite Gnathon, on a facilement, par voie de comparaison, la connaissance précise du système de copie mis en œuvre par

Térence. La plaisante physionomie de ces deux types, si fréquents dans la société grecque et plus tard dans la société romaine, ne manque pas de donner quelque gaieté et même un air de bouffonnerie à la comédie du poète latin. Cependant le reste n'est dépourvu ni d'intérêt ni de charme. Phédria, éperdument épris de Thaïs, voit avec dépit que Thrason ait fait présent d'une esclave à celle qu'il aime. Sachant qu'elle désire avoir un eunuque à son service, il ordonne à son esclave Parménon de conduire chez Thaïs l'eunuque « cassé, décrépit, ratatiné comme un lézard » dont il lui fait cadeau. Parménon se met en devoir d'obéir à son maître, quand survient Chéréa, un vrai Chérubin, tout bouillant de fougue et de sève, dans la première ivresse de l'adolescence et de la passion. Il a vu la jolie enfant que Thrason a donnée à Thaïs : il l'a suivie quelque temps, mais il en a perdu la trace. Et là-dessus il raconte à Parménon la séduisante vision qu'il a eue et la disparition soudaine qui le met au désespoir. Parménon, en questionnant Chéréa, reconnaît que l'inconnue est la jeune esclave de Thaïs, et cette découverte lui suggère l'idée d'un bon stratagème. Phédria doit envoyer un eunuque à Thaïs : c'est Chéréa, qui, sous le nom de Dorus, sera cet eunuque. Chéréa en prend donc le costume et se fait conduire chez Thaïs. Mais bientôt la ruse se découvre : Thaïs est d'abord furieuse ; puis, la lumière s'étant faite sur la condition de la jeune fille, reconnue pour être Pamphile et pour appartenir à l'une des meilleures maisons d'Athènes, Lachès, père de Phédria et de Chéréa, consent à la donner en mariage à son fils. Cette pièce abonde en situations amusantes et en récits vivement tournés ; mais, entre autres passages, le monologue de Gnathon, le parasite, vaut la peine d'être cité.

Gnathon. — Dieux immortels ! Quelle différence d'un homme à un homme ! C[illegible]me entre un sot et un homme d'esprit ! Voici à propos [illegible] je fais cette réflexion. En



arrivant aujourd'hui, je rencontre un quidam de mon pays, de ma condition, un bon vivant, qui a fricassé, comme moi, tout son patrimoine. Je le vois crasseux, malpropre, mal en point, habit en pièces, air de vieillesse : « Hé! lui dis-je, que signifie cet équipage? — Malheureux! j'ai perdu tout mon avoir. Voilà où j'en suis réduit. Amis et connaissances, tout le monde me plante là. — Alors, le regardant du haut de ma grandeur : Comment, repris-je, lâche que tu es, tu t'es donc arrangé de manière à n'avoir en toi nul espoir? As-tu perdu l'esprit avec ton bien? Vois, moi qui suis de la même condition que toi, quel teint, quel éclat, quelle mise, quelle prestance! J'ai tout, et je ne possède pas une obole; je n'ai rien, et rien ne me manque. — Mais j'ai un malheur, moi. Je ne puis ni faire le bouffon ni endurer les coups. — Comment! tu crois qu'ainsi vont les choses? Tu en es à cent lieues. On gagnait comme cela sa vie, au temps jadis, dans l'autre siècle. Nous avons une autre pipée, et c'est moi qui suis l'inventeur du genre. Il y a de certaines gens qui veulent être les premiers en tout, et qui ne le sont pas. Je m'attache à eux, je ne fais point métier de leur donner à rire, mais je leur ris de bon cœur, et je suis en admiration devant leur génie. Quoi qu'ils disent, je l'approuve; s'ils disent le contraire, j'approuve encore. On dit non, je dis non; on dit oui, je dis oui. Enfin, je me suis fait une loi de consentir à tout. C'est le métier qui rapporte le plus aujourd'hui. » Tout en devisant ainsi, nous arrivons au marché. Aussitôt je vois accourir à moi, tout empressés, fournisseurs, marchands de marée, bouchers, traiteurs, charcutiers, pêcheurs, auxquels j'ai fait gagner de l'argent, quand j'en avais, et que j'oblige encore, depuis que je n'en ai plus. Ils me saluent, m'invitent à souper, me félicitent de ma bienvenue. Mon pauvre affamé, me voyant en si grand honneur et gagnant si facilement ma vie, se met à me conjurer de lui permettre de prendre de mes leçons. Je lui ordonne de me suivre : je veux, s'il se peut, que, à l'exemple des philosophes, dont les disciples prennent un nom de leurs chefs, les parasites s'appellent un jour Gnathoniciens!

On voit que, suivant une judicieuse remarque de

La Fontaine, traducteur de Térence, le rôle de Gnathon n'est point d'un homme « goulu par delà la vraisemblance, comme le soldat n'y est point fanfaron jusqu'à la folie ». Il convient cependant de faire observer que les scènes où ils figurent pèchent un peu par le développement. Mais peut-être le goût si délicat de l'auteur latin craignait-il de tomber dans la caricature, en les étendant davantage, ou de faire perdre de vue la véritable intrigue de la pièce, c'est-à-dire l'introduction de Chéréa dans la maison de Thaïs.

6° *Adelphi.* — La pièce des *Adelphes* ou des *Frères,* imitée de Ménandre avec l'addition d'une scène des *Synapothnescontes* (Ceux qui meurent ensemble) de Diphile, est la dernière des comédies de Térence : c'est la première sous le rapport de l'observation morale. On pourrait l'intituler *l'École des pères,* comme l'a fait Baron dans la pâle copie qu'il en a donnée au Théâtre-Français, le 3 janvier 1705. Le fond réel en est l'éducation. Deux frères, Déméa et Micion (ce dernier s'appelle Lamprias dans la pièce originale de Ménandre), offrent un parfait contraste d'humeur. Le premier, dur, sévère, bourru, passe sa vie à la campagne pour faire moins de dépense; le second est doux, complaisant, libéral, et il aime le séjour de la ville. Déméa s'est marié, Micion est resté célibataire. Il connaît cependant les inquiétudes de la paternité. Déméa ayant eu deux fils, Æschinus et Ctésiphon, Micion a adopté le premier et en a fait son véritable enfant. La différence d'humeur des deux frères leur fait suivre un système d'éducation absolument opposé. La règle de Micion est qu'il vaut mieux conduire les enfants par la douceur que par la contrainte. Déméa procède par la rigueur et la sévérité. L'ingénieuse disposition de l'intrigue donne d'abord raison à Déméa. Il vient d'apprendre qu'Æschinus a forcé, la nuit dernière, le repaire d'un marchand d'esclaves, pour en enlever une fille qu'il aimait. Il a donc beau jeu à quereller son frère. Mais le piquant de l'aventure c'est qu'Æschi-

nus ne s'est compromis ainsi que pour servir la passion de son frère épris de cette Callidia, qu'il a enlevée et payée au lieu et place de Ctésiphon : beau fruit de l'oppression systématique de Déméa. Æschinus est cependant loin d'être irréprochable. Lancé dans une intrigue à laquelle il cherche un dénouement loyal, il s'est engagé à épouser une jeune fille nommée Pamphile, et il a promis à Sostrata, mère de la jeune personne, d'obtenir le consentement de son père. Sostrata et sa fille se croient donc fortes de la promesse d'Æschinus, quand elles apprennent par Géta, leur esclave, le scandale de l'enlèvement de Callidia. Leur unique espérance est dans Hégion, un vieil ami de Simulus, le mari de Sostrata ; celle-ci recourt à lui et le prie de porter sa plainte au père d'Æschinus. Le fil de l'intrigue, compliquée de ce nouvel incident, se croise et se brouille encore davantage par la nécessité où se trouvent Æschinus et Ctésiphon de dissimuler à Micion, et surtout à Déméa, la vraie cause de l'esclandre qu'ils ont fait. Heureusement l'esclave Syrus, donnant le change à Déméa, l'épuise en courses inutiles sur la piste de Ctésiphon, en même temps que Micion, instruit par Hégion de la conduite de son fils, lui adresse des reproches marqués au coin d'une bonté ingénieuse, lui pardonne et lui permet d'épouser la fille de Sostrata.

La comédie des *Adelphes*, si agréablement conduite au dénouement près, dont quelques détails laissent à désirer, donne lieu à une observation qui n'est pas sans justesse. On se demande si la question d'éducation, qui en compose le sujet et qui en fait jouer les contrastes, s'y trouve nettement résolue. Les deux systèmes y sont en présence : Micion indulgent, facile ; Déméa exigeant, rigoureux. On a donc cherché lequel a tort ou raison ; et comme les deux fils commettent à peu près les mêmes fautes, la solution demeure indécise. Dès lors *l'École des Maris*, de Molière, imitée de Térence, est, à le bien prendre, supérieure aux *Adelphes*, en ce que le but moral de cette comédie

est nettement accusé. Térence s'est contenté de faire sentir le vice des deux systèmes mis en parallèle, tandis que Molière, en substituant deux jeunes filles aux deux jeunes gens de la pièce latine, a rendu sa composition plus attrayante, en même temps que son dénouement montre d'une façon plus claire le fruit que chacun des deux frères recueille de sa façon d'agir. Mais, comme le dit La Bruyère, « quel homme on aurait pu faire de ces deux comiques ! »

IV.

Contemporains et successeurs de Plaute et de Térence. — 1° *Fables palliées* : Licinius. — Luscius de Lanuvium. — Attilius. — Trabea. — Turpilius. — 2° *Fables togées* : Dorsennus. — Atta. — Afranius. — 3° *Atellanes* : Pomponius. — Nonius.

Aux noms illustres de Plaute, de Térence et même de Cæcilius Statius il convient d'ajouter ceux de quelques poètes comiques de la même époque, dont plusieurs ne manquent pas de mérite. On peut les diviser en trois classes : 1° auteurs de fables *palliées* ; 2° auteurs de fables *togées* ; 3° auteurs d'*Atellanes*.

1° *Fables palliées*. — On appelle ainsi les comédies latines dont les personnages portent le *pallium* ou manteau grec. Ce sont, en effet, les comédies grecques qui servent de canevas aux poètes de ce genre. Le plus ancien de tous est C. Licinius Imbrex Tegula (*la Tuile*), qui composa, l'an 202 avant Jésus-Christ, un hymne chanté par de jeunes Romaines, pour implorer la protection de Juno Regina. Il ne reste de ce poète que deux vers d'une comédie intitulée *Neæra*. Un militaire fanfaron de la famille de ceux de Plaute et de Térence, dit à la femme qu'il aime : « Je ne veux pas qu'on t'appelle Neæra, mais Nerióne, puisque tu es devenue l'épouse du dieu Mars. »

On sait par Aulu-Gelle que *Neriene* est un mot sabin qui signifie *force* et *courage*, et que l'un des membres de la famille Claudia, originaire du pays des Sabins, fut appelé *Néron* à cause de sa valeur.

Luscius de Lanuvium est spécialement connu comme un détracteur de Térence, qui se défend contre ses accusations de plagiat inintelligent dans le prologue de l'*Andrienne*, l'attaque, à son tour, dans celui de l'*Eunuque* et de l'*Héautontimoruménos*, et finit par lancer contre ce concurrent déloyal le prologue presque tout entier de *Phormion*. Luscius imitait Ménandre; il ne reste aucun fragment de son *Fantôme* et de son *Trésor*.

On ne sait rien de bien précis sur Attilius, que Licinius Imbrex appelle un « écrivain de fer », et à qui Cicéron reproche son « excessive dureté ». Il reste cependant un vers de lui qui ne manque pas d'un certain accent comique ; « A chacun sa fiancée, à moi la mienne; à chacun son amour, à moi le mien. »

Q. Trabéa n'est connu que par des citations de Cicéron. En voici une remarquable : « Je regarde un excès de plaisir comme un excès d'erreur. »

Sextus Turpilius, ami de Térence, mourut vers l'an 101 de l'ère chrétienne. Imitateur de Ménandre, il a parfois de l'élégance et de la grâce dans l'expression. Il tourne bien une pensée morale, et son dialogue ne manque pas de naturel. Dans son *Epiclerus*, un maître converse avec son esclave, Stéphanion.

« Par Pollux, mon maître, je vous le demande, dit Stéphanion, pourquoi, avant le jour, cette sortie soudaine, avec un seul esclave? — Je ne puis tenir au logis, Stéphanion. — Et pourquoi? — Comme toujours, les soucis m'arrachent au sommeil et me font chercher au dehors la nuit et le silence. — (*Stéphanion à part.*) Il faut courir, il faut se mettre à l'œuvre, au moment où l'on servirait mieux le sommeil que son maître. »

C'est d'une allure preste et vive.

2° *Fables togées.* — C'est le nom donné aux comédies latines, qui, représentant plus directement les mœurs romaines, échangent le manteau grec contre la *toge*. Elles s'appellent aussi *tabernaires*, du mot *taberna*, taverne, lorsqu'elles mettent en scène le menu peuple des auberges, des boutiques et des échoppes, qui va et qui vient vêtu de la tunique. Il semble qu'on doive ranger dans cette classe de poètes Fabius Dossennus ou Dorsennus, auteur de *togées*, peut-être d'*Atellanes*, et contemporain de Térence. Sénèque et Pline l'Ancien ont parlé de lui, mais il est surtout connu par les vers où Horace lui reproche de se complaire aux rôles de parasites gourmands, de se promener sur la scène avec un brodequin mal attaché, et d'avoir plus souci de la recette que de la poésie.

Titus Quintius Atta, qui fleurit vers l'an 102 avant Jésus-Christ, a un talent plus marqué. On lui attribue des épigrammes et des satires, mais il est particulièrement renommé comme auteur de comédies togées, dont il reste de courts fragments. Horace l'accuse d'introduire au milieu de la scène, parfumée de fleurs et de safran, une comédie à démarche sautillante et boiteuse, autrement dit de ne pas assez respecter dans son expression la limite qui sépare la tragédie de la comédie ; mais d'autres critiques lui font un mérite d'avoir bien dessiné les rôles de femme. Toujours est-il que les pièces d'Atta étaient encore jouées avec succès sous le règne d'Auguste. Celle qui a pour titre *Aquæ Caldæ* (Les Eaux chaudes) représentait quelque petite ville, où le prétexte de la santé et le goût du plaisir rassemblaient la belle société, qui n'est pas toujours la bonne, avec ses ridicules et ses vices : la perte de cette espèce de vaudeville romain est vraiment regrettable.

L. Afranius fut un admirateur et un rival sérieux de Térence. Il est certain qu'il excella dans les pièces togées, au dire de Cicéron et de Quintilien ; et Horace, en le rapprochant de Ménandre, donne à entendre qu'il peignit la vie et les mœurs romaines avec autant de

bonheur que Ménandre représenta la société grecque. C'est un bel éloge. On jouait encore ses pièces du temps de Néron. Il en a composé un grand nombre, et l'on a recueilli les fragments d'une quarantaine de ses *togées*. Ils répandent un jour curieux sur plusieurs usages de la bourgeoisie romaine, sur ses habitudes, sur ses travers, et aussi sur les différents corps de métiers qui étaient en honneur à Rome, boulangers, pâtissiers, cuisiniers, chefs d'office, coiffeurs, parfumeurs; les augures même n'y sont pas oubliés, ni les vendeurs à l'enchère, ni les partisans outrés de la vie grecque. D'autres de ces passages ont une délicatesse, une élégance ingénieuse, qui rappelle la manière de Térence. Par exemple :

« Si les hommes pouvaient être pris par des charmes, toutes les vieilles auraient aujourd'hui des amoureux. Mais la jeunesse, la fraîcheur, un caractère aimable, voilà les philtres des belles. Le mauvais âge n'a trouvé nuls attraits. »

D'autres enfin se formulent en maximes d'un sens grave et d'un tour heureux :

« L'inquiétude de l'âme ne permet pas au corps le repos. »

« Pourquoi trop désirer? Le trop n'est bon pour personne. »

Térence ne dirait pas mieux.

3° *Atellanes.*— Ces parades rustiques, déjà polies par Livius Andronicus et par Ennius, se raffinent entre les mains de Pomponius et de Novius. C'étaient jadis des fables improvisées, à personnages campaniens, d'un type convenu et parlant la langue osque. Traitées par des maîtres habiles, elles passent des amateurs aux comédiens, de l'improvisation à la rédaction, de l'osque au latin, de la prose à la poésie; elles deviennent un genre littéraire.

On ne sait rien de Pomponius, sinon qu'il était de Bologne, et qu'il naquit vers l'an 90 avant Jésus-

Christ. On a le titre d'une soixantaine de ses Atellanes. Plusieurs de ces titres sont expressifs : ils se rapportent à des métiers ou à des usages de la vie champêtre. Le foulon, le bûcheron, le boulanger, le médecin y figurent communément. Il est assez plaisant d'y entendre aussi la réflexion d'un candidat malheureux, qui se console, en songeant à la souveraineté capricieuse des électeurs :

« La volonté du peuple, dit-il, est bien connue : on vote d'abord contre; plus tard on votera pour; je le sais. »

C'est d'un homme qui sait à quoi s'en tenir sur la stabilité des suffrages.

Novius est un contemporain de Sulla. Les grammairiens citent un assez grand nombre de vers détachés de ses quarante pièces. Les titres en sont analogues à ceux des pièces de Pomponius. L'un d'eux est intéressant comme donnant l'idée d'une composition allégorique, dans le genre de nos *Moralités* du moyen âge : *Mortis et Vitæ Judicium,* le Procès de la Mort et de la Vie.

Après ces poètes, la comédie disparaît de la littérature romaine. Les *Mimes* de Mattius, de Laberius et de P. Syrus, qui occupent la scène au commencement de l'empire, ne sont plus que les ombres d'un passé lointain.

SECONDE SECTION

I

PROSE

Historiens : Fabius Pictor. — Cincius Alimentus. Caton l'Ancien.

Historiens. — Affranchie du joug de la versification, la prose, instrument journalier de communication entre

les hommes, a une liberté d'allure et une clarté lumineuse qui en sont les traits caractéristiques. Mais elle n'atteint jamais ces qualités de la pensée et de l'expression que chez un peuple capable d'appliquer à ses idées des constructions régulières, qui résultent de la réflexion et de l'analyse, qualités propres à des esprits déjà cultivés. La prose latine ne se produit donc qu'au moment où l'influence hellénique la domine, la dirige et lui enseigne l'art d'unir à la valeur du fond l'agrément de la forme. Aussi tout porte à croire que le premier prosateur latin connut aussi bien la langue grecque que la sienne. Ce fut Quintus Fabius Pictor, ainsi nommé en raison de son talent de *peintre,* qu'il faut peut-être attribuer à un autre Fabius. Contemporain des guerres puniques, parent de Fabius Cunctator, envoyé à Delphes après la bataille de Cannes (216), pour consulter l'oracle de la Pythie, Fabius Pictor écrit son histoire à la façon des *Grandes Annales,* consignant les époques, les noms des personnages et des lieux, la mémoire des faits, sans se préoccuper des ornements du style ni de la critique historique. Il fournit toutefois des renseignements précieux relativement aux vieilles coutumes et aux mœurs primitives des Romains. Sous ce rapport, le passage de Fabius qui contient les prescriptions imposées au Flamine Dialis, est du plus haut intérêt.

Quoique Lucius Cincius Alimentus ait écrit en grec une *Histoire de la guerre punique,* d'autant plus regrettable qu'il avait séjourné pendant plusieurs années comme prisonnier dans le camp d'Hannibal, il n'en est pas moins un des créateurs de la prose latine. Son livre *De re militari* (De l'art militaire) renferme des documents dont l'authenticité est attestée par Tite-Live, qui appelle Cincius « un garant scrupuleux des monuments anciens. » Il en reste deux fragments importants : le premier est la formule du fécial déclarant la guerre à un peuple ennemi ; le second est le serment que les tribuns faisaient prêter aux légionnaires.

Cependant Fabius Cincius et quelques autres écrivains de la même période, tels que P. Cornelius Scipion, fils du premier Africain, Acilius Glabrio, Aulus Postumius, Albinus et Scribonius Libo le cèdent tous à Caton l'Ancien, auteur des *Origines*. C'est un livre à la fois vrai et bien écrit, que le vieux Romain destinait à l'éducation de son fils, et auquel il travailla jusqu'aux derniers jours de sa vie. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait inséré, pour le plaisir de son jeune lecteur, des traits moraux et des apologues, notamment la fable du Cheval qui veut se venger du Cerf. Quelques mots piquants s'y rencontrent aussi; par exemple celui-ci, devenu populaire: « Je m'étonne que deux aruspices puissent se regarder sans rire. » On sait par Cornelius Nepos que l'ouvrage entier de Caton se composait de sept livres : 1, Histoire; 2 et 3, *Origines* de chacune des villes d'Italie; 4, Première guerre punique; 5, Abrégé de la seconde guerre punique; 6 et 7, Suite des guerres terminées à la préture de Servius Galba, qui pilla les Lusitaniens. Caton pousse l'exactitude jusqu'à un soin minutieux, très instructif pour les historiens et les géographes; il ne néglige aucun détail. En parlant de l'Espagne citérieure, il ne laisse pas ignorer qu'on y trouve des mines de fer et d'argent très belles; et, comme récit, c'est une belle page que l'histoire du dévouement de Q. Cædicius, qu'il compare à Léonidas, et qu'il félicite d'avoir sauvé la République.

II

Orateurs : Caton l'Ancien. — Scipion l'Africain. — Paul-Émile. — Scipion Æmilien. — Lælius. — Les deux Gracches. — Servius Sulpicius Galba. — Licinius Crassus. — Marcus Antonius.

Aucun genre de talent ne manquait à Caton. Né à Tusculum, l'an 234, fils de porchers sabins, d'une li-

gnée de bons laboureurs et de vaillants soldats, le teint roux, l'œil gris et avisé du chat, comme son surnom l'indique, il est l'homme complet de son temps. Nous l'avons vu historien; sa carrière militaire et administrative n'est pas moins remarquable. Il fait de glorieuses campagnes pendant les guerres puniques à Capoue, à Tarente, en Sicile, en Espagne, en Grèce. A Rome, il rend le nom de Censeur inséparable du sien, en se montrant magistrat si intègre, qu'on lui dresse une statue « pour avoir corrigé les mœurs ». Le voici maintenant orateur. La parole étant pour lui un second corps, un outil non seulement honnête, mais indispensable aux gens d'affaires et d'action, il la cultive et il l'exerce avec succès. C'est ainsi qu'il plaide éloquemment la cause des Rhodiens, accusés d'une conduite suspecte pendant la guerre des Romains et de Persée. Il en fait une question toute morale de patriotisme bien entendu. Comme il a en horreur les guerres d'Orient, d'où les Romains rapportent des habitudes de luxe et de corruption, que la loi Oppia, soutenue par lui, est impuissante à réprimer, il saisit, au nom de la raison et de l'humanité, l'occasion d'en détourner ses concitoyens.

« Je sais, dit-il dans son exorde, que la plupart des hommes, au milieu des succès continus et de la prospérité, portent haut leurs visées, de telle sorte que leur superbe et leur fierté ne font que croître et que grandir. Aussi ai-je grand souci, en ce moment, à cause même de l'heureuse issue de cette affaire, que notre délibération ne provoque un malheur, qui ruine notre succès et ne fasse tourner mal l'excès de notre joie. L'adversité dompte les âmes et apprend ce qu'il faut faire; la prospérité les jette, par une joie immodérée, dans un abîme où elles ne peuvent délibérer ni comprendre, selon les règles de la justice. Je vous exhorte donc et je vous engage de toutes mes forces à différer cette affaire de quelques jours, jusqu'à ce que, revenus de notre joie, nous ayons repris possession de nous-mêmes. Oui, pour ma part, je suis convaincu que les Rhodiens n'auraient pas voulu que la guerre

se terminât comme elle s'est terminée, et que le roi Persée fût vaincu. Les Rhodiens n'étaient pas les seuls à ne le pas vouloir. A mon avis, beaucoup de peuples, beaucoup d'États ne le voulaient pas davantage. Et je ne sais encore pas si une partie d'entre eux ne le désirait pas pour un tout autre motif que notre humiliation. Assurément ils ont craint que, si nous n'avions plus personne à redouter, et si nous étions libres d'agir suivant nos caprices, ils ne fussent soumis à notre empire et à notre esclavage. L'amour de la liberté leur a suggéré, selon moi, ces sentiments. Cependant les Rhodiens n'ont jamais secondé publiquement Persée. Songez combien nous, dans nos affaires privées, nous agissons avec plus de prudence encore. Car chacun de nous, s'il se croit attaqué dans ses intérêts, lutte de toute son énergie pour que l'attaque soit sans effet. Les Rhodiens ont tout enduré... Oublierons-nous donc, en un moment, tant de services réciproques, une si grande amitié? Ce que nous les accusons d'avoir fait, serons-nous les premiers à le faire? Celui qui parle le plus violemment contre eux dit qu'ils ont voulu être nos ennemis. Or est-il un seul d'entre vous, qui, en ce qui le concerne, se crût digne d'une peine, si on l'accusait d'avoir voulu mal faire? Personne, je crois; et moi, pour ma part, je ne le voudrais pas. »

Cette logique serrée eut prise sur les juges : les Rhodiens ne furent pas condamnés, et ils devinrent des alliés utilement dévoués aux intérêts de la République.

Une autre cause, où l'humanité se trouve encore plus en jeu que la raison politique, ne fait pas moins éclater que la harangue pour les Rhodiens la rudesse loyale et l'âpre indépendance du talent de Caton. Il s'agissait des ôtages achéens, parmi lesquels se trouvait l'historien Polybe, retenus depuis quinze ans dans Rome ou dans les municipes voisins. Accusés d'avoir favorisé les desseins de Persée, ils avaient demandé, à diverses reprises, la grâce de retourner dans leur pays; le sénat la leur avait constamment refusée. Une nouvelle requête ayant été introduite

par Scipion Emilien, ami de Polybe, Caton prit en main la défense des exilés, et, malgré un ou deux traits quelque peu cruels pour ses clients, il finit par vaincre la résistance du Sénat.

On voit par ces exemples, faciles à multiplier, quelle idée Caton se faisait de l'éloquence et comment il la pratiquait. Pour lui l'orateur, selon sa propre définition, qualifiée de divine par Sénèque le père, est l'homme de bien habile à parler, *Vir bonus dicendi peritus*. C'est donc le sentiment du devoir qui doit dominer dans l'éloquence, et la parole n'est que l'interprète de la raison et de la justice.

« Le droit, disait-il, les lois, la liberté sont communs à tous les hommes; mais, s'il est vrai que la gloire et l'honneur peuvent être des propriétés personnelles, on n'en doit avoir que ce qu'on a mérité. »

Quant à la diction que Caton trouvait à sa portée, pour exprimer ses généreux sentiments, elle leur donne encore plus de valeur et d'énergie. Comme la langue dont il use n'a pas encore été polie par la prédominance de l'élément grec, elle a, sous une couleur archaïque, je ne sais quel accent naïf, soudain, original, qui plaisait à Cicéron, et qui agrée encore, à dix-huit cents ans de distance.

Cicéron, dans son *Brutus*, place autour de Caton un certain nombre d'orateurs, parmi lesquels il y en a qui portent des noms illustres. Tel est Cornélius Scipion, le premier Africain. Il reste un court fragment de son discours contre le tribun Nævius, qui l'accusait d'avoir reçu de l'argent du roi de Syrie Antiochus, pressé d'obtenir des conditions de paix plus douces et plus avantageuses :

« Je me rappelle, Romains, dit-il, que c'est aujourd'hui le jour, où j'ai vaincu dans un grand combat sur la terre d'Afrique le Carthaginois Hannibal, le plus mortel ennemi de votre empire, et où je vous ai gagné la paix et une victoire

inespérée. Ne soyons donc pas ingrats envers les dieux; mais laissons là ce vaurien, et allons de ce pas rendre des actions de grâces au très bon et très grand Jupiter! »

Où rencontrer une plus magnifique insolence, un dédain plus superbe à l'égard de son accusateur?

Tite-Live, Valère-Maxime et Plutarque ont conservé, dans une intégrité plus ou moins étendue, la harangue adressée au peuple par Paul Emile, quelques jours après son triomphe. On ne peut se défendre d'une vive sympathie pour ce malheureux père, frappé, au milieu de son succès, par la perte de ses deux fils. On est surtout ému du passage où, rendant compte de son expédition, il se félicite de ce que la jalousie des dieux ait frappé sa famille plutôt que sa patrie.

Un des fils survivants de Paul Emile était entré par adoption dans la famille des Scipions: c'est le second Africain. A son retour triomphal de la ruine de Carthage, élu censeur, il prononça plusieurs discours, dont la plupart ne sont connus que par le titre. Il eut ensuite à se défendre contre un grand nombre d'adversaires, notamment contre Tiberius Claudius Asellus, qui prêtait le flanc aux réponses acerbes de Scipion par son âpreté à gagner de l'argent, au moyen de certaines expropriations dissimulées sous prétexte d'utilité publique. Scipion déploya dans ces luttes un talent analogue à celui du vieux Caton, mais avec plus de politesse et d'élégance: on y sentait non seulement le citoyen honnête, sévère, désintéressé, mais le partisan des idées nouvelles, l'amateur intelligent des lettres grecques. Ces inimitiés politiques eurent pour Scipion un triste dénouement. Quelqu'un de ces fils d'affranchis qu'il avait flétris du nom de « faux fils de l'Italie », frappa la nuit d'un coup de couteau ou étrangla avec une corde le vainqueur de Carthage et de Numance.

Son ami C. Lælius *Sapiens*, le Sage, eut une destinée moins brillante, mais aussi moins tragique, et un talent oratoire en harmonie avec l'heureux tempéra-

ment de qualités et de sage conduite qui lui valut son surnom. Soldat au dernier siège de Carthage, propréteur en Espagne (145), où il bat le fameux Viriathe, consul habile dans sa gestion, il s'éleva, dans son discours *Sur les collèges de prêtres,* à la hauteur des plus illustres philosophes. La défense des fermiers de la poix dans la forêt de Sila, dont les agents avaient assassiné des citoyens de distinction, ne lui fut pas si favorable. Il plaida deux fois pour ses clients et fit ajourner deux fois la sentence. Mais c'est en dernier lieu à l'éloquence entraînante de Servius Sulpicius Galba que les accusés durent leur acquittement. Disons à ce sujet qu'il est fâcheux qu'il reste à peine quelques lignes des plaidoiries de Galba. En effet, on saurait à quoi s'en tenir sur l'éloge que fait Cicéron de la chaleur pathétique de cet orateur distingué. opposée à l'élégance de Lælius. On verrait aussi comment tous les deux laissaient encore libre le champ du progrès à ceux qui voulaient perfectionner l'art oratoire ; Sulpicius négligeant le style pour s'abandonner au feu passager d'une véhémence presque sauvage; Lælius aimant les locutions antiques, les termes surannés, et ne dédaignant pas assez un genre de plaisanterie dont la lourdeur excluait souvent la grâce et la finesse.

Fils d'un père distingué par la noblesse de son caractère, et d'une mère de qui la fierté maternelle est devenue proverbiale, Tiberius et Caïus Gracchus reçurent une instruction toute romaine. Cornélie en confia la direction à deux philosophes stoïciens, Diophane de Mitylène et Blossius de Cumes, qui leur inspirèrent l'amour de la vertu, fondé sur les principes inébranlables de la raison. Fécondé par cette culture solide et intelligente, développé par l'étude des lettres, leur génie naturel fit des deux frères les plus grands orateurs de leur temps.

L'état de la République leur offrit l'occasion de faire briller leur éloquence. La classe moyenne, qui avait jusqu'alors maintenu l'équilibre entre l'aristocratie et la démocratie, ayant fini par être absorbée dans l'une

et dans l'autre, sous le nom de chevaliers, une lutte nouvelle s'engageait non plus pour établir l'égalité entre les patriciens et les plébéiens, mais pour amener la substitution du pauvre au riche, du prolétaire à l'optimate, de l'homme du peuple à l'homme de la noblesse, de Marius à Sulla, de César à Pompée. Les deux Gracches furent les véritables promoteurs de cette révolution, en renouvelant la proposition des lois agraires de Licinius.

Avant même d'être élu tribun du peuple, Tiberius, traversant l'Italie pour se rendre en Espagne, avait vu les campagnes abandonnées, ou cultivées par des esclaves. Aux nombreux agriculteurs, agglomérés autrefois sur le sol de ces régions fertiles, avaient succédé des pâtres étrangers, gardiens de troupeaux, appartenant aux riches envahisseurs de vastes terrains (*latifundia*) devenus improductifs. L'aspect de cette dépopulation inspira de la douleur à Tiberius, et il l'exhala dans une de ses harangues.

« Les bêtes sauvages, dit-il, qui sont répandues dans l'Italie ont leurs tanières et leurs repaires, où elles peuvent se retirer. Ceux qui combattent et qui meurent pour l'Italie n'ont en partage que l'air et que la lumière qu'ils respirent. Sans maison, sans séjour fixe, ils errent çà et là, avec leurs femmes et leurs enfants. Les généraux mentent, quand ils les engagent à défendre leurs tombeaux et leurs temples, et à repousser l'ennemi. Parmi tant de Romains, il n'en est pas un seul qui ait un autel paternel, ni un tombeau où reposent ses ancêtres. C'est pour protéger la mollesse et le luxe d'autrui qu'ils combattent et qu'ils meurent. On les appelle les maîtres de l'univers, et ils n'ont pas en propriété une seule motte de terre. »

Élu tribun (133), Tiberius fait entendre des accents non moins inspirés. Il adjure les riches de placer leurs intérêts au-dessous de ceux de la patrie, de ne pas compromettre les plus belles espérances de grandeur et de conquêtes, en refusant quelques maigres

possessions à ceux qui sont, comme eux, les enfants de la République ; à ne pas disputer pour si peu, au risque de tout perdre, à se contenter, à titre de dédommagement du prélèvement et de la possession assurée de cinq cents arpents pour eux-mêmes, sans compter les deux cent cinquante attribués à chacun de leurs fils. Quand on lit ces paroles, où le véritable ton de la discussion politique se mêle aux suggestions du sens commun, on éprouve le regret de n'en avoir, pour ainsi dire, que l'écho dans le grec d'Appien ou de Plutarque. Il eût été du plus haut intérêt de se trouver en présence de l'expression même dont Tiberius revêtait les idées positives ou les sentiments passionnés, qui le guidèrent dans sa vie militante, et qui hâtèrent le moment tragique de sa mort : le texte de ses discours a péri.

Il reste davantage des discours de Caïus Gracchus ; mais il est difficile d'y retrouver, autant qu'on le souhaiterait, l'ampleur, les sentences frappées au coin de la sagesse et la gravité vantées par Cicéron, qui en recommande la lecture aux jeunes gens, comme un moyen d'aiguiser et de nourrir leurs aptitudes oratoires. On démêle cependant une sorte de reflet assez intense de ces qualités souveraines dans le discours *Contre la loi Aufeia*, prononcé par Caïus au sujet de la querelle survenue entre deux rois de l'Orient, Mithridate et Nicomède.

Citoyens, dit Caïus, si vous voulez user de sagesse, de vertu et de réflexion, vous ne trouverez personne qui monte ici sans une vue d'intérêt. Nous tous qui parlons, nous demandons quelque chose, et personne ne paraît devant vous, si ce n'est avec une idée de profit. Moi-même qui vous parle, pour vous engager à augmenter vos revenus, afin que vous puissiez mieux gérer en vue de votre intérêt et de celui de l'Etat, je ne viens pas ici à titre gracieux ; mais je vous demande, sinon de l'argent, au moins de l'estime et de l'honneur. Ceux qui viennent vous conseiller de ne pas voter la loi, ne demandent pas de l'honneur à vous, mais de l'argent à Nicomède. Ceux

qui vous conseillent de la voter, ne vous demandent pas de l'estime, mais l'accroissement et la plus-value de leur patrimoine aux dépens de Mithridate. Quant aux hommes du même rang et du même ordre qui gardent le silence, ce sont les plus âpres au gain. Car ils demandent de l'argent à tout le monde, et tout le monde est leur dupe. Vous, qui les croyez éloignés de toutes ces pratiques, vous leur accordez votre estime. Les envoyés des rois, persuadés que ces gens-là se taisent dans l'intérêt de leur maître, leur prodiguent présents et argent. Or ce fait me rappelle que, en Grèce, un illustre tragédien se montrant tout glorieux d'avoir reçu un grand talent pour une seule représentation, Démade, l'homme le plus éloquent de sa ville natale, lui dit : « Tu trouves étrange d'avoir reçu un talent, pour avoir parlé ; moi, pour me taire, j'ai reçu dix talents de roi. » « Citoyens, c'est au même prix que ces braves gens gardent aujourd'hui le silence ! »

Les deux tribunats de Caïus, marqués, le premier par des lois destinées à venger son frère Tiberius ; le second, par une opposition très-habile de l'aristocratie, personnifiée dans Livius Drusus, permirent au jeune novateur de donner l'essor à son talent véhément, énergique, passionné ; sa pantomime était vive, animée : il parcourait à grands pas la tribune, il emplissait de sa voix tout le Forum, à ce point qu'il avait derrière lui un joueur de flûte, dont l'instrument d'ivoire le ramenait au ton et modérait ses éclats. Contraint de redoubler d'efforts et de talent, pour résister à ses adversaires et pour conserver sa popularité, il a des élans qui saisissent et qui touchent :

« Si je voulais, Romains, parler devant vous, si moi, le descendant d'une noble famille, moi qui ai perdu un frère pour vous, et qui, de la maison de Scipion l'Africain et de Tiberius Gracchus, suis resté seul avec un enfant, je vous priais de souffrir que je prenne maintenant du repos, afin que notre famille ne soit pas anéantie tout entière, et qu'il en survive quelques débris, je ne sais si vous m'accorderiez volontiers ma demande. »

On voit, par ces paroles empreintes d'un douloureux pressentiment, que Caïus prévoit son sort. En effet, le peuple l'abandonne : il n'est pas réélu tribun, et le voilà livré, sans armes légales, à ses adversaires les plus acharnés. Son éloquence en est donc réduite à des cris de désespoir :

« Puisque, après avoir tout perdu, il ne me reste que mon corps et mon âme, les seuls biens qne je possède, je vous les abandonne et je les remets en votre pouvoir. Usez-en, abusez-en impunément, comme il vous plaira; prononcez contre moi ce que vous voudrez; parlez, et j'obéirai.»

Et plus loin :

« Malheureux, où aller? où me réfugier? Au Capitole? Il est encore teint du sang de mon frère! Dans ma maison? Pour y voir les lamentations et le désespoir de ma mère! »

« Ces paroles, dit Cicéron, prononcées d'une voix déchirante, étaient accompagnées de tels regards et de gestes si douloureux, que ses ennemis eux-mêmes ne purent retenir leurs larmes. » C'est alors que, abandonné de ses partisans, poursuivi par Opimius, il se jette dans le bois des Furies, où il reçoit la mort de la main d'un de ses esclaves. Il avait trente-deux ans.

L. Licinius Crassus, né l'an 140 avant J.-C., est un des orateurs latins les plus accomplis avant que Cicéron ait éclipsé tous ses devanciers. Son début dans la carrière oratoire est un plaidoyer contre Papirius Carbon, partisan de Tiberius Gracchus. L'issue de ce procès fut douloureuse. Carbon, craignant une sentence défavorable, s'empoisonna, dit-on, avec des cantharides.

L'année suivante, Crassus appuie le projet de fonder une colonie à Narbonne, et fait réussir la proposition, malgré le sénat. Peu de temps après, il est nommé questeur en Asie, où il suit les leçons du rhéteur Métrodore. Elu successivement édile, tribun, consul, puis censeur avec Cn. Domitius Ahenobarbus,

il fait rendre au Sénat un sénatus-consulte (92) relatif aux rhéteurs latins, dont il ferme les écoles. Il meurt en 91, âgé de quarante-neuf ans.

Aux yeux de Cicéron, Crassus est un orateur parfait. « On l'attendait, il arrivait préparé; on l'écoutait. Son geste était sobre, sa voix soutenue; il ne marchait pas, il ne frappait pas souvent du pied; sa parole était éloquente, correcte, abondante; il était orné et bref tout à la fois; jamais il n'eut d'égal dans les répliques; à une extrême gravité il joignait l'enjouement et la plaisanterie fine qui conviennent à l'orateur. » Ce sont ces qualités réunies qui font le charme et la force de la réponse que Crassus, plaidant pour Cn. Plancus, adresse à Marcus Brutus, accusateur plein de fougue et d'audace.

Le côté faible de Brutus, c'était d'avoir dissipé son patrimoine. Crassus, se faisant apporter les trois livres que le père de Brutus avait écrits sur le droit civil, y fait lire dans le premier : « *Nous étions par hasard dans ma villa de Priverne.* » « Tu le vois, Brutus, dit Crassus, ton père témoigne qu'il t'a laissé un domaine à Priverne. » On lit dans le second : « *J'étais dans ma maison d'Albe avec mon fils Marcus.* » « Cet homme, continue Crassus, cet homme sage entre tous les premiers de cette cité, connaissait bien le gouffre que voici; il craignait que, en voyant son fils ne rien posséder, on ne l'accusât de ne lui avoir rien laissé. » Dans le troisième on lit : « *Dans ma maison de Tibur, nous nous assîmes un jour, mon fils Marcus et moi.* »

« Où sont donc, s'écrie Crassus, où sont ces domaines, Brutus, que ton père t'a laissés, comme il l'atteste lui-même par ces écrits publics? Si tu n'avais été déjà en âge de puberté, il eût composé un quatrième livre, où il aurait marqué qu'il s'était baigné avec toi dans ses bains que tu as vendus! »

Par un singulier hasard, au moment où Crassus lançait contre Brutus ces traits spirituels et mordants, le convoi de Junia, l'aïeule de son adversaire, vient à

passer sur le Forum. Aussitôt Crassus s'empare de cette circonstance, du genre de celles dont la coïncidence inattendue frappe toujours beaucoup l'imagination populaire :

« Eh bien, Brutus, s'écrie-t-il avec une impétuosité mêlée de noblesse, pourquoi restes-tu immobile? Que veux-tu que cette femme respectable par son âge aille annoncer à ton père, à tous ces aïeux dont tu vois porter les images, à tes glorieux ancêtres, à ce Junius Brutus qui a délivré le peuple romain de la tyrannie des rois? Que racontera-t-elle de ta vie? A quelle occupation, à quelle gloire, à quelle vertu dira-t-elle que tu t'appliques? Dira-t-elle que tu t'occupes à augmenter ton patrimoine? Un tel soin n'est pas digne de ta noblesse; mais admettons-le : il ne te reste rien de tes richesses; tes prodigalités les ont toutes dissipées. — Que tu t'appliques au droit civil? Cette science est celle de ton père; mais elle dira que, en vendant sa maison, tu ne t'es pas même réservé, dans le mobilier, le siège de ton père. — Que tu cultives l'art militaire? Tu n'as jamais vu un camp. — Que tu t'adonnes à l'éloquence? Tu n'as aucun talent, et ce que tu possèdes de voix et de langue, tu le consacres honteusement au métier de calomniateur. Et tu oses voir la lumière du jour, regarder en face le tribunal, paraître dans le Forum sous les yeux de tes concitoyens? Tu ne frémis pas d'horreur à la vue de cette morte et de ces images glorieuses, toi qui ne peux les imiter, et qui ne t'es pas même réservé le moindre endroit pour les placer! »

Cicéron, qui cite ce passage, conclut avec raison que de pareils mouvements sont dramatiques, sublimes. C'est là, en effet, de la grande, de la véritable éloquence, et Crassus a tiré de l'occasion soudaine offerte à sa défense, transformée en attaque, un parti aussi saisissant qu'inattendu.

Ami intime de Licinius Crassus, Marcus Antonius est comme lui un grand orateur. Cicéron ne les sépare point l'un de l'autre, et il les assimile aux Grecs qui se sont illustrés par la parole. Tous les deux ont ce-

pendant leur genre de talent. Crassus a plus de maturité et de solidité; Antonius, plus de pathétique et de feu. Né l'an 143 avant l'ère chrétienne, il paraît tout jeune sur le Forum, où il se forme à bien dire par l'audition des orateurs les plus distingués de son temps. A ces leçons toutes pratiques il joint les conseils techniques des rhéteurs Métrodore et Mnésarque. Questeur, préteur, soldat, consul, censeur, dans des circonstances analogues à celles où Crassus s'était fait une carrière honorée, il exerce ces diverses magistratures aux applaudissements de ses concitoyens. En 87, à l'âge de cinquante-six ans, il est mêlé aux luttes sanglantes de la guerre civile et mis à mort par l'ordre de Marius et de Cinna. Sa tête fut suspendue à la tribune aux harangues. Il ne reste rien de l'éloquence politique ou judiciaire d'Antonius. Les éloges que Cicéron lui accorde avec une sympathie touchante, et l'analyse qu'il donne de quelques-unes de ses pièces oratoires, augmentent les regrets de cette perte. Un homme qui faisait pleurer Marius attendri, et dont les contemporains savaient par cœur les plus beaux passages oratoires, eût mérité de remuer encore les âmes par l'accent passionné qui vibrait dans ses discours.

III

Légistes : Appius Claudius Cæcus. — C. Flavius. — Sextus Ælius Pætus. — Caton l'Ancien. — Les trois Scævola. — M. Junius Brutus. — M. Manilius. — Sulpicius Rufus.

A Rome, le droit civil, soit public, soit privé, étant de la plus haute importance, il est tout naturel qu'on en ait fait, dès les premiers temps, l'objet d'une étude assidue, on peut même dire d'une culture toute particulière. Ainsi Papirius Sextus fut chargé par le sénat et par le peuple, sous Tarquin le Superbe, de recueillir les lois rendues sous les premiers rois. De plus, comme chaque Romain avait un grave intérêt à connaître l'ex-

tension ou la limite de ses droits de citoyen, dans les assemblées électorales, dans la recherche et dans l'obtention des magistratures, dans les luttes incessantes des patriciens et des plébéiens, plusieurs hommes distingués, consultés sur le droit, soit chez eux, soit en se promenant sur le Forum, et nommés *jureconsulti,* d'où le nom de jurisconsultes, donnèrent de bonne heure, à côté du *Droit papirien,* des avis motivés (*responsa*) sur les formes multiples de la procédure en matière d'actes judiciaires ou politiques, et les firent connaître dans des ouvrages spéciaux.

Vers l'an 300 avant J.-C., Appius Claudius Cæcus, de son propre mouvement, ou son greffier Cneius Flavius, après les avoir dérobés à son maître, publia le *Calendrier des jours fastes* et le plus ancien recueil des *Actions.* Ce calendrier fit connaître aux plébéiens la date précise des jours où les causes importantes pouvaient être plaidées ou renvoyées : connaissance que les patriciens s'étaient jusqu'alors appropriée. Le recueil des *Actions* enseigna la formule suivant laquelle le préteur, occupé seulement du point de droit, renvoyait à un juge, désigné par lui, l'examen et la solution de la question de fait. Telle est l'origine du *Droit flavien,* nom donné à la publication des formules secrètes, révélées par Flavius. A partir de ce moment, la jurisprudence obtient une faveur toujours croissante.

Quelques jurisconsultes publient de nouveaux codes ou formulaires de droit, par exemple, Sextus Ælius Pætus, surnommé le *Subtil* (Catus), qui fait paraître, en 194, un livre de *Droit,* divisé en trois parties, des *Commentaires sur le droit civil* et sur les *Lois des XII Tables,* contenant les textes, leur explication scientifique et leur interprétation. Le vieux Caton compose également des *Commentaires de droit* et des *Réponses.* Mais les jurisconsultes les plus éminents de cette période sont les trois Scævola, M. Junius Brutus, Manius Manilius et Sulpicius Rufus.

P. Mucius Scævola, tribun du peuple, préteur, puis

consul (133, l'annéc même où Tiberius Gracchus perdit la vie, se fit remarquer par sa profonde connaissance du *Droit pontifical* (Jus pontificium). Cicéron le cite comme un légiste distingué. Il avait écrit dix *livres sur le droit civil.*

Quintus Mucius Scævola, augure et consul (116), est, comme orateur, un des maîtres de Cicéron, qui l'a choisi pour un des interlocuteurs de ses dialogues *de l'Amitié, de l'Orateur* et *de la République.* Il était versé dans la connaissance des lois, mais on ne cite aucun écrit de lui.

Quintus Mucius Scævola, fils de Publius, tribun, édile, consul et grand pontife, fut proscrit par le parti de Marius. L'élévation de son caractère, ses principes sévères d'équité, l'aménité de ses manières, ses talents comme administrateur, orateur et juriste, le placent parmi les hommes illustres de son temps. C'est le premier Romain à qui l'on puisse attribuer une conception scientifique et systématique du droit civil, qu'il réalisa dans un ouvrag en dix-huit livres.

M. Junius Brutus écrivit sur le droit civil des ouvrages où il mentionne les noms de ceux à qui sont adressés ses *Responsa.*

Manius Manilius a écrit trois livres de droit avec un traité des *Actions des choses vénales* et des *Monimenta*, espèces de *Mémoires* ou *Tables de rappel.*

Sulpicius Rufus se place au-dessus des autres jurisconsultes de cette période par la sagacité pénétrante de son jugement et par l'introduction de l'esprit philosophique dans la science du droit. C'était un disciple éminent d'Aristote. On sait par Aulu-Gelle qu'il avait écrit une *Critique des chapitres* de Scævola, un traité *Sur l'abolition des sacrifices privés*, un traité *des Dots*, à l'occasion du premier divorce accompli à Rome par Spurius Carvilius Ruga (231), enfin un commentaire sur l'*Édit des édiles curules.*

IV

Grammairiens : Cratès de Mallos. — Spurius Carvilius.

Cratès de Mallos, ville de Cilicie, n'est pas, à proprement parler, un grammairien latin : c'est un Grec. Il avait fondé à Pergame une école, rivale de celle d'Alexandrie, pour l'épuration du texte d'Homère, et ses *Corrections* (διορθωτικά) sont souvent citées par les commentateurs. Mais envoyé à Rome par le roi Attale (*166* av. J.-C.), il eut le malheur de se casser la jambe sur le mont Palatin ; et, condamné par cet accident à un séjour plus long qu'il ne l'avait cru, il ouvrit un cours de littérature, qui fut suivi avec empressement par la jeunesse romaine. Son exemple fut imité par des hommes de mérite, qui expliquèrent aux jeunes gens les œuvres d'Ennius, de Pacuvius et de Nævius. L'un d'eux, Spurius Carvilius, se livra plus spécialement aux travaux de grammaire ; il corrigea et régularisa l'alphabet, tandis que d'autres maîtres appliquèrent à l'idiome italique plusieurs des règles établies pour la langue grecque.

V

Économie rurale; morale pratique : Caton l'Ancien.— Véritable caractère de son opposition aux idées grecques.

Bien que les *Travaux et Jours* d'Hésiode soient une œuvre de simplicité naïve et rude, il y circule néanmoins un courant hellénique de poésie, qui relève par la grâce du style et par la variété des descriptions, les enseignements pratiques donnés à Persès. De son côté, l'*Économie* de Xénophon est une œuvre pleine de charme et de finesse ingénieuse, même dans les détails techniques. On croit entendre, en lisant les paroles

d'Ischomachos à sa jeune femme, quelqu'une de ces allocutions graves et touchantes, que les magistrats et les ministres de la religion adressent de nos jours à des époux. C'est la vraie raison parée de tous les charmes de la sensibilité et de la tendresse. Rien de semblable dans le *De re rustica* de Caton. Le vieux Romain, type de l'agriculteur, dur à lui-même, impitoyable aux autres, ne voit dans la possession du sol qu'un moyen de s'enrichir. Aussi, s'il est ami du travail, c'est à la condition expresse que le travail rapporte et rapporte beaucoup. Le domaine rustique embrasse un périmètre d'environ deux cent quarante arpents, soit un peu plus de soixante hectares. Le maître le fait lui-même valoir, avec l'aide d'un régisseur, de servants et d'esclaves. Les produits usuels en céréales sont l'épeautre ou froment, l'orge et le millet; puis viennent la rave, le raifort, l'ail, le pavot, et pour la nourriture des bestiaux le lupin, la fève, le pois et quelques plantes fourragères. Les semailles ont lieu à l'automne ou par exception au printemps. L'arrosement, le drainage et l'engrais s'effectuent avec soin. Les prairies artificielles sont améliorées par l'irrigation. Les légumes et spécialement le chou abondent dans le potager. L'olivier et la vigne garnissent les coteaux et la plaine, où s'élèvent de compagnie les figuiers, les poiriers, les pommiers, sans compter les peupliers, les ormes et les hêtres. Les gros animaux de labourage, les moutons et les porcs sont menés au pacage ou tenus à l'étable. Les garennes, les réserves et les viviers ajoutent aux plaisirs et à la richesse du maître.

A la tête du personnel se trouve le régisseur (*villicus*). C'est lui qui fait la recette et la dépense, les ventes et les achats : dépositaire de la puissance et des instructions du maître, il a partout la haute main, et il exerce le droit de punir. Caton le marie avec la ménagère (*villica*), chargée de tenir la maison, de surveiller la cuisine et le garde-manger. Tout gravite autour de ce couple, dont l'homme person-

nifie le cultivateur modèle. Caton en trace ainsi le portrait :

« Le premier levé, il se couche le dernier; il est sévère pour lui-même autant que pour ses gens; il sait, avant tout, se faire respecter de la femme de charge; ayant l'œil toujours ouvert sur les travailleurs, sur le bétail et surtout sur les bœufs de labour : mettant souvent, et de sa personne, la main aux travaux des champs, mais sans jamais aller, comme le simple esclave, jusqu'à la fatigue; il est sur les différents points à toute heure, n'emprunte pas, ne prête pas, ne donne pas de festins, n'a cure d'autres dieux que de ceux de la maison ou des champs. Enfin il s'en remet à son maître pour tout ce qui est du commerce avec les dieux et les hommes; gardant par-dessus tout une attitude modeste vis-à-vis de lui, et, en esclave fidèle, réglant simplement sa vie selon la teneur des instructions qu'il a reçues. »

Telle est la situation du villicus; mais il est le seul de la *famille* qui ait la perspective de l'affranchissement, si le bien prospère.

Les esclaves sont des choses plutôt que des hommes. Ils ne reçoivent qu'une maigre pitance d'aliments, blés, olives, poisson salé, huile et vin. La discipline qui les régit est sévère : ils ne portent pas de chaînes, mais, à la moindre mutinerie, ils sont mis aux fers et au cachot. Caton donne au chef de maison le conseil de vendre les bœufs en retour d'âge, les veaux et les agneaux sevrés, la laine, les peaux, les vieilles charrettes, les vieilles ferrailles, l'esclave vieux ou malade ; en un mot tout ce qui ne peut servir.

« Il faut, dit-il, que le chef de famille soit grand vendeur, petit acheteur. «

Parole sage; mais l'ordre de vendre le vieil esclave a révolté à juste titre l'âme généreuse de Plutarque :
« Pour moi, s'écrie-t-il, je ne voudrais pas vendre

même mon bœuf de labour, parce qu'il aurait vieilli; à plus forte raison n'aurais-je pas le cœur d'exiler un vieux serviteur de la maison, où il a vécu longtemps, et qui est comme sa patrie; de l'arracher à son genre de vie accoutumée, pour quelque monnaie, que me vaudrait la vente d'un homme aussi peu utile à celui qui l'aurait acheté, qu'à moi qui l'aurais vendu. »

Cependant, par une contradiction bizarre, Caton concilie cette dureté d'âme avec de grandes qualités morales, un sentiment profond du devoir et une pratique constante de la justice. La tendresse paternelle le dirige et le maintient dans cette voie. Il avait un fils, dont l'éducation fut l'une des affaires importantes de sa vie. « Estimant plus, selon l'observation de Plutarque, d'être bon mari et bon père que grand sénateur, » il restait auprès de sa femme, aux heures où elle allaitait, lavait et emmaillottait le petit Marcus. Dès que l'enfant fut en âge de comprendre, il lui enseigna lui-même à lire, et fidèle à sa maxime que « chez l'adolescent mieux vaut dos basané que peau blanche, » il lui apprit la lutte, l'équitation, la natation, l'escrime, l'endurcissant au froid et à la chaleur. Mais il ne suffit pas à Caton de soigner le corps de son fils : il en veut aussi élever l'âme. Dans tout ce qu'il écrit, il a son fils en vue, et de sa main il transcrit, à l'usage de Marcus, en gros et lisibles caractères, son livre des *Origines*. Il compose, en outre, des espèces de manuels et de guides pratiques, pour apprendre à son fils à se conduire dans la vie. On y lisait, entre autres maximes :

« La vie humaine est à peu près comme le fer. Servez-vous du fer il s'use; ne vous en servez pas, la rouille le détruit. Nous voyons de même les hommes s'user par le travail; mais, si l'on demeure oisif, l'inertie et l'engourdissement font plus de mal que l'excès du travail même. »

Le jeune homme répondit aux espérances de son père. Seulement, sa vie fut courte, et le fer s'usa vite.

Après avoir combattu vaillamment à Pydna (168), sous la conduite de Paul Emile, et repris, sous des cadavres, son épée, que le coup d'un ennemi avait fait glisser de sa main, il épousa Tertia, fille de Paul Emile et sœur de Scipion, entra dans la carrière politique, écrivit des livres de droit cités par plusieurs jurisconsultes, et mourut préteur en 152, a un âge peu avancé.

Il n'est pas extraordinaire que le vieux Caton, attaché aux vieilles mœurs et aux vieilles idées par crainte de la corruption et des désordres inhérents aux nouveautés, se soit déclaré l'adversaire des lettres, des arts et des sciences importés de la Grèce. Cependant cette guerre n'est pas chez lui l'effet d'une passion aveugle et systématique. Il déteste les médecins grecs, fait fermer les écoles des rhéteurs et des philosophes, bannit de Rome le stoïcien Diogène, de Babylone, le péripatéticien Critolaos, de Phasélis, et l'académicien Carnéade, d'Athènes, sophistes plus élastiques que serrés daus leurs principes, recommande à son fils d'effleurer seulement la littérature hellénique, sans l'approfondir, parce qu'il y voit une menace immédiate de corruption, enfin il traite Socrate de perturbateur et Isocrate de parleur fastidieux; mais il lit Thucydide et Démosthène, il copie des ouvrages grecs pour l'écation de son fils, il fait une citation d'Homère à Polybe. D'où vient alors qu'il appelle les Grecs une tourbe vicieuse et indisciplinable, dont les arts adoptés par les Romains auront bientôt tout perdu? C'est que, sans méconnaître l'utilité des influences et des inspirations morales de la Grèce, il croit téméraire, insensé, de jeter les idées vraiment romaines dans le moule hellénique. Mû par le sentiment d'une nationalité fière et jalouse, il travaille à façonner la langue latine et à forger l'instrument nécessaire aux prosateurs italiens. Peut-être subordonne-t-il parfois sa pensée à la supériorité littéraire des modèles grecs; mais son hellénisme est autre que celui des Fabius, des Quinctius et des Scipions : il reconnaît le mérite du fond; il ne veut rien céder sur l'intégrité toute latine de la forme.



CHAPITRE III

TROISIÈME PÉRIODE

DE LA MORT DE SULLA A CELLE D'AUGUSTE

(L'an 14 de l'ère chrétienne)

I

Idée générale du siècle d'Auguste.

A troisième période de l'histoire de la littérature romaine, appelée souvent âge d'or des lettres latines, porte également le nom de siècle d'Auguste, parce que l'heureux successeur de César groupa autour de sa personne les hommes les plus distingués dans les lettres, dans les sciences et dans les arts. Aussi la postérité a-t-elle fait de lui le centre de la gloire émanée des œuvres de Cicéron, de Lucrèce, de Virgile, d'Horace, de Salluste, de Tite-Live et des autres écrivains de cette brillante période.

On ne peut, d'ailleurs, refuser à Auguste le mérite d'avoir aimé les travaux de l'intelligence et d'en avoir favorisé l'essor. A ne le considérer que du côté historique, on voit que, soutenu dans ses desseins ambitieux par un Sénat complaisant, des prétoriens dociles et une fraction notable du peuple, décimé et découragé par les guerres civiles, il confisque la liberté au profit d'un despotisme aussi absolu que celui d'un souverain

d'Asie, concentre dans ses mains tous les pouvoirs, impose silence aux orateurs publics, détourne le peuple de ses comices pour le faire courir aux distributions de blé et aux spectacles, en un mot, substitue l'ordre, c'est-à-dire sa volonté personnelle, à l'émancipation démocratique. Mais il résulte de cette élimination, d'où naît le principat, que les esprits pacifiés dirigent, sous les yeux et avec la protection d'Auguste, leurs élans spontanés ou réfléchis, leur force imitatrice ou originale, vers des travaux littéraires et artistiques qui sont la plus haute expression du génie latin. Auteur lui-même de *Mémoires*, d'*Exhortations à la philosophie*, d'un poème sur la *Sicile*, d'*Épigrammes* et d'une ébauche de tragédie, Auguste assistait fréquemment aux lectures publiques, écoutant tout avec une courtoisie patiente, vers, narrations, dialogues, discours. Mécène, qui se piquait, comme son maître, d'être littérateur, ne désignait jamais un écrivain à la munificence du prince, que celui-ci ne le traitât en familier, en ami. C'est ainsi qu'il s'attira la reconnaissance plus sincère qu'élogieuse de Virgile, d'Horace, d'Ovide et de Varius.

Avec les lettres, que d'importantes modifications dans la langue arment d'un instrument presque aussi parfait que l'idiome des Grecs, l'architecture prend alors un grand développement. Auguste avait dit qu'il voulait « laisser de marbre la ville qu'il avait reçue de briques : » il fait appel à ses amis et à ses ministres, pour atteindre ce but. De nombreux monuments s'élèvent sous ses ordres, entre autres le temple de Mars Vengeur, sur le nouveau Forum, destiné à suppléer à l'insuffisance de l'ancien ; le temple de Jupiter Tonnant et celui d'Apollon sur le Palatin, avec une bibliothèque grecque et latine, dont la principale galerie renfermait une statue colossale en airain, représentant Auguste sous les traits d'Apollon, avec des niches, formant armoires, où l'on voyait les bustes peints ou sculptés des grands écrivains, couronnés de lierre. Auguste, dans sa vieillesse, aimait à y tenir les assemblées du Sénat. Deux

autres bibliothèques, celles d'Octavie et d'Asinius Pollio furent également construites par les soins de l'empereur, ainsi que le portique et la basilique de Caïus et de Lucius, fils d'Agrippa et de Julie, les portiques de Livie et d'Octavie, et le théâtre de Marcellus. L'empereur engage de toutes parts les principaux citoyens à orner la ville, chacun suivant sa fortune, soit en élevant de nouveaux monuments, soit en réparant et en embellissant les anciens. Ainsi furent érigés plusieurs édifices, dont les architectes sont presque tous inconnus, excepté Saura et Batrachus, qui, chargés de bâtir le temple de Jupiter et de Junon dans le portique d'Octavie, gravèrent sur la base de l'une des colonnes un lézard et une grenouille, signification grecque de leurs deux noms.

Les autres monuments, suivant l'usage, portent les noms des hommes opulents qui les ont fait construire : le temple d'Hercule guidant les Muses, bâti par Marcius Philippus; le temple de Diane, par L. Cornificius ; le Vestibule de la Liberté, par Asinius Pollio; un temple de Saturne, par Munatius Plancus ; un théâtre, par Cornelius Balbus: un amphithéâtre, par Statilius Taurus, et le Panthéon, avec une foule de beaux monuments, par Marcus Agrippa. Du reste, le génie artistique des Italiens entrait pour une faible part dans ces différents édifices. Ils étaient remplis de magnifiques tableaux; mais c'étaient des dépouilles grecques transportées à Rome, œuvres d'Antiphile, d'Artémon, de Zeuxis, de Théodore, de Pausias, de Polygnote. A peine y trouvait-on quelques peintures d'artistes romains, tels que Fabius Pictor, Pacuvius, Turpilius, Labéon, Plautius, Arellius, Fabullus et Ludius Ce dernier cependant, habile et ingénieux, excelle dans l'art d'orner les villas de peintures décoratives, représentant des forêts, des collines, des plages, le long desquelles des personnages se promenaient en bateau. Quoique gêné par le petit nombre de couleurs détrempées mises à sa disposition, sa connaissance de la perspective lui permit de dessiner des gens se ren-

dant à leurs maisons des champs, montés sur des ânes, ou en voiture, d'autres occupés à la chasse, à la pêche, aux vendanges. Il pratiquait également ce que nous nommons le genre. Ludius avait peint des hommes qui, pour arriver à une maison de plaisance, située au delà d'un marais, ont pris, moyennant salaire, des femmes sur leurs épaules, et les passent en porteurs qui tremblent et qui chancellent.

C'étaient aussi des Grecs qui avaient fait ou qui faisaient les statues répandues à profusion dans Rome. Les Romains ne sculptaient point. Pasitélès, savant modeleur, auteur d'un grand nombre d'ouvrages, notamment d'un Jupiter d'ivoire, qu'on voyait dans le temple de Marcellus, est qualifié citoyen romain, mais il était né en Macédoine. La Grèce était aussi la patrie de Dioscoride d'Égée, un des quatre grands graveurs mentionnés par Pline. Il avait buriné sur une pierre précieuse le portrait d'Auguste, dont cet empereur et ses successeurs se servirent, comme de cachet, pour sceller leurs dépêches.

Cette absence d'artistes créateurs établit une différence notable entre le siècle de Périclès et celui d'Auguste; mais il serait injuste de prétendre que le siècle d'Auguste fut inutile au mouvement progressif de l'humanité. Le grand philosophe allemand Herder considère « la nation romaine et la littérature latine comme un pont jeté par la Providence sur l'abîme des siècles, pour porter jusqu'à nous les débris du monde antique. » On peut dire, en effet, que la glorieuse phalange d'esprits éminents, qui, chez les Romains, semblent s'être donné rendez-vous quelque temps avant ou après la naissance d'Auguste, a augmenté le précieux trésor que la Grèce avait transmis à l'Italie, et ouvert à la postérité des voies nouvelles dans la poésie, l'histoire, l'éloquence et la législation.

PREMIÈRE SECTION

POÉSIE

I

Poésie lyrique : Catulle, Horace.

La poésie lyrique est fille de la Grèce : elle y est née d'elle-même, sans effort, comme un fruit du sol. A Rome, elle ne trouva ni dans l'organisation morale ni dans la constitution politique du peuple, le point d'appui dont elle avait besoin. Aussi ne voit-on qu'un très petit nombre de Romains briller dans le genre lyrique, et jamais, malgré leur talent, ils ne dépassent le degré de sensibilité, de mollesse, de souplesse et d'harmonie, qui distinguent leurs modèles grecs. Il en est deux pourtant qui ont une haute et incontestable valeur : Catulle et Horace.

Caius Valerius Catullus, naquit à Vérone, l'an 86 avant J.-C. Sa famille y occupait un rang distingué. C'est chez Valerius, père du poète, que César logeait, quand il passait par Vérone. On ne sait presque rien de sa vie. Elégant, homme de plaisir, il vint, tout jeune, achever à Rome son instruction, et se lia d'amitié avec le poète Licinius Calvus, dont les œuvres lyriques ont péri, l'orateur Hortensius, Cicéron et Cornelius Nepos, à qui est dédié son livre. Il possédait, dans le territoire de sa ville natale, sur la presqu'île de Sirmio, une villa qui s'étendait jusqu'au lac de Guarde et une autre près de Tibur. Il paraît n'avoir occupé aucune charge publique : il détestait César, contre lequel il a lancé de violentes épigrammes. Mort à l'âge de trente ans, il a composé un volume de poésies, cent seize pièces, tout à fait diverses de sujets, de ton et d'étendue : genre lyrique, épique, satirique, élégiaque. A ne le considérer pour le moment

que comme imitateur des poètes lesbiens, Catulle a une grâce aimable, avenante, anacréontique; ses badinages, ses jeux d'esprit laissent passer à travers leur finesse des traits de sensibilité qui en relèvent le charme; le cœur s'unit à l'imagination. Traducteur d'Alcée et de Sappho, il manie avec beaucoup d'art les procédés métriques des Grecs, auxquels il a le bonheur d'ajouter un courant de veine originale et vraiment personnelle. Tel est le mérite particulier des pièces ayant pour titre le *Printemps*, la *Barque*, le *Chant nuptial*, ou bien encore des vers sur le *Dieu des Jardins* et sur la *Mort du passereau de Lesbie*, nom donné par Catulle à Clodia, dont il était épris.

Le dieu des jardins.

Cet enclos, jeunes gens, cette chaumière, à deux pas d'un marais, couverte de joncs et de glaïeuls, c'est moi, chêne desséché, équarri par la hache villageoise, qui les nourris et les fais prospérer tous les ans. Car les maîtres de cette pauvre cabane, le père et le fils, m'honorent et me saluent comme un dieu. L'un, d'une vigilance assidue, veille à ce que l'herbe et la ronce épineuse soient écartées de mon modeste autel; l'autre apporte toujours de grandes offrandes de sa petite main. Au printemps fleuri, on dépose devant moi une couronne aux brillantes couleurs; puis c'est le tendre épi à la barbe doucement verdoyante, la violette sombre, le sombre pavot, la courge pâle, la pomme au suave parfum, le raisin rouge sous la pourpre tutélaire qui l'ombrage. Quelquefois même, mais n'en dites rien, sur mon autel coule le sang d'un bouc barbu ou d'une chèvre aux pieds de corne. Pour tant d'honneurs, Priape doit, en retour, protéger le petit jardin et la vigne du maître. Aussi, enfants, portez ailleurs vos rapines. Le voisin d'à côté est riche et son Priape négligent. Faites chez lui vos maraudes; cette sente vous y mènera tout droit. »

Mort du passereau de Lesbie.

« Pleurez, Grâces et Amours, et tout ce qu'il y a d'hom-

mes aimables. Le passereau de ma maîtresse est mort, le passereau, délices de ma maîtresse, qu'elle aimait plus que ses yeux. Il était doux comme miel; il la connaissait aussi bien qu'une fillette sa mère. Jamais il ne s'éloignait de son sein, mais il sautillait de ci de là, et gazouillait toujours vers sa maîtresse. Et maintenant il suit le chemin ténébreux, d'où ne peut revenir personne. Soyez maudites, fatales ténèbres de l'Orcus, qui dévorez toutes les choses jolies, qui m'avez ravi un si joli passereau. O méfait, ô malheureux passereau, tu es cause aujourd'hui que les yeux charmants de ma Lesbie sont rougis et gonflés par les pleurs! »

A peine s'aperçoit-on de quelques formes archaïques, tant la contexture de ces vers, ingénieusement calquée sur les rythmes grecs, est simple, naturelle, coulante. La route est frayée à qui voudra la suivre : Horace y entre de plain-pied.

Horace. — Sur les confins des antiques provinces d'Apulie et de Lucanie, dans la Basilicate moderne, contrée riche et fertile, entourée de montagnes et arrosée par des ruisseaux tributaires de l'Aufide (*Ofanto*), s'étend, le long de la pente occidentale d'un riant coteau, la ville de Venosa, siège d'un évêché, et remarquable par les mausolées des ducs de Normandie. C'est dans cette ville, nommée jadis *Venusium,* et traversée par la voie Appienne, que naquit, le 8 décembre 65 avant J.-C., Quintus Horatius Flaccus, auquel nous donnons le nom d'Horace. Il s'est amusé, dans une de ses odes (III, IV, vers 9 et suiv.), à entourer son berceau de faits merveilleux, semblables à ceux que racontent les légendes sur l'enfance de Stésichore, de Pindare et de Platon. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Horace eut le bonheur d'avoir un père plein de bon sens naturel et d'une tendresse ingénieuse et dévouée. Affranchi, mis en liberté, peu de temps avant la naissance du poète, il exerçait la charge de collecteur d'impôts (*coactor*) ou de sommes perçues aux ventes à l'enchère. De ses profits il avait acheté, dans le voisinage de Venouse,

une petite ferme, où naquit son fils. Dès que celui-ci fut en âge d'apprendre, il l'envoya d'abord à une école tenue par un certain Flavius; puis, quand l'enfant eut douze ans, il le conduisit à Rome, où il se procura une charge d'huissier aux ventes publiques, et se consacra tout entier à l'éducation du futur poète. Grâce à la sollicitude vigilante et aux judicieuses leçons de son père, Horace fut élevé sous le martinet d'un ancien soldat, Orbilius, professeur de littérature grecque et latine, avec autant de soin que les fils des chevaliers et des sénateurs. Il en exprime d'ailleurs sa profonde gratitude dans des vers consacrés à la mémoire de l'excellent homme auquel il dut, après la vie, la morale simple et pure, les vertus pratiques, qui sont le fond de toute saine philosophie.

A seize ans, il prend la robe virile, et se rend ensuite à Athènes, pour continuer ses études, en société du fils de Cicéron et de quelques jeunes patriciens, Bibulus, Acidinus, Messala. Déjà il s'était lié d'une étroite amitié avec Lucius Varius et Virgile. Il fréquentait depuis un an les écoles athéniennes, étudiant la philosophie et la poésie, et exerçant son génie naissant dans des œuvres légères, lorsqu'on apprend l'arrivée de Brutus et de Cassius, meurtriers de César. Ils sont reçus comme des héros de la vieille liberté romaine. Horace répond à leur appel, est nommé, à vingt-deux ans, tribun des soldats, commande une légion à Philippes, et partage la défaite de l'armée républicaine, signalée par la perte de son bouclier, de son angusticlave et de son anneau. Après avoir suivi quelque temps son chef militaire dans plusieurs villes d'Asie, il revient à Rome, sans argent, sans appui, sans famille; son père était mort pendant son absence. Malgré ces revers, Horace, ne voulant ni faire sa soumission aux triumvirs ni se réfugier sur la flotte des partisans de Sextus Pompée, se décide à vivre de son talent. « La pauvreté, comme il le dit, lui donne de l'audace à faire des vers ». Son humeur railleuse développant

son penchant pour la poésie satirique, il s'inspire de la lecture d'Archiloque, d'Hipponax et d'Aristophane, et compose ses *Epodes*, ainsi que quelques-unes de ses *Satires*. Il réunit de cette manière un peu d'argent, et achète une place de scribe du questeur, qui lui permet de vivre au gré de ses goûts modestes. Pendant ce temps, quelques-uns de ses poèmes attirent l'attention de Varius et de Virgile, qui le présentent à Mécène, dont il ne tarde pas à devenir l'intime ami. Un an ou deux après le commencement de leur amitié, Horace accompagne son patron dans ce voyage de Brundusium, qu'il a si agréablement décrit dans la cinquième satire du livre premier. Vers l'an 34, Mécène fait présent au poète d'une ferme dans la Sabine, dont il s'est plu à retracer le site pittoresque : pics élevés, vallée profonde, source voisine de l'habitation, torrent impétueux, emportant quelquefois dans ses crucs les espérances du laboureur. Les découvertes de la science moderne placent la petite propriété du poète derrière le village actuel de Rocca-Giovane, non loin du mont Corgnaleto, jadis le Lucrétile : la vallée est celle d'Ustica, arrosée par la Digentia (Licenza), un des affluents de l'Anio, dans le voisinage du petit bourg de Mandela. Outre ce domaine, Horace s'était fait acquéreur d'une maison à Tibur, dont la situation magnifique ne lassait jamais son admiration. Il en alternait le séjour avec celui de sa villa.

Vers l'an 24 avant J.-C., notre poète, âgé de quarante-deux ans, ayant été obligé, par ordre de son médecin, de quitter le climat un peu âpre de la Sabine et les miasmes fiévreux de l'atmosphère de Rome, pour achever de rétablir sa santé dans le midi de l'Italie, retourna visiter son pays natal. Quand il rentra dans Rome, il trouva la ville désolée par une inondation du Tibre, par la chute de la foudre sur le Panthéon et par la rigueur d'un long hiver. Il essaya de rassurer ses concitoyens, en leur montrant Auguste comme un dieu tutélaire, se livra lui-même avec une

nouvelle ardeur aux compositions poétiques, qui avaient occupé toute sa vie, et écrivit, dans la maturité complète de son génie, ses *Odes* les plus belles, ses *Discours* (Sermones) les plus ingénieux et les plus sénsés, et enfin son *Art poétique,* code éternel de la raison et du goût. Il était âgé de cinquante-six ans, lorsqu'il l'envoya, sous forme d'*Épître,* à ses amis les Pisons. Ce fut son testament littéraire. Mécène venait de succomber à la fièvre qui le consumait depuis trois ans. Horace avait promis à son ami de le suivre au tombeau. Il tint parole, et mourut, presque subitement, à Rome, le 27 novembre de l'an 8 avant J.-C. La rapidité soudaine de son mal ne lui permit pas de signer son testament; mais, en présence de témoins, il institua Auguste son héritier. L'empereur lui fit faire de magnifiques funérailles, et plaça son tombeau à l'extrémité des Esquilies, auprès du mausolée de Mécène.

Horace a dessiné son portrait : dans sa première jeunesse, il avait la taille courte, ramassée, les cheveux noirs, avancés sur le front, le teint frais, coloré, les traits fins, le sourire aimable, les yeux grands ouverts, mais bordés d'un rouge, qui trahissait un état morbide des paupières. De bonne heure, ses cheveux blanchirent : l'usage, même modéré, du vin et des plaisirs affaiblit sa complexion, lui fit rechercher avec plus d'empressement la chaleur et le soleil, et rendit sa vue encore plus délicate. Vif, agréable causeur, prompt à la réplique, il ne dédaignait pas un certain luxe de toilette, dépensant noblement, grand amateur de peinture et d'objets d'art. Né violent et colère, il s'apaisait aisément, manifestait un peu d'embarras et de froideur dans les premières entrevues, mais demeurait fidèle dans l'amitié; railleur spirituel des travers de ses semblables, il était toujours prêt à se censurer lui-même et à faire bonne justice de ses propres défauts.

Après s'être exercé, dans sa première jeunesse, à écrire des compositions en langue grecque, Horace

trouva meilleur de transporter dans la poésie latine les cadences harmonieuses et variées, les images sublimes ou gracieuses d'Alcée, de Sappho, de Pindare et des autres lyriques de la Grèce. Catulle lui en donnait l'exemple : il le suivit, et il le surpassa. S'il n'a point toujours à son service l'idiome souple, flexible, ductile, dont usaient ses modèles, il a comme eux la force contenue, l'abandon réservé, l'imagination tour à tour énergique et gracieuse, qui sont la beauté foncière et essentielle de la poésie lyrique. La variété du ton, la diversité des pièces où se pressent et se succèdent la passion, la tendresse, la mélancolie, la joie, la simplicité, la grâce, l'élégance, la vigueur, permettent de diviser en cinq classes distinctes les compositions d'Horace, qui portent le nom d'*Odes* et d'*Épodes*.

1°. — *Pièces légères, fugitives* ou *satiriques*, adressées à ses amis; billets en vers, invitations, querelles d'amour, dépits aimables, traits mordants contre les pratiques de la sorcellerie, l'avarice des usuriers, les bavardages des langues curieuses.

2°. — *Pièces anacréontiques*, exprimant l'amour du plaisir et de la passion satisfaite, mais dans la mesure moyenne, qui a toujours été recommandée par Horace. C'est aussi dans ces sortes de compositions que le poète excelle à peindre, avec une exquise fraîcheur, les joies du printemps et les tristesses de l'hiver, le spectacle de la nature, les bois, les ruisseaux, les coteaux, les prairies : il dessine, avec une suavité ravissante de pinceau, les paysages harmonieux, les tableaux complets dans leur brièveté savante, les groupes d'images riantes et délicieuses, qu'il se plaît à présenter à l'esprit quelquefois à l'aide d'un seul trait, d'un seul mot.

3°. — *Pièces religieuses :* Ce sont des œuvres d'esprit plutôt que de foi convaincue. Horace avoue

lui-même qu'il est un froid adorateur des dieux. La mythologie n'est donc pour lui qu'un filon poétique et non pas un fond de dogmes déterminés. Toutefois, il semble résulter de quelques-unes de ses compositions que sa raison admet l'existence d'un pouvoir souverain, éternel, d'où émane l'idée de l'honnête et du bien, qui juge les actions humaines et qui préside au cours des événements.

4°. — *Pièces nationales.* L'amour de la patrie, la fierté romaine, dans toute sa force et dans sa pleine franchise, donnent à ces pièces un caractère d'inimitable originalité. Horace s'y montre le digne émule de Pindare, soit qu'il reproche aux Romains de son temps la corruption de leurs mœurs, soit qu'il oppose au tableau de leurs vices celui des vertus et de la piété de leurs pères. Mais c'est surtout contre les guerres civiles qu'il s'élève avec l'indignation d'un homme de bien. Rome, que n'ont pu dompter ni les Marses, ses voisins, ni les Toscans de Porsena, ni la jalousie de Capoue, ni l'animosité de Spartacus; la maîtresse de l'univers, que l'implacable Hannibal et la farouche Germanie, avec sa jeunesse aux cheveux blonds, ont en vain tenté de détruire, il tremble et il gémit de la voir succombant sous ses propres forces, et déchirée par ses enfants. C'est encore le même amour de son pays qui l'inspire, quand il adresse à Auguste ses vœux, ses prières, ses chants de triomphe. Il serait donc injuste de croire que les éloges qu'il lui accorde sont l'expression d'une servile flatterie; ils partent d'une âme dévouée au salut de Rome. Il est convaincu que, si Auguste eût résigné le pouvoir, l'anarchie, la guerre civile et les massacres ne tarderaient pas à reparaître. Ainsi ses vers ne sont pas d'un courtisan qui rampe devant une puissance usurpée, mais d'un honnête citoyen, qui se soumet avec sincérité au gouvernement de celui à qui l'on doit le repos de Rome et du monde. De cette manière, son indépendance n'est pas tellement engagée qu'il abjure ses sentiments et ses

sympathies pour le passé : il loue Sextius, Dellius, Pompeius Grosphus, Cassius de Parme, tous opposés au principat d'Auguste; il parle avec respect de l'âme imployable de Caton, et il rappelle avec orgueil ses rapports avec Brutus et les honneurs que celui-ci lui avait conférés. Seulement, il croit l'héritier de César nécessaire au bonheur de Rome, et c'est le sauveur de la patrie, le magistrat, en qui se concentrent tous les pouvoirs de l'ancienne République, qu'il salue librement de ses acclamations.

5°. — *Pièces philosophiques.* La justesse de vue, dont Horace fait preuve dans ses œuvres didactiques, donne une saveur particulière à celles de ses odes qui roulent sur des sujets de philosophie morale. On ne peut savoir précisément s'il avait trouvé dans les lyriques grecs, Alcée, Mimnerme, Simonide, le cadre complet de ces pièces, à la fois sérieuses et enjouées, où il conseille le doux emploi du présent et les plaisirs d'une vie libre d'inquiétude; mais il est probable qu'il n'est redevable à personne des mouvements à l'aide desquels il essaye de retremper les courages et d'inspirer de salutaires pensées, en songeant à la brièveté de la vie, à la vanité de nos espérances, à la nécessité de la mort, à l'égalité des riches et des pauvres devant cette loi commune et fatale. N'est-il pas encore aussi utile que sensé, lorsqu'il recommande la médiocrité d'or, *auream mediocritatem*, préférable à des richesses fécondes en soucis et en tourments; lorsqu'il conseille à Dellius la modération dans la prospérité et la force d'âme dans le malheur; lorsqu'il engage Salluste à user avec libéralité des trésors que le ciel lui a départis; lorsqu'il s'élève contre les extravagances du luxe et cherche à ramener les Romains à la simplicité frugale des temps antiques; lorsqu'il honore la sainteté du nœud conjugal et montre la famille comme l'asile de toute moralité; lorsqu'il appelle ses concitoyens à la concorde et les supplie de jeter leurs

armes fratricides; lorsque, enfin, dans un style qu'on a rapproché de celui des Livres Saints, il montre la fortune élevant les humbles et abaissant les superbes? Telle est, en effet, la philosophie répandue dans les odes d'Horace : morale douce, familière, pratique, plutôt éclairée de la lumière naturelle qui guide tous les hommes, qu'enseignée par les sectes de la Grèce; règle de conduite accessible à tous les âges, à tous les lieux, à tous les temps; écho d'une voix amicale et vraiment socratique, qui invite et qui conseille, et non pas sévère réprimande d'un moraliste qui gronde, d'un censeur impitoyable qui reprend.

II

POÉSIE ÉPIQUE

Cn. Mattius. — Varro d'Atax. — Lucius Varius. — C. Rabirius. Pedo Albinovanus. — Catulle. — Virgile.

Quelques poètes s'exercent dans l'épopée par des traductions ou par des imitations. Cn. Mattius, auteur de mimes, traduit l'*Iliade* en vers iambiques. Varro d'Atax (petite bourgade sur l'Aude, dans la Gaule narbonnaise) met en latin les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, et compose un poème sur la guerre de César contre les Séquanais. Lucius Varius chante en beaux vers les conquêtes d'Auguste et d'Agrippa. Caïus Rabirius écrit avec talent un poème sur la bataille d'Actium. Il reste de Pedo Albinovanus, auteur d'une *Théséide*, le fragment d'un poème sur le voyage de Germanicus dans la mer Septentrionale; mais il est difficile, sur des indications aussi restreintes, de juger quel fut le talent épique de cet écrivain. Enfin, Catulle trouve dans les *Noces de Pélée et de Thétis*, qui ont fourni de beaux vers à Malherbe, des accents dont Virgile s'est souvenu, en écrivant son quatrième livre de l'*Enéide*. Ariadne, abandonnée par Thésée, exhale

sa douleur en ces mots, entrecoupés de sanglots et de larmes :

« C'est donc ainsi, perfide, qui m'as ravie aux rives paternelles, que tu m'abandonnes sur ces rives désertes; c'est ainsi que tu pars, au mépris de tous les dieux. Rien n'a pu fléchir ton cruel dessein; nul sentiment de clémence n'a pu décider ton cœur barbare à prendre pitié de nous! Hélas! là on ne parlait que des joies de notre union, que du bonheur de l'hyménée, mensonges que les vents du ciel ont emportés comme un nuage. Et pourtant, c'est moi qui t'ai arraché aux étreintes du trépas, qui t'ai sacrifié mon frère, plutôt que de t'abandonner à l'heure suprême, ô traître! Et pour prix de ce bienfait, je vais être livrée à la dent des bêtes féroces, à la voracité des oiseaux de proie, et, morte, mon corps restera sans sépulture, sans terre qui le recouvre. Quelle lionne a pu t'enfanter? et dans quel antre désert? Quelle mer t'a conçu, t'a vomi du fond de ses eaux écumantes? Quelle Syrte, quelle vorace Scylla, quelle Charybde effroyable t'a donné l'être, à toi qui payes d'un tel salaire la vie, l'heureuse vie qu'on t'a sauvée! Ah! si tu ne pouvais te résoudre à notre hymen, par respect pour les ordres cruels d'un père accablé par l'âge, ne pouvais-tu, du moins, m'emmener dans votre maison? J'aurais été encore heureuse d'être ta servante, ton esclave, de verser sur tes beaux pieds l'onde pure, d'étendre sur ton lit les tapis de pourpre... Mais que fais-je? Pourquoi adresser ces vaines plaintes aux vents? La douleur m'égare; ils sont sourds, insensibles, ils ne peuvent ni entendre mes gémissements ni y répondre!... Nul moyen de fuir! Pas d'espoir! Tout est muet, tout est désert; partout, partout la mort! Du moins mes yeux ne s'éteindront point dans la nuit du trépas, la vie ne quittera point ce corps épuisé par la douleur, sans que je demande aux dieux le juste châtiment de celui qui m'a trahie, sans que j'implore, à ma dernière heure, la foi vengeresse des habitants du ciel. »

On trouve, dans ce monologue, le véritable ton de l'épopée, la couleur même du drame, et c'est un honneur pour Catulle d'avoir si bien rencontré. Cepen-

dant, en matière épique, tous les autres noms s'éclipsent devant celui de Virgile.

Lorsqu'on suit, en sortant de Mantoue, dans la direction du S.-E., la rive droite du Mincio, on rencontre, à trois kilomètres de la ville, le modeste village de Pietola, nommé Andes du temps des Romains. C'est un pays de végétation et de verdure, en contraste avec le désert sablonneux, qui s'étend du pied des monts Euganéens à l'Adige. Les prairies, les saules et les peupliers y annoncent une nature humide et féconde, un paysage fertile, au milieu duquel se dessine la ville de Mantoue, avec ses murailles noires, ses tours angulaires, ses palais crénelés. Le Mincio, au cours lent et tranquille, arrose la campagne environnante, qu'il semble quitter avec regret. C'est dans ce village de Pietola que Virgile (Publius Virgilius Maro) naquit l'an 70 avant l'ère chrétienne. Le père du poète, Virgilius Maro, exerçait, selon les uns, la profession de potier; selon d'autres, celle de cultivateur, vivant honnêtement du revenu de sa ferme, située au bas d'une montagne boisée entre le Pô et le Mincio : terrain pierreux, borné par un marécage couvert de roseaux. La mère de Virgile, Magia ou Maia Polla, était fille d'un bourgeois de Mantoue. Jusqu'à l'âge de seize ans, Virgile séjourne à Crémone, où il reçoit les premiers éléments des connaissances et prend la toge virile. Il se rend alors à Milan pour étudier la médecine, les mathématiques, les sciences et la philosophie, passe par Rome et gagne Naples, où le grammairien Parthenios complète son éducation dans les lettres grecques. Il est à croire que cette variété de notions, amassées dans un seul esprit, n'est pas étrangère aux traditions qui ont fait de Virgile un savant universel, aussi versé dans l'art du vétérinaire que dans la poésie, et même initié aux sciences occultes des magiciens et des sorciers. Ce qu'il y a de certain, c'est que, de retour à Rome, l'an 47, il suit les leçons de Syron, philosophe épicurien, dont les doctrines eurent moins d'influence sur l'intelligence de son élève

que celles de l'école platonicienne, et qu'il demande des conseils au poète Furius Bibaculus, tourné plusieurs fois en ridicule par Horace. Deux ans plus tard, la délicatesse du tempérament de Virgile, entretenue par une grande faiblesse de l'estomac, des maux de tête et de fréquents crachements de sang, l'engage à revenir à Andes, d'autant plus qu'une timidité insurmontable le détournait de l'éloquence et de la vie publique. Il se consacre alors tout entier à la poésie, encouragé déjà par les leçons de Parthenios, qui avait sans doute deviné le génie de son élève.

Ses premiers essais, le *Moucheron*, l'*Aigrette*, la *Cabaretière*, n'ont rien de bien remarquable : il y a pourtant de jolis vers descriptifs dans le *Moretum*. Mais les *Bucoliques*, genre imité de Théocrite, d'après les conseils d'Asinius Pollio, dont le poète était devenu l'ami, le signalent à l'attention des lettrés. Un incident notable le met en relation avec Mécène et Octave. Les biens du père de Virgile, si modestes qu'ils fussent, avaient été compris dans le partage du territoire mantouan, distribués aux vétérans des légions, et ils étaient tombés aux mains d'un certain Clodius. L'intervention des amis du poète auprès du triumvir lui fait restituer son domaine; circonstances dont il a consigné le souvenir dans la première et dans la neuvième *Églogue*. Après la paix de Brundusium (40 avant J.-C.), Virgile, admis dans l'intimité de Mécène, et vivant moitié à Rome, moitié à Andes, fait partie du voyage si spirituellement raconté par Horace (Sat. V, liv. Ier), et qui avait pour but d'aller au-devant d'Antoine, rappelé d'Athènes par Octave. Six ans avaient été donnés aux *Bucoliques;* Virgile en emploie sept à écrire les *Géorgiques*, qu'il compose presque tout entières dans la basse Italie, à Naples et en Sicile. C'était son pays de prédilection. La magnificence réunie des montagnes et de la mer, l'inépuisable fécondité du sol, la variété infinie des horizons, tout ce qu'il ne pouvait rencontrer au milieu des paysages plus sévères et plus sobres de la Cisal-

pine, y venait en aide à l'idée patriotique, qui fait le fond de son chef-d'œuvre. Ce beau poème achevé, Virgile concentre désormais les forces de son génie sur l'*Enéide*, qu'il préparait depuis longtemps. Après onze années de travail, la pensée lui étant venue de faire voile vers la Grèce et l'Asie, afin de donner à son œuvre toute sa perfection, il s'embarque pour Athènes, où il rencontre Auguste, qui revenait d'Orient, et qui le décide à rentrer avec lui en Italie. La maladie de langueur, dont il souffrait, s'étant aggravée, à peine arrive-t-il à Brundusium, d'autres disent à Tarente, qu'il y meurt le 21 septembre de l'an 18 avant J.-C., à l'âge de cinquante et un ans. Il avait demandé que son corps fût transporté à Naples, et son *Enéide* brûlée : Auguste ne voulut accomplir que le premier de ces vœux. On voit, en effet, le tombeau de Virgile dans des jardins plantés au-dessus de la route souterraine qui sert d'entrée au chemin de Naples à Pouzzoles, à travers le Pausilippe : l'*Énéide*, sauvée des flammes, est dans toutes les mains.

Virgile était de grande taille, le teint mat et brun, l'air maladif, mélancolique, les traits délicats, avec quelque chose de champêtre dans la physionomie : sa démarche était gauche, timide, embarrassée, de sorte que les Napolitains, race plaisante et rieuse, l'avaient malicieusement surnommé Parthenias, la demoiselle. Il osait à peine paraître en public. A Rome, il se dérobait à la foule qui voulait lui faire cortège. Un jour qu'il entrait au théâtre, les spectateurs se levèrent pour rendre hommage à son génie : il faillit s'évanouir. On dit qu'il composait lentement, dictant le matin un certain nombre de vers, puis employant le reste de la journée à les corriger, à les réduire, à les polir; imitant, selon le mot qu'on lui prête, *more ursino*, l'habitude de l'ours qui lèche ses petits pour leur donner la forme.

Quel que soit, du reste, le procédé qu'il a pratiqué, Virgile est, sans contredit, le premier des poèteslatins : l'antiquité l'a proclamé tout d'une voix et les temps

modernes souscrivent à ce jugement. Il n'a pas le génie créateur, qui ne se rencontre guère qu'aux époques primitives; mais il se montre penseur plus profond, philosophe plus compréhensif, cœur plus tendre, âme plus rêveuse et plus sensible que pas un des poètes grecs, ses devanciers et ses modèles. Chez lui, la raison s'unit à l'imagination, et les couleurs qu'il emprunte aux autres, il les fond, les combine et les assortit au moyen d'un pinceau, dont la suavité a été rapprochée de celle de Raphaël. Quant à la langue, qui lui sert à exprimer ses sentiments et ses idées, elle est à lui en propre, il se l'est créée, et il en tire des sons d'une harmonie comparée avec raison avec les accords doux et mélancoliques de Mozart. Il ne faut pas croire cependant que Virgile soit étranger à l'énergie, à la mâle vigueur. Non seulement il donne de la chaleur, de la vie, de la passion aux objets, même insensibles, mais il a un souffle, un élan, une puissance, qui l'élèvent et le maintiennent à la hauteur d'Homère et de Sophocle, ses maîtres favoris.

Les trois grandes œuvres de Virgile sont les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Énéide*. D'après le plan que nous nous sommes tracé de subordonner la marche de notre critique à la classification par genres, nous examinons d'abord son épopée.

Énéide. — Dans son essai sur la poésie épique, Voltaire dit ingénieusement que, « si Homère a fait Virgile, c'est son plus bel ouvrage. » Homère, en effet, est le père de toute épopée, et Virgile a puisé à pleines mains dans l'œuvre de son modèle : c'est par centaines que Macrobe met en regard les vers de l'un et de l'autre poète, sans compter que Virgile ne se fait aucun scrupule d'emprunter à tous ses autres ancêtres grecs et latins. Mais ce manque d'originalité individuelle n'empêche pas que Virgile, après Homère, ne soit au-dessus de tous les poètes qui l'ont suivi. L'*Énéide*, même inachevée, est une des œuvres qui

font le plus d'honneur à l'esprit humain. Résumant l'*Iliade* et l'*Odyssée*, elle a de plus le mérite d'être un poème national : elle continue le sillon tracé par Nævius et par Ennius, pour y faire germer une moisson nouvelle. A tort ou à raison, les Romains se prétendaient les descendants d'Enée, père d'Iule, et par conséquent aïeul de la maison des Césars. Virgile tire le plus heureux parti de cette croyance légendaire : du même coup il glorifie la race romaine, en rattachant ce peuple d'aventuriers à la splendeur de Troie, et il légitime, du mieux qu'il peut, l'usurpation d'Auguste, assis sur un trône qu'avaient occupé ses aïeux, et que lui réservait la volonté immuable du Destin. Le cadre où il fait mouvoir les éléments de cette idée, dont l'habileté politique a pour excuse un patriotisme sincère, est simple comme ceux des fictions homériques.

Après la ruine de Troie, qui doit revivre dans Rome, future maîtresse de la Grèce asservie et de l'Asie vengée, Enée, fils de Vénus et d'Anchise, suivi de tous les Troyens échappés à l'esclavage, s'embarque pour l'Italie, où les destins lui ont promis un grand empire. Sept ans de courses errantes le tiennent, lui et ses compagnons, loin du territoire désigné par Jupiter. Enfin, une tempête les pousse des côtes de la Sicile vers celles de l'Afrique, où le poète, usant d'un anachronisme, admis déjà par Nævius, et qui lui sert à produire un drame des plus émouvants, suppose que Didon vient de fonder Carthage. La reine phénicienne retient quelque temps Enée auprès d'elle, mais les dieux parlent, et le héros s'éloigne de Didon, qui se donne la mort. Il arrive en Italie, visite aux Enfers l'ombre de son père, qui lui montre toute sa descendance, et demande au roi Latinus la main de sa fille Lavinia; mais Lavinia est promise à Turnus, roi des Rutules. Les Troyens sont forcés de soutenir une guerre, à laquelle prennent part contre eux divers peuples du Latium et de l'Étrurie. Plusieurs batailles se donnent, sans rien décider. A la

fin, Enée et Turnus conviennent de lutter en combat singulier: le prix du combat est Lavinia; Enée triomphe de son rival. C'est là toute l'*Enéide*, à n'en considérer que l'idée première et le plan général.

Mais une abondante variété de récits et d'épisodes y composent une suite de peintures, traitées avec une perfection qui justifie tous les éloges prodigués au génie de Virgile. De ce nombre sont le récit fait à Didon par Enée de la prise de Troie et de ses aventures sur les mers et dans la Sicile, la rencontre du héros troyen et d'Andromaque en Epire, les jeux célébrés en l'honneur d'Anchise, la descente d'Enée aux Enfers, l'ambassade inutile de Venulus auprès de Diomède, la lutte oratoire de Turnus et de Drancès, la descriptiou du bouclier, où sont gravés les plus grands événements de l'histoire de Rome, l'épisode de Nisus et Euryale, analysé avec une émotion communicative par Bernardin de Saint-Pierre dans ses *Harmonies fraternelles*, celui de Lausus et Mézence, une des compositions les plus originales du poète latin, enfin celui de Camille, empreint de grâce et de touchants regrets. A ces qualités éminentes, soutenues par un style de la plus rare valeur, il ne faut pas manquer d'ajouter l'emploi du merveilleux, habilement adapté à l'époque lointaine des faits racontés par l'*Enéide*, et si ingénieusement manié, que Virgile semble plutôt un croyant qu'un artiste. Aussi les Romains furent-ils si vivement frappés de l'apparition de ce chef-d'œuvre, que Properce le salua de cette exclamation enthousiaste : « Faites place, écrivains de Rome; faites place, écrivains grecs; il naît je ne sais quoi de plus grand que l'*Iliade!* » La postérité, sans aller si loin, accorde à chacun la part qui lui est due, et met Virgile entre Homère et Dante : c'est une trinité de génies.

III

POÉSIE DRAMATIQUE

1° Tragédie : Jules-César, L. Varius, Ovide, Asinius Pollio, Mécène, Auguste. — 2° Comédie : Melissus, Valgius, Calpurnius. — 3° Mimes : Ch. Mattius, Laberius. — P. Syrus.

Poésie dramatique. — Le drame régulier ne sort guère du passé et des imitations grecques. On joue et on applaudit les pièces d'Ennius, de Pacuvius, d'Accius, de Plaute et de Térence, auxquelles font concurrence quelques œuvres nouvelles. Le Romain, en effet, a le souffle tragique et une heureuse audace, mais il n'est pas assez travailleur pour en bien user. Le théâtre purement littéraire ne lui plait qu'à demi. Il préfère le plaisir des yeux à celui des oreilles. Des décors voyants, un costume violet, des girafes, des éléphants blancs, des pugiles et des funambules, semblent avoir le privilège exclusif de ravir la foule. La pièce, suivant le témoignage attristé d'Horace, a l'air d'un conte fait à un âne sourd, tandis que la toile demeure baissée pendant quatre heures et plus, pour voir défiler des bataillons de fantassins, des escadrons de cavaliers, des chars, des litières, des fourgons, des vaisseaux même, avec des rois vaincus, les mains liées au dos et marchant derrière la pompe triomphale. Que peut faire avec un pareil public le poète, qui s'est donné pour mission de serrer le cœur, de l'irriter, de l'apaiser, de le remplir, en un mot, du doux effroi que doit inspirer la tragédie ? Il n'a garde de s'y aventurer. Cependant quelques écrivains protestent par leurs œuvres contre le faux goût du jour.

1° *Tragédie.* Jules-César, dans sa jeunesse, écrit une tragédie d'*Œdipe*, imitée sans doute de Sophocle. Lucius Varius compose un *Thyeste*, que Quintilien

compare à ce que les Grecs ont de meilleur. Selon le même critique, la *Médée* d'Ovide montre tout ce que ce poète aurait pu faire, s'il eût su modérer son génie, au lieu de lui donner une trop libre carrière. Il en reste ce vers, demeuré célèbre :

« *Servare potui, perdere an possim rogas ?*

J'ai pu le sauver, et tu me demandes si je puis le perdre ? »

On ne sait pas le titre des tragédies d'Asinius Pollio, mais il est certain que cet ami d'Antoine et d'Octave, ce protecteur zélé de Virgile et d'Horace, fut aussi bon poète tragique qu'habile orateur et historien distingué. Mécène, au dire de Sénèque, qui raille son style ampoulé, composa une tragédie intitulée *Prométhée*. On y lisait ce vers :

« *Ipsa enim altitudo attonat summa.*

L'élévation même attire la foudre sur les sommets. »

Auguste s'était lancé avec enthousiasme dans la confection d'un *Ajax*, mais il effaça cette pièce, mécontent du style. « Où en est votre Ajax ? lui demandait-on. — Il a péri, dit-il, frappé de l'éponge. »

2° *Comédie*. La faiblesse de la comédie latine, après Plaute, Cæcilius et Térence, est un fait que tous les critiques ont successivement regretté. Nous ne mentionnons donc que pour mémoire, durant cette période, les noms de Melissus, de Valgius et de Calpurnius. C. Melissus, de Spolète, affranchi de Mécène et bibliothécaire d'Auguste, écrivit des pièces dites *Trabées*, à cause de la robe de couleur pourpre (*trabea*), dont ses personnages étaient revêtus. Il n'en reste que le souvenir. On a recueilli quelques vers d'un *Actéon* de Valgius, qu'il ne faut pas confondre avec le poète T. Valgius Rufus, ami d'Horace et de Tibulle.

On cite également une pièce intitulée *Phronesis*, attribuée à un certain Calpurnius, différent du poète sicilien, qui s'essaya dans le genre bucolique au déclin de la littérature romaine.

3° *Mimes*. Les mimes (μιμεῖσθαι, imiter, contrefaire, μῖμος, imitateur) sont d'invention dorienne. On en attribue la forme littéraire à Sophron de Syracuse, qui se plut à voiler une vérité sérieuse sous un masque jovial et railleur. Les Romains, moins déliés, assaisonnèrent de gros sel, de plaisanteries épicées ou de farces indécentes, les scènes dans lesquelles l'acteur, demi-masqué, coiffé d'un bonnet de fourrure, comme les fous, et affectant des allures grotesques, tournait en ridicule, par une pantomime expressive, plutôt que dans un dialogue suivi, les vices et les travers des particuliers. Il y avait des mimes tragiques et des mimes comiques : l'acteur Pylade excellait dans le premier genre, et son rival Bathylle dans le second.

Trois poètes, entre autres, se distinguent dans la composition de ces pièces. Cn. Mattius, Decimus Laberius et Publius Syrus.

Cn. Mattius, ami de Jules-César et de Cicéron (40 ans avant J.-C.), homme d'esprit et de savoir, traducteur de l'*Iliade*, écrivit des mimiambes, à la façon d'Hipponax, c'est-à-dire en vers scazons ou boiteux, parce qu'ils admettent un spondée au sixième pied. Mais ce qui faisait surtout l'originalité de Mattius, c'est qu'il était plein d'adresse à forger des mots harmonieux et à leur donner un tour neuf, expressif. Ainsi, il parle de tapis « enivrés de teinture », du soleil « rajeunissant sa lumière » des « amertumes de la vie adoucies par la raison », sans que son style manque aux lois de la construction latine et à la précision du sens que la langue impose aux mots.

Decimus Junius Laberius (50 ans avant J.-C.), chevalier romain, est auteur d'une quarantaine de mimes, dont on a conservé les titres. Son style, imprégné d'une âpreté rude et mordante, pénétrait à fond ceux

contre lesquels il décochait ses traits. Il est probable qu'il avait irrité César. Aussi le dictateur, durant les fêtes de son triomphe, le contraignit-il à monter sur la scène, au prix de cinq cent mille sesterces et à jouer lui-même dans ses mimes. Laberius s'exécuta, la mort dans l'âme, mais son indépendance retrouva toute sa fierté moqueuse dans le prologue de sa pièce, chef-d'œuvre de persiflage et de douloureuse protestation, conservé par Macrobe dans ses *Saturnales*.

« Nécessité, dont tant de mortels ont voulu, dont un si petit nombre a pu éviter le choc et les traverses, où m'as-tu fait déchoir au déclin de ma vie? Jamais nulle sollicitation, nulle largesse, nulle crainte, nulle violence, nulle autorité n'a pu, dans ma jeunesse, me faire déchoir de mon rang; et me voilà, dans ma vieillesse, renversé sans peine par la voix d'un homme excellent, à l'âme clémente, au langage plein de douces flatteries et de caresses. Et de fait à qui les dieux n'ont pu rien refuser, qui souffrirait que moi, simple mortel, j'oppose un refus? Moi donc, après deux fois trente ans passés sans flétrissure, sorti de mes Pénates, chevalier romain, j'y rentrerai mime! Ah! j'ai vécu un jour de plus que je n'aurais dû vivre. Fortune, excessive dans le bien et dans le mal, si c'était ton caprice de briser la cime florissante de ma renommée et de ma gloire littéraire, pourquoi, lorsque verdoyait la vigueur de mes muscles et que je pouvais plaire au peuple et à un si grand homme, ne m'as-tu pas courbé pour me cueillir sur ma tige flexible? Aujourd'hui où m'abaisses-tu? Qu'apporté-je à la scène? La beauté du visage? Le digne maintien du corps? L'énergie de l'âme ou le son agréable de la voix? Comme le lierre en grimpant tue les forces de l'arbre, ainsi me tue la vieillesse sous l'étreinte des ans. Semblable à un tombeau, je n'ai plus rien qu'un nom. »

Rollin dans son *Traité des études* (Livre III, chap. I, art. II), n'a pas dédaigné de critiquer et de traduire cette « pièce d'un goût exquis », et de faire ressortir la juste douleur du poète de s'être déshonoré

par une lâche complaisance pour le prince. Cependant il est bon de remarquer que Laberius n'épuisa pas, dans le prologue de son mime, les flèches dirigées contre son persécuteur. Au cours même de la pièce, il revient à la charge et renouvelle sa vengeance. Sous le costume d'un esclave nommé Syrus, qui, meurtri de coups, se dérobe à son maître : « C'en est fait, Romains, s'écrie-t il, nous avons perdu la liberté ! » Et bientôt après il ajoute :

« Il faut qu'il craigne tout le monde celui que tout le monde craint ! »

A ces mots, le peuple entier tourne les yeux vers César, dont on se plaît à voir le despotisme lapidé par cette grêle de traits blessants. Cependant Laberius n'eut pas la consolation d'être le premier des mimes. La représentation achevée, César, pour se venger, accorda la palme à Publius Syrus, et simplement un anneau d'or à Labérius. Celui-ci allant se rasseoir au banc des chevaliers et n'y trouvant point de place, Cicéron lui dit au passage : « Je te recevrais bien, si je n'étais assis à l'étroit. » Alors Laberius : « Je m'étonne que tu sois à l'étroit, vu ton habitude d'être assis sur deux sièges. » Bonne réponse à l'âme irrésolue, qui avait hésité longtemps entre César et Pompée !

Le mimographe Publius Syrus était un esclave né en Syrie, comme l'indique son nom. Affranchi par son maître, patricien de la famille Clodia, il tempéra par des sentences morales le cynisme de ses pièces, unissant, dans un singulier mélange, la sagesse pratique d'un philosophe à la crudité licencieuse d'un poète satirique. Ces sentences, au nombre de huit ou neuf cents, jetées séparément dans le moule d'un seul vers, composent un recueil alphabétique très-intéressant. Beaucoup d'auteurs chrétiens, entre autres La Bruyère, ont fait leur profit de cette morale païenne.

IV

POÉSIE DIDACTIQUE

Lucrèce, *De la nature*. — Cicéron. — Cornelius Severus. — Virgile, *Géorgiques*. — Horace, *Art poétique*. — Ovide, *Métamorphoses, Fastes*. — Gratius de Falèries. — Germanicus. — Æmilius Macer. — Manilius.

Lucrèce. — Les Romains, race réfléchie, mais positive, agissante, et conséquemment plus portée à obéir aux impulsions directes de la raison qu'aux combinaisons ingénieuses des théories, plus disposée à l'application immédiate du fait qu'à la recherche spéculative des principes, ne se livrent à l'étude de la philosophie proprement dite que sous l'influence de la Grèce. L'état moral de la République, à la veille du principat, donne un accès facile aux doctrines d'Epicure. L'Italie soumise, Carthage et Corinthe anéanties, la Macédoine et la Syrie réduites en provinces, l'Asie et ses trésors offerts en pâture à la cupidité des conquérants, l'essor donné à l'ambition des partis, dont les chefs et les soldats, affamés d'or et de débauches, n'ont plus souci ni de la loi, ni de la discipline, ni de la vie des citoyens; qu'est devenue Rome républicaine, éprise de liberté et prodiguant son sang pour la patrie? Les légions sont à qui les paye, à Marius, à Sulla, à Pompée, à César, le peuple à qui l'achète, le pouvoir à qui le prend. Aussi le sentiment de l'équité n'étant plus qu'une fiction, la crainte des dieux qu'une faiblesse, la morale énervante de l'intérêt remplace-t-elle celle de l'honnête et du devoir; l'égoïsme supprime l'héroïsme, et la doctrine du plaisir règne désormais en souveraine dans la patrie des Decius et des Regulus. On ne peut mieux voir, que dans le poème de Lucrèce, l'expression de cet abaissement des âmes, érigé en système d'autant plus dangereux, que la rudesse même de la forme poétique lui prête plus d'énergie et de couleur, et que

la froideur du matérialisme épicurien se rajeunit et s'échauffe aux rayons d'un véritable génie. Telle est en effet, la puissance du poème *De la Nature*, que les subtilités des théories atomistiques et des images représentatives, les analyses contestables des perceptions sensibles, les explications du mouvement mécanique des atomes dans le vide, les assertions relatives à l'âme périssable et mortelle, l'affirmation absolue que le sacrifice, l'abnégation et le devoir sont de vains noms, que les dieux ne sont point, que le souverain bien consiste dans la satisfaction des appétits et des désirs corporels, et que, par suite, le criterium de la morale est l'utilité, toute cette doctrine, malsaine dans son principe et dans ses conséquences, revêt sous la plume de Lucrèce un charme, qui serait redoutable, si le bon sens, se fondant sur les contradictions mêmes de l'auteur, n'en faisait prompte justice.

Titus Lucretius Carus naquit à Rome l'an 95 avant l'ère chrétienne. On a remarqué qu'il est, avec Jules César, le seul homme de lettres que la ville de Rome ait produit. Chevalier romain, en passe d'arriver aux honneurs, il semble s'être confiné volontairement dans la vie philosophique et littéraire, échappant ainsi aux luttes sanglantes de la guerre civile et concentrant en lui-même la douleur d'une âme indignée et les tristesses qui, par instants, se font jour dans ses vers. Ami de Cicéron, qui, dit-on, retoucha son poème, et de C. Memmius, auquel il le dédia, Lucrèce mourut, à quarante ans, dans un accès de folie, causée, dit-on, par un philtre que lui avait fait boire Lucilia, sa femme ou sa maîtresse.

Le poème *De natura rerum*, de la Nature, imité du Περὶ φύσεως d'Empédocle, et dédié à Memmius, se divise en six chants. Le premier s'ouvre par une brillante invocation à Vénus, déesse de la fécondité et de la vie, et divinité nationale des Romains. Le poète expose ensuite le but de son œuvre : chanter la nature émergeant du chaos et combattre la superstition en « revêtant sa pensée de toutes les saveurs de la muse, comme les

médecins qui, voulant donner aux enfants un breuvage amer, commencent par enduire les bords du vase de la douce et blonde liqueur du miel; puis l'enfant, âge sans défiance, que ses lèvres trompent, boit la coupe amère de l'absinthe, et devient dupe sans être dupé. » Suit alors le vigoureux tableau du sacrifice d'Iphigénie, que termine le cri célèbre : « Tant la superstition a pu conseiller de forfaits ! » Ce plan établi, Lucrèce constate la grande difficulté qu'il éprouve à faire passer dans la langue latine, encore pauvre et bornée, les finesses délicates et les termes techniques de la philosophie grecque, ses tours heureux, ses images brillantes; l'importance du but lui donne du cœur à tenter l'entreprise, et il entre dans son sujet. Pour lui, la base de toute étude réfléchie de la nature, c'est que la «divinité même ne peut tirer l'être du néant et que rien n'y peut rentrer : d'où il suit que la matière et l'espace existent seuls dans la nature, qui n'a point de centre, et qui est infinie comme eux». On comprend tout ce qu'il y a de sec et d'aride dans cette démonstration, plus conjecturale que précise. Mais le talent de Lucrèce est d'y semer des tableaux pleins de grâce, de naturel et de fraîcheur.

Semblable mérite recommande le second chant, qui s'ouvre par un morceau de la plus éclatante beauté :

» Il est doux, quand les vents troublent les flots de la grande mer, de voir du rivage le grand péril d'autrui; non que les angoisses de personne soient un heureux plaisir, mais parce qu'il est doux de voir des maux dont on ne souffre point. Il est doux aussi de regarder les grandes batailles qui se livrent dans la plaine, sans prendre part au danger. Mais le comble de la douceur, c'est d'occuper, dans toute leur force, les espaces sereins, construits par la doctrine des sages, de regarder à ses pieds les autres mortels, de les voir errer çà et là, cherchant, épars, la route de la vie, luttant de génie, rivalisant de noblesse, travaillant jour et nuit, avec une constance laborieuse pour arriver à une haute fortune et pour s'emparer du pouvoir. O misérables âmes de l'humanité! ô

cœurs aveugles! Dans quelles ténèbres, dans quels dangers se passent les courts instants de la vie! On ne voit donc pas que la nature ne crie, ne réclame qu'une chose? Un corps exempt de souffrance, une âme jouissant de douces sensations, affranchie des soucis et de la crainte. »

L'auteur expose alors l'essence, la modification et le mouvement de la matière, le mécanisme de la vie chez les êtres animés, la variété infinie des mondes, leur formation simultanée ou successive, leur future destruction et la jeunesse éternelle de l'univers, entretenue par cette destruction même. Parmi les digressions ou les descriptions de ce chant, il en est une où l'auteur met en évidence, avec une exactitude et une sensibilité parfaites, l'instinct qui porte les animaux à se reconnaître.

« Souvent, près des autels des dieux, parés pour le sacrifice, un jeune taureau tombe immolé devant le marbre où fume l'encens, et exhale de sa poitrine un fleuve de sang qui bouillonne; la mère, qui ne l'est plus, parcourt les verts pâturages, laissant sur la terre la creuse empreinte de ses pieds fendus; ses regards visitent tous les lieux d'alentour, cherchant à voir quelque part le petit qu'elle a perdu; elle remplit de ses plaintes le bois à l'épais feuillage; elle demeure là, puis elle revient sans cesse visiter l'étable, frappée du regret fixe de son nourrisson. Ni les tendres saulaies, ni l'herbe fortifiée par la rosée, ni les ruisseaux, coulant à pleines rives, ne peuvent distraire son âme, ni détourner sa soudaine douleur; ni la vue d'autres jeunes taureaux, sur les riants pâturages, ne peut lui faire illusion et alléger ses regrets, tant l'objet qu'elle cherche lui est propre et connu! »

Voltaire disait du troisième chant de Lucrèce : « C'est un chef-d'œuvre de raisonnement; l'auteur disserte comme Cicéron, et il s'exprime quelquefois comme Virgile. » Il ajoutait, dans une lettre adressée à la marquise du Deffant, le 13 octobre 1759 : « Je mettrai, si je vis, ce troisième chant en vers, ou je ne

pourrai ». Il paraît que Voltaire ne le put pas, puisqu'il vécut encore près de vingt ans après cette promesse. C'est que, à dire vrai, la traduction de ce chant n'est pas chose facile. Le poète, après une belle invocation à Epicure, dont le génie créateur a déposé dans ses écrits « des vérités précieuses comme l'or, et dignes d'une vie éternelle », résume la matière des deux chants précédents et annonce qu'il va rechercher la nature de l'âme. L'âme, suivant lui, est une partie réelle du corps, un composé de l'esprit et de l'intelligence, qui en sont cependant distincts. Unie au corps, elle périt avec lui. N'allons pas croire pourtant à la disparition de toute sanction morale : les supplices qu'on raconte des Enfers, Tantale, Tityos, Sisyphe, les Danaïdes, Cerbère, les Furies, le Tartare, tout cela se trouve dans la vie : c'est la conscience elle-même, qui, se faisant le bourreau du criminel, lui déchire le cœur de ses traits et le perce de ses aiguillons.

« Il faut donc se dire parfois à soi-même : Le bon Ancus a fermé les yeux à la lumière, lui qui valait beaucoup mieux que toi, méchant. Et puis nombre de rois et de puissants sont morts, qui commandèrent à de grandes nations. Celui même qui s'ouvrit jadis une route à travers la mer immense, qui apprit à ses légions à cheminer au-dessus de l'abime salé, et qui brava, en insultant aux flots, les murmures de l'Océan, a fermé ses yeux et répandu son âme hors de son enveloppe mortelle. Scipion, ce foudre de guerre, l'horreur de Carthage, a livré ses ossements à la terre, comme s'il était le plus vil des esclaves. Ajoute les inventeurs des sciences et des arts, les compagnons des vierges de l'Hélicon, parmi lesquels Homère, tenant le sceptre en main, s'est endormi du même sommeil que les autres. Démocrite, averti par une mûre vieillesse que les ressorts de son âme commençaient à s'user, alla de lui-même offrir spontanément sa tête à la mort. Épicure a disparu, après avoir fourni la carrière brillante de la vie, lui qui surpassa le genre humain par son génie, et qui éclipsa toutes les étoiles, comme le soleil prenant l'essor dans les régions de l'éther. Et toi, tu balances, tu

t'indignes de mourir, toi dont la vie est presque déjà morte, quoique vivant et voyant; qui consumes dans le sommeil la plus grande partie de ton existence, qui dors, même en veillant, qui ne cesses de voir des songes, et qui portes une âme en proie aux soucis et aux vains effrois; toi qui ne peux trouver la cause de ton mal, lorsque, enivré de mille tourments, tu te sens dévoré par le malheur et que tu erres au gré des incertitudes de ton âme flottante et égarée? »

Le quatrième chant est la continuation du troisième. Malgré un certain nombre d'hypothèses, l'analyse des éléments propres à la sensibilité a un fonds de vérité incontestable, qu'elle tient d'une application juste de l'observation. Tout ce qui a trait aux impressions faites sur les cinq sens par les objets extérieurs est d'un grand intérêt. Voilà pourquoi ce chant, moins riche en tableaux que les précédents, a néanmoins des passages remarquables de style et pleins de curieux détails. On y trouve, vers la fin, sur les illusions de l'amour, un morceau que Molière, qui, dit-on, avait traduit tout Lucrèce, a conservé et transporté dans le second acte du *Misanthrope.*

« La passion aveugle les hommes, et ils prêtent des perfections aux femmes qui en sont le moins pourvues. Nous voyons les méchantes et les laides faire leurs délices et recevoir les plus grands hommages. La noire est « couleur de miel », la malpropre, exhalant une mauvaise odeur, une « beauté négligée »; la louche, une « petite Pallas »; la maigre, sèche comme un bois « une gazelle » ; la naine à l'état d'avorton, « une des Grâces », un ensemble piquant; la grande, au port gigantesque, « un phénomène » plein de majesté; la bègue, qui ne dit mot, « grasseye avec délicatesse » ; la muette « garde une honnête pudeur » ; la bouillante, jalouse, bavarde est « une flamme »; on donne le nom de « bijou délicat » à celle qui se consume de maigreur, et de « frêle » à celle qui se meurt de phtisie. La forte, à la gorge puissante, c'est Cérès aimée de Bacchus; la camuse est une Silène, une Satyre; celle aux lèvres épaisses, « un baiser ».

Ainsi du reste ; je n'en finirais pas, si j'essayais de dire toutes les illusions de l'amour. »

Le cinquième chant débute par un magnifique éloge d'Epicure : « ce n'est pas seulement un sage, c'est un dieu, pour avoir trouvé le premier cet admirable plan de conduite, auquel on donne le nom de *sagesse*, et, par cet art vraiment divin, arraché les hommes aux flots et aux ténèbres, pour les placer au milieu du calme et de la lumière ». Lucrèce, combattant alors tous les systèmes religieux, qui voient dans l'univers une création de la divinité, l'effet d'une cause première, établit en principe que le monde est une œuvre du hasard, composée de parties qui se sont rangées selon les lois de la pesanteur, exposée à toutes les révolutions des astres et bouleversée, à diverses époques, par des catastrophes, qui en ont anéanti les peuples et renouvelé la face. A l'origine, la terre, recélant dans son sein tous les germes d'une fécondité inépuisable, enfante les plantes, les arbres, les oiseaux, et, se revêtant elle-même de verdure et de fraîcheur, étale sa magnificence primitive. C'est alors que naît l'homme.

« L'enfant, dit Lucrèce, semblable au matelot lancé hors des vagues cruelles, gît à terre, nu, sans parole, dénué de tous les secours de la vie, dès l'instant où la nature le produit avec efforts des entrailles de la mère aux horizons lumineux du ciel : il remplit de vagissements lugubres le lieu de sa naissance, et il a raison, puisqu'il lui reste dans la vie à traverser tant de malheurs ! »

Initié à l'existence par des cris et par des larmes, l'homme mène d'abord une vie incertaine et sauvage, balbutiant avec peine sa pensée, en proie aux violences du plus fort, jusqu'à l'heure où l'ordre et la liberté s'établissent sous l'empire de la justice et de la loi. A ces conquêtes s'ajoutent la naissance des premiers arts et les découvertes de l'industrie, filles du progrès et mères de la civilisation.

C'est Athènes qui est le foyer de la sagesse antique, personnifiée dans Épicure, dont un nouvel éloge ouvre le sixième chant. Après quoi, l'auteur passe en revue les phénomènes célestes, qui sont, à ses yeux, la principale source de la superstition parmi les hommes. Il développe longuement les causes du tonnerre, des éclairs, de la foudre, et conclut de ces explications que ce n'est pas Jupiter qui lance les feux du ciel au milieu des nuages, mais que ce phéuomène est produit par des vapeurs inflammables, qui s'allument naturellement dans l'atmosphère. De la foudre il passe aux trombes; et, après avoir traité de la formation des nuages, de la pluie et de l'arc en ciel, il recherche les causes des tremblements de terre, explique pourquoi la mer ne déborde jamais, d'où viennent les éruptions de l'Etna, les crues périodiques du Nil et les exhalaisons minérales, dont la vapeur donne la mort aux hommes, aux quadrupèdes et aux oiseaux. Entrant ensuite dans de curieux détails sur quelques phénomènes physiques et sur la vertu attractive et communicative de l'aimant, il parle enfin des maladies contagieuses et pestilentielles, et termine ce morceau par la description de la peste qui ravagea l'Attique, la seconde année de la guerre du Péloponèse, et dont Thucydide, dans le deuxième livre de son histoire, a fait une peinture si exacte et si saisissante.

Tel est le poème de Lucrèce. A considérer cette œuvre sous le rapport du style, le poète latin, observateur et peintre, sait tracer d'une main ferme des tableaux fidèles, animés, vivants; et, bien que ses couleurs aient une rudesse imputable à l'absence des nuances, à la disette des tours et des ressources d'un idiome encore enfant, il puise dans l'énergie de sa conviction des images fortes, neuves, rehaussées par l'application de formes concrètes à l'exposé d'ingénieuses abstractions. Comme physicien, Lucrèce a le mérite particulier d'avoir mêlé à des erreurs inséparables de la faiblesse et de l'extension limitée de ses investigations scientifiques, un certain nombre de

vérités, dont la révélation est due au hasard ou au génie des temps modernes. Comme philosophe, il tombe sous le coup de la révolte du bon sens et de la liberté morale contre les affirmations sensualistes d'un épicurisme corrupteur, il mérite la flétrissure que Plutarque infligeait à Épicure, lorsqu'il s'écriait : « Supprimer les espérances placées dans les dieux et dans leur bonté, c'est faire que tout devienne ténèbres. L'âme, née pour la contemplation, ne désire plus apprendre ; née pour agir, elle n'a plus de noble ambition. Ses jouissances se concentrent dans un cercle des plus étroits, celui du plaisir. La nature humaine est dégradée, du moment qu'échapper au mal est le souverain bien ».

Cicéron (Marcus Tullius Cicero), l'un des plus grands génies de l'antiquité romaine, naquit, dans une villa située près d'Arpinum, le 3 janvier de l'année 107 avant Jésus-Christ. Sa famille, dit-on, descendait de celle du roi Tullus Hostilius. Son père était chevalier ; sa mère se nommait Helvia. Envoyé à Rome avec son frère Quintus, qui joue un rôle des plus honorables dans l'histoire de cette période, le jeune Marcus Tullius étudia avec ardeur la poésie, l'éloquence, le droit civil et la philosophie, auxquels il est initié par des maitres habiles, grecs ou latins. Homme nouveau, puisque son père n'avait exercé aucune magistrature, les étonnantes qualités de son esprit, avide de connaissances et de gloire, le signalent dès lors à l'attention publique. Après avoir servi dans l'armée et assisté à la bataille de Nola, il débute au barreau par des succès. A vingt-six ans, il gagne le procès criminel intenté à Sextus Roscius d'Amérie par Chrysogonos, favori de Sulla (91). Craignant que ce triomphe judiciaire n'ait irrité contre lui le dictateur, Cicéron part pour la Grèce et pour l'Asie et séjourne à Athènes et à Rhodes. Après une absence de deux ans, il revient à Rome, tout imbu des idées et de la langue grecques, est nommé questeur en Sicile (76), où il découvre le tombeau d'Archimède, et ensuite édile curule (71).

C'est alors qu'il poursuit Verrès, que défendait Hortensius. En 68, nommé préteur, il monte pour la première fois à la tribune (Rostra) afin d'appuyer la proposition de Manilius en faveur de Pompée. Cinq ans après sa préture, il est élu consul (68), déjoue la conjuration de Catilina, dont il fait étrangler les complices dans le Tullianum, et est appelé *Père de la patrie*. Les triumvirs César, Pompée et Crassus l'ayant écarté des affaires publiques et sacrifié au tribun Clodius, il est envoyé en exil (58); puis, après un court séjour en Grèce, rappelé, grâce à l'entremise de Pompée, et, reçu à Rome avec les plus grands honneurs, il est préposé au gouvernement de la Cilicie, où il déploie une remarquable activité administrative et militaire. Pendant la domination souveraine de César, il se retire dans ses maisons de campagne de Puteoli et de Tusculum, et s'y occupe presque uniquement de science et de philosophie. Après la mort du dictateur, il se trouve de nouveau mêlé aux affaires publiques et prend parti pour Octave, qui se joue de lui et le livre à la haine implacable d'Antoine, contre lequel il avait écrit ses quatorze *Philippiques*. Porté sur la liste des proscrits, il essaye de fuir de sa villa de Formies, mais sa litière est arrêtée, et il est égorgé par Popilius Léna, qu'il avait sauvé jadis d'une accusation capitale. Sa tête et ses mains coupées furent portées à Antoine, qui les fit attacher à la tribune aux harangues.

Le nom même de Cicéron est la personnification de l'éloquence latine, et nous verrons plus loin les titres du grand orateur à la gloire, qu'il s'est acquise dans l'art d'émouvoir les passions et de produire la conviction à l'aide de la parole. Pour le moment, nous le considérons comme poète. Dès sa jeunesse, il s'était fait une réputation par ses poésies, mais elle fut effacée par les œuvres de Lucrèce, de Virgile et d'Horace, ses amis ou ses disciples. Le mérite des vers de Cicéron consiste surtout dans la facture; il y met de l'élégance et de l'harmonie, quand il imite ou quand il produit. Il produit peu, du reste. Dans les fragments qui

restent de ses œuvres poétiques, on trouve des morceaux empruntés à Æschyle, à Sophocle, à Euripide. Sa traduction des deux poèmes d'Aratus de Soli, les *Phénomènes* et les *Pronostics*, a des vers heureux, que n'a point dédaignés Virgile, mais il est faible dans son poème *Sur son consulat*, dont le vers :

Cedant arma togæ, concedat laurea linguæ

a plus de renommée que de mérite, et dont l'autre vers :

O fortunatam natam me consule Romane,

O Rome fortunée,
Sous mon consulat née,

a été justement tourné en ridicule par Juvénal. Où Cicéron a une véritable valeur, un souffle homérique et une vigueur comparable à celle de Lucrèce, c'est dans le combat du serpent et de l'aigle, fragment de son *Marius* :

Là, soudain, le satellite ailé de Jupiter qui tonne au ciel, se sent blessé par la morsure d'un serpent sorti du tronc d'un arbre ; mais il le tient sous lui, transpercé de ses serres cruelles : le reptile, à demi mort, se redresse, et agite son cou aux reflets chatoyants : l'aigle le déchire dans ses replis, le met en sang avec son bec ; puis, sa colère assouvie et ses âcres douleurs vengées, il le rejette expirant, en précipite les tronçons dans les flots, et s'élance du coucher du soleil aux régions étincelantes de son lever. Marius l'a vu prendre son vol d'une aile rapide et glisser dans l'espace : interprète de la volonté divine, il voit l'heureuse annonce de sa gloire et de son retour : le Père des dieux lui-même, Jupiter, tonne à gauche dans le ciel, et confirme l'augure éclatant, donné par l'aigle. »

La mort de Cicéron a trouvé un éloquent vengeur dans le poète Cornelius Severus, homme de cœur et de talent, qui exprima en vers énergiques les senti-

ments des honnêtes gens, devant le sanglant trophée élevé par la cruauté du triumvir. Severus, auquel on attribue un poème didactique intitulé *Ætna*, est l'auteur d'un autre poème, *Bellum Siculum*, la guerre de Sicile, où se trouve ce fragment célèbre :

« Les bouches, presque vivantes encore, d'hommes au cœur magnanime, furent étalées sur les rostres qu'ils s'étaient appropriés ; mais toutes disparurent devant l'image de Cicéron assassiné ; on eût dit qu'elle était seule. Alors reviennent à la mémoire et les grands actes du consul, et les serments des conjurés, et la découverte du complot, et la répression du sacrilège des patriciens, et le châtiment de Cethegus, et Catilina précipité du haut de ses rêves scélérats. Faveur de la foule, assemblées populaires, années comblées d'honneurs, à quoi lui avez-vous servi ? à quoi toute une vie consacrée à de saints travaux ? Un seul jour a tranché cette gloire civique, et, frappée de deuil, l'éloquence latine a été réduite à un triste silence. L'unique appui jadis et le salut des accusés, tête d'élite et gloire éternelle de la patrie, vengeresse du Sénat, du forum, des lois, de la religion et de la toge, la voix, dévouée à tous, s'est tue, pour jamais étouffée sous des armes cruelles. Ce visage défiguré, ces cheveux blancs, souillés de sang par une main sacrilège, ces mains sacrées, instruments de tant de travaux, ont été foulés aux pieds superbes d'un citoyen insolent, qui n'a pas vu derrière lui les destins changeants et les dieux ! Antoine, dans la durée des âges, n'expiera jamais ce forfait. La victoire des champs de l'Emathie s'était montrée clémente pour Persée, pour toi, cruel Syphax, et pour Philippe, notre ennemi ; les outrages ont épargné Jugurtha, traîné en triomphe, et le farouche Hannibal, victime de notre colère, a emporté sous les ombres du Styx ses membres inviolés. »

Le modèle achevé de la poésie didactique, chez les anciens, ce sont les *Géorgiques* de Virgile. Les premiers Romains avaient honoré et pratiqué l'agriculture, qui était pour eux un noble moyen d'existence et un apprentissage de la vie des camps. Rome allait chercher à la charrue les dictateurs, qui la sauvaient

et qui revenaient labourer leurs champs de leurs mains triomphales. Ces mœurs agrestes avaient maintenu la république grande et forte. Mais le fléau des guerres civiles, en se répandant sur l'Italie, avait détruit les cultures et les cultivateurs. La politique d'Auguste, secondée par la clairvoyance de Mécène, fit appel au génie de Virgile, pour ranimer chez les Romains ce salutaire amour de la vie rustique, qui avait fait les Cincinnatus, les Decius, les Regulus, les Caton, et que Terentius Varron essayait de ranimer par ses ouvrages sur l'agriculture. De là naquit le poème des *Géorgiques,* composition enchanteresse, chef-d'œuvre accompli. C'est la vérité prise sur le fait et coulée dans un moule impérissable. Connaissances techniques d'une exactitude merveilleuse, peintures vives et colorées des choses grandes ou petites, impression des beautés champêtres profondément ressenties, tableaux larges et saisissants, observations justes, minutieuses, des phénomènes de la nature familiers aux laboureurs, succession méthodique et finement graduée des objets offerts en spectacle, style clair, châtié, d'une harmonie constante, toujours animé par la chaleur du sentiment et pénétré d'une douce mélancolie; telle est la réunion de qualités qui rend Virgile supérieur à Hésiode, son modèle, et qui l'égale à Lucrèce, son rival. Seulement Lucrèce a élevé un monument au génie philosophique de Rome, tandis que Virgile a doté sa patrie d'une œuvre passionnée et vivante, où l'Italie tout entière respire encore sous les regards curieusement émus du voyageur.

Les *Géorgiques* se divisent en quatre chants : elles sont dédiées à Mécène; les premiers vers en indiquent le plan d'un trait net et précis.

« Qui rend les moissons fécondes, sous quel astre, Mécène, convient-il de remuer la terre et d'unir la vigne aux ormeaux, quels soins donner aux bœufs et à l'élevage des troupeaux, et quelle vigilance appliquer aux abeilles économes; voilà ce que je me dispose à chanter. »

Après cette esquisse complète dans sa brièveté, le poète commence. Le premier livre traite des moissons, du labourage, des instruments aratoires et de la météorologie agricole; mais sur l'apparente aridité des détails s'épanouit une charmante variété de tableaux et d'effets pittoresques. Le paysagiste et le poète s'y donnent la main. La fin est un magnifique épisode relatif à la mort de César et à l'avénement d'Auguste.

Le second livre est consacré à l'arboriculture, notamment aux soins que réclament la vigne et l'olivier. On y lit une magnifique description de l'Italie, où le cœur de Virgile vibre d'une affection fièrement filiale pour son pays.

« Ni le sol de la Médie, riche en forêts, ni les rives enchanteresses du Gange, ni l'Hermus aux flots mêlés d'or, ne peuvent lutter de merveilles avec l'Italie, non plus que la Bactriane, l'Inde ou la Panchaïe tout entière aux sables féconds en encens. Cette contrée des taureaux, dont les narines lançaient des flammes, n'en ont point retourné le sol, pour y semer les dents d'une hydre monstrueuse; une moisson épaisse de guerriers n'y a point surgi, épaisse de casques et de lances; mais des céréales lourdes d'épis, et la liqueur magique de Bacchus la remplissent, et elle est couverte d'oliviers et de gras troupeaux. Là, le coursier belliqueux dresse sa tête haute dans la campagne : ici, Clitumne, tes troupeaux de blancs bestiaux et le taureau, la plus noble victime, souvent arrosés dans tes ondes sacrées, ont conduit aux temples des dieux les triomphateurs romains!

Là un printemps éternel, et l'été dans des mois qui ne sont pas les siens; et les brebis deux fois pleines, et l'arbre deux fois utile par ses fruits! Point de tigres féroces, point de lions cruels, point d'herbes empoisonnées, trompant la main qui les cueille; nulle part les immenses replis rapidement traînés sur le sol, ni la spirale écaillée des mouvements onduleux du serpent.

Joignez-y cent villes célèbres, cent constructions laborieuses et tant de cités fortes, élevées par la main des hommes sur

des rocs escarpés. Dirai-je la mer qui la baigne sur les côtes d'en haut et sur celles d'en bas? Et les grands lacs? Toi, vaste Larius. et toi, Benacus, qui te dresses avec des vagues et un frémissement marin? Dirai-je les ports et les digues ajoutées au Lucrin, et la mer mugissant indignée à l'endroit où les ondes du port Julius retentissent du bruit des flots refoulés, et où la vague tyrrhénienne entre jusque dans le lac Averne?

Cette même terre de l'Italie a montré jadis des veines d'argent, des mines d'airain, et a roulé des effluves d'or. Elle a engendré une race guerrière de héros, les Marses, la jeunesse Sabine, le Ligurien, dur au mal; les Volsques, armés de l'épieu; les Decius, les Marius, les grands Camilles et les Scipions terribles à la guerre, et toi, par-dessus tous les autres, César, qui, vainqueur en ce moment même dans les pays de l'extrême Asie, éloignes l'Indien désarmé des remparts de Rome.

Salut, mère féconde des moissons, terre de Saturne, mère des guerriers; j'essaye de célébrer tes exploits et tes œuvres, j'ose ouvrir de nouvelles sources sacrées, et je chante au milieu des villes romaines les vers du poète d'Ascra. »

L'éloge de la vie champêtre, du bonheur pur que goûte, avec sa famille, l'homme qui préfère la campagne à la vie inquiète et turbulente des cités, sert de couronnement à ce beau livre, plein d'art, de tours hardis et d'un vif sentiment de patriotisme.

« Ainsi jadis vivaient, s'écrie-t-il en terminant, les antiques Sabins; telle fut la vie de Remus et de son frère; ainsi grandit la vaillante Etrurie, et Rome, devenue la merveille de l'univers, renferma les sept collines dans son enceinte.»

Le troisième livre, le plus travaillé de tous, traite de l'éducation des bestiaux, surtout du cheval et du bœuf, les deux auxiliaires indispensables du laboureur. Il règne dans toute cette partie une vigueur et une précision étonnantes, particulièrement dans la description du cheval et des courses de chevaux. On y

remarque aussi le tableau contrasté de la vie des pasteurs numides et scythiques. Quant à la description de la peste des animaux, Virgile, qui lutte contre Thucydide et Lucrèce, a moins de vigueur, mais plus de poésie que ses deux modèles.

Dans le quatrième livre, observateur attentif et peintre merveilleux, il chante les abeilles, ennoblit toutes les actions de ces laborieux insectes par des images empruntées aux occupations de la vie humaine, et les rattache à celles des héros et des dieux par le bel épisode d'Aristée, que rehaussent les noms à jamais populaires d'Orphée et d'Eurydice.

Les *Satires* et les *Epitres* d'Horace se rattachent par le fond et par la forme à la poésie didactique ; elles devraient être mentionnées ici avec les autres poèmes du même genre, mais nous leur réservons un article à part. Cependant comme l'*Art poétique* est une composition spéciale, qui dépasse de beaucoup en étendue et en importance les œuvres analogues d'Horace, nous allons en présenter une analyse développée.

L'*Epitre aux Pisons,* connue généralement sous le nom d'*Art poétique,* est, à juste titre, appelée le *Code du goût.* C'est le bon sens appliqué aux théories littéraires et particulièrement aux lois du genre dramatique et de l'épopée. Quoique, tout d'abord, cette épître ne semble pas avoir de plan méthodique et suivi, elle n'en a pas moins un enchaînement effectif et réel. Les idées du poète se lient avec une rigueur dissimulée sous l'enjouement du style et sous la finesse du trait, mais une analyse attentive ne manque pas de les en dégager.

La loi suprême de toute œuvre d'art, c'est l'unité de conception, de laquelle dépend l'unité d'exécution. Un tableau ou un livre, composé d'éléments disparates, est une œuvre informe, monstrueuse ou ridicule. Cependant l'unité n'exclut pas la hardiesse, soit dans la pensée. soit dans la mise en œuvre. Mais il est nécessaire que tous les éléments d'une œuvre quelconque aient un caractère d'affinité qui les rappro-

che, même quand ils semblent se contrarier. Rien ne gêne l'essor des peintres et des poètes, qui subordonnent les détails à l'unité absolue du plan. Cependant le faux touche de si près au vrai, que l'artiste, à son insu, franchit souvent cette limite; la recherche de la concision conduit à l'obscurité; le pathétique mène à l'emphase; le soin minutieux à l'ignorance ou à la négligence du tout : c'est là l'écueil du poète, du peintre et du sculpteur. Pour l'éviter, il faut étudier l'art et se laisser guider par les règles que l'expérience a empruntées à la nature; il faut que l'artiste prenne un sujet proportionné à sa force. Quiconque, choisissant une matière qui va bien à son génie, en détermine clairement le plan, ne manque pas d'en trouver heureusement l'expression.

La souveraine qualité du plan, c'est la lumière et l'ordre : chaque chose doit y être à sa place. Il faut savoir ne dire que ce qu'on doit dire, et le dire où il doit être dit. Quant à l'expression, il est permis sans doute d'employer des mots nouveaux et des formes nouvelles. Cependant il importe de se garder d'innovations étranges et de suivre les traditions du goût ainsi que l'étymologie. La langue latine doit particulièrement puiser aux sources grecques. La langue est une monnaie; on peut mettre en circulation des pièces nouvelles, lorsque le titre et le poids sont vérifiés, et que l'antiquité du métal est rajeunie par l'actualité. Tout change et périt avec le temps; une langue ne saurait être immuable; elle subit nécessairement la tyrannie de l'usage, despote et maître absolu.

Chaque genre de poésie a ses limites propres, son étendue, son expression circonscrite : épopée, élégie, poésie iambique. L'iambe est le pied spécialement affecté au drame, soit tragique, soit comique; c'est un mètre vif, rapide, fait pour le dialogue et pour l'action. La poésie lyrique a comme domaine la prière qui s'élève jusqu'aux dieux, les victoires olympiques, les douleurs ou les tendresses de l'amour, la liberté du vin. Mais il ne suffit pas de savoir quels sont les rythmes

consacrés par l'exemple des grands poètes, il faut reconnaître les nuances délicates particulières à chaque style, c'est-à-dire le ton qui convient à chacun d'eux. Et ce n'est pas tout, la beauté, même parfaite, de la forme est insuffisante, si le poète ne sait pas remuer les cœurs. Il doit avoir une âme sensible, susceptible d'une émotion vraie, éloignée de toute déclamation, ennemie de l'emphase, et qui transmette son impression à l'âme du spectateur. Le rire et les larmes proviennent d'une sympathie, qui suppose une sorte de chaîne entre l'âme du poète et celle de l'auditeur ou du lecteur. C'est la nature qui crée ces impressions premières; c'est l'art qui les développe et qui les propage. Quand les paroles sont en désaccord avec la situation dramatique, on tombe dans le ridicule, on est sorti du domaine de l'art. Il importe donc de faire parler et agir les personnages, suivant les différences d'âge et de condition, sans négliger les dissemblances nationales, les nuances, qui distinguent non seulement les peuples, mais les divers groupes d'une même nation.

On suit la tradition ou l'on crée une œuvre nouvelle. Dans le premier cas, les personnages doivent être conformes à l'idée primitive qui en a été tracée. Dans le second, il faut qu'il y ait une sorte de concert bien arrêté dans les manières et dans les paroles du personnage créé. Les créations sont difficiles, et peut-être vaut-il mieux s'en tenir aux personnages traditionnels. Si donc on emprunte des caractères à l'histoire ou aux poètes anciens, il importe de les donner tels qu'ils sont connus. Il n'est pas défendu, cependant, d'y chercher et d'y découvrir des ressources nouvelles : car il ne faut jamais s'enchaîner dans une imitation servile.

Le sujet étant choisi, déterminé, circonscrit, l'essentiel est de bien commencer, afin de bien suivre. Toutefois les faits, surtout dans l'épopée, ne doivent pas être présentés dans l'ordre auquel s'astreindrait un historiographe. Il faut que le lecteur soit comme

emporté au milieu même du sujet, *in medias res*. Les parties, qui n'ont qu'un intérêt secondaire, doivent être rejetées ou laissées dans l'ombre. Enfin la fiction et la vérité doivent être combinées avec un art, qui fait que le début, le milieu et la fin sont en plein accord.

Au théâtre, la loi suprême est que les personnages représentés soient conformes à la nature, et qu'ainsi la scène devienne une imitation de la vie. Là se place la peinture des quatre âges de la vie humaine.

L'imitateur instruit ne fait point parler ses acteurs au hasard : l'enfant, le jeune homme, l'homme fait, le vieillard ont chacun leur caractère et leur rôle.

L'action dramatique a lieu sur la scène ou se traite en récit. La vue du fait frappe mieux les âmes et les pénètre plus profondément. Mais il est deux choses qu'on doit reculer des yeux du spectateur : l'horrible et l'invraisemblable : l'invraisemblable détruit l'illusion, l'intérêt ; l'horrible révolte l'âme.

En général, une pièce se compose de cinq actes : c'est l'étendue ordinaire. Le dénouement doit sortir du sujet : l'intervention de la divinité, l'emploi du merveilleux, n'y sont de mise que quand il n'y a pas d'autre issue. Trois personnages suffisent pour occuper à la fois la scène. Le chœur a son rôle personnel à jouer dans les drames. Il y tient sa place dans l'ensemble, comme un des acteurs. Son rôle de spectateur permanent consiste surtout dans l'impartialité et dans des conseils de morale. Sa voix est soutenue par un groupe de musiciens, dont le nombre a subi des modifications, suivant la pompe plus ou moins solennelle des représentations dramatiques.

A la tragédie et à la comédie se rattache un genre qui n'a plus son pareil dans les temps plus voisins. C'est le drame satyrique, ainsi nommé des Satyres et des compagnons de Bacchus, qui y prennent part comme acteurs et comme choristes. L'écueil de ce genre est de faire descendre le personnage tragique à une trivialité indigne du cothurne, ou bien d'en élever la familiarité jusqu'à la déclamation et à l'emphase.

Le vers iambique est celui du drame. L'iambe est un pied composé d'une brève et d'une longue. D'abord le vers iambique se composait d'iambes purs : les Grecs respectaient cette pureté de l'iambe ; les Latins y ont mêlé le spondée : sur ce point même leurs scrupules n'ont pas été suffisamment respectueux, et quelques vieux poètes, en se donnant carrière, ont fait trop souvent preuve de négligence ou d'ignorance. De leur côté, les spectateurs ne se montrent pas assez délicats, et leurs oreilles s'accommodent d'une versification trop indépendante.

Quiconque veut la gloire dramatique, doit feuilleter jour et nuit les modèles grecs. C'est en vain que les vieux Romains ont loué la cadence et les plaisanteries salées de Plaute ; ils se sont montrés trop débonnaires pour ne pas dire grossiers. Rien n'empêche de concilier l'esprit avec les règles de la prosodie.

Les Grecs ont inventé l'art dramatique : Thespis et Æschyle en sont les créateurs ; puis, à côté d'eux, les pères de la Vieille comédie. Les Romains ont d'abord imité les œuvres des Grecs : ils ont ensuite voulu avoir un théâtre national, mais ils n'ont pas eu le même succès, parce que les auteurs latins craignent le travail. On s'imagine, sur la foi de Démocrite, que, pour être poète, il faut être fou, fuir le monde et la société, éviter les bains et se laisser croître les ongles et la barbe. « A ce compte, dit Horace, j'ai tort de me purger de la bile au printemps, je serais le meilleur des poètes ». Un rôle plus modeste lui convient mieux : il se contente d'être un critique, semblable à la pierre à aiguiser, qui, ne coupant point elle-même, rend l'acier tranchant. Sans entrer dans la carrière, il indique le chemin aux autres et le moyen d'arriver aux succès.

Bien penser conduit à bien écrire. Les écrits de l'école socratique contiennent le fonds moral de toute composition, et la parole suit la pensée. Quand on a bien réfléchi sur le train même de la vie, et que, les yeux attachés à la société, on en a étudié les différents caractères, on peut les reproduire au théâtre.

Ainsi parfois une pièce dont le style est faible, mais où les caractères sont bien imités, touche et charme plus qu'une versification pauvre de choses et pleine de bagatelles sonores. Aux Grecs appartient le génie, aux Grecs les inspirations harmonieuses de la Muse, parce qu'ils n'aiment que la gloire : les Romains, enfermés, dès l'enfance, dans les finesses d'une éducation tout arithmétique, sont incapables de produire des œuvres qui vont à l'immortalité.

Les poètes veulent plaire, et, ce qui vaut mieux, plaire et servir à la fois. Toute maxime doit être brève, afin de pénétrer dans l'âme. L'esprit rejette le superflu. La fiction doit être voisine de la vérité, et ne jamais choquer le spectateur par des exhibitions qui répugnent à la raison et à la vraisemblance. Pour réunir tous les suffrages, il faut savoir plaire et instruire à la fois. Un livre ainsi fait procure la fortune au libraire et la gloire à l'auteur. Est-ce à dire cependant qu'il y ait des œuvres parfaites? Non; et on doit être indulgent pour certains défauts. Le musicien fait parfois une fausse note, et l'archer n'atteint pas toujours le but. Mais on ne peut excuser certaines fautes que si le nombre des beautés l'emporte, si les fautes ne sont pas toujours les mêmes, et si c'est un ouvrage de longue haleine. Ce qu'on ne doit jamais pardonner, c'est la médiocrité. Et pourtant, comment n'y aurait-il pas un grand nombre de poètes médiocres? Sans avoir étudié l'art poétique, tout homme bien né veut produire des vers. On craint de faire rire de soi, lorsqu'on est maladroit à la balle, au disque ou au cerceau ; et on ne craint pas de s'exposer aux moqueries de la foule, en écrivant de mauvais vers.

Ne faites jamais rien, n'écrivez pas un seul mot, en dépit de Minerve : que ce soit votre règle absolue. Si vous écrivez quelque chose, consultez de bons juges, puis gardez votre livre enfermé pendant neuf ans : on peut détruire ce qu'on n'a pas fait paraître : un mot lâché ne sait plus revenir.

La poésie est une grande et belle chose : les pre-

miers poètes, Orphée, Amphion, Homère, Tyrtée, ont exercé une sorte de sacerdoce, et ils ont puissamment agi sur les esprits et sur les cœurs. Mais, pour être poète, il faut réunir deux qualités : le génie et le travail. L'une prête à l'autre un appui nécessaire, et toutes les deux conspirent dans un commun accord.

Tout homme qui a un but fait effort pour y atteindre; il en est de même du poète. Il ne suffit pas de dire : « Je fais d'admirables vers, je ne veux pas rester derrière mes rivaux et me contenter d'avouer que je ne sais pas ce que je n'ai pas appris ». Il faut aussi au poète un ami sincère qui l'avertisse de ses défauts, et qui l'empêche de devenir le jouet du public. Rien n'est plus dangereux pour un poète riche que la fausse amitié des parasites, qui s'empressent à sa table et qui l'écrasent de leurs flatteries. Ils sont, sous leur peau de renard, comme ces pleureurs à gages, qui témoignent une douleur plus vive que ceux qui pleurent sincèrement le mort. Un bon critique ne fait pas tant d'étalage. « Corrigez ceci, dit-il, ou cela ». Vous dites que vous ne pouvez pas mieux faire, que vous avez essayé deux ou trois fois. « Effacez alors, et remettez vos vers sur l'enclume ». Vous voulez défendre votre faute et prouver que ce qui est mauvais est bon : il vous laisse tranquille, et il vous abandonne à votre admiration solitaire.

Quel fléau qu'un mauvais poète! Il faut l'éviter comme les malheureux atteints de la gale, de l'épilepsie ou de la folie. Il n'y a que les imprudents ou les enfants qui lui fassent cortège. Le voyez-vous lancer en l'air ses vers sublimes, en courant à l'aventure? Il tombe dans une fosse, comme un oiseleur qui suit des merles. Qu'il y reste, quoiqu'il crie : « Au secours, citoyens! » et que personne ne lui tende la corde. Qui sait s'il ne s'y est pas jeté de parti pris, comme Empédocle sautant de sang-froid dans l'Etna brûlant, et follement épris de l'immortalité? Laissons aux poètes la liberté du suicide. Sauver qui ne veut pas équivaut à le tuer. Et ce n'est pas son coup d'essai :

retirez-le, il ne deviendra pas un homme, et n'abandonnera pas son projet d'une illustre mort. Et pourquoi fait-il des vers? A-t-il commis un sacrilège, un parricide? Non; c'est un fou furieux, un ours échappé de sa cage. Évitez à tout prix cet infatigable lecteur, qui, une fois attaché à vous, vous assomme de sa poésie, et vous tue, comme une sangsue, qui ne lâche la peau que gorgée de sang.

Tel est, dans ses traits généraux et dans quelques détails particuliers, l'*Art poétique* d'Horace, imité de la *Poétique* et de la *Rhétorique* d'Aristote et modèle de celui de Boileau; admirable traité d'esthétique, non seulement pour le passé, mais encore pour l'aventr : les goûts changent, mais le goût lui-même ne change point, et l'honneur d'Horace est d'en avoir formulé les préceptes avec une justesse, une clarté, une simplicité et un enjouement solides, contre lesquels l'indépendance aventureuse de certaines théories modernes est impuissante à réagir.

Ovide (*Publius Ovidius Naso*), né à Sulmone, la seconde ville des Péligniens, l'an 43 avant J.-C., se distingue par une imagination féconde, une abondante faculté d'invention, un talent inépuisable à raconter avec agrément et avec variété, un esprit plein de vivacité et d'éclat qui éblouit, mais qui, par sa profusion même, nuit à l'expression naïve du sentiment, enfin par une versification facile, courante, coulante, qui ne demande aucun effort au poète, mais qui n'est pas toujours d'accord avec le goût. Cette prodigieuse facilité se manifesta dans Ovide dès sa première enfance et lui valut, de bonne heure, d'abord les réprimandes de son père, puis l'estime et l'affection des écrivains les plus distingués de son temps. Tous les genres lui étaient familiers, et, s'il excellait dans l'élégie, ce n'était pas une raison pour que la tragédie ou le poème didactique ne fussent pour lui matière à succès. Nous avons dit plus haut combien sa *Médée* était aimée des anciens. A la sympathie de ses amis s'ajoutait la faveur même d'Auguste, lorsque tout à coup, pour un crime

qui reste inconnu, propos légers ou regards indiscrets jetés sur la vie secrète de la cour impériale, Ovide, âgé de cinquante ans, est envoyé en exil à Tomes (Tomisvar), dans la Chersonèse taurique, à l'embouchure de l'Ister. Ni les supplications ni les larmes dont sont mouillés ses *Tristes* et ses *Pontiques* ne peuvent fléchir l'empereur : Tibère est également inexorable; et Ovide meurt l'an 17 après J.-C., sans avoir revu sa patrie.

Comme poète didactique, Ovide se place à un rang très honorable par ses quinze livres des *Métamorphoses* : il rappelle Homère et Virgile. Narrateur des histoires fabuleuses, depuis le chaos jusqu'à la mort de Jules César, il emprunte ses matériaux aux Grecs, principalement à Nicandre et à Parthénios; mais il donne à la collection de ces pièces diverses une beauté d'ensemble, un tout harmonique, dans lequel l'infinie variété des épisodes se fond à l'aide de transitions ménagées avec la plus ingénieuse habileté. A peine quelques redondances et négligences de style, quelques traits d'un goût douteux déparent-ils ce fin tissu de broderies charmantes : à une ordonnance claire et facile s'unissent les qualités d'esprit et de sentiment dont les bons poètes ont le secret. On comprend tout le plaisir que dit avoir éprouvé Montaigne, qui fit des *Métamorphoses* son premier livre de lecture. Les épisodes de Phaéton, de Ceyx et Alcyone, d'Ajax, d'Hécube, de Pyrame et Thisbé, d'Écho, de Narcisse, de Dédale et Icare, ont des richesses de description ou des mouvements pathétiques dignes des plus grands maîtres. Quant à l'épisode de Philémon et Baucis, quel plus bel hommage rendu à Ovide que l'admirable imitation de notre La Fontaine!

On peut ranger encore parmi les bonnes compositions didactiques les *Fastes* d'Ovide, commencés avant son exil, achevés durant ses loisirs forcés et publiés sous les auspices de Germanicus. Les *Fastes* avaient douze livres : depuis le IVe siècle, il n'en reste que les six premiers. Le mot *fastes* désignait chez les Romains

le recueil des annales nationales, l'ensemble des traditions civiles et religieuses. Ovide les résume dans ses vers, en s'astreignant à l'ordre du calendrier, avec de courtes observations sur le lever et le coucher des étoiles. Le cadre naturel et modeste, adopté par le poète, lui interdit l'introduction des digressions et des tirades, mais il ne réussit pas moins que dans les *Métamorphoses* à embellir le fond de son sujet par le charme d'un style élégant et gracieux. On y distingue, entre autres, la *Fête des champs* ou *Sementales*, l'épisode de Lucrèce, se donnant la mort pour sauver son honneur, les divers attributs de Janus, etc. En somme, le poème d'Ovide est une source précieuse pour la connaissance des anciennes religions de l'Italie.

On a, sous le nom de Gratius Faliscus, c'est-à-dire de Falêries, contemporain d'Ovide et imitateur de Virgile, un poème didactique de cinq cent quarante vers, intitulé *Cynégétiques* : la versification en est agréable. Le début, placé sous les auspices de Diane, explique le dessein du poète de chanter l'art des chasseurs et de leur donner d'utiles conseils. Parmi les morceaux remarquables se trouvent la description du chien et l'épisode de l'antre, où Vulcain guérit les animaux malades.

A ses talents politiques et militaires l'illustre Germanicus joignait une heureuse disposition à la poésie. Il reste un fragment considérable de l'imitation assez heureuse qu'il avait faite du poème d'Aratus de Soli, ayant pour titre les *Phénomènes*, et déjà traduit par Cicéron.

Æmilius Macer, de Vérone, contemporain de Virgile, avait écrit, en s'inspirant du poète grec Nicandre, un poème sur les plantes vénéneuses : cet ouvrage est perdu.

Marcus Manilius, qui vivait probablement à Rome sous Tibère, est auteur d'un poème en cinq livres intitulé *Astronomicon*, où les erreurs scientifiques sont rachetées par un véritable talent. Montaigne faisait grand cas de Manilius, et il lui emprunte plusieurs citations

heureuses. Le plan de l'ouvrage se recommande par la clarté : des épisodes intéressants, des vers bien frappés en rehaussent le mérite. Le spiritualisme platonicien, qui respire dans un grand nombre de pages, semble avoir suggéré à Fénelon quelques idées de son traité de l'*Existence de Dieu* Manilius croit que le monde est gouverné par une puissance divine et non par les caprices aveugles du hasard : il en a pour garantie l'ordre et l'harmonie de l'univers. Il proclame que Dieu habite dans le cœur de l'homme, et que, grâce au dogme de la responsabilité morale, inscrit dans notre conscience, chacun de nous reçoit le châtiment ou la récompense due aux actes imputables à sa volonté.

V

SATIRE — ÉPITRE — APOLOGUE

Varron. — Horace. — Phèdre.

La satire, créée par Ennius et par Lucilius, n'ayant pas un caractère exclusivement déterminé, il ne fut pas impossible aux poètes des âges suivants d'y introduire quelques modifications importantes.

Varron (*Marcus Terentius Varro*), le plus savant des Romains, l'ami de Cicéron et des hommes distingués de cette période, se proposa de traiter un autre genre que celui de ses devanciers. Né à Réate, dans le pays des Sabins, l'an 116 avant J.-C., élevé par les meilleurs maîtres de Rome, investi des plus grandes magistratures, dévoué à Pompée, vaincu par César, qui se montra généreux envers lui, proscrit par Antoine, auquel il parvint à échapper, il finit par être préposé par Auguste à la direction de la bibliothèque gréco-latine, ébauchée par César et réalisée par son successeur. C'est dans l'exercice de ces utiles fonctions que Varron mourut, à l'âge de quatre-vingt-dix ans (27 ans avant J.-C.). De remarquables travaux signa-

lèrent cette carrière si honorablement remplie. Nous parlerons plus loin des traités *De la langue latine* et *De l'agriculture;* nous ne nous occupons en ce moment que des *Satires ménippées.* Ménippe, philosophe grec de la secte cynique, souvent mis en scène dans les *Dialogues des morts* de Lucien, est inventeur d'un genre de satires mêlées de prose et de vers parodiés. Varron imita ce mode de composition, en écrivant, sous le titre de *Satires ménippées*, des boutades railleuses, alternées de prose et de vers grecs et latins, avec des titres burlesques : *la Cuillère à pot du monde, le Combat des chèvres, Gare aux chiens!* Le peu de fragments qui restent de ce travail érudit ne peuvent donner une idée appréciable ni du plan, ni des détails, ni du caractère général de ces compositions satiriques. On voit pourtant, par quelques comparaisons justes et bien choisies, que Varron a le sentiment de son art et qu'il a le secret du bon style. Des naufragés « renversés, courbés sous la tempête » se disent « semblables à des cigognes, dont le feu de la foudre a consumé les plumes et les ailes » : le vin est la « source délicieuse de la gaieté, le lien des festins » : Prométhée s'écrie : « Je suis comme l'écorce du haut de l'arbre ou comme la cime du rouvre, mort de sécheresse dans la chênaie ». On reconnaît, même à ces brefs indices, un des mérites essentiels des grands poètes, qui est de représenter au vif ce qu'ils ont vu, et de donner une réalité pittoresque à l'abstraction morale de leurs idées.

Au XVIe siècle (1594) des hommes d'esprit, de raison, de savoir et de patriotisme, Pierre Le Roy, Jacques Gillot, Pierre Pithou, Nicolas Rapin, Jean Passerat, Florent Chrestien et Gilles Durant donnèrent le nom de *Satire ménippée* à un admirable pamphlet, dont la verve sarcastique, doublée de bon sens et relevée d'éloquence, tua la Ligue sous l'arme du ridicule et fraya la voie du trône à Henri IV, plus sûrement peut-être que la bataille d'Ivry. C'est un bel hommage rendu à la mémoire de Terentius Varron.

Horace, envisagé comme satirique, ne dissimule pas

ce qu'il doit à ses prédécesseurs et spécialement à Lucilius, mais comme il les surpasse tous! Ses *Satires* ou plutôt ses conversations en vers (*sermones*) sont un cadre neuf, ingénieux, original, où le poète répand sur les préceptes de la raison ou sur les railleries dont il poursuit les ridicules, les travers et les vices, le charme exquis et le sel pétillant de la comédie grecque et latine. Aristophane, Eupolis, Cratinus, Ménandre et Térence y donnent la main à Platon, à Aristote, à Zénon. L'art et la nature, la verve et le savoir, l'esprit et le goût, le bon sens et le tour imagé de la pensée y forment le plus harmonieux concert. On y voit la société romaine, non plus dans le costume un peu officiel de l'histoire et de la philosophie, mais vivante, agissante, réelle, dans son train ordinaire, en déshabillé, avec le pêle-mêle des personnes et des choses, les embarras, le tumulte, les scènes changeantes de la rue. Le voyez-vous aux prises avec ce bavard qui l'accoste, flânant, suivant son habitude, sur la voie Sacrée, s'attache à lui comme à une proie, et ne le lâche qu'entraîné au tribunal par la rencontre soudaine de son adversaire? Les moindres incidents de cette délicieuse comédie ne sont point perdus pour Régnier, pour Molière et pour Boileau, qui savent, à leur tour, esquisser la figure et reproduire le langage des deux interlocuteurs.

Cependant, la grande cité s'éveille, les boutiques s'ouvrent, les chars commencent à rouler : les ouvriers, les entrepreneurs, le chasseur, qui rapporte le soir, en grand appareil, un sanglier acheté le matin au marché, les clients qui vont saluer leur patron, les enfants qui se rendent à l'école, les plaideurs aux tribunaux, les financiers au quartier de Janus, les flâneurs et les élégants au Champ de Mars ou au Pont Milvius, les amateurs de littérature aux bains ou aux colonnes des libraires, et puis, dans cette foule empressée, remuante, gesticulante, affairée, bavarde, Horace dessinant tout de son crayon moqueur; tels sont les tableaux qui se succèdent sous nos yeux.

En maître consommé dans son art, le poète explique le procédé dont il use pour flageller les sots, les pédants et les vicieux, qui lui échauffent la bile. C'est un genre spécial, unique, qui tient le milieu entre la poésie et la prose. On n'y trouve pas « le génie, le souffle divin et la bouche sonore », qui font les grands poètes; mais l'auteur, convaincu qu' « il ne suffit pas de faire rire l'auditeur, qu'il faut, en outre, de la concision pour que la pensée se hâte, sans charger et lasser les oreilles, que le discours doit être tantôt sérieux, souvent gai, offrant tour à tour le caractère de l'orateur, du poète, de l'homme poli, qui ménage ses forces et se résout parfois à en faire le sacrifice, que la plupart du temps une plaisanterie tranche les grandes difficultés mieux et plus fortement qu'une parole acérée », prend pour modèles « les poètes de la vieille comédie grecque, se grattant la tête, se rongeant les ongles jusqu'au vif, retournant maintes fois son style, afin d'écrire des choses dignes d'être lues, ne se mettant pas en peine d'être admiré de la foule, et se contentant d'un petit nombre de lecteurs. »

Dans un autre passage, il raconte comment il a reçu de son père une direction morale, d'une sagesse toute pratique et d'une application journalière, qui pénètre son cœur d'une gratitude empreinte de tendresse et de respect :

Ab hoc nunc
Laus illi debetur et a me gratia major.

(Sat. VI, lib. I, v. 87).

Ailleurs, il initie ses lecteurs à sa vie quotidienne :

« Je vais seul, dit-il, partout où j'ai le désir d'aller; je m'informe du prix des légumes et du blé; j'arpente le cirque, ce foyer de mensonges, ou le forum à la tombée de la nuit, je fais galerie aux devins, puis je me ramène chez moi devant un plat de poireaux, de pois chiches et de légers gâteaux. Trois esclaves servent le souper; j'ai deux coupes et un cyathe

sur une pierre blanche, et, auprès, un hérisson commun, une burette avec sa patère, toute vaisselle campanienne. Ensuite je vais dormir jusqu'au lendemain, à la quatrième heure; puis je flâne, je lis, j'écris ce à quoi il m'a plu de rêver en silence; on me frotte d'huile, et, quand le soleil plus ardent m'avertit de conduire ma fatigue au bain, je fuis le Champ de Mars et le jeu de la balle. Après avoir sobrement dîné, juste ce qu'il faut pour ne pas rester tout le jour l'estomac vide, je me repose à la maison. Cette vie est celle des hommes exempts de l'ambition, ce fardeau de misères; c'est ainsi que je me console, vivant plus heureux que si, parmi les questeurs, je comptais mon aïeul, mon père et mon oncle. »

Prenant ailleurs pour thème cette triste vérité que « tout le monde est fou, *stultique prope omnes,* » il démontre que « cette formule s'applique aux peuples comme aux grands rois », et, afin de rire des paradoxes stoïciens, il ajoute « sauf le sage ». Ou bien, louant les avantages de la sobriété et flétrissant le régime culinaire, où « les rôtis mêlés aux bouillis, comme les coquillages aux grives, tournent les douceurs en bile et en pituite épaisse, qui portent le trouble dans l'estomac », il conduit, par degrés, son lecteur à cette conclusion que la vraie vie est celle qu'il mène dans sa villa de la Sabine, et au délicieux apologue du *Rat de ville et du rat des champs,* dont le génie de La Fontaine ne donne qu'une pâle copie.

Enfin, se mettant lui-même en scène, non dans sa vie courante, mais dans une circonstance importante de l'histoire, il raconte un voyage à Brundusium, où, en société d'intimes amis, Cocceius, Fonteius Capito, Virgile et Varius, il accompagne Mécène, chargé de négociations délicates entre Octave et Antoine.

Les *Épîtres* ont une couleur plus philosophique et un tour plus littéraire que les *Satires :* le fond choisi par le poète l'exigeait ainsi. Horace y condense, pour ainsi dire, tout ce que le Portique et l'ancienne Académie ont de plus pur et de plus pratique en morale,

sans s'égarer dans les détours et dans les distinctions des platoniciens et sans tomber dans les subtilités sèches et rebutantes des stoïciens.

Son seul guide est la lumière naturelle, qui éclaire tous les hommes ; sa philosophie n'est jamais grimacière, elle est douce, familière, aisée, comme celle de Cicéron, dont Horace est le disciple assidu, l'imitateur constant, parfois même le copiste ingénieux. Son principe didactique est que les hommes ont moins besoin d'être repris qu'avertis avec douceur. De là tant de morceaux ravissants et sensés sur la justice, la fidélité la modération, l'amitié, la frugalité, l'amour de la patrie, la tolérance ; le tout éclairé de ce jet lumineux de la raison qu'on appelle esprit, ou mis en plus vive saillie par un exemple historique ou par quelque charmant apologue.

Tantôt il montre à son jeune ami Lollius qu'il n'est pas de meilleur guide de morale, enveloppée sous la forme littéraire, que l'*Iliade* et l'*Odyssée :* « On y trouve, plus clairement et mieux que dans Chrysippe et dans Crantor, l'indication de ce qui est beau, honteux, utile, inutile » ; tantôt il invite son ami Tibulle à la rêverie sous les ombrages et au rien faire des Epicuriens ; ici, il engage Numicius, dans un style dont Regnier se souvient pour écrire sa seizième satire, à ne se passionner pour rien, afin de n'avoir rien à regretter : là, il déclare nettement à Mécène que, si les bienfaits de son ami sont des liens qui enchaînent son indépendance, il est prêt à lui rendre tout ce qu'il tient de son âme généreuse, et il lui raconte la charmante histoire de l'avocat Philippus et du crieur public Vulteius Mena, dont quelques traits n'ont pas été perdus pour le *Savetier et le Financier* de La Fontaine. L'épître à Fuscus Aristius, sur les délices de la campagne, ne contient pas seulement une allusion à la fable des *Deux pigeons,* ce joyau de notre littérature; on y trouve en germe l'apologue du *Cheval voulant se venger du cerf,* l'*Epître à Lamoignon*, de Boileau, et le fameux vers du *Glorieux* de Destouches, si sou-

vent, mais à tort, attribué à La Fontaine, à Boileau, à Molière :

Naturam expellas furca, tamen usque recurret.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Dans l'épître dix-neuvième, adressée à Mécène, et dans la première du livre second, adressée à Auguste, Horace rend fièrement hommage à ses propres travaux, s'honorant d'avoir traité un genre inconnu avant lui, de s'être mis au-dessus des préventions des lecteurs ingrats ou de la plèbe mobile, et d'avoir opposé aux partisans des anciens un poète nouveau, qui les surpasse sans les dénigrer.

Tels sont, du reste, les sentiments que résument les vers charmants qui terminent l'*Épître à son livre :*

« Lorsque le tiède soleil groupera autour de toi de nombreuses oreilles, dis que, né d'un père affranchi, et n'ayant qu'un petit bien, j'ai étendu de grandes ailes hors de mon nid, et ajoute autant à mes vertus que tu ôteras à ma naissance. Dis que j'ai plu aux premiers de la Ville, dans la guerre et dans la paix, petit de corps, blanchi avant l'âge, ami du soleil; prompt à m'irriter, et cependant facile à revenir. Si quelqu'un, par hasard, te demande mon âge, qu'il sache que j'avais accompli quatre fois onze décembres l'année où Lollius eut Lépidus pour collègue. »

Ni Ronsard, dans ses vers à Hélène de Fonsèque, dame d'honneur de Catherine de Médicis, ni Boileau, dans l'*Épître à ses vers,* ni Béranger, dans la *Bonne vieille,* n'ont surpassé, sauf un peu plus d'émotion peut-être, ces accents de bonne et sympathique humeur, qu'Horace communique, sans jamais en rien perdre, et qu'il garde sienne, en la faisant partager.

Quelques apologues se trouvent semés dans les poésies d'Horace ; mais la fable ésopique a pour véritable interprète le Macédonien Phædros, amené de Thrace

comme esclave, affranchi par Auguste, naturalisé Latin sous le nom de Phædrus, et connu en français sous celui de Phèdre. Son recueil, composé de quatre-vingt-dix fables, en vers iambiques (*versibus senariis*), et divisé en cinq livres, est un monument précieux de la littérature latine, imprimé pour la première fois, en 1596, par les frères François et Pierre Pithou. On ne sait presque rien de la vie de Phèdre. Auguste, dit-on, l'avait en estime; Séjan le persécuta, mais il échappa à cette inimitié et parvint à un grand âge. La fable d'Esope est brève, concise; la conclusion morale semble avoir hâte de jaillir à l'esprit du lecteur ou de l'auditeur; l'apologue de Phèdre a du développement, de l'élégance, un tour à la fois bref, pittoresque et imagé. Cependant l'allure manque souvent de franchise spontanée, originale : on dirait la traduction contrainte et gênée d'un modèle grec, qui coûte des efforts au copiste latin. Quoi qu'il en soit, c'est un bon livre à mettre aux mains des jeunes gens qui étudient la langue et la littérature romaines; la pureté du style, l'énergie du trait et la portée morale de la sentence compensent fréquemment l'exiguïté du cadre, la frugalité des détails et l'introduction de quelques formes abstraites ou trop littéralement grecques, étrangères au génie et au goût des grands maîtres du siècle d'Auguste.

IV

POÉSIE PASTORALE

Poésie pastorale : Virgile : *Les Bucoliques.*

Ce serait commettre une erreur grave en critique que de considérer les œuvres pastorales de Virgile comme des compositions de débutant; il avait près de trente ans quand il les publia. *Églogue* veut dire choix : les *Bucoliques* sont donc un recueil de dix

pièces choisies, d'une fine saveur, quelques-unes sous la forme de dialogues,

Alternis dicetis, amant alterna camenæ,

dont le théâtre est la campagne et les interlocuteurs des pâtres et des bouviers : les prés, les halliers, les bosquets, les rives ombreuses des ruisseaux y sont peuplés de divinités champêtres, Pan, Sylvain, les Nymphes des fontaines et des bois : les acteurs soi-disant naïfs de ces petits drames se nomment Daphnis, Corydon, Mopsus, Tityre, Ménalque, Mélibée, Alphésibée, Damon, Mœris; les filles, gracieuses ou espiègles, qu'ils célèbrent dans leurs chansons, s'appellent Amaryllis, Galatée, Phyllis, Æglé, Lycoris; puis le ton s'élève, «les forêts deviennent dignes d'un consul »; Pollio et Gallus y figurent, mais ils n'ont point à rougir du voisinage du bon Silène, ni le Romain, souverain du monde, d'un rapprochement avec le paysan Simulus, préparant son repas matinal. Pourquoi? C'est qu'un parfum d'élégance ingénieuse donne à tous ces objets un air de famille et de fraternité. Ainsi jadis avait procédé Théocrite, le maître de Virgile; dans ses idylles, les propos des bergers et des pasteurs, le caquetage amusant des Syracusaines, se mêlent à l'hymne funèbre en l'honneur d'Adonis, aux plaintes amoureuses de Polyphème, à la lutte épique de Pollux et d'Amycos. Mais ce que Virgile ne doit absolument qu'à lui-même, c'est l'impression vivement ressentie des beautés physiques de son pays natal, c'est la description vraie, exacte, des paysages, en face desquels il a entendu chanter en lui la voix de la poésie : effusions passionnées du cœur, élans de la pensée philosophique, amour réfléchi de la nature, joie sérieuse, qu'elle prodigue aux âmes qui la comprennent et qui l'aiment. On a contesté avec raison la justesse esthétique d'un genre où le convenu entre pour une large part, où la nature a une enveloppe officielle et voulue, où des bergers font des allusions à la politique du

jour, où Gallus est travesti en pasteur, Daphnis et Octave simultanément élevés au rang des dieux ; mais ce qui ravit dans ces productions plutôt raffinées que de premier jet, c'est la spontanéité du sentiment, c'est la fraîcheur de jeunesse d'une âme qui donne un libre essor à ses idées et à la forme rythmée de l'expression. Nul doute qu'on ne rencontre dans ces pièces de l'adolescence, retouchées par la main de Virgile homme fait, les épanouissements ingénus d'un cœur de poète et d'artiste. Le touriste, qui parcourt la campagne de Mantoue, ne peut s'y méprendre. Les lignes n'ont pas l'ampleur des horizons de la Campanie ni les variétés enchanteresses du sol napolitain, mais voici les bois de coudriers, les vignes sauvages, les roseaux et les peupliers du Mincio, les myrtes, les chênes et les saulaies où bourdonnent les abeilles, les ormes, alliés aux pampres, où gémissent les tourterelles et les palombes, les toits de chaume que couronnent les spirales de la fumée du soir et les grandes ombres qui tombent des montagnes. Virgile a vu tout cela; on le voit après lui : on revit de la vie qu'il a vécue, et dont on suit les phases intimes, comme au temps où le jeune poète gravait sur les arbres le nom d'un objet aimé, comptait les chèvres, les agneaux et les génisses, qui rentraient, à la chute du jour, dans les étables de son père, ou regardait, ému, les milliers d'oiseaux frileux poussés par un vent d'hiver sous le dôme tiède des forêts.

VII

POÉSIE ÉLÉGIAQUE

Poésie élégiaque : Catulle. — Cornelius Gallus. — Pedo Albinovanus. — Tibulle. — Properce. — Ovide.

Le génie poétique de Catulle ne s'est pas seulement appliqué à la poésie lyrique et à l'épopée : il brille

aussi dans le genre élégiaque. Quoique ses distiques n'aient pas encore toute la correction métrique ni la ductilité rapide de ceux d'Ovide, quelques-uns possèdent déjà l'allure facile, leste et dégagée qui est le suprême mérite de ce genre. On y rencontre également, ce qui vaut mieux encore, l'impression attendrie, la note émue et sincère, sans lesquelles l'élégie, au lieu d'être l'écho de la plainte et de la mélancolie, n'est qu'une pose ridicule, une lamentation sans valeur. C'est, en effet, un sentiment de douleur réelle et convaincue qui inspire à Catulle les vers où il déplore la mort prématurée de son frère.

« Porté à travers bien des nations et sur des mers sans fin, j'arrive, mon frère, devant cette tombe infortunée; je viens t'offrir le dernier présent de mort et adresser de vains adieux à ta cendre muette. Hélas! le destin t'a pris à ma tendresse par un trépas immérité; mon frère m'a été indignement ravi. Et cependant aujourd'hui, fidèle à l'antique usage de nos aïeux, je dépose ces tristes offrandes sur ta tombe. Reçois-les, inondées des larmes de ton frère, et pour toujours, ô mon frère, salut et adieu!... Avec toi ont péri toutes les joies que ta douce affection nourrissait pour moi dans la vie; ta mort, frère chéri, a brisé tous nos plaisirs; avec toi mon âme est tout entière ensevelie! Depuis que tu n'es plus, j'ai chassé de ma pensée toutes les rêveries du poète, toutes les délices du cœur... Te parlerai-je? N'entendrai-je plus tes paroles? O toi, qui m'es plus cher que la vie, ô mon frère, ne pourrai-je plus te voir? Ah! du moins, je t'aimerai toujours. »

Montaigne, plongé dans la douleur par la perte de son ami La Boëtie, n'a rien trouvé de plus expressif que ces vers de Catulle, pour exprimer ses regrets: on ne peut faire un plus bel éloge du poète latin.

Il ne reste rien de sûrement authentique des élégies de Cornelius Gallus, pour qui Virgile a composé sa dixième églogue, et dont l'éloge servait, dit-on, de conclusion au quatrième livre des *Géorgiques*, avant que l'auteur y eût substitué l'épisode d'Aristée. Gallus

joua un rôle historique. Né à Fréjus 69 ans avant Jésus-Christ, chevalier romain, nommé par Octave au gouvernement de l'Égypte, il abusa de son autorité, prit une attitude opposante, qui déplut à ses chefs hiérarchiques, fut accusé de trahison, rappelé à Rome, condamné à l'exil, et se donna la mort l'an 26 avant Jésus-Christ. Il avait traduit les œuvres du poète grec Euphorion de Chalcis, et Virgile lui fait un grand mérite de ce travail; mais Quintilien se montre sévère à l'égard de ses élégies : il blâme la dureté du style qui fait tort, dans l'œuvre de Gallus, à la passion et à la chaleur du sentiment.

Pedo Albinovanus, dont nous avons parlé à propos de la poésie épique, avait écrit, dit-on, une élégie *sur la mort de Mécène,* et une autre à Livia *sur la mort de Drusus.* Cette dernière se fait remarquer par un ton de sensibilité délicate, unie à une grande pureté de style.

Tibulle (Albius Tibullus), chevalier romain, est le type de l'élégance et de la suavité mélancolique du style en matière d'élégie : c'est le poète « des soupirs dictés par l'amour ». Ami d'Horace et d'Ovide, il mourut jeune, avant trente ans. Ses quatre livres se composent d'une quarantaine de pièces, où les impressions vives du cœur s'unissent à un goût passionné pour la campagne et pour les inépuisables beautés de la nature.

« Qu'un autre, s'écrie-t-il, amasse des richesses et des monceaux d'or fauve, qu'il possède mille arpents d'un sol cultivé, que le voisinage de l'ennemi le tienne dans de continuelles alarmes, et que le bruit de la trompette martiale chasse loin de lui le sommeil. Moi, je demande que ma pauvreté m'assure une vie de loisirs et qu'un feu constant luise dans mon foyer. Je veux, hôte des champs, planter en temps voulu mes vignes délicates, et d'une main exercée mes grands arbres fruitiers. Puissé-je, au gré de mon espoir, voir toujours s'amonceler mes récoltes et mes cuves se remplir d'un vin onctueux. Car je salue avec respect le tronc qui s'élève isolé

dans les campagnes, et, dans un carrefour, la pierre antique, fleurie de guirlandes, puis tous les fruits nouveaux que me donne l'année, j'en offre les prémices au dieu du laboureur. Blonde Cérès, à toi une couronne d'épis de mon champ, suspendue aux portes de ton temple ; que dans mes fertiles vergers, gardiens à la face empourprée, Priape et sa faux redoutable soient l'effroi des oiseaux ! Et vous aussi, Lares, protecteurs d'un domaine jadis opulent et maintenant pauvre, vous avez vos offrandes. Alors une génisse immolée sauvegardait de nombreux troupeaux ; aujourd'hui, une modeste brebis est la victime offerte pour un modeste domaine ; cette brebis tombera en votre honneur, et autour d'elle retentiront ces cris de la jeunesse rustique : « Io ! donnez-nous et moissons et bons vins ! »

Ailleurs, flétrissant les folies de la guerre, il peint le cultivateur vivant et mourant tranquille au milieu des siens :

« Combien est plus digne d'éloges celui qui, entouré de sa postérité, est pris par une tardive vieillesse, dans son humble chaumière ! Il suit ses brebis, et son fils ses agneaux, tandis que sa femme prépare l'eau chaude pour son corps lassé. Puissé-je vivre ainsi, et, voyant ma tête se couronner de cheveux blancs, raconter, vieillard, les choses du temps passé ! Cependant, que la paix féconde nos plaines ! C'est la paix, à l'âme pure, qui, la première, a conduit sous le joug recourbé les bœufs du laboureur. C'est la paix qui a nourri les vignes, recueilli le jus de la grappe, empli par la main du père l'amphore que videra le fils. Pendant la paix, le hoyau et le soc sont en honneur, tandis que la rouille envahit dans les ténèbres les armes du cruel soldat ; et le villageois, de retour du bois, allourdi par le vin, ramène au logis, sur un chariot, sa femme et ses enfants. Viens à nous, paix bienfaisante, les mains pleines d'épis, et verse-nous une pluie de fruits de ton sein éblouissant ! »

Ou bien encore, inspiré par le pressentiment de sa mort prématurée, il dit à Messala, son ami :

« Hélas, la maladie m'enchaîne aux rivages inconnus des Phéniciens ! Mort, sombre mort, éloigne de moi tes mains avides; sombre mort éloigne-les de moi; je n'ai point ici ma mère, qui recueille mes ossements brûlés sur son sein gémissant, ma sœur qui verse sur ma cendre les parfums d'Assyrie et qui pleure sur mon tombeau, les cheveux épars. Délia n'est point là, qui, avant de me laisser quitter Rome, avait, dit-on, si bien consulté tous les dieux... Ah! qu'il m'arrive de revoir les pénates de mes pères, et de payer à mes Lares antiques le tribut mensuel de mes encens!... Que si, dès aujourd'hui, j'ai accompli les années que me donnent les destins, fais placer au-dessus de mes os une pierre où on lise gravé : « Ci-gît Tibulle, enlevé par une mort impitoyable, pendant qu'il suit Messala et sur terre et sur mer. » Et toi, ma chaste amie, reste-moi fidèle; gardienne de ta sainte pudeur, qu'une vieille attentive demeure assise à tes côtés; qu'elle te fasse de doux récits, et que, près de la lampe posée, elle tire les longs fils de sa quenouille pleine; que ma Délia, attachée à sa lourde tâche, vaincue par le sommeil, laisse peu à peu échapper son ouvrage, alors j'arriverai soudain, personne ne m'aura annoncé d'avance; et je t'apparaîtrai comme un envoyé du ciel. »

André Chénier, que l'on a rapproché de Tibulle, n'a pas de plus ravissants tableaux.

Properce (Sextus Aurelius Propertius) naquit à Mévania (Bevagna), ville de l'Ombrie, l'an 52 avant l'ère chrétienne. Son père, chevalier romain, fut proscrit et égorgé après la prise de Pérouse. Properce n'en devint pas moins un des protégés de Mécène et d'Auguste, et on est en droit de lui reprocher d'avoir accepté les faveurs du parti qui avait tué son père. Lié d'amitié avec Gallus, Tibulle et Ovide, il menait à Rome une vie de plaisirs, et il retournait se retremper dans sa contrée natale. Il y mourut, âgé d'une quarantaine d'années, à Hispellum, où l'on a retrouvé la pierre de son tombeau.

Properce a laissé quatre livres de poésies : les trois premiers portent le nom d'*Elégies,* et le quatrième

celui de *Chants* (Carmina). Imitateur de Callimaque et de Philétas de Cos, dont il se dit l'émule, il a souvent plus d'art que de naturel, plus de recherche que de moelleux dans l'expression : on sent le Romain caché sous une enveloppe grecque. Son érudition l'entraîne à des digressions mythiques, moins aimables que curieuses, et qui le rendent plus précieux aux savants que sympathique aux âmes douées de sensibilité. De là deux courants dans l'œuvre de Properce, à savoir : les accents d'un poète tout au bonheur ou à la mélancolie, puis le plaisir laborieux d'un artisan de style, fier de jeter dans un moule latin les idées et la science de ses modèles.

Voici des vers touchants adressés à Hostia, femme qu'il aime, et dont il déguise le nom sous celui de Cynthia :

« Ainsi, lorsque, un jour, la mort clora mes yeux, écoute ce que tu dois observer pour les rites funèbres. Qu'une longue file d'images ne me fasse pas un cortège pompeux, et que les vains accents de la trompette ne pleurent point mon trépas ; point de lit mortuaire dressé sur un brancard d'ivoire, ni de coussin attalique pour y poser ma dépouille mortelle ; loin de moi les rangées de bassins où fument les parfums. Je veux les modestes obsèques d'un convoi plébéien. Il me suffit, pour pompeux appareil, d'avoir mes trois livres de poésies, que je porterai moi-même, riche offrande, à Proserpine. Et toi, Cynthia, tu me suivras, la poitrine nue, meurtrie, tu ne te lasseras point de m'appeler par mon nom, et tu imprimeras un dernier baiser sur mes lèvres glacées, après avoir versé sur moi un onyx rempli d'arome syrien. Puis, aussitôt que la flamme du bûcher m'aura réduit en cendres, qu'une petite urne recueille mes mânes, qu'un laurier, placé sur mon étroit tombeau, protège de son ombre la place où sont mes restes éteints, et qu'on y grave ces deux vers : « Celui qui gît ici, triste poussière, fut autrefois l'esclave d'un seul amour. »

Ovide, sans contredit le plus fécond et le plus facile des poètes latins, semble avoir fait du distique élé-

giaque sa propriété personnelle. Nul ne l'a manié avec plus d'aisance et de succès; il en sait toutes les finesses, il en pratique à merveille le tour ingénieux et l'abandon : c'est même là son défaut; on y voudrait moins d'abondance et plus de solidité, moins d'esprit et plus de cœur. La poésie, comme ailleurs la véritable richesse, ne consiste pas dans la prodigalité. Or Ovide est un prodigue. Sur quelque matière qu'il traite, il jette à profusion les diamants et les perles, sans songer à la disette du fond; il excelle dans le faux; il oublie que le mérite suprême, en fait d'art, c'est la mesure. Tel est l'excès par où pèchent les *Amours*, à l'exception peut-être de l'élégie sur la mort de Tibulle, l'*Art d'aimer*, les *Remèdes d'amour*. L'auteur, jeune et sans frein, ne sait point s'y borner.

Les *Héroïdes*, genre pour lequel se sont bizarrement passionnés quelques poètes modernes, ont un bien autre défaut : la puérilité, l'enfantillage Cette prétendue correspondance entre les héros et les héroïnes de l'histoire fabuleuse peut attirer la curiosité de ceux qui aiment les tours de force et les jeux d'adresse : elle ne satisfait ni la raison ni le goût des amis sérieux de la bonne littérature et de la véritable poésie. Qu'avons-nous besoin de lire les lettres soi-disant échangées entre Déjanire et Hercule, etc.? Montrez-nous la vie du cœur chez des êtres qui ont vécu, et non pas dans des fantômes créés par une imagination qui chevauche sur les nuages.

Les *Tristes* et les *Pontiques* ont, au contraire, une incontestable valeur : l'accent en est sincère. Ovide exilé fait confidence à sa femme, à ses amis, des cruelles douleurs qu'il éprouve, décrit la nature sauvage au milieu de laquelle une volonté implacable, inexorable, le condamne à vivre et lui impose la loi de mourir : il est donc juste qu'il provoque la sympathie pour des maux réels, et qu'il fasse même excuser la monotonie du sujet par la fixité logique d'une âme préoccupée d'une seule idée, le retour auprès des siens. Ainsi, l'on ne peut lire sans attendrissement tout ce qui a trait à sa

biographie, à ses premières années, à son commerce amical avec Macer, Properce, Tibulle, Gallus, Horace, Virgile même, qu'il ne fait qu'entrevoir ; et la pitié pénètre le lecteur plus profondément encore à la peinture de la dernière nuit passée à Rome par le poète, forcé de quitter le lendemain sa patrie :

« Trois fois je touchai le seuil, et trois fois je revins, et, d'accord avec mon âme, mes pieds m'opposaient leur lenteur. J'avais dit souvent adieu, et je ne pouvais mettre fin à mes paroles, et, comme si je partais, je donnais les derniers baisers. Je faisais sans cesse les mêmes recommandations, me trompant moi-même et reportant mes regards sur les objets chers à mon cœur. Et enfin : « Pourquoi me hâter, m'écriai-je : c'est en Scythie qu'on m'envoie ; c'est Rome qu'il faut quitter ; double cause d'un juste retard. Vivant, je perds pour toujours une épouse vivante, une famille, des êtres doux et dévoués qui la composent. Que je vous embrasse, pendant que je le puis encore ; qui sait si jamais je le pourrai plus tard ? c'est autant de gagné que l'heure qui m'est donnée. » — C'en est fait ; il est temps ; je laisse mes paroles inachevées ; je serre sur mon cœur ceux qui sont le plus près de moi. On m'arrrache ; on eût dit que je laissais mes membres, et qu'une partie de mon corps était séparée de l'autre. Alors éclatent les cris et les gémissements des miens ; les mains désespérées frappent les poitrines nues. Ma femme, s'attachant à mon cou au départ, mêle à ses larmes ces tristes paroles : « Non, tu ne peux m'être ravi ; partons ensemble, oui, ensemble, partons tous les deux ; je te suivrai ; femme d'exilé, je m'exile ; la route m'est ouverte aussi ; ma place est avec toi à l'extrémité du monde ; je n'ajouterai qu'un léger poids au navire d'un proscrit. » Elle le voulait, elle l'avait déjà voulu de même sorte ; à grand'peine laissa-t-elle retomber ses mains vaincues par la nécessité. Je sors, ou plutôt c'est un cadavre qu'on emporte, en désordre, les cheveux épars, la barbe hérissée, et elle, atterrée par la douleur, tombe inanimée, je le sais, les yeux voilés, au milieu de notre demeure. Quand elle revint à elle, les cheveux souillés de poussière, et qu'elle eut soulevé ses membres glacés, elle pleura sur elle sur nos pénates déserts, et redit

mille fois le nom de l'époux qui lui était ravi ; puis elle voulut mourir et perdre, en mourant, le sentiment de sa douleur, et puis elle voulut vivre, pour se conserver, vivre pour moi ! Qu'elle vive, et, puisque les destins ont voulu mon exil, qu'elle vive, et que sa tendresse allège le mal de l'absent ! »

VIII

ÉPIGRAMME

Épigramme : Ovide. — Catulle. — Valerius Caton. — Virgile.

Ovide, spirituel et touchant dans l'élégie, a aussi exercé son talent dans la satire : son poème intitulé *Ibis,* imité de Callimaque, est une série d'invectives contre un de ses détracteurs ; le mérite en est tout à fait secondaire.

Plus fin et plus réellement épigrammatique est Catulle, dont plusieurs pièces, lancées contre César, ont un tour mordant et virulent, et qui a tracé un modèle du genre dans la peinture d'un mauvais poète :

« Ce Suffenus, cher Varus, que tu connais bien, est un homme charmant, spirituel diseur et du meilleur monde, et puis il fait beaucoup, beaucoup de vers. Je crois qu'il en a d'écrits dix mille et plus, non pas, selon l'usage, gravés sur palimpseste, mais papiers royaux, écorces neuves, ombilics neufs, lanières rouges, parchemins tendus au plomb, et le tout poli de pierre ponce. Quand tu les lis, cet aimable garçon, cet homme du monde, Suffenus, paraît un trayeur de chèvres, un terrassier, tant il est loin de lui-même et changé. Qu'est-ce à dire ? Celui qui, tout à l'heure, semblait un rieur comme on en rencontre tant, devient plus sot que le plus sot des rustres, lorsqu'il a mis la main aux vers. Et cependant il n'est jamais si heureux que quand il écrit un poème ; alors il se gaudit en soi et s'admire lui-même. Pourquoi ? C'est

que nous avons tous la même illusion ; et il n'est personne en qui tu ne puisses voir un Suffenus. A chacun est attachée son erreur ; mais nous ne voyons pas ce que la besace recèle dans sa poche de derrière. »

On peut rattacher au même genre les *Diræ* ou *Imprécations* d'un certain Valerius Caton, espèce de dialogue en vers, dont le sujet est double ; d'abord plaintes d'un malheureux privé de son domaine, durant les proscriptions de Sulla ; puis lamentations sur l'absence d'une amante appelée Lydie ; le style de cette composition est correct, la versification facile et harmonieuse.

Parmi les pièces attribuées à Virgile, sous le nom de *Catalecta*, on remarque quelques épigrammes contre Noctuinus, Lucius, le rhéteur Annius Cimber et d'autres maîtres d'éloquence ; mais, outre qu'il n'est pas certain que Virgile soit l'auteur de ces différentes pièces, elles n'ont qu'une très médiocre valeur.

C'est Catulle qui reste le maître du genre.

SECONDE SECTION

PROSE

I

Histoire et géographie : L. Scribonius Libo. — Aulus Postumius. — M. Calpurnius Piso Frugi. — C. Fannius. — C. Sempronius Tuditanus. — L. Cælius Antipater. — P. Sempronius Asellio. — M. Æmilius Scaurus. — P. Rutilius Rufus. — Mémoires de Sulla. — Q. Lutatius Catulus. L. Cornelius Sisenna. — Q. Claudius Quadrigarius. — C. Licinius Macer. — Jules César. — Hirtius. — Salluste. — Cornelius Nepos. — Tite-Live.

Les *Origines* de Caton l'Ancien étant un monument de génie, les essais qui les suivirent ne sortent guère

de la médiocrité. On ne les connaît, du reste, que par le titre ou par des fragments d'une très-faible étendue, qui en sauvent à peine les auteurs de l'oubli. L. Scribonius Libo, Aulus Postumius, M. Calpurnius Piso Frugi, C. Fannius et C. Sempronius Tuditanus, écrivent des *Annales*, c'est-à-dire des parties de l'histoire romaine, dont la simplicité va jusqu'à la sécheresse. Après eux, L. Cælius Antipater fournit à Tite-Live d'utiles matériaux. P. Sempronius Asellio, tribun militaire sous la conduite de Scipion Æmilien, pendant le siège de Numance, rédige une relation de cette campagne décisive. Une citation d'Aulu-Gelle donne une excellente idée du talent d'Asellio. A ses yeux, l'histoire n'est pas « un journal, une éphéméride, comme disent les Grecs, une mention pure et simple des événements : elle doit en faire connaître les causes, en expliquer l'esprit : se contenter de dire sous quel consul une guerre a commencé ou fini, et qui est entré en triomphe dans Rome, en passant sous silence les décrets du Sénat, les lois et les plébiscites, la politique qui a tout dirigé, ce n'est pas écrire des histoires, c'est faire des contes pour les enfants. » Voltaire ne donne pas de l'histoire une idée plus nette et plus juste.

Un certain nombre d'auteurs composent des *Mémoires* et des *Biographies personnelles*. Tacite, dans le préambule de son *Agricola*, rappelle les noms de M. Æmilius Scaurus et de P. Rutilius Rufus, dont la sincérité exempte d'amour-propre semble à tous digne d'approbation et d'estime. La vie de Sulla, écrite par Plutarque, est tirée presque tout entière des *Mémoires* eédigés par le dictateur : c'est là que l'historien grec rst allé chercher les traits expressifs qui font connaître cette âme étrange, ce composé de bassesse et d'orgueil, ce caractère obscur, fuyant, complexe, cette soif de pose théâtrale, si bien mise en lumière par Montesquieu dans le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate.*

Après Sulla, Q. Lutatius Catulus, collègue de Marius et vainqueur des Cimbres, compose un récit de cette

guerre, que Cicéron rapproche de l'*Anabase* de Xénophon. L. Cornelius Sisenna raconte avec assez de talent les guerres civiles de Marius et de Sulla, pour que Salluste ait eu la pensée d'en écrire la suite. Il reste d'assez longs fragments des *Annales* de Q. Claudius Quadrigarius; entre autres, le récit du combat où T. Manlius gagna son surnom de Torquatus : le style de cet écrivain a de la pureté, et même une certaine élégance. Avant Salluste et Tite-Live, il pratique, d'une façon intelligente et naturelle l'art de mettre en scène les personnages de l'histoire, de les faire agir et parler.

En dernier lieu, et pour clore cette liste un peu aride, il convient de mentionner les *Annales* de C. Licinius Macer, dont Tite-Live a souvent usé.

Jules César. — Cependant, quels que soient le mérite et l'utilité de ces divers écrivains, nul d'entre eux ne peut le disputer à Jules César, qui ouvre la série des grands historiens de Rome. La fortune, qui s'est plu à le combler d'étonnantes faveurs, a réuni en lui, au plus éminent degré, le génie de l'homme de guerre et de l'homme de lettres; le capitaine qui agissait savait aussi parler et écrire: poète, orateur, grammairien, polémiste, épistolographe, législateur.

Les poésies de César, composées d'un *Voyage*, d'une tragédie d'*Œdipe* et d'un *Éloge d'Hercule*, se bornent maintenant à une épigramme sur Térence; mais elle est d'une critique judicieuse, bien frappée, et l'on y trouve deux traits caractéristiques : Térence n'est qu'un *demi-Ménandre*. Et pourquoi? Parce qu'il lui manque la force comique, *vis comica*, qui est l'âme du drame plaisant.

Quelques discours judiciaires mirent César en évidence; on aimait la logique nette et élégante de son argumentation, la politesse ingénieuse et forte de son style, la sonorité de sa voix, la dignité gracieuse de son geste. Comme orateur public, César montre son habileté à s'emparer de l'esprit du peuple, par cette phrase remarquable de l'éloge funèbre, qu'il prononça

sur le Forum, en l'honneur de sa tante Julia, veuve de Marius :

« La race de ma tante Julia, du côté maternel, sort des rois; du côté paternel, elle a les dieux immortels pour alliés. Car c'est d'Ancus Marcius que descendent les Marcius Rex, dont la mère de Julia portait le nom, et c'est de Vénus que descendent les Jules, famille dont la nôtre fait partie. Il y a donc, dans notre race, et la sainteté des rois qui ont la souveraine autorité parmi les hommes, et la majesté religieuse des dieux, dont le pouvoir s'étend sur les rois eux-mêmes. »

Le soin que César donnait à son style, il l'étendait à la pureté grammaticale du langage; il avait horreur du barbarisme : « Fuyez, disait-il, comme un écueil, tout mot inouï et inusité. » C'est pour préserver les Jeunes gens de cette corruption de la langue qu'il écrivit à leur intention son traité de l'*Analogie*, dédié à Cicéron. Il y propose de maintenir l'orthographe étymologique d'un certain nombre de mots, et de la modifier dans quelques autres : par exemple, d'écrire *maximus*, au lieu de *maxumus*, forme archaïque.

Cicéron ayant composé un éloge outré de Caton le Jeune, César, son ennemi politique, crut devoir y répondre par un *Anti-Caton*, gros ouvrage en deux livres, tout gonflés du venin de la haine et des inspirations malsaines de la calomnie. Ce pamphlet, aussi injuste qu'inopportun, a moins contribué à la gloire littéraire de César qu'à celle de Plutarque, qui a trouvé des paroles éloquentes pour le flétrir. On dit que Brutus réfuta l'*Anti-Caton*.

Il reste quelques lettres de César. Le billet qu'il adresse à Cicéron, lorsque celui-ci se disposait à quitter l'Italie pour rejoindre Pompée en Grèce, est des plus remarquables par le tour aimable, adroit et vif donné à la pensée et à l'expression. L'amour-propre du grand orateur, si indécis en politique, dut être mal à l'aise contre les flatteries de son adversaire, et ce fut sans

doute pour lui un pénible sacrifice que de prendre, le 14 juin de l'an 50, son chemin vers l'Épire.

Les écrits de jurisprudence de César traitaient du *Droit augural* et des *Auspices*. Macrobe, dans ses *Saturnales* (I, 16), fait un grand éloge du seizième livre de ce dernier ouvrage.

Mais venons-en au véritable titre littéraire de César, c'est à dire à ses *Commentaires*. Montaigne écrit dans ses *Essais* (II, XXXIV) : « On recite de plusieurs chefs de guerre qu'ils ont eu certains livres en particuliere recommandation, comme le grand Alexandre, Homere ; Scipion Africain, Xenophon ; Marcus Brutus, Polybius; Charles cinquieme, Philippe de Comines ; et, dict on de ce temps que Machiavel est encore ailleurs en credit. Mais le feu marechal Strozzi, qui avoit prins Cæsar pour sa part, avoit sans doubte bien mieulx choisi. Car, à la vérité, ce debvroit estre le breviaire de tout homme de guerre, comme estant le vrai et souverain patron de l'art militaire; et Dieu sait encore de quelle grace et de quelle beauté il a fardé ceste riche matiere, d'une façon de dire si pure, si delicate et si parfaite, que, à mon goust, il n'y a aulcuns escripts au monde, qui puissent estre comparables aux siens en ceste partie.» Ce jugement résume avec bonheur l'opinion des anciens et des modernes sur cet immortel ouvrage ; il exprime le sentiment qu'en ont eu Cicéron et Quintilien, et il prépare celui de Bossuet, de Fénelon et des plus éminents critiques. Et de fait, l'œuvre de César est marquée au coin d'un génie actif et pratique, qui va droit aux faits, qui en pénètre les ressorts et le jeu intime, et qui trouve, pour les dessiner dans leur réalité vivante, des termes lumineux et précis. C'est bien le livre d'un capitaine, qui a pour maxime que la véritable science d'un chef d'armée est de saisir à point le côté vif et décisif de l'occasion ; qu'il faut exécuter et non pas seulement méditer les hautes entreprises ; que l'art stratégique ne va pas sans une connaissance exacte, minutieuse, du pays où se passe la

guerre; d'un homme qui se fait aimer des soldats, auxquels il donne le nom de « compagnons », mais sévère, inexorable sur la discipline et licenciant d'un seul mot « *Quirites* (bourgeois) » une troupe mutinée contre l'ordre de s'embarquer pour l'Afrique sous le commandement du préteur Salluste; qui exige que les légions soient bien et richement équipées et qui porte lui-même au combat un accoutrement de couleur voyante; qui surveille jour et nuit, de sa personne, les travaux de campement ou de siège; qui franchit les rivières à la nage, méprisant la pluie ou le soleil, estimant opportun de haranguer ses soldats avant la bataille, et imprimant alors à sa parole un tour saisissant; exagérant à dessein la force des ennemis pour donner plus de cœur à ses troupes, et se jetant, s'il le faut, au plus fort de la mêlée.

Les *Commentaires* ou plutôt les *Mémoires* de Jules-César se divisent en deux grandes parties: 1° *Mémoires sur la guerre des Gaules;* 2° *Mémoires sur la guerre civile.*

1° *Mémoires sur la guerre des Gaules.* Ils sont divisés en sept livres. C'est l'histoire entière de cette lente et rude conquête, qui dura près de dix ans, depuis la guerre contre les Helvètes et contre Ariovist, chef des Suèves, jusqu'à la victoire d'Alesia, la captivité de Vercingétorix et la prise d'Uxellodunum (*Puy d'Issolu*) (58-56) : lutte affreuse, cruelle, où huit cents villes sont prises d'assaut, trois cents nations défaites, un million de Gaulois tués et un million faits prisonniers! On peut suivre dans notre *Histoire romaine* les détails de ce drame sanglant ; c'est l'ouvrage même de César qui nous les a fournis. Mais, si nous avons pu emprunter à ce journal, rédigé à la hâte et sans art, au milieu du tumulte des camps, les notes claires, abondantes, qui nous ont servi de point de repère à travers la multiplicité des faits, nous n'avons pu lui prendre la limpidité solide d'un style qui ravit le lecteur, même quand le fond laisse à désirer sous le rapport d'une exactitude impartiale. Il importe aussi de remarquer comment

César trace d'une main ferme le cadre topographique de ses campagnes : ses descriptions de la Gaule, de la Bretagne et de la Germanie sont du plus vif intérêt : à part quelques erreurs de détail, il donne sur les mœurs des habitants de ces diverses contrées des indications d'autant plus précieuses, qu'il s'agit des peuples sur lesquels les Francs sont venus se greffer ; c'est une partie de nos annales ; ce sont des pages de notre histoire. Il n'est pas non plus hors de propos de noter que César, usant d'un procédé pareil à celui de Xénophon dans l'*Anabase*, ne fait jamais intervenir sa personne, son moi, dans ses récits ; sa conquête est une œuvre collective, inspirée par un seul, mais accomplie par tous.

Aux sept livres des *Mémoires sur la guerre des Gaules* s'en ajoute un huitième, dû à la plume d'Aulus Hirtius, lieutenant de César, qui fut tué devant Modène. Cette partie n'a pas le mérite de la première ; mais la véracité de l'historien, qui tient les faits « de la bouche même de César », ne peut être mise en doute. La même observation s'applique aux récits de la *Guerre d'Alexandrie* et de la *Guerre d'Afrique*, attribués par les uns à Hirtius et par d'autres à Caius Oppius.

2° *Mémoires sur la guerre civile.* Ils se composent de trois livres, où se reproduisent les mêmes qualités que dans la *Guerre des Gaules :* peinture rapide des événements, des personnages, des pays et des peuples ; précision, clarté, vivacité entraînante dans le récit des expéditions, des marches et des combats. Seulement, s'il est juste de faire observer qu'il se mêle une pensée politique, adroitement dissimulée, mais facile à pénétrer, dans les tableaux crayonnés par César en lutte avec les Gaulois, les Bretons et les Germains, à plus forte raison cherche-t-il à effacer, dans sa *Guerre civile,* le caractère d'illégalité flagrante qui entache tous ses actes depuis le passage du Rubicon jusqu'à la victoire de Pharsale.

Salluste. — Salluste (Caius Sallustius Crispus) naquit à Amiterne, ville sabine, l'an 86 avant J.-C., d'une famille

plébéienne, mais honorablement connue. Son intelligence, dirigée par les leçons d'un rhéteur alors célèbre, Ateius Prætextatus, le fit parvenir promptement à la questure et au rang de sénateur; mais il fut exclu de l'ordre sénatorial autant à cause de l'infamie de ses mœurs que de la haine de ses adversaires politiques. Il était pour Clodius contre Milon, et, en épousant Terentia, que Cicéron avait répudiée, il se déclara l'ennemi public du grand orateur. Redevenu questeur pendant les troubles civils, il rentra au Sénat, devint préteur, lieutenant de César en Afrique, et enfin proconsul de cette province. Dans cette magistrature, il se livra à deux tâches tout à fait différentes : il pilla et rançonna le pays qu'il était chargé d'administrer, mais il y recueillit en même temps les documents les plus précieux pour composer l'histoire de la *Guerre contre Jugurtha*. C'est en vain que les citoyens, spoliés par Salluste, l'accusèrent auprès de César de ses concussions et de ses rapines; il jouit en paix de ses richesses mal acquises, et se construisit sur le mont Quirinal, dans le quartier appelé « les hautes rues » (*alta semita*), une habitation tellement magnifique, qu'elle devint, après lui, la maison de plaisance des empereurs. Les jardins de cette demeure princière, voisins de ceux de Lucullus, se voient encore aujourd'hui, non loin de l'église de Sainte-Suzanne, en longeant le flanc oriental du Monte Pincio. C'est dans cette retraite que Salluste mourut, l'an 35 avant l'ère chrétienne, âgé de cinquante-sept ans; homme sans moralité, mais l'un des plus grands historiens de son pays, comme l'exprime ce vers de Martial (*Epigr.*, liv XIV, 191) :

Primus Romana Crispus in historia.

Les deux ouvrages qui restent de Salluste, c'est-à-dire son *Catilina* et son *Jugurtha*, se rattachaient par des liens plus ou moins étroits à son œuvre principale, intitulée *Histoire romaine*. Divisée en cinq ou six livres, elle s'étendait de l'abdication de Sulla (79)

jusqu'à l'année où la loi Manilia chargea Pompée de la guerre contre Mithridate (66). Il n'en reste que des fragments très morcelés et très courts. On a encore, sous le nom de Salluste, deux lettres à César *De ordinanda republica* : l'authenticité en a été contestée ; elles se recommandent pourtant par une concision rapide, qui est bien dans les habitudes de Salluste. C'est toutefois le *Catilina* et le *Jugurtha* qui valent à Salluste sa renommée. Peut-être n'a-t-il pas la spontanéité, le génie naturel de César ; mais on ne saurait trop admirer la pureté, la correction de son style, auquel les formes archaïques, imitées de Caton, donnent une physionomie plus originale et plus frappante. Il jette aussi dans son récit des maximes empruntées à Thucydide, un de ses modèles, et il réussit souvent à égaler l'historien grec. Et puis quel heureux choix du sujet, quel art dans la disposition des parties du drame, quel mouvement habile dans la gradation des incidents, quelle énergie oratoire, quelle richesse dans les tableaux, quel talent à peindre les hommes introduits sur la scène historique, et par-dessus tout quelle rapidité, quelle brièveté, *Sallustiana brevitas,* louée avec tant de raison par Quintilien ! C'est passionné, c'est vivant !

On ne lit pas seulement dans Salluste le récit de la conjuration de Catilina, on voit Catilina lui-même ; le voilà qui passe, avec son teint hâve, ses yeux hagards, sa démarche tantôt lente, tantôt précipitée, avec ses traits qui respirent l'égarement ; on est réellement en présence de l'égoïste fanatique, sans conscience et sans frein, qui, escorté de jeunes fous, de dissipateurs et de débauchés, veut tuer les consuls, incendier Rome, renverser la constitution, s'emparer du pouvoir et de l'argent, et instituer une dictature militaire : « Le peuple romain, dit-il, est un corps robuste, mais sans tête ». Et lorsqu'il est forcé de sortir du Sénat par les éloquentes apostrophes de Cicéron : « Vous allumez, s'écrie-t-il, un incendie contre moi, je l'éteindrai sous des ruines ! » Le rôle de Cicéron, que Sal-

luste détestait, est laissé dans l'ombre avec une partialité qui n'est pas digne de l'histoire; mais les portraits en raccourci de Caton et de César, mis en concurrence dans la délibération sur le sort des complices de Catilina, sont des œuvres de maître. Il en est même de leurs discours, qui sont des pièces de la plus grande valeur. On en peut dire autant du tableau de Rome au moment où les passions politiques poussent à l'usurpation les esprits inquiets de la scène nocturne, au milieu de laquelle Catilina, dans sa maison du Palatin, harangue les conspirateurs, et fait circuler, dit-on, de main en main une coupe remplie de sang, que chacun porte à ses lèvres; de l'arrestation des députés allobroges sur le Pont Milvius; du supplice des conjurés, dans le Tullianum, et de la bataille de Pistoia, où Catilina lutte et meurt en héros : tous ces épisodes sont d'un très grand effet dramatique.

La *Guerre contre Jugurtha* est traitée d'une main plus habile encore. L'idée de Salluste se manifeste nettement, sous son double aspect, dès la première phrase, qui peut servir de modèle à tous les historiens : *Bellum scripturus sum, quod populus romanus cum Jugurtha, rege Numidarum, gessit: primum, quia magnum et atrox variaque victoria fuit, dein, quia tunc primum superbiæ nobilitatis obviam itum est.* « Je vais écrire la guerre que le peuple romain a faite avec Jugurtha, roi des Numides : d'abord parce qu'elle fut longue et sanglante, et la victoire chèrement achetée; ensuite, parce que c'est alors que pour la première fois l'on se mit à tenir tête à l'insolence de la noblesse. » Et l'auteur tient parole. Initié aux documents historiques de cette période par Hiempsal II, petit-fils de Masinissa et successeur de Jugurtha, qui lui explique les livres écrits en langue punique, Salluste présente les faits sous un jour d'une vérité frappante, dessine fidèlement les contours et les détails des paysages africains, où se succèdent les différentes phases de la lutte, depuis l'arrivée de Metellus jusqu'à la bataille de Cirta, suit pas à pas les menées perfides et corruptrices du

roi numide et met dans le relief le plus saillant cette physionomie tragiquement sinistre. Mais le véritable héros de ce drame, c'est Marius. Jamais figure n'a été touchée avec plus de vigueur et de naturel : la mâle éducation du vigneron volsque, devenu consul, la rudesse et la brusquerie de ses manières, son dédain des lettres et des arts, son mépris des nobles, sa fierté plébéienne pleine d'insolence, sa personnalité affirmée par chacun de ses actes, par chacune de ses paroles, toutes les énergies, en un mot, de ce caractère unique, relevé d'un courage indompté, sont rendues vivantes, avec un rare bonheur d'expression, dans l'exposé des faits et surtout dans la harangue prononcée par Marius après son élévation au consulat : c'est la glorification imperturbable du moi, élevé au point culminant de l'orgueil.

On peut regretter que Salluste fasse précéder ses récits de préambules philosophiques, où, s'érigeant en parleur de vertu et de morale, il affecte une rigidité de principes en désaccord flagrant avec sa conduite, mais il mêle à ces réflexions, d'une sincérité plus qu'équivoque, des observations si curieuses sur l'état de Rome au moment où il écrit, qu'on est prêt à lui pardonner ces digressions faussement honnêtes, en raison des renseignements vrais qu'elles contiennent.

Cornelius Nepos. — C'est un fait assez bizarre qu'on ne sache presque rien de la biographie de Cornelius Nepos, qui est un biographe distingué. Il naquit probablement à Hostilia, près de Vérone, d'où il vint fixer son séjour à Rome, où il fut l'ami de Cicéron, de Catulle, de Pomponius Atticus et de plusieurs autres personnages considérables. Versé dans les antiquités, la géographie, l'histoire littéraire et l'histoire proprement dite, il avait écrit, au dire de Catulle, une chronique universelle, composée de matériaux laborieusement amassés ; mais il ne reste de lui que les *Vies des grands capitaines*, avec la biographie de Caton l'Ancien et celle de Pomponius, ouvrage revu par Æmilius Probus, qui vivait sous Théodose le Grand. Ce recueil contient la vie de vingt capitaines grecs, l'énumération

des rois les plus célèbres de la Grèce et de la Perse, la biographie d'Hamilcar et d'Hannibal. Chacun de ces morceaux, à part quelques erreurs, est remarquable par son exactitude et par sa concision : double qualité qui va même jusqu'à la sécheresse. Ainsi les trois chapitres de la biographie de Caton se bornent à l'énumération de toutes les fonctions qu'il a remplies, des diverses circonstances de sa vie politique et militaire, avec quelques lignes de portraits et la table des matières du célèbre ouvrage intitulé *des Origines* : c'est trop peu.

La vie de Titus Pomponius Atticus, au contraire, est un morceau de maître, travaillé avec soin, disposé avec art, écrit avec beaucoup d'aisance et de charme : on y sent la main d'un ami. Les derniers chapitres, où se trouve le récit de la mort d'Atticus, mettant fin à ses jours par abstinence, sont d'un tour ferme, énergique, qui a vivement frappé Montaigne. Il le traduit en partie dans le treizième chapitre du second livre des *Essais*, et il en tire cette conclusion remarqnable : « Atticus ayant recogneu la mort tout à loisir, non-seulement ne se décourage point au joindre (au rapprochement) ; mais il s'y acharne ; car estant satisfaict en ce pourquoi il estoit entré en combat, il se picque par braverie d'en veoir la fin : c'est bien loing au delà de ne craindre point la mort que de la vouloir taster et savourer ». Quelques réflexions judicieuses et d'une saine portée morale font regretter que Cornelius n'ait pas donné une plus large place à ce côté pratique et instructif du genre biographique. Plutarque y a excellé. Aussi, quoique Cornelius Nepos ait le mérite d'être le premier auteur d'une collection de biographies, à Plutarque revient la gloire d'avoir fait servir ses récits à l'éducation de ses lecteurs. Cependant, pour ce qui est du style, Cornelius Nepos a la supériorité : sa langue est claire, élégante, pourvue, au besoin, de nerf et de rapidité. On voit qu'il est en commerce quotidien et familier avec Cicéron, et qu'il parle la même langue.

Parmi les fragments des autres écrits de Cornelius, il faut mentionner une lettre de Cornelia, mère des

Gracches, à son fils Caius ; les idées et le style sont en harmonie avec la fierté d'âme de cette femme célèbre.

En somme, l'œuvre biographique de Cornelius Nepos est très utile à la jeunesse, et Rollin la comprend avec raison dans la liste des auteurs à mettre entre les mains des jeunes latinistes.

Tite-Live. — Pline le Jeune raconte, dans une lettre à son ami Nepos, qu'un Espagnol, frappé de la glorieuse réputation de Tite-Live, accourut de Gadès pour le voir, et s'en retourna aussitôt après l'avoir vu. « C'était sans doute un fait bien extraordinaire, dit saint Jérôme à ce sujet, qu'un étranger venant à Rome pour y chercher autre chose que Rome elle-même ». On s'en étonne moins, quand on lit l'admirable monument historique et oratoire que Tite-Live a élevé à sa patrie, et dans lequel il a égalé, par la grandeur de son génie, la noblesse du peuple dont il écrit les annales. Né à Padoue, l'an 50 avant Jésus-Christ, il vient à Rome vers l'âge de vingt-quatre ans, y fréquente les écoles des rhéteurs, et compose des dialogues, des morceaux philosophiques et des récits qu'il dédie à Auguste. L'empereur, satisfait de ces travaux littéraires, confie à Tite-Live l'éducation du jeune Claude, le futur successeur de Néron. Investi de ce poste de confiance, Tite-Live partage son temps entre Rome et Naples, travaillant au grand ouvrage d'histoire romaine qui semble avoir occupé toute sa vie. L'amitié d'Auguste n'altéra point l'impartialité de l'historien, qui donna des louanges à Brutus, à Cassius et à Pompée, au point qu'Auguste l'appelait le *Pompéien*. C'est ainsi que Virgile et Horace ont loué Cicéron et Caton, au temps même où ils étaient admis dans l'intimité du successeur de César. A l'avénement de Tibère, Tite-Live revint se fixer dans sa ville natale, ou il mourut l'an 10 de l'ère chrétienne. Ses concitoyens lui ont élevé, en 1549, dans la salle gigantesque du palais della Ragione, un cénotaphe accompagné du buste en bronze du grand historien et d'une inscription latine.

L'histoire romaine de Tite-Live s'étend de la fon-

dation de Rome à la mort de Drusus, petit-fils d'Auguste. Les commentateurs l'ont distribuée en *Décades*, ou recueils de dix livres, jusqu'au chiffre de cent quarante-deux; il n'en reste que trente-cinq livres, dont le rare mérite redouble les regrets inspirés par la perte de ce qui manque. Henri IV disait qu'il donnerait une province par livre des *Décades* qu'on lui découvrirait.

L'idée mère de l'histoire de Tite-Live n'est pas de lui : elle lui est suggérée par les travaux des Grecs, et notamment par ceux de Polybe, qu'il traduit parfois textuellement. Mais ce qui est bien à lui, c'est l'application de son génie à l'immensité du tableau qu'il a voulu peindre, et la pensée, belle, généreuse, humaine, qu'il exprime dans sa préface, « d'offrir sur un grand théâtre des leçons utiles, de présenter à chacun des exemples à imiter, et pour soi-même et pour la patrie, de détourner des entreprises qu'il est honteux de commencer et de mener à fin ». Peu d'hommes ont aussi pleinement réussi dans cet heureux emploi de leurs facultés au service de l'œuvre qu'ils se sont proposée. Tite-Live, doué d'une imagination assez puissante, pour faire revivre le passé et les hommes qui s'y meuvent; d'une facilité pittoresque assez précise et présente, pour en dessiner au naturel les traits et les humeurs; d'un tempérament oratoire assez fort et assez souple, pour leur prêter le langage qui convient à leur caractère et aux circonstances où ils parlent, Tite-Live est, en réalité, un auteur dramatique : dessin et décors vrais du théâtre, entente de la scène, production des personnages avec leurs figures et avec leurs passions, rien ne manque aux effets de théâtre qu'il veut produire : il y joint, de son âme, l'accent moral et sincère, qui touche et qui convainc. Admirons aussi la variété et la souplesse de ses émotions, selon les événements et les phases de l'histoire extérieure et intérieure de Rome ; triomphant, quand il raconte les victoires; plein de mouvement et de chaleur, lorsqu'il expose les luttes tumultueuses du

Forum, il a, tour à tour, des élans, des retours attendris, des couleurs tragiques, des vues positives du réel, des réflexions profondément sensées, des fiertés toutes nationales : on dirait les délicatesses et les nuances de sentiment d'un fils racontant la vie de sa mère.

Qu'on suive le tissu net et serré de ses narrations. Horace, Lucrèce, Mucius Scævola, Virginie, les Gaulois, Camille, luttes des plébéiens et des patriciens à propos du tribunat, des mariages mixtes, des dignités communes, des lois agraires, Coriolan, les Samnites, Pyrrhus, les guerres puniques avec les grandes figures de Fabricius, d'Hannibal, de Fabius, de Paul-Emile, des Scipions, de Claudius, de Caton, ces récits ne sont-ils pas tous de la plus rare beauté? Shakespeare et Corneille ont-ils rencontré un contact plus lumineux, mieux fait pour éclairer et pour échauffer leur génie dans *Coriolan* et dans *Horace?*

Qu'on lise ensuite et qu'on étudie les discours de Tite-Live, on verra qu'il « est eloquent, dit Quintilien, au delà de toute expression, *supra quam enarrari potest eloquentem* ». On peut contester ou approuver, dans les historiens anciens, l'usage des harangues; Voltaire les appelle avec raison « une fiction imitée d'Homère ». Nous voulons, en effet, nous modernes, dans l'histoire la vérité absolue. Nous n'admettons pas qu'un auteur, s'appelât-il Thucydide ou Tacite, prête à un personnage, quel qu'il soit, des paroles qu'il n'a point dites. Mais les anciens se plaçaient à un autre point de vue : ils exigeaient qu'un historien fît une œuvre qui fût sienne; ils la voulaient subordonnée à l'unité d'invention et d'exécution ; vérité pour le fond, personnalité pour la mise en œuvre. Or, des harangues, marquées à des coins différents de dialectes ou de style, auraient introduit dans une histoire des disparates et des dissonances choquantes pour l'oreille et pour le goût. Tite-Live s'est donc conformé à ce procédé suivi par les Grecs, et son génie en a tiré de merveilleux effets. Nous ne concevons pas que ses personnages, tribuns, capitaines, sénateurs, aient pu tenir un

autre langage que celui qu'il leur prête. Nous entendons le vieil Horace disputant au bourreau la tête de son fils; Camille refusant de transporter à Véies le siège de l'empire; Canuleius luttant avec les patriciens pour l'obtention du consulat et pour la légitimité des mariages entre les deux ordres; le vieux Caton, reproduit tout vivant par le pinceau de Tite-Live, défendant sans succès, contre une émeute de femmes, la sévérité de la loi Oppia; Vibius Virrius engageant les sénateurs campaniens à un suicide héroïque; Fabius Maximus résistant à Scipion qui veut transporter en Afrique la guerre contre Hannibal. Et que dire de l'entrevue d'Hannibal et de Scipion avant la bataille de Zama; du discours adressé au peuple par Paul-Emile, vainqueur de Persée et en deuil de ses deux fils ; des frémissements expressifs de la foule répandue sur le Forum, lorsqu'elle apprend, durant la seconde guerre punique, qu'Hasdrubal va se joindre à son frère Hannibal, que le consul Claudius Nero, laissant son camp en vue du général carthaginois, va rejoindre dans le Picenum son collègue Livius Salinator, et lorsque, après la victoire du Métaure, elle salue, comme le vrai triomphateur, le cavalier, qui a traversé en six jours toute la longueur de l'Italie, défait Hasdrubal et jeté la tête du vaincu dans le camp de son plus redoutable ennemi. Il y a, dans tous ces récits, comme dans une grande épopée, une puissance, une autorité, une sorte de domination qui saisit et qui subjugue.

Le style en a sa part. Quoique Asinius Pollio reproche à Tite-Live sa *patavinité*, c'est-à-dire son provincialisme, défaut que notre compétence moderne aurait peine à saisir chez le grand historien, nous croyons juste l'expression de Quintilien qui le loue de son « abondance, comparable à un ruisseau de lait », autrement dit d'une facilité coulante, semblable à celle d'Hérodote, qui contribue singulièrement à l'expansion émue de la pensée, et qui se rapproche de l'exquise sensibilité de Virgile. « C'est, dit fort bien Hippolyte Taine, un enchaînement de phrases claires,

naturelles, variées, agréables, de mots simples et vivants, ni abstraits, ni techniques, ni antiques, tous de la langue usuelle et moderne que chacun entend ; puis, quand arrive le torrent de la passion, celle-ci couvre le style d'expressions splendides et superbes, parure de diamants sur la pourpre du manteau. »

II.

ÉLOQUENCE ET RHÉTORIQUE

Éloquence et rhétorique : Hortensius. — Cicéron : Plaidoyers. — Discours politiques. — Ouvrages sur l'éloquence et sur l'art oratoire.

Hortensius.— Quintus Hortensius Ortalus, appartenant par la date de sa naissance aux années où brillèrent Licinius Crassus et Marcus Antonius et par quelques-unes de ses plaidoiries au temps où commence à fleurir le talent hors ligne de Cicéron, sert de transition entre l'éloquence des prédécesseurs du grand orateur romain et celle de l'auteur des *Catilinaires*, des *Verrines* et des *Philippiques*. Malheureusement, il ne reste rien des discours d'Hortensius. On sait, par plusieurs passages du *Brutus* de Cicéron et par d'autres écrivains, le nom de vingt-deux des causes qu'il a plaidées ; mais on ne peut juger que sur parole du mérite de ses plaidoyers. Né l'an 115 avant J.-C., d'une famille plébéienne illustre, il débute au barreau, à l'âge de dix-neuf ans, en qualité de défenseur de la province d'Afrique, opprimée par ses gouverneurs. Il obtient un grand succès. « Son génie, dit Cicéron, ainsi qu'une statue de Phidias, se fit voir et applaudir au même instant ». Soldat dans la guerre marsique, puis tribun militaire et lieutenant de Sulla dans la guerre contre Mithridate, il plaide *pour les biens de Pompée* en société de Marcus Antonius et de L. Marcius Philippus. L'an 82 le met pour la première fois en concurrence

avec Cicéron dans l'affaire de Publius Quintius, cité en justice pour une possession de biens. C'était un adversaire redoutable, pourvu par la nature et par l'étude d'une éloquence passionnée et réfléchie, touchante et raisonnée, forte de faits et embellie d'images et d'expressions nouvelles. Cicéron ne dissimule pas qu'il en a peur. Aussi est-il fâcheux que ce plaidoyer soit perdu : on connaîtrait mieux la valeur des armes d'Hortensius. Pour lui, fort de la situation qu'il s'est créée au barreau, ami du luxe, du plaisir et de l'argent nécessaire pour se les procurer, il continue à se constituer le défenseur des membres du parti aristocratique accusés de concussion et de péculat, M. Canuleius, Terentius Varron, et enfin du fameux Verrès. Les plus brillantes familles de Rome, les Scipions et les Métellus, l'avaient supplié de sauver par l'autorité de sa personne et de sa parole l'honneur de l'ordre sénatorial, gravement compromis par les déprédations de l'ancien préteur de la Sicile. On sait comment la victoire dans cette affaire resta aux mains de Cicéron, rival heureux d'Hortensius : ses *Verrines* en font foi : cependant la postérité serait encore plus éclairée sur la conduite de Verrès, si les *Verrines* d'Hortensius, mis en suspicion, n'avaient point péri.

Hortensius était, à cette époque, consul désigné (69); il entre en charge l'année suivante, et joue dès lors un rôle politique opposé à celui de Cicéron. Il s'unit toutefois à lui, en qualité de confrère, dans plusieurs causes d'un grand intérêt, notamment dans le procès de Rabirius, accusé par César de haute trahison, dans celui de Murena, poursuivi comme coupable de brigue, et enfin dans l'affaire de Milon, meurtrier de Clodius, puis dans celle de Publius Sulla, à qui l'on reprochait d'avoir été le complice de Catilina et de Pison. De cette association professionnelle naquit une estime réciproque entre les deux grands orateurs, et Hortensius manifesta la sienne en prenant, au péril de ses jours, la défense de Cicéron contre Clodius, en contribuant à son rappel de l'exil, et en le faisant entrer, de con-

cert avec Pompée, dans le Collège des augures, à la place du jeune Crassus, tué, avec son père, dans l'expédition contre les Parthes. Cicéron ne demeura point en arrière avec son ami, et il lui rend dans son *Brutus* un touchant témoignage de sympathie et de regrets, provoqué par la nouvelle soudaine de sa mort. On peut dire d'Hortensius qu'il périt sur la brèche. Retiré vers la fin de sa carrière sur le mont Palatin, où il possédait une somptueuse maison, qui devint plus tard le palais d'Auguste, il obtint d'abord un succès douteux, en défendant son neveu Valerius Messala, accusé de brigue; puis, voulant reconquérir quelque regain de sa vieille renommée, il mit sa parole au service d'Appius Claudius, accusé de brigue, mais il plaida avec tant de chaleur et d'action qu'il se rompit un vaisseau dans la poitrine et mourut peu de temps après, l'an 50, à l'âge de soixante-cinq ans.

Le talent oratoire et le souvenir d'Hortensius ne disparurent point avec lui. Sa fille Hortensia, plus digne du nom de son père que son frère, qui ne se signala que par des folies, présenta devant le tribunal des triumvirs, Antoine, Octave et Lépide, la cause des dames romaines, frappées d'un injuste impôt, et gagna leur procès. Son petit-fils, tombé dans la détresse sous le principat de Tibère, fournit à Tacite, en adressant à l'empereur une supplique vainement éloquente, l'occasion d'ajouter une flétrissure à toutes celles que la conscience indignée de l'historien inflige au successeur d'Auguste.

Cicéron. — Cicéron personnifie toute l'éloquence romaine. Inférieur à Démosthène, auquel il doit une partie de ce qu'il est, il joint à l'énergie de son modèle l'abondance de Platon et l'élégance d'Isocrate. « Il semble, dit Quintilien, qu'un dieu l'ait créé pour essayer en lui jusqu'où peut aller la puissance de la parole. Qui sait, en effet, instruire avec plus de netteté, émouvoir avec plus de véhémence ? Qui jamais eut plus de charme et de douceur? Ce qu'il arrache à la conviction, vous diriez qu'on le lui accorde de bonne grâce.

Il transporte son juge, et celui-ci a plutôt l'air de le suivre volontairement que de céder à une force qui l'entraîne. Il y a une telle autorité dans tout ce qu'il dit, qu'on rougirait d'avoir un autre avis que le sien : ce n'est pas un avocat qui plaide, c'est un témoin qui dépose, un juge qui prononce. Et toutes ces choses, dont une seule coûterait à tout autre des soins infinis, coulent chez lui sans travail et sans efforts ! Et cette élocution si harmonieuse, si ravissante à entendre, n'est que le fruit de la plus heureuse facilité ! Aussi est-ce à juste titre que ses contemporains le proclamèrent roi du barreau, et qu'il a obtenu de la postérité que son nom devînt synonyme de l'éloquence. Ayons-le donc sans cesse devant les yeux, proposons-le-nous pour modèle, et que celui-là croie qu'il a bien profité, à qui Cicéron a su beaucoup plaire. »

Cette royauté du barreau, dont Quintilien accorde le sceptre à l'orateur romain, est justifiée par la lecture de ses œuvres oratoires. On peut les diviser en deux catégories : 1° *Plaidoyers ;* 2° *Discours politiques.*

1° *Plaidoyers.* — Avant Cicéron, l'éloquence judiciaire, à de rares exceptions près, était restreinte aux formules sèches du droit : il en agrandit le domaine : il en élève le ton. Ses éminentes qualités, développées au plus haut degré par l'étude et par les voyages, lui en fournissent les moyens. La souplesse merveilleuse de son intelligence et de sa mémoire l'initie à toutes les connaissances répandues de son temps en Asie, en Grèce, en Sicile, en Italie. Il dit quelque part qu'un bon orateur doit tout savoir ; il sait tout. Observateur fin et pénétrant, railleur spirituel, maniant aisément l'ironie, il a la pratique des hommes, l'usage du monde, l'entregent ; poète, il est mu par le sentiment de l'idéal, de l'image, de la couleur ; philosophe, il incline vers l'idéalisme platonicien, c'est-à-dire vers le culte de la beauté intellectuelle et morale ; épris des beaux-arts, il en parle en connaisseur et en collectionneur bien pourvu ; les chefs-d'œuvre de la statuaire et de la peinture grecques lui sont familiers, et il transporte dans ses dis-

cours et dans ses écrits les émotions qu'ils lui inspirent; jurisconsulte, il possède tout le répertoire des lois et les ajuste habilement aux intérêts et aux nécessités de sa cause; poussant le souci de l'opinion jusqu'à la vanité et passionné pour la gloire, il a le feu sacré des artistes et des acteurs qui vivent de la sympathie et des applaudissements de la foule: pour lui, la tribune est une scène, la toge, un costume; il a pour amis et pour maîtres le tragédien Æsopus et le comédien Roscius; artisan consommé dans l'art de bien dire et de bien écrire, parlant le grec aussi couramment que le latin, lecteur assidu de Démosthène, d'Homère, d'Æschyle et de Xénophon, il fait passer dans sa propre langue les termes abstraits, les finesses d'expression, les sonorités rythmiques, les tournures ingénieuses, la dialectique serrée, la vigueur naturelle, le trait incisif des poètes et des prosateurs attiques : il met Athènes au service de Rome. Aussi est-ce à lui que le latin doit le caractère de perfection qui lui assigne le second rang parmi les langues mortes : il crée l'instrument dont Tite-Live, Horace et Virgile vont faire un si bel usage; il est le latin fait homme. Disons mieux, résumant en lui toutes les énergies de pensée et de parole qui circulent dans les cœurs et dans les esprits de ses contemporains, il est le type vivant de son époque, il est Cicéron.

La première occasion qui s'offrit à lui de mettre en lumière le talent qui fait de lui l'orateur judiciaire par excellence, fut le procès intenté par Publius Quintius à un certain Nævius, détenteur illégitime des biens réclamés par le demandeur. Hortensius était le défenseur de Nævius, à qui s'intéressait en outre Sulla et le parti aristocratique : Cicéron ne craignit pas de traiter Nævius comme un misérable et il gagna son procès. Son discours de débutant a déjà d'admirables qualités.

On en rencontre encore davantage dans la défense de Sextus Roscius d'Améric, auquel Chrysogonos, affranchi de Sulla, avait intenté une action de parricide : le plaidoyer de Cicéron est déjà presque un chef-d'œuvre. La discussion minutieuse des faits et la grâce

insinuante du style, unies à de beaux mouvements de sentiment et de passion, ravirent les juges, qui renvoyèrent Roscius absous.

Les *Verrines* mettent le comble à la gloire de Cicéron, entretenue durant une dizaine d'années par des procès de moindre importance. On désigne sous le nom de *Verrines* les discours et les mémoires dirigés contre Verrès, le spoliateur éhonté, le déprédateur cupide et stupide qui avait traité la Sicile en pays conquis. Elles se divisent en deux parties : première et seconde action.

Dans la première, qu'on n'a pas tout entière, Cicéron se borne à faire comparaître les témoins, à produire les pièces, à éclairer les faits par des réflexions judicieuses. La seconde action comprend les plaidoyers. Ils sont au nombre de cinq : 1° *De la préture urbaine ;* 2° *De l'administration de la justice en Sicile* (Cicéron y avait été questeur); 3° *Des affaires de blé;* 4° *Des statues et œuvres d'art;* 5° *Des supplices.*

A de nombreux égards, il est peu de lectures aussi intéressantes qne celles de ces plaidoiries, occasion d'un brillant tournoi entre Cicéron, défenseur de ses anciens administrés, et Hortensius, qui n'avait pas reculé devant les présents mal acquis de Verrès. La peinture de la vie politique et privée de l'accusé est d'un biographe consommé autant que d'un avocat. Les méfaits de Verrès dans la gestion des affaires, ses accaparements, ses dilapidations, ses spoliations sont percés à jour et stigmatisés comme ils le méritent. Le quatrième plaidoyer, *De signis,* offre un vif intérêt au point de vue de l'histoire de l'art. Un auteur moderne, l'abbé Tréguier, en a tiré le sujet d'un mémoire très curieux intitulé *Galerie de Verrès.* Le cinquième, où l'avocat énumère les condamnations capitales et les meurtres dont Verrès s'est rendu coupable, étincelle de beautés qui vont parfois jusqu'au sublime de l'éloquence : l'empreinte de la flétrissure en restera toujours marquée au front du criminel.

Gavius, citoyen romain, jeté dans les fers par Verrès, réclame en vertu de son titre : Verrès lui fait arracher ses vêtements et ordonne qu'on le frappe de verges. « Je suis citoyen romain », s'écrie Gavius, et la lanière sanglante s'abat sur son dos »; Je suis citoyen romain », répète-t-il d'une voix brisée, et les coups de lanière scandent chacune de ses syllabes; « Je suis citoyen romain », murmure-t-il d'une voix mourante, et comme il n'expirait pas assez vite au gré de son bourreau, Verrès le fait attacher sur une croix, le visage tourné par dérision du côté de Rome. Gavius rend enfin le dernier soupir, en laissant échapper, avec son dernier souffle, cette protestation suprême : « Je suis citoyen romain ! »

Quel tableau ! et quelle tempête vengeresse aurait soulevée parmi le peuple la parole vibrante de Cicéron, si Verrès, frappé d'une amende préalable de sept cent cinquante mille drachmes, en compensation des dix millions qu'il avait volés, ne se fût dérobé par la fuite à une condamnation certaine, et n'eût laissé à l'orateur d'autre ressource que d'écrire ses plaidoyers.

Les discours pour le propréteur Fonteius, pour Cæcina, Murena, P. Sextius, P. Vatinius, Cæcilius, Rufus, Cornelius Balbus, Rabirius, Claudius Marcellus, Ligarius, le roi Dejotarus, sont autant de morceaux où Cicéron fait briller son habileté à gagner les esprits des juges, à plaisanter avec finesse les doctrines trop absolues des stoïciens, à passer de l'adresse aux mouvements les plus pathétiques, à toucher l'âme des auditeurs prévenus, fussent-ils Jules-César.

Le plaidoyer *Pro Cluentio* est un chef-d'œuvre. Cluentius était accusé par sa mère Sassia, femme dénaturée, d'avoir empoisonné son beau-père et corrompu ses juges; dernière allégation fondée. Les redoutables difficultés de cette *cause publique*, portée devant un tribunal composé, pour la première fois, de sénateurs, de chevaliers et de tribuns du trésor, semblent avoir accru le génie oratoire du défenseur. Cluentius fut acquitté. Cicéron se montra très fier de

cette victoire. Quintilien cite des passages de ce plaidoyer, pour appuyer ses préceptes de rhétorique; et Blair, auteur écossais de judicieuses leçons de littérature, le regarde comme une des plus sages, des plus correctes et des mieux argumentées des plaidoiries de Cicéron.

Il y a des détails de style d'une merveilleuse adresse dans le plaidoyer pour Cœlius, une des causes les plus épineuses qu'eut à défendre Cicéron, et dont il se tira victorieusement. A force d'esprit et de charmante raillerie, il fit absoudre son client, qui devint un de ses correspondants attitrés, jusqu'au moment où ce jeune homme fut tué à trente-quatre ans, par des cavaliers espagnols et gaulois, qu'il essayait d'entraîner vers une nouvelle guerre sociale.

Le célèbre comédien Roscius, ami de Cicéron, ayant été cité en justice par un certain C. Fannius Cherea, qui réclamait un solde d'intérêts, l'illustre orateur prit, avec talent et avec succès, la défense de l'artiste dont il disait : « Roscius joue si bien, qu'il ne devrait jamais cesser de paraître sur le théâtre; il a tant de probité et de vertu, qu'il n'aurait dû jamais y monter. »

Le plaidoyer pour Licinius Archias, poète grec, à qui l'un de ses ennemis contestait le droit de cité, dont il jouissait depuis vingt-huit ans, est un des morceaux d'éloquence où Cicéron donne la preuve la plus brillante de son goût littéraire. En effet, on y trouve, selon la remarque d'un traducteur, tout ce que le talent peut répandre de fleurs sur un sujet aride. L'éloge de la poésie et des lettres, confirmé par les noms des auteurs les plus renommés, a plus fait pour la gloire d'Archias que son poème sur la guerre des Cimbres, et les vingt-cinq épigrammes grecques, conservées sous son nom.

Discours politiques. On ne doit pas s'attendre à trouver dans les harangues politiques de Cicéron l'expression véhémente, les mouvements passionnés, les élans de patriotisme, les cris de douleur et d'indi-

gnation de Démosthène, disputant sa patrie aux étreintes du roi de Macédoine. Son caractère est dépourvu de cette trempe vigoureuse : il possède les merveilles incomparables du style, dons de l'esprit : il n'a que par instants la conviction ardente, la foi inébranlable dans une idée, dons du cœur. Il serait cependant injuste de dire que Cicéron manque absolument de ces transports de l'âme qui font les grands écrivains : *Pectus est quod disertos facit :* les *Catilinaires* et les *Philippiques* attestent le contraire.

Le premier discours politique de Cicéron n'existe plus : c'était une harangue adressée par lui aux Siciliens, à l'expiration de sa questure (74). Mais sept ans plus tard, le tribun Manilius ayant présenté une loi pour que Pompée fût investi du commandement de toutes les armées romaines en Orient, Cicéron prit la parole, afin d'appuyer cette proposition. Il descendit donc de sa maison du Palatin, d'où la vue s'étendait sur tous les quartiers de la ville, et il monta pour la première fois à la tribune du Forum, aux rostres de laquelle la barbarie d'Antoine devait un jour faire clouer sa tête et ses mains. Un panégyrique enthousiaste de Pompée forme la partie la plus considérable du discours *Pro lege Manilia ;* le travail de la phrase y va jusqu'à l'abus : précieuse pour l'historien, c'est une harangue par trop cicéronienne : le goût se lasse à suivre les détours de tant de périodes savantes, les balancements d'un si grand nombre d'antithèses, tant de chutes et d'assonances si industrieusement combinées : le fameux *esse videatur* s'y montre jusqu'à la profusion. On souffre aussi d'entendre l'organe du peuple, devenu le souverain du monde, entonner un hymne sans fin en l'honneur d'un homme qui aspire à concentrer dans sa main tous les pouvoirs publics ; car l'on songe au vers de Laberius, pour qui Cicéron se montra plus tard durement impoli :

Porro, Quirites, libertatem amisimus !

Rome, en effet, s'accoutumait à la servitude.

Deux ans après, Cicéron, voulant arriver au consulat, combat violemment les manœuvres de Catilina, son compétiteur, et prononce à cette occasion, dans le Sénat, un discours intitulé *Dans la toge blanche*, c'est-à-dire *Discours de candidat*. Il n'en reste que peu de chose, mais les injures à l'adresse de son rival se pressent sur les lèvres de l'orateur.

Viennent alors les *Catilinaires*. On sait dans quelles circonstances ces quatre harangues ont été prononcées. Le récit de Salluste en fait connaître tous les détails. Catilina, sur le point de quitter Rome, a résolu d'y mettre le feu et de faire égorger le consul. Cicéron, qui tient dans ses mains tous les fils de la conjuration, convoque le Sénat, le 8 novembre 64, dans le temple de Jupiter Stator. Catilina vient à la séance. Cicéron l'écrase de sa parole fiévreuse, foudroyante, passionnée; il est instruit de tout; il faut agir; il est à bout de patience : *Quousque tandem, Catilina, abutere patientia nostra?...* Non, Catilina ne peut plus rester dans Rome, la patrie elle-même lui enjoint de s'éloigner, son exil importe à la sûreté publique; qu'il parte, victime promise à Jupiter, lui et tous ces voleurs de l'Italie, associés dans leur complot par un lien sacrilège ! Catilina ne perd pas contenance; il ose répondre à Cicéron; mais les cris d'« ennemi public », de « parricide » retentissent à ses oreilles. Il s'élance hors du Sénat et court se renfermer chez lui; puis, prenant un parti décisif, il se rend en Etrurie, à Fesulæ (Fiesole), où est établi le camp de Mallius. Ses amis répandent le bruit qu'il s'est retiré à Marseille, fort de son innocence, et que Cicéron est un calomniateur, qui s'est joué du peuple, tandis que les citoyens, menacés par Catilina, accusent le consul de faiblesse et prétendent que Catilina va revenir à la tête d'une armée.

Cicéron, dans un discours prononcé le lendemain du premier, réfute ees assertions contradictoires. Il dit aux complices du conspirateur : « Sortez de Rome, rejoignez votre chef; depuis son départ, la ville res-

pire soulagée. » Il dit aux citoyens effrayés : « Ne craignez rien, nous connaissons tous les traîtres; nous savons quelles sont les six classes de scélérats et de mécontents égarés, qui rêvent et qui préparent la ruine de la patrie et la mort des honnêtes gens; leur répression se passera sans tumulte. » On le croit; les conjurés courent se ranger sous les drapeaux de Catilina; les bons citoyens se rassurent; Cicéron veille et prend les mesures nécessaires au salut de la République. On arrête les députés allobroges, qui ont averti Sanga, patron de leur cité, de l'explosion imminente du complot. Sur la foi de leurs aveux, les conjurés, restés dans la ville, sont arrachés de leurs maisons et remis séparément à la garde d'un citoyen désigné par le Sénat.

La troisième *Catilinaire,* prononcée sur les rostres, le 3 décembre, vingt-quatre jours après la seconde, est le compte rendu de ces divers incidents.

La quatrième, prononcée le 5 décembre, est le couronnement de cette campagne oratoire. Supérieure aux deux précédentes, elle se rapproche de la première par la vivacité du style, et elle la surpasse par un accent de gravité et de fermeté résolue, dignes d'un consul, investi d'un pouvoir souverain. La conjuration est découverte, mais non punie, la peine est l'exil ou la mort. Silanus, consul désigné, propose la mort. Tiberius Nero, aïeul de Tibère, demande que le jugement soit différé jusqu'à la défaite de Catilina. César, suspect de complicité, plaide les circonstances atténuantes et propose la détention. On inclinait vers cette sentence indulgente. Cicéron se lève, il exhorte les sénateurs, qui craignent pour sa vie, à ne s'occuper que du salut public : il faut que l'Etat soit sauvé. Réfutant alors avec une rare adresse les objections de César, il démontre que le supplice des conjurés, justifié par la raison politique et par la sanction morale, n'est autre que la peine de mort. Il n'y a pas d'hésitation possible; tout est prévu, les ordres sont donnés. Si pourtant les haines implacables qu'a soulevées con-

tre lui son dévouement à la chose publique prévalent contre la protection du Sénat et des lois, il s'en consolera par la gloire. Mais il recommande aux amis de la patrie son fils au berceau. Qu'ils prononcent donc résolument un arrêt digne de leur courage et dont lui, consul, accepte pour toujours la responsabilité! Les discours de Catulus et de Caton appuient ces conclusions; la sentence est portée, et Cicéron la fait exécuter.

La *Milonienne* ou discours pour Milon (53), accusé d'avoir tué Clodius, tient le milieu entre le genre judiciaire et le genre politique. C'est une des œuvres que Cicéron a le plus travaillées. Comme l'appareil formidable dont Pompée s'était entouré pour présider le tribunal, fit perdre à Cicéron ses moyens oratoires, au sortir de la litière qui le déposait au Forum, il écrivit chez lui, tranquille et de sang-froid, le discours qu'il avait prononcé d'une voix faible et hésitante, aux dépens de son client. Il y déploie toutes les ressources de l'éloquence : modestie et douceur de l'exorde, énergie et chaleur de la réfutation, adresse et netteté du récit, méthode, clarté, force de raisonnement dans la première partie; véhémence, mouvements oratoires, pathétique dans la péroraison. La narration surtout est considérée comme un modèle achevé : les faits y sont présentés de manière que Milon, qui voyageait escorté de gladiateurs, comme son rival Clodius, a l'air d'un bon bourgeois qui se rend à une fête de Lanuvium, sa ville natale, nu tête et sans armes, et dont les esclaves ont fait le coup sans qu'il s'en soit mêlé. On dit que Milon, lisant dans son exil cette harangue que lui avait envoyée Cicéron, s'écria : « Quel bonheur que mon avocat n'ait pas prononcé ce beau discours; s'il eût parlé aussi bien qu'il a écrit, je ne mangerais pas d'aussi bon poisson à Marseille! »

L'an 63 avant Jésus-Christ, le tribun P. Servilius Rullus ayant proposé une loi agraire, qui tendait à faire vendre une partie des terres du domaine public

dans les provinces, afin d'acheter en Italie des terres pour les distribuer aux citoyens pauvres, Cicéron attaqua cette loi dans quatre harangues et la fit rejeter par le peuple. Son troisième discours est un des plus énergiques qu'il ait prononcés.

L. Roscius Otho, tribun du peuple, ayant assigné à l'ordre équestre les quatorze premiers bancs du théâtre « après ceux des sénateurs », le peuple prit ce fait pour une injure. Au moment où Otho paraît dans le théâtre en bois, élevé pour la représentation, il est accueilli par des huées et par des sifflets; les chevaliers répondent par des applaudissements; de là on passe aux injures. A la nouvelle de ce désordre, Cicéron, alors consul, arrive, convoque le peuple dans le temple de Bellone, voisin du Cirque Maxime, lui adresse des reproches, mêlés de paroles persuasives, et le ramène ensuite au théâtre, où ils applaudissent Otho de toutes leurs forces et disputent avec les chevaliers à qui lui rendra le plus d'honneurs. Il ne reste que quelques mots du discours de Cicéron; mais l'antiquité s'est plu à constater et à louer ce puissant effet de la parole. Pline l'Ancien y fait allusion, quand il dit dans une apostrophe éloquente à Cicéron : « Tu conseilles, et les tribus pardonnent à Otho Roscius, auteur de la loi théâtrale, injurieuse pour elles; » et plusieurs commentateurs de Virgile, à propos de l'*Enéide* (I, v. 148 et suivants), où le poète compare Neptune calmant les vents à un citoyen respecté apaisant une sédition populaire, sont d'avis que Virgile fait allusion au triomphe du grand orateur.

Sous la dictature de César, Cicéron s'était tenu éloigné des affaires publiques : il y rentre avec les quatorze harangues, prononcées ou écrites contre Antoine, et auxquelles il donne le nom de *Philippiques*, à l'imitation de celles de Démosthène. Quoique toutes ces compositions offrent un intérêt incontestable à quiconque veut connaître à fond cette époque tourmentée, six d'entre elles cependant ont une valeur plus tranchée; ce sont les 2e, 5e, 7e, 10e et 14e. Ainsi Ju-

vénal salue du nom de *divine* la seconde philippique, parce que, tout en n'ayant pas été prononcée par l'auteur, elle peut être considérée comme un modèle d'invectives émanant d'une âme justement indignée. Cicéron dénonce au monde entier toutes les actions odieuses et infâmes dont Antoine s'est rendu coupable. C'était signer son propre arrêt de mort : de ce jour, sa tête fut vouée au fer des assassins.

La cinquième philippique expose à quelles conditions Antoine peut obtenir la paix : il faut qu'il mette bas les armes et qu'il s'incline devant la volonté du peuple.

La septième, développant la même idée, fait voir toute l'infamie qu'il y aurait à traiter de la paix avec un misérable tel qu'Antoine.

La dixième est une éloquente apologie de Brutus contre les imputations du sénateur Calenus, une des créatures du triumvir.

La quatorzième philippiqne peut s'appeler le chant du cygne, suivant le mot dont Cicéron caractérise lui-même le dernier discours de Crassus. Elle fut prononcée à l'occasion de la victoire remportée sur Antoine par Hirtius et par Octave; c'est un des meilleurs discours de Cicéron. Antoine, réconcilié avec Octave, se vengea de cette vigoureuse sortie en mettant à prix la tête de son impitoyable accusateur.

Ouvrages sur l'éloquence et sur l'art oratoire. — Cicéron n'est pas seulement le plus grand orateur des Romains, c'est aussi un théoricien d'une sûreté de raison et d'une finesse de goût incomparables. Ses traités de rhétorique en font foi; il joint le précepte à l'exemple; il montre comment doit s'y prendre celui qui veut faire ce qu'il a fait. Seulement il a soin d'avertir que ce n'est pas l'éloquence qui naît de l'art, mais l'art qui naît de l'éloquence. Ce qui revient à dire que, si l'art n'est pas pour l'orateur d'une absolue nécessité, c'est du moins une connaissance digne d'orner son esprit. Telle est l'idée qui semble l'avoir dirigé dans l'exposé des règles et dans les appréciations

critiques qu'il a empruntées aux livres de Platon et d'Aristote, ces deux grands maîtres de la critique et de la pensée, ou qu'il a tirées de son propre fonds. Envisagées de ce point de vue, ses traités ont une valeur inappréciable, comme source de renseignements pour l'histoire de l'éloquence romaine et même pour celle de l'éloquence grecque.

Des huit ouvrages de Cicéron sur la faculté et sur l'art de bien dire, il en est quatre qui méritent spécialement de fixer l'attention :

1° *Rhétorique à Herennius*, en quatre livres. Simple, sobre et concis, ce livre utile pèche cependant par un défaut de méthode et de clarté : il est d'une main jeune, encore inexpérimentée dans la transmission des conseils.

2° *De l'orateur*, en trois livres. C'est un dialogue écrit par Cicéron à l'adresse de son frère Quintus. On y reconnaît la supériorité d'un talent perfectionné par trente années d'expérience et de succès. Aussi est-il du plus haut intérêt de voir un homme de génie tracer les règles d'un art qui lui vaut l'immortalité, et placer les idées justes et brillantes qu'il exprime dans la bouche d'Antoine et de Crassus, les plus illustres orateurs de son temps, entourés d'un auditoire d'élite, sous les ombrages de Tusculum. Le charme tout particulier de cet exposé fictif, mais dont le fond est réel, c'est que les deux principaux interlocuteurs, fidèles à leur caractère historique, tiennent un langage en harmonie avec leurs procédés oratoires, et avec les différentes causes qu'ils avaient eu l'honneur de plaider. Par là, ils ne déterminent pas seulement les règles de bien dire, telles qu'elles sont communes à tous les orateurs, ils donnent aussi la mesure de leur talent respectif. Ce cadre ingénieusement tracé permet, en outre, à Cicéron de rendre un hommage éclatant aux maîtres, dont les conseils avaient encouragé sa jeunesse et celle de son frère, et, suivant ses propres paroles, « de préserver d'un injurieux oubli leur mémoire, qui semblait déjà s'effacer du souvenir des

hommes ». C'est à ce sentiment de pieuse gratitude qu'on doit plusieurs morceaux empreints d'un véritable intérêt historique, entre autres le début du troisième dialogue, où, regrettant la mort soudaine de Crassus, au milieu des tourments politiques et des discordes civiles, Cicéron s'écrie avec une sorte de pressentiment de sa propre destinée :

« O trompeuse espérance des hommes, fragilité de la fortune et vanité de nos prétentions ! C'est souvent au milieu même de la carrière qu'elles sont brisées, anéanties, englouties dans leur trajet, avant d'avoir vu le port. Tant que la vie de Crassus fut occupée aux labeurs de l'ambition, il brilla de cette fleur de génie que donne le dévouement aux intérêts des particuliers, recueillant les fruits de sa grandeur souveraine et la gloire de gouverner l'État. Et l'année même où, pour la première fois, l'accès lui fut ouvert, par les suffrages de tous, de la gestion des honneurs à l'autorité suprême, la mort vint renverser toutes les espérances et tous les projets de sa vie ; perte cruelle pour sa famille, douloureuse pour la patrie, pénible pour tous les gens de bien. Mais tel a été, après lui, le sort de la république, que les dieux immortels, au lieu d'arracher la vie à Crassus, semblent lui avoir fait don de la mort. Il n'a point vu l'Italie embrasée par la guerre, le Sénat en proie aux feux de la haine, les premiers citoyens accusés d'un crime odieux ; il n'a point vu le deuil de sa fille, l'exil de son gendre, la fuite désastreuse de Marius, le carnage et les horreurs qui suivirent son retour, enfin il n'a pas vu flétrir et dégrader de toutes parts cette république, où il était monté, florissant, au comble de la gloire ! ... Ah ! celui à qui le spectacle de telles atrocités a été épargné, ne semble-t-il pas avoir vécu et être mort avec la république ? Crassus n'a pas vu son proche parent, Publius, cet homme d'un si grand cœur, forcé de se tuer de sa propre main ; ni le grand pontife Scævola, son collègue, rougir de son sang la statue de Vesta. Cette âme généreuse, qui ne respirait que l'amour de la patrie, aurait donné des pleurs à la mort même de C. Carbon, son plus grand ennemi, massacré aussi dans cette affreuse journée. Il n'a pas vu la triste et déplorable destinée de ces deux jeunes gens qui s'é-

taient attachés à lui; Cotta, qu'il avait laissé florissant, peu de jours après la mort de Crassus, exclu, repoussé du tribunat par la cabale de ses ennemis, est, quelques mois plus tard, banni de Rome; quant à Sulpicius, dévoré par les feux de la même cabale, il essaye, tribun, de dépouiller de toute dignité ceux avec lesquels il avait vécu, simple particulier, dans une même intimité des plus étroites; de sorte que, au moment où il florissait pour la gloire de l'éloquence romaine, la vie lui fut enlevée par le fer, et il fut puni de sa témérité, en causant à la république une perte irréparable.

« Pour moi, Crassus, je crois que l'éclat de ta vie et l'heureux à propos de ta mort étaient dans les desseins du ciel, arbitre de ta naissance et de ton trépas. En effet, la vertu et la constance de ton âme t'auraient fait expirer sous le fer cruel des discordes civiles, ou, si la fortune t'avait soustrait à ce meurtre détestable, elle t'eût rendu témoin, malgré toi, des funérailles de ta patrie; et c'est non seulement la tyrannie des méchants, mais la victoire des honnêtes gens achetée par le massacre des citoyens qui t'aurait plongé dans la douleur. »

Ce mouvement oratoire, imité par Tite-Live et par Tacite, est justement célèbre; et on le retrouve avec intérêt dans une composition littéraire, où Michelet, encore étudiant, faisait pressentir son talent d'historien.

3° *L'Orateur,* dédié à Brutus, est consacré à peindre le portrait du parfait orateur et à retracer les qualités du meilleur style oratoire. A part la dernière partie du livre, qui est trop technique, c'est un travail d'un très grand mérite. Nulle part la théorie platonicienne de l'idéal n'a trouvé un interprète plus clair et plus éloquent. Cicéron le sent bien : aussi recommande-t-il son traité comme une œuvre de valeur, composée à loisir, dans un âge mûr, et résumant tout ce qu'il a lu ou mis en pratique dans sa brillante carrière.

4° *Brutus* ou *des Orateurs illustres,* est un livre d'histoire et de critique du plus vif intérêt. Les re-

présentants les plus glorieux de l'éloquence grecque et latine y défilent sous les yeux du lecteur, appréciés d'une façon judicieuse et piquante. C'est, suivant une fine remarque, une galerie de bustes d'une ressemblance parfaite, alignés sur deux rangs parallèles, et aboutissant à une statue qui sert de couronnement à l'œuvre totale, et qui est celle de Cicéron lui-même. Les livres de critique ancienne sont rares : celui-ci est un des plus achevés. Les détails et les raccourcis, les préceptes et les exemples, les pointes discrètes de l'ironie et les élans émus de la sensibilité, tout s'y rencontre dans une mesure heureusement proportionnée et sous une forme charmante. Citons-en un passage :

« En quoi l'emporte un orateur intelligent sur un parleur inhabile ? En une chose grande et difficile, car c'est un grand point de savoir comment on effectue ou comment on perd ce je ne sais quoi, qu'il faut effectuer ou qu'il ne faut pas perdre quand on fait métier de parler. D'autre part, un auditeur instruit l'emporte sur un ignorant, en ce que, souvent, quand il y a deux ou plusieurs orateurs approuvés par les suffrages du peuple, il comprend quel est celui qui, dans son genre, a la supériorité. Et, de fait, ce qui n'est point approuvé par le peuple, ne peut l'être par un auditeur intelligent. Car de même que le son des cordes d'une lyre permet de comprendre avec quel talent elle est maniée, ainsi l'émotion des âmes fait voir comment l'orateur pratique l'art de les toucher. Un homme intelligent, qui se connait en parole, n'a pas besoin de s'asseoir ni d'écouter avec attention ; souvent un coup d'œil lui suffit, en passant, pour juger d'un orateur. Il voit le juge bâiller, causer avec son voisin, se lever même parfois et circuler, envoyer savoir l'heure, prier le président de remettre la cause, il comprend qu'il n'y a pas dans cette affaire un orateur capable d'imposer sa parole à l'âme des juges, comme on met la main sur des cordes. Mais si, en passant, il voit les juges la tête droite, le regard fixe, voulant s'instruire de l'affaire et le témoigner même par leur visage, ou bien, comme un oiseau captivé par un chant, tenus en suspens par le discours, ou enfin, ce qui est le point essentiel, violem-

ment agités par la pitié, par la haine, par quelque mouvement de l'âme, s'il voit tout cela, en passant, comme je l'ai dit, et sans rien entendre, il comprend aisément qu'il y a un orateur dans l'affaire et que l'effet oratoire va se produire, s'il n'est déjà produit. »

III

GENRE ÉPISTOLAIRE

Genre épistolaire : Cicéron et ses amis.
Grammaire et science du langage : M. Terentius Varron. — Verrius Flaccus.

Correspondances. — La correspondance littéraire, amicale et politique de Cicéron a un double intérêt : c'est le premier recueil de lettres que présente l'histoire de la littérature latine; et puis c'est un jour précieux jeté sur la société romaine durant cette période tourmentée. Aussi éprouve-t-on, à les lire, une impression semblable à celle dont on est saisi, quand on a sous les yeux le *Moniteur* publié pendant la Révolution française : les lettres de Cicéron sont un vrai journal. Comme il excelle à faire voir, éclairés d'un style transparent et pittoresque, les hommes et les événements qui ont agi sur son âme mobile et passionnée! Il n'est pas seulement spectateur des faits qu'il raconte, il en rend les autres témoins; il anime du souffle de son imagination chaude et vivante la sincérité impartiale ou la finesse enjouée de ses tableaux et de ses récits. Suivant les divers mouvements que provoquent en lui la variété des circonstances ou les oscillations de la lutte engagée entre César et Pompée, son cœur se dilate ou se resserre, sa plume s'épanche ou se contient, sa langue déborde ou se fait discrète : c'est une âme en négligé, sans autre parure que les simples atours d'une familiarité confiante : les productions spontanées se passent d'ornements.

On doit à Tiron, affranchi et secrétaire intime de Cicéron, la publication de cette volumineuse et précieuse correspondance, composée de plus de huit cents lettres, soit de son maître, soit de Brutus, de César, de Pompée, d'Antoine, de Pomponius Atticus, de Curion, de Caton d'Utique, de Quintus Cicéron, de Matius, de Lucceius, d'Oppius, de Varron et de quelques autres. Elles parurent dans les années qui suivirent la bataille d'Actium. Il est fâcheux que l'ordre chronologique n'y soit pas strictement observé; mais, telles qu'elles sont, elles se divisent régulièrement en quatre parties distribuées ainsi: 1° *Lettres familières* (16 livres, 410 lettres); 2° *Lettres à Atticus* (16 livres, 375 lettres); 3° *Lettres à Quintus* (3 livres, 28 lettres); 4° *Lettres à Brutus* (1 livre, 7 lettres).

Le caractère général de cette correspondance est une justesse parfaite de pensées, et, de part et d'autre, le langage familier de la bonne compagnie, ce que les Latins appellent l'urbanité : nulles dissertations pour la montre, nuls morceaux à effet. Le tout se meut dans une sphère loyale et franche, avec des sous-entendus, il est vrai, dont nous n'avons pas toujours la clef, mais dont les divers correspondants, en se faisant leurs confidences, possèdent assurément le secret. Considérées d'un point de vue moins étendu, deux de ces quatre parties ont une importance plus marquée : d'abord les *Lettres familières*, en raison de leur variété et de leur couleur politique : on y suit en pleine lumière les espérances, les craintes, les fluctuations, les vœux de Cicéron et de ses amis, mêlés aux agitations des troubles civils; puis les *Lettres à Atticus*, épanchements sans détours et sans arrière-pensée de deux cœurs dévoués l'un à l'autre, de deux confidents éprouvés. Qui veut connaître Cicéron, homme privé, dépourvu de sa toge officielle, le trouve là tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts, ses irrésolutions, ses accès de vanité et ses défaillances, rachetées par l'inaltérable probité de sa conscience.

IV

GRAMMAIRE ET SCIENCE DU LANGAGE

Terentius Varron. — Verrius Flaccus.

Terentius Varron. — Terentius Varron, dont nous avons apprécié les *Satires ménippées,* était un savant universel, un véritable encyclopediste. Poésie, philosophie, rhétorique, critique littéraire, grammaire, archéologie, géographie, histoire, biographies illustrées d'images et de portraits, sciences mathématiques, physiques et agricoles, il a des notions de tout, et il écrit sur tout. Des quarante ouvrages qu'il avait composés, le plus grand nombre est réduit à de courts fragments; seul le traité *De Re rustica*, en trois livres, est complet. Vient ensuite, parmi les moins mutilés, le traité *de la langue latine,* dédié à Cicéron, composé de vingt-quatre livres, dont il ne reste que les 5e, 6e, 7e, 8e, 9e et 10e, qui, malgré les lacunes, ne sont pas dénués d'intérêt.

Varron s'était proposé, comme il le dit lui-même, d'expliquer en six livres l'origine des mots latins. De ces six livres, trois relatifs à l'étymologie avaient été antérieurement adressés à Septimius. Dans les trois livres écrits pour Cicéron, l'auteur traite encore de l'origine des mots latins, mais il considère surtout ceux qui sont en usage chez les poètes. Il commence donc par passer en revue, en essayant de rendre compte des altérations qu'ils subissent, les noms de lieux, des différents aspects topographiques, les accidents de terrain que présente Rome au dehors et au dedans de la ville, les noms de divinités, d'hommes, d'animaux, d'arbres, de plantes, d'édifices, de meubles et d'ustensiles. Ces détails, souvent très curieux, à cause des conjectures hasardées, et quelquefois puériles, auxquelles Varron se laisse aller, occupent tout le cinquième livre. Le sixième traite du temps et de ses di-

visions, remplies par les trois fonctions essentielles de l'espèce humaine, sentir, exprimer sa pensée, agir. Après quoi vient une explication intéressante de plusieurs termes relatifs à la gestion administrative des censeurs, suivie d'une liste de mots que les Latins ont empruntés aux Grecs ; par exemple, *providere*, prévoir, de προιδεῖν ; *putare*, penser, de πυθέσθαι ; *runcinare*, raboter, de ῥυκάνη, rabot.

Jusqu'ici Varron n'a parlé que des prosateurs. Dans le septième livre, il s'occupe exclusivement des poètes qui, par leurs métaphores, ont souvent modifié la signification primitive d'un grand nombre de mots. Des citations empruntées à Ennius, Pacuvius, Accius, Atilius, Nævius, Plaute et Dossennus rendent ce livre très curieux à consulter. Le huitième livre est consacré à la déclinaison, dont Varron fait comprendre judicieusement l'utilité et la nécessité. Sans elle, en effet, le nombre des mots excéderait l'étendue de la mémoire, tandis que, à l'aide de la déclinaison, qui permet de distinguer à la fois l'identité et la différence, les mots, quels qu'ils soient, rentrent dans un nombre restreint de paradigmes. Les livres neuvième et dixième roulent sur l'analogie et sur l'anomalie, cette double application de l'usage, qui tantôt s'enferme dans la règle et tantôt s'échappe à travers l'exception. Varron déploie dans l'analyse de ces deux procédés contradictoires une finesse d'observation et une sagacité de conseils, dignes d'un esprit de la plus haute valeur.

« Le forum, dit-il, rejette parfois des locutions qu'un sentiment délicat de l'analogie veut introduire dans l'usage ; mais alors c'est aux poètes, qui ont en cela beaucoup d'influence, et surtout aux poètes scéniques, d'accoutumer les oreilles du peuple à ces réformes du langage. En effet, l'essence même de l'usage est la mutabilité, condition absolue du mouvement, et par cela même principe de perfectionnement ou de corruption. Cela étant, l'introduction d'un mot nouveau, avoué par la raison et par l'analogie, ne doit pas être rejetée. Voit-on que, dans les vêtements, dans les édifices, dans les meubles, la

longue habitude soit un obstacle à la nouveauté? Qui a jamais aimé les vieux habits au point de n'en voulolr point changer? Les anciennes lois ne sont-elles pas souvent abrogées et remplacées par d'autres? La forme nouvelle des vases grecs a remplacé la forme ancienne de nos pots et de nos tasses; pourquoi se refuserait-on à adopter des mots nouveaux, conseillés par la raison? En quoi le sens de la vue est-il si différent du sens de l'ouïe, qu'il soit permis à l'œil de se récréer par la nouveauté, et que ce plaisir soit refusé à l'oreille? Où sont les maîtres qui donnent aujourd'hui à leurs esclaves des noms tombés en désuétude? Où est la femme qui, en parlant de sa parure et de ses bijoux, se sert des noms de l'ancien temps? Suivons donc ceux qui nous convient à l'usage, du moment que cet usage est bon.

Horace et Quintilien ne se servent pas d'autres arguments, quand ils protestent contre les adversaires du progrès.

Verrius Flaccus.— L'empereur Auguste avait confié l'éducation de ses petits-fils, Caïus et Lucius Agrippa, au grammairien Verrius Flaccus, affranchi d'un jurisconsulte du même nom, et dont l'école était fréquentée par les jeunes gens des premières familles de Rome. Son talent pédagogique et ses écrits justifient cette confiance. Habile à exciter l'émulation de ses disciples, en ouvrant des concours, où les vainqueurs recevaient des prix, il avait composé plusieurs ouvrages. Le plus important avait pour titre: *De la signification des mots*, abrégé par Sextus Pomponius Festus, grammairien du IVe siècle après Jésus-Christ, et recueil d'une très grande utilité pour la connaissance de la langue latine et des antiquités romaines.

V

PHILOSOPHIE

Philosophie : Cicéron.

Hommes d'action, génies pratiques, les Romains n'eurent jamais un goût prononcé pour les spéculations de la philosophie. Cependant l'*Epicharme* d'Ennius, sa traduction d'Evhémère et le poème de Lucrèce les avaient initiés aux doctrines professées par les plus illustres penseurs de la Grèce. Cicéron, qui avait fréquenté, soit à Rhodes, soit à Athènes, les écoles dirigées par des académiciens ou par des stoïciens, profita des loisirs que lui créait l'extinction de la vie politique à Rome, pour traiter des questions de philosophie et pour transporter sur le sol romain les théories qui font un si grand honneur au génie des Grecs. Ce sont particulièrement les idées de Platon, modifiées par le péripatétisme et par la Nouvelle Académie, et celles de Zénon, dégagées de quelques-unes de leurs tendances paradoxales, qui fournissent un aliment éclectique à ses méditations et à sa plume. Imitateur un peu timide du dialogue socratique, il fait pourtant de ses écrits un précieux recueil de discussions intéressantes sur Dieu, le souverain bien, les devoirs moraux, la destinée, la divination, les lois et les constitutions des États. Charmés par la clarté lumineuse des idées et par l'élégante fermeté du style, tous les siècles sont venus puiser une instruction solide à cette source d'une limpidité parfaite, où se reflètent le bon sens et la droiture de l'écrivain. A défaut d'originalité, de profondeur et de critique, c'est une excellente école d'honnête conduite, fondée sur des principes certains, qu'une forme attrayante contribue à graver davantage dans le souvenir. Les ouvrages philosophiques de Cicéron peuvent se diviser en cinq classes :

1° *Morale générale: Des devoirs* (de Officiis); *Des vrais biens et des vrais maux* (de Finibus bonorum et majorum), — Le traité *des devoirs*, imité de Panætios, est un des beaux titres de Cicéron au nom de philosophe. Bien qu'il semble restreint dans sa portée, puisqu'il est écrit pour le jeune Marcus, fils de Cicéron, qui étudiait alors à Athènes, il ne renferme pas seulement une sorte de code de morale politique à l'usage des citoyens d'un État libre, il s'élève plus haut; il traite de la distinction et du choix à faire entre l'honnête et l'utile, entre le devoir et l'intérêt. Ce fond nettement déterminé, le premier livre s'occupe séparément de l'honnêteté, et embrasse la généralité des devoirs; le second livre fait connaître quel est le véritable intérêt des hommes dans le cours de la vie; le troisième, partant de la supposition d'un conflit entre l'honnête et l'utile, trace la règle à suivre dans ce choix embarrassant. On remarque, au troisième livre, une charmante anecdote, où Cicéron s'est plu à répandre la finesse enjouée de son style : c'est un vrai mets de délicats, la voici :

« Caius Canius, chevalier romain, homme d'esprit et assez lettré, s'étant rendu à Syracuse, non pour affaire, comme il avait coutume de le dire lui-même, mais pour ne rien faire, allait répétant qu'il voulait acheter des jardins, où il lui fût possible d'inviter ses amis et de se divertir loin des fâcheux. Le bruit s'en étant répandu, un nommé Pythius qui faisait la banque à Syracuse, lui fait dire que ses jardins, il est vrai, ne sont pas à vendre, mais qu'il peut, lui, Canius, en user comme s'ils étaient siens, et en même temps il invite notre homme à venir y dîner le lendemain. Canius promet. Alors Pythius, qui, en sa qualité de banquier, était en bonne odeur dans toutes les classes, fait appeler chez lui des pêcheurs, les prie de venir pêcher le lendemain devant ses jardins et leur indique ce qu'ils ont à faire. A l'heure dite, Canius arrive au repas. Pythius avait préparé un festin richement servi, avec une foule de barques sous les yeux; chaque pêcheur apportait ce qu'il avait pris; les poissons étaient jetés aux

pieds de Pythius. Alors Canius : « Dis-moi, je t'en prie, Pythius, qu'est-ce que cela? Tant de poissons! tant de barques! » Et Pythius : « Rien d'étonnant, dit-il, tout ce qu'il y a de poissons à Syracuse se trouve ici; c'est une aiguade; ces gens-là ne peuvent pas se passer de ma villa. » Tout chaud de son désir, Canius supplie Pythius de la lui vendre. Pythius commence par faire le renchéri. Bref, Canius l'obtient. Passionné et opulent, il achète les jardins aussi cher que le veut Pythius, et il les achète tout meublés. Il donne caution; l'affaire est faite. Le lendemain, Canius invite ses amis, il vient lui-même de bonne heure. Pas une seule barque en vue. Il demande à son plus proche voisin s'il y a quelque fête de pêcheurs, de ce qu'il n'en voit pas un. « Aucune que je sache, dit l'autre; mais personne ne pêche jamais ici, aussi étais-je tout étonné hier de ce qui arrivait. » Canius entre en fureur; mais que faire? Aquilius, mon collègue et mon ami, n'avait pas encore formulé sa définition du mauvais dol, d'après laquelle, lorsqu'on lui demandait ce que c'était qu'un mauvais dol, il répondait c'est quand on simule une chose et qu'on en fait une autre; excellente définition, émanant d'un homme qui s'entendait à définir. D'où il suit que Pythius et tous ceux qui, faisant une chose, en simulent une autre, sont des perfides, des fourbes, des méchants.

On sait que les anciens se faisaient l'idée d'un bien suprême, auquel doit aspirer toute créature humaine. Les Grecs nommaient τέλος, *fin,* cette limite souveraine des désirs et des efforts. Si l'activité de l'âme tend vers le bien, elle peut arriver au terme même de tous les biens, *finis bonorum ;* mais si l'activité de l'âme, contrairement à la nature, tend vers le mal, elle doit arriver au terme même de tous les maux, *finis malorum.* Tout philosophe enseigne l'art de prendre parti pour telle ou telle fin, de choisir entre le bien et le mal, la vertu ou le vice, et de subordonner les actes de la vie au choix qu'on a fait. Depuis Socrate, plusieurs écoles prétendaient à l'honneur de conduire leurs adeptes à ce bien suprême. Cicéron veut éclair-

cir le point de savoir si l'une d'entre elles y parvient mieux que ses rivales. C'est là l'objet de son livre : *Des vrais biens et des vrais maux* (de Finibus bonorum et malorum). Il en écrit ainsi lui-même le plan à son ami Atticus : « Dans les cinq livres περὶ τέλων, que je viens d'achever, je fais expliquer la doctrine des Epicuriens par L. Torquatus, celle des stoïciens par M. Caton et celle des péripatéticiens par M. Pison. » L'ouvrage, sous forme de dialogues platoniciens, est adressé à Brutus, le meurtrier de César. Les deux premiers dialogues ont lieu à Cumes, dans la villa de Cicéron; le troisième et le quatrième à Tusculum, dans la bibliothèque de la villa de Lucullus; le cinquième à Athènes, dans l'Académie. Chacun de ces dialogues a une importance qui ressort de son objet même; mais comme modèle de discussion de morale pratique, les trois plus remarquables sont, à notre avis, le second, qui renferme une réfutation victorieuse de la doctiine d'Epicure, puis le troisième et le quatrième, où se trouve un exposé des principes du stoïcisme, mitigés par des tempéraments qui en corrigent l'excès et qui en modèrent la rigueur.

2° *Morale individuelle.* — Le traité *de la Vieillesse* (Cato Major sive de Senectute) fut composé par Cicéron, âgé de soixante-trois ans (43 avant Jésus-Christ). Il est adressé à Pomponius Atticus. Caton le censeur, ce type du vieux Romain, y disserte sur la vieillesse avec Scipion et Lælius, combat les reproches dont elle est ordinairement l'objet, et leur oppose le tableau des avantages qui lui sont particuliers. Cet ouvrage, comme on l'a dit, « ne fait pas seulement appétit de vieillir », il exprime une joie du cœur qui s'épanouit sous le coloris de riantes images, d'exemples nombreux présentés avec à propos et avec goût. de peintures de la vie champêtre, où glisse, en dernier lieu, une sorte de rayon d'immortalité. Ce morceau imité de Xénophon, et qui consiste en une allocution adressée à ses enfants par Cyrus, près de mourir, est

un écho des plus belles inspirations de l'école socratique, une pensée consolante répondant aux réflexions douloureuses qu'inspire à Caton la brièveté de la vie.

« Le jeune homme espère qu'il vivra longtemps : il a tort de l'espérer. Qu'y a-t-il, en effet, de plus insensé que de prendre l'incertain pour le certain, le faux pour le vrai? Le vieillard est, sous ce rapport, dans une condition meilleure que le jeune homme ; ce que celui-ci espère, il l'a en sa possession : le jeune homme veut vivre longtemps ; le vieillard a longtemps vécu, si l'on peut dire, ô bonté des dieux, que le mot longtemps est fait pour la vie humaine. Aussi, quand on arrive au terme, tout le passé s'évanouit, et il ne reste, en réalité, que ce qu'on a fait d'actes justes et vertueux. »

3° *Morale sociale.* — *Lælius* ou *de l'Amitié* (Lælius sive de Amicitia) est un opuscule composé quelque temps après celui *de la Vieillesse.* Lælius, dans la bouche duquel Cicéron met toutes ses idées sur l'amitié, converse avec Fannius et Scævola, et, après leur avoir exprimé le chagrin profond que lui cause la mort de Scipion, son ami, il définit l'amitié, ses caractères, ses avantages, sa conformité essentielle avec le juste, le bien, le désintéressement, l'abnégation de soi-même en vue d'autrui. Envisagée ainsi, l'amitié est le charme, l'appui de la vie humaine, un hommage rendu à la vérité et à la franchise, qui sont les liens les plus étroits de la société, de sorte que l'amitié sincère n'est pas seulement la consolatrice de notre existence, elle est la conservatrice de la vertu et participe à sa sainteté : « *Virtus, virtus, inquam, et conciliat amicitias, et conservat!* »

Le traité *de la République* était l'œuvre de prédilection du grand orateur romain ; c'est aussi une des productions les plus remarquables de son génie : il y travailla toute sa vie, et il fut payé de sa peine par un succès, auquel il fait lui-même allusion dans plusieurs de ses ouvrages. Ce succès lui survécut. L'antiquité et les écrivains chrétiens, entre autres Lactance et

saint Augustin, abondent en allusions et en citations relatives au livre de Cicéron, qui joint à l'intérêt tout particulier des idées le mérite d'un style neuf, original. On est en droit de regretter qu'il offre de fréquentes lacunes; mais, tel qu'il est, on y peut suivre, sans de trop brusques interruptions, la trame et l'enchaînement des pensées, que relève le charme merveilleux de l'expression.

C'est à Platon que Cicéron est redevable de la conception première et du titre de son livre. Seulement, il a tempéré l'idéalisme platonicien par les doctrines plus positives d'Aristote en matière politique, et par les applications que Xénophon en avait faites dans la *Cyropédie*. De cette manière, les théories émises par Scipion l'Africain se distinguent des systèmes imaginés ou exposés par les philosophes grecs, en ce que Cicéron leur indique un but pratique comme dans Aristote et dans Xénophon, et qu'il leur conserve cependant une tournure contemplative et même une teinte un peu mystique comme dans Platon.

La *République*, dédiée à Atticus, est divisée en six livres. C'est un dialogue, que l'auteur suppose raconté par P. Rutilius Rufus, l'un des interlocuteurs, et auquel prennent part Scipion l'Africain, fils de Paul-Émile, son neveu Quintus Tubero, l'ancien consul Furius Philus, P. Rutilius Rufus, célèbre depuis par son exil et par ses vertus, Sp. Mummius, frère du vainqueur de Corinthe, Lælius, l'ami intime de Scipion, avec ses deux gendres, C. Fannius et Q. Scævola, et enfin le jurisconsulte M. Manilius. Tous ces illustres personnages, profitant du loisir des Féries latines, se livrent à une longue discussion sur la meilleure forme de gouvernement, l'année même de la mort de Scipion, et fort peu de temps avant cette tragique aventure (129).

Dans le premier livre, Cicéron établit pour point de départ à toute ingérence dans les affaires publiques le dévouement absolu à la patrie. Après quoi, il passe en revue les différentes formes de gouvernement, monar-

chie, aristocratie, démocratie, et il aboutit à cette conclusion que la perfection de l'ordre public ne consiste pas dans un nivellement chimérique des rangs et des fortunes, mais dans l'impartialité de la loi et dans la jouissance, égale pour tous, des droits civils. A le prendre ainsi, il lui semble que, de tous les gouvernements, il n'en est pas un qui, pour la constitution et pour la discipline des mœurs, puisse être comparé avec celui que les vieux Romains ont transmis à leurs descendants.

Il suit de là que le second livre, partie capitale de l'ouvrage de Cicéron, offre un tableau largement tracé de l'ancienne constitution romaine, et vivifié, en quelque sorte, par cette pensée féconde, dont se sont inspirés plus tard Bossuet, Montesquieu, Michelet, Mommsen, à savoir que, si le gouvernement de Rome l'a rendue souveraine des autres cités, c'est que sa politique a toujours été l'œuvre du génie non d'un seul, mais de plusieurs, et qu'elle s'est affermie, non par un seul âge d'homme, mais par la continuité de plusieurs générations et de plusieurs siècles. L'enchaînement des faits historiques le démontre. Peut-être est-on en droit de reprocher à Cicéron une crédulité trop prompte a considérer comme vraies les traditions légendaires des premiers temps de Rome. Mais il a des aperçus ingénieux et fins sur quelques points d'une réelle importance. De ce nombre est le passage sur l'heureux choix de l'emplacement de Rome déterminé par Romulus. Convaincu que les sites les plus voisins de la mer ne sont pas les plus favorables a l'accroissement des villes, le fondateur de la cité, souveraine future de l'univers, établit sa capitale à quelque distance de l'embouchure du Tibre, de manière à éviter les invasions soudaines, les débarquements inattendus, qui surprennent souvent les villes maritimes. Indépendamment de ces dangers, les lieux de commerce et de mouillage sont exposés à la mobilité et à la corruption des mœurs; c'est un mélange de langues et d'habitudes nouvelles; on y importe non seulement des marchandises, mais des usa-

ges étrangers, de sorte que rien n'est stable dans les institutions nationales. De plus, ceux qui habitent ces villes ne s'attachent point à leurs foyers; une espérance, une pensée volage les ravit hors de leur patrie, et lors même qu'ils y demeurent de corps, leur esprit court et voyage à l'aventure. Nulle autre cause, après avoir longtemps miné Carthage et Corinthe, n'a fini par les ruiner un jour, que cette vie errante, cette dispersion des citoyens, à qui la passion du commerce et des courses maritimes faisait abandonner le soin des champs et des armes. La mer fournit encore de dangereux attraits au luxe des villes par les objets qu'on reçoit ou qu'on importe; et l'agrément même du site offre aux passions un grand nombre de délices somptueuses ou énervantes. Scipion les énumère avec une certaine complaisance qui touche parfois au paradoxe. Puis, il raconte les faits principaux de l'histoire de Rome, à partir de l'origine de la ville jusqu'au meurtre de Virginie, énonce des réflexions générales sur la nature du pouvoir régulateur des cités, et finit par comparer l'homme d'Etat à un Indien ou à un Numide, qui, assis sur le cou d'un éléphant, maîtrise et gouverne ce colosse et le conduit où il veut.

Un préambule, où Cicéron parlait en son propre nom, servait d'introduction au troisième livre *De la Rèpublique*. Tout mutilé qu'il est, ce morceau renferme de grandes et belles pensées. La base de tout ordre social, c'est la justice; mais la justice a son principe originel dans le cœur même de l'homme. Cicéron est donc amené à rechercher les premiers développements de l'intelligence humaine : ce qu'il fait, en traçant la peinture de l'homme nu, frêle et débile, aux portes de la vie, ayant toutefois dans son âme une étincelle de feu divin, la raison. La raison le conduit à l'usage de la parole, à la connaissance des nombres, à celle de l'astronomie, en même temps que la sociabilité donne naissance à la science morale, qui formule des préceptes et des règles de conduite, et qui en détermine l'application.

L'état de mutilation du quatrième livre en restreint l'étendue à un petit nombre de pages sans suite suffisamment claire. On y voit cependant que, après avoir traité de la justice comme première condition de la vie sociale, Cicéron prenait pour sujet de son dialogue l'état et les mœurs des femmes, l'éducation des enfants, le luxe, les jeux publics, le théâtre. Sur ce point, il lui semble que rien n'est plus dangereux que la poésie dramatique, et, bien que le théâtre soit l'imitation de la vie, le miroir de la coutume, l'image de la vérité, il présente à l'esprit tant de fausses images, suggère tant de craintes, enflamme tant de passions, que tragédie et comédie doivent être admises avec une sévère discrétion.

L'état du texte du cinquième livre ne permet guère que des conjectures. Il est présumable qu'il avait pour objet de retracer les vertus antiques et les institutions qui résistent à l'invasion de la corruption naissante. Cicéron, en indiquant la source de ces vertus, montre qu'elles s'alliaient, à Rome, avec la gloire de la patrie, ainsi qu'en témoigne ce beau vers d'Ennius :

Moribus antiquis res stat romana virisque,

« Les mœurs de ses héros font la grandeur de Rome. »

Et maintenant qu'en reste-t-il? A peine une image, un tableau qui commence à vieillir, parce que non seulement on a négligé d'en renouveler les couleurs, mais on ne s'est même pas occupé d'en conserver le dessin et les derniers contours.

Les fragments, ajoutés, en 1822, par le cardinal Angelo Maï à la partie intacte du sixième livre, ne sont pas assez étendus pour qu'on saisisse exactement le fil des idées qui mène au *Songe de Scipion*. Cependant on peut voir que l'auteur, en rattachant le principe du sentiment religieux à celui de la justice, fait de l'immortalité de l'âme un des germes les plus puissants et les plus féconds de la vie sociale. Nous y insisterons plus loin.

En résumé, l'idée de la *République* de Cicéron est simple, facile à saisir : « Quelle est la meilleure forme de gouvernement? » Pour répondre à cette question, l'auteur examine en premier lieu l'état constitutif des sociétés humaines et la nécessité qui les soumet à une loi de naissance, de développement, de progrès et de continuité. Il résulte de cet examen qu'il y a trois natures de gouvernement : Royauté, Aristocratie, État populaire. Chacune d'elles a ses avantages et ses inconvénients. On ne doit donc pas s'attacher exclusivement à une forme plutôt qu'à une autre; mais il est permis d'incliner pour une quatrième forme politique, composée de l'essence et de la réunion des trois autres. Quels que soient d'ailleurs le principe du gouvernement et la constitution de la cité, il n'y a point d'agrégation sociale qui puisse durer sans la justice et sans le droit, non pas le droit civil et mobile qui varie suivant les intérêts et les passions, mais le droit strict et absolu qui émane d'une justice souveraine, indépendante de la force et du nombre, et visible image, ici-bas, de la vérité qui réside en Dieu. Une pareille forme de gouvernement est-elle réalisable? Oui, puisqu'elle a été réalisée dans la constitution romaine.

Tel est le but national et philosophique du livre de Cicéron. D'une part, il cherche à ranimer l'amour des traditions antiques et à conjurer les catastrophes dont Rome est menacée; de l'autre, en affirmant, avec toute l'énergie d'un cœur droit et toute l'autorité d'un génie incomparable, qu'il n'y a de gouvernement possible qu'avec une suprême justice, il établit sur une base inébranlable les principes absolus et souverains de tous les gouvernements. En effet, cette loi du vrai et du juste, cette loi des lois, dont Dieu lui-même est l'auteur et le promulgateur, étant une fois placée en tête du pacte social, il est impossible ensuite de la violer, ni même de l'infléchir. Mais ce n'est pas tout. La loi doit être appliquée par un homme ou par plusieurs hommes. Quel sera le caractère du représentant de la loi? Comme le créateur des mondes, source éter-

nelle de tout droit, de toute justice, de tout ordre et de tout mouvement, l'homme d'Etat doit régir la cité par les mêmes lois, avec la même sollicitude, avec la même bonté que Dieu gouverne et protège l'univers. En second lieu, il faut à la loi une sanction, une peine affectée au mal et une récompense aux efforts de quiconque a consacré sa vie à veiller sur les sociétés humaines, en leur appliquant les principes immuables de l'équité. Cette sanction, cette récompense, Cicéron en proclame la certitude et en indique le mode par le récit du songe de Scipion.

Il y a, dans le troisième livre de la *République*, un fragment justement célèbre, qui, avec un passage des *Mémoires* de Xénophon sur Socrate (liv. 4, chap. IV) et les vers que Sophocle fait prononcer par Antigone (*Antigone*, vers 450 et suivants), compose une des plus belles manifestations de la raison humaine en l'honneur de la loi naturelle et de la loi civile. Le voici :

« Il est une loi véritable, la droite raison, conforme à la nature, répandue parmi tous les hommes, constante, éternelle, dont l'ordre appelle au devoir, et la défense détourne du mal, et qui toutefois n'ordonne ni ne défend rien aux bons, et ne touche point les méchants par ses ordres ou ses défenses. Cette loi ne saurait être contredite par une autre ; on n'y peut déroger, on ne peut l'abroger tout entière ; ni le Sénat ni le peuple ne peuvent nous en affranchir ; il n'en faut point chercher un nouvel organe, ni un nouvel interprète ; elle ne sera pas autre à Rome, autre à Athènes, autre aujourd'hui, autre demain ; mais une, éternelle, immuable, elle règnera sur toutes les nations et dans tous les temps. C'est le maître unique et commun des êtres, c'est Dieu, souverain de l'univers, qui a inventé, promulgué, porté cette loi ; celui qui refusera d'y obéir se fuira lui-même, méconnaîtra la nature de l'homme, et, par cela seul, subira les expiations les plus sévères, lors même qu'il éviterait tout ce qu'on appelle supplices. »

Ce passage contient en germe le dialogue philoso-

phique *de Legibus* (Des lois), que Cicéron écrivit entre l'an 53 et l'an 47 avant Jésus-Christ. Il était composé de cinq ou six livres. Il n'en reste que les trois premiers. Les interlocuteurs sont Atticus, Cicéron et son frère Quintus; le lieu de la scène, les environs d'Arpinum et une petite île, au confluent du Fibrène et du Liris.

Dans le premier livre, l'auteur établit l'origine du droit, et, conséquemment, la légitimité de la loi, le droit positif émanant d'une loi suprême, fixe, immuable, que Dieu révèle à l'âme par la raison. C'est, en effet, la raison qui constitue l'homme, être prévoyant, sagace, doué d'intelligence et de mémoire, plein de bon sens et de conseil, l'être par excellence de l'univers. D'où il suit que, la raison étant l'essence même de l'homme, ce qu'elle prescrit ne s'impose pas à un seul, mais à tous. Or, elle enseigne et enjoint la justice. Le juste et le droit, qui en dérivent, ne sont donc pas des préjugés, mais des suggestions logiques, nécessaires de la conscience individuelle et sociale; en sorte que les lois ne font pas la justice, mais qu'elles la supposent, et que, par corollaire, les vertus ne sont vertus que par le désintéressement. Il résulte de ces principes que la philosophie, autrement dit la mère et l'amour de toutes les saines doctrines, n'a pas donné de plus utile précepte à l'homme que de se connaître soi-même, attendu que cette science, déjà précieuse pour l'homme privé, est absolument indispensable au législateur, chargé de tracer à tous la ligne de devoir que chacun doit suivre.

Le second livre s'ouvre par une charmante description du paysage d'Arpinum, placée dans la bouche d'Atticus, et que la critique a raison de rapprocher des premières pages du *Phèdre* de Platon, et, en second lieu, du préambule du cinquième livre du *de Finibus* de Cicéron lui-même. Il s'en dégage cette pensée que la vue du pays où vivent les souvenirs de ceux que nous aimons ou que nous admirons, cause toujours une émotion profonde à notre âme; si bien que, au milieu de cette dissertation sur le droit et sur la loi,

inspirés à l'homme par la nature, la nature semble remuer plus vivement l'âme de ceux qui parlent des sentiments qu'elle fait naître, quand ils sont en presence des spectacles déployés par elle à leurs yeux. Il suit de là que l'homme a deux patries : le pays natal et celui où son cœur et son esprit ont reçu les bienfaits d'une hospitalité toute maternelle. Une définition de la loi, un paragraphe relatif à l'influence de la musique sur les mœurs et un autre sur la punition du sacrilège et sur l'inutilité de la magnificence des tombeaux, s'ajoutent d'une façon intéressante aux différentes parties de ce second livre.

Le troisième traite spécialement de la constitution romaine. Fidèle aux aperçus développés dans le traité *De la République,* Cicéron n'hésite pas à déclarer qu'il ne connaît rien de plus admirable dans l'ordre politique que la constitution romaine, dont il se plaît à faire ressortir les divers éléments dans leur féconde application.

4° *Morale religieuse.* On a parfois donné au traité *de la Nature des dieux* le nom de *Roman théologique des anciens.* Il faut y voir plutôt un mouvement, aussi intéressant que curieux, des opinions religieuses du polythéisme sur la cause première et sur l'être souverain qui gouverne l'univers : c'est la raison suppléant à la foi. Dans ce traité, publié l'an 45 avant Jésus-Christ, Cicéron expose les sentiments d'Epicure sur la divinité par la bouche de Velleius, ceux des académiciens par Cotta, et ceux des stoïciens par Balbus : il est lui-même simple auditeur.

L'ouvrage se divise en trois livres, dont l'argumentation la plus importante est celle de Balbus, qui se fait fort de démontrer les points suivants : 1° existence des dieux ; 2° leur nature et leur intervention directe dans le gouvernement des affaires du genre humain ; 3° leur influence providentielle sur le monde et sur les hommes. Là se trouvent les idées et les faits déjà mis en lumière par Platon et par Xénophon, comme fond essentiel de

l'argument de la téléologie, c'est-à-dire des causes finales, et reproduites plus tard par saint Ambroise, saint Augustin, Descartes, Bossuet, Fénelon.

Le traité *de la Divination* fait suite à celui *de la Nature des dieux*. C'est une réfutation en règle de la superstition appliquée aux conjectures, que la théologie polythéiste se figurait pouvoir tirer des songes, des oracles, du thème natal, du vol des oiseaux, des entrailles des victimes. Quintus, frère de Cicéron, ayant exposé, dans le premier livre, les préjugés de l'antiquité sur la divination, au nom des principes stoïciens, Cicéron, au nom du bon sens et de la droite raison, déclare qu'il n'y a rien de solide ni de fondé dans la divination, soit naturelle, soit artificielle. Le malade n'appelle pas auprès de lui un devin, mais un médecin; celui qui veut apprendre à jouer de la flûte ou de la lyre s'adresse au musicien; et si l'on agite un problème de physique, on a recours au physicien. Cela étant, et par voie de conséquence, il est déraisonnable de consulter un devin, et non pas un philosophe sur une question de morale sociale ou religieuse. Cette force de déduction serrée, irréfutable, fait le plus grand honneur à Cicéron. Aussi n'est-il pas étonnant que les premiers chrétiens aient multiplié les exemplaires et recommandé la lecture de ce chef-d'œuvre de philosophie pratique, qui est, en même temps, un modèle de style et d'élégance littéraire.

Le traité *Du Destin*, incomplet, tronqué, n'a point, par cela même, toute l'importance de celui *de la Divination*. Il n'en mérite pas moins d'être rangé parmi les sources auxquelles doit puiser tout historien de la philosophie. D'après les principes du stoïcisme, les lois du monde étant nécessaires, ainsi que la raison éternelle, dont elles émanent, le destin ne saurait être considéré comme une puissance aveugle, irrésistible, sans lien avec les lois mêmes des choses et des faits : le destin n'est donc, en réalité, qu'une application de la divinité au monde, et l'intervention de la Providence qu'il représente. Il s'ensuit que la question, souvent

débattue, du libre arbitre et de la prescience divine se trouve posée par Cicéron.

Dans le traité *des Devoirs* et dans celui *des Vrais biens et des vrais maux*, Cicéron établit comme principe absolu de morale que la vertu doit être désintéressée, et que le fruit du devoir est le devoir même.

Le *Songe de Scipion*, qui termine le sixième livre *De la République*, fait voir clairement, et dans un magnifique langage, quelle est la sanction appliquée par les dieux mêmes à l'âme de ceux qui ont bien vécu : idée noble, féconde, qui a produit un des morceaux les plus admirables de l'antiquité.

Scipion Emilien, reçu sous le toit hospitalier de Masinissa, voit apparaître en songe le premier Africain, son aïeul, qui, après lui avoir prédit la chute de Carthage et les troubles de Rome, lui annonce pour lui-même une fin tragique. Il ne doit donc rien négliger de ce qui honorera sa propre vie, durant le temps qu'il doit passer sur la terre. Ceux, en effet, qui ont sauvé défendu, agrandi la République, ont, dans le ciel, une place certaine et fixe, où ils jouissent d'une éternité bienheureuse. L'âme, émanée des feux éternels appelés par les hommes constellations, étoiles, revient dans son origine et remonte vers ce cercle lumineux de blancheur, qu'on nomme la Voie lactée, et dans lequel s'accumulent des millions d'astres, dont chacun surpasse la terre en grosseur. Elle est effectivement si petite, que l'empire romain, qui n'en occupe qu'un point à peine, ne peut inspirer que de la pitié. Pendant que Scipion regarde le globe terrestre avec quelque attention, son aïeul l'invite à considérer de préférence le système de l'univers, les neuf planètes, y compris la terre, placée au centre, et vers laquelle tous les corps gravitent. Jeté d'abord dans la stupeur par ce spectacle, Scipion reprend enfin possession de lui-même, et demande à l'Africain quel est le son qui remplit ses oreilles avec tant de puissance et de douceur. C'est l'harmonie produite par l'impulsion et les mouvements des sphères, musique céleste et divine, que l'o-

reille de l'homme est incapable de saisir. Tout plein de ces merveilles, Scipion ne peut se défendre de reporter quelquefois ses regards vers la terre. L'Africain l'engage à détourner ses yeux loin de ces limites restreintes du temps et de l'espace. La gloire, la vraie gloire, c'est-à-dire celle que donne la vertu, se déploie dans un champ sans bornes de siècles et de générations. L'individu, qu'elle investit de sa splendeur, est tout entier dans l'âme et non dans cette enveloppe grossière et périssable. Disons plus encore : il est dieu, car c'est être dieu que vivre, sentir, se souvenir, se mouvoir et exercer sur le corps le même empire, le même pouvoir, la même impulsion que Dieu sur l'univers. Et de fait, telle est la nature départie à l'âme. Or si, parmi tous les êtres, elle porte en soi le mouvement, il s'ensuit qu'elle n'a pas pris naissance, et que, dès lors, elle est immortelle. Pour la ramener au séjour des heureux, il ne faut donc l'occuper que des choses les meilleures, et il n'en est pas de meilleures que les veilles pour le salut de la patrie. L'âme, développée par ce noble travail, s'envole d'un libre essor vers sa maison natale.

Le *Songe de Scipion* est une protestation en faveur de l'immortalité de l'âme : les *Tusculanes* en sont la démonstration philosophique et morale. Aussi les questions, dont la discussion sert de thème à l'ouvrage, s'y rattachent-elles par un lien si étroit, qu'elles en dérivent par voie de conséquence. Cicéron et son ami Pomponius Atticus se sont réunis dans une villa voisine de Tusculum (Frascati); et là, recherchant pourquoi les hommes n'atteignent pas la félicité, qui fait l'objet de tous leurs vœux, entravés par les passions, la douleur, la brièveté de la vie, ils établissent, dans cinq entretiens distincts, les cinq aspects principaux sous lesquels se présente la question du souverain bien : 1° la mort n'est pas à craindre; 2° la douleur n'est pas un mal; 3° on peut toujours en alléger le poids; 4° il faut vaincre les passions; 5° la vertu suffit pour le bonheur. Telles sont les parties détachées en apparence,

mais cohérentes en réalité, de ce bel ouvrage, qu'une conception des plus élevées, un plan juste et régulier, un style élégant et solide recommandent à l'attention du lecteur. Les divers arguments métaphysiques que Cicéron met en œuvre pour démontrer l'immortalité de l'âme, semblent émanés de la plume même de Platon. On en peut juger par ce passage extrait du premier livre (§§ 27 à 29) :

« L'origine des âmes ne saurait se trouver dans rien de ce qui est sur terre ; car la matière ne saurait produire la pensée, la connaissance, qui n'ont rien de commun avec elle. Il n'y a rien dans l'eau, dans l'air, dans le feu, dans ce que les éléments offrent de plus subtil et de plus délié, qui présente l'idée du moindre rapport avec la faculté que nous avons de percevoir les idées du passé, du présent et de l'avenir. Cette faculté ne peut donc venir que de Dieu seul : elle est essentiellement céleste et divine... Ce qui pense en nous, ce qui sent, ce qui veut, ce qui nous meut, est donc nécessairement incorruptible et éternel ; et nous ne pouvons même concevoir l'essence divine autrement que nous ne concevons celle de notre âme, c'est-à-dire comme quelque chose d'absolument séparé et indépendant des sens, comme une substance spirituelle, qui connait et qui meut tout. Tu me diras : « Et où est ton âme ? Et comment se la représenter ? » Tu ne saurais le dire, ni moi non plus. Mais si je n'ai pas pour comprendre tous les moyens que je voudrais avoir, est-ce une raison pour que tu ne me laisses point user de ce que j'ai ? L'âme n'a pas le pouvoir de se voir elle-même. Mais l'œil non plus, ainsi que l'âme, ne se voit pas en voyant les autres objets. Si donc l'âme ne voit pas, chose de peu d'importance, sa forme à elle, toujours est-il qu'elle voit. Sa sagacité, sa mémoire, son mouvement, sa rapidité. Voilà ce qui est divin, éternel... Mais où réside l'âme ? Peut-être dans la tête ; mais il est inutile de la chercher. Et quelle est la nature de l'âme ? Sa propre essence. Un feu, un esprit ? Qu'importe ?

« Réfléchis simplement que, sans voir Dieu, sa figure, son

séjour, tu en as cependant connaissance ; de même tu as connaissance de ton âme, sans savoir où elle est et ce qu'elle est. »

5° *Histoire de la philosophie.* On trouve dans les différents traités philosophiques de Cicéron des détails biographiques ou des jugements critiques concernant les penseurs et les systèmes, qui se sont produits dans le domaine de la science appliquée à la connaissance de l'homme. Cependant les *Académiques* et les *Paradoxes* se rattachent plus particulièrement à l'histoire même de la philosophie. Le premier de ces récits se composait, dans le principe, de deux livres intitulés l'un *Catulus,* l'autre *Lucullus,* d'après les noms des principaux interlocuteurs. Plus tard, Cicéron, remaniant l'édition qu'il avait donnée, l'an 45 avant Jésus-Christ, étendit le plan de l'ouvrage et le distribua en quatre livres. Il ne reste qu'une partie du premier livre de cette retouche, mais on a le second livre entier de la première édition. Le préambule est un éloge de Lucullus. « Nature heureusement douée, dit Cicéron, et dont les excellentes dispositions ont été développées par le goût et par la pratique de l'étude ». Quelques traits de sa biographie mettent en lumière cette assertion. L'auteur fixe ensuite le lieu où se place l'entretien de Cicéron, de Lucullus, de Hortensius et de Catulus, réunis pour s'expliquer sur la valeur du doute académique. C'est à Baules (*Bacolo*), localité voisine de Naples, que les interlocuteurs se sont proposé de converser. Hortensius les a reçus dans une de ses villas. Après deux ou trois tours de promenade sous le xyste, Lucullus établit que le doute des académiciens ne peut plus tenir en présence des découvertes qui se multiplient chaque jour, et que, en dépit d'Arcésilas, de Carnéade, de Clitomaque et de Philon, l'homme peut acquérir la certitude. S'il n'y a rien de certain, que devient le témoignage des sens en géométrie, en musique et dans les différents arts ? La vertu même et la sagesse sont impossibles. On en peut dire autant de tou-

tes les facultés de l'intelligence. Sans la certitude, elles languissent, ou plutôt elles disparaissent, laissant l'homme en proie aux contradictions, que sont forcés de subir les partisans du doute universel. Cicéron répond à son éloquent adversaire. Il maintient que l'esprit humain est incapable de rien saisir complètement et certainement : d'où il suit que la sagesse consiste, en effet, à ne rien affirmer. Les plus illustres philosophes, Socrate même, Platon et Chrysippe sont de cet avis. Cela étant, la doctrine des probabilités lui paraît la plus rationnelle et la plus sage. Pour en finir, quand il croit avoir suffisamment développé sa réfutation, l'auteur coupe court à cette polémique, en appelant les rameurs qui sont restés dans les barques, et en descendant au rivage avec ses amis.

Les *Paradoxes* ont pour but de combattre un certain nombre d'assertions de la morale stoïcienne, opposées au sentiment populaire et aux suggestions du bon sens. Ces petits traités sont au nombre de six. L'auteur y met principalement en scène, quoique sans les nommer, Clodius, Lucullus et Crassus. C'est à Brutus qu'il dédie son livre. On trouve dans les *Satires* et dans les *Epitres* d'Horace plusieurs traits de fine raillerie, dirigés contre certaines affirmations paradoxales des stoïciens. L'opuscule de Cicéron ne semble pas avoir été étranger aux moqueries sensées du poète : il a puisé dans cet arsenal le persiflage dont il use, pour combattre des formules dogmatiques du genre de celles-ci : « Toutes les actions, bonnes ou mauvaises, sont égales. — Le sage seul est libre. — Il n'y a que le sage qui soit riche. » Mais il s'en est également inspiré, quand il fait voir « qu'il n'y a d'autre bien que ce qui est honnnête ; que la vertu suffit pour rendre l'homme heureux, ou que tout homme dépourvu de sagesse est en délire. » — On reconnaît l'esprit sagace de Cicéron dans ces propositions, dont la justesse est assaisonnée d'une légère pointe d'ironie, et l'on ne s'étonne pas que la malice ingénieuse d'Horace ait aimé à s'en faire l'écho.

VI

SCIENCES ET ARTS

Médecine : Musa; Celse. — Architecture : Vitruve. — Agriculture : Varron.

1° *Médecine*. La médecine, chez les Romains, fut d'abord tout empirique et restreinte à des pratiques curatives, plus arbitraires que subordonnées à des principes et à une méthode. L'art de guérir, émané d'un sentiment naturel d'humanité et de sympathie, s'inspirait moins de l'observation que de l'instinct et du hasard. On ne peut douter pourtant que l'emploi de certaines plantes médicinales, l'application de quelques remèdes, n'aient été connus et pratiqués avec succès dans la campagne romaine et dans la ville.

Les moyens hygiéniques, la diète, les bains, la gymnastique, étaient également prescrits et affectés au régime militaire. On sait même que la saignée était infligée aux soldats poltrons et paresseux comme une dégradation infamante. D'autre part, on lit dans Cicéron, Lucrèce, Virgile, Horace, des passages qui prouvent une connaissance de détails techniques propres à la médecine. Toutefois, le premier médecin attitré qui parut à Rome est un Grec nommé Archagathos, venu du Péloponèse, l'an 218 avant Jésus-Christ. Il reçut le droit de cité, et on lui acheta, aux frais de l'État, une taverne dans le carrefour Acilius, près du Forum Olitorium, pour y exercer sa profession. Sa spécialité étant le traitement des blessures (*vulnera*), il fut d'abord appelé *Vulnerarius*, mais la rudesse avec laquelle il employait le fer et le feu fit changer ce surnom en celui de *Carnifex*, bourreau. Dès lors, la médecine fut naturalisée à Rome et exercée principalement par des Grecs. Elle y fut même en faveur, à ce point que, une année de disette ayant contraint

Auguste de faire sortir de la ville les esclaves, les gladiateurs et les étrangers, il y eut une exception en faveur des précepteurs et des médecins.

L'un d'eux, le plus distingué durant cette période, se nommait Antonius Musa. Il était de la famille Pomponia, et frère d'Euphorbe, médecin de Juba, roi de Numidie. Horace et Virgile le tenaient en amitié, et ce dernier loue son esprit et son goût dans une épigramme agréablement tournée. Auguste, à son retour de la guerre contre les Cantabres, ayant été atteint d'une violente maladie du foie, Musa, son médecin en titre, eut le bonheur de le guérir à l'aide de bains froids et de boissons rafraîchissantes. En récompense de cette cure, Musa reçut une grosse somme d'argent, le droit de porter l'anneau d'or des chevaliers et l'honneur insigne d'une statue élevée dans le temple d'Esculape. Il fut moins heureux dans les soins donnés à Marcellus, qui succomba, âgé de dix-huit ans, lors de son séjour aux eaux thermales de Baïes; mais, comme on attribua la mort du jeune prince au poison, la réputation de Musa fut à l'abri du reproche d'ignorance. Il ne reste de Musa que de courts fragments.

Celsus Cornelius Aulus, à qui nous donnons le nom de Celse, a une bien plus grande notoriété. Il règne sur sa vie beaucoup d'incertitude, mais il parait vraisemblable qu'il vécut sous le règne d'Auguste. Ce n'était pas seulement un habile médecin : sa science embrassait des connaissances très variées, jurisprudence, philosophie, rhétorique, économie, art militaire. En médecine (*De arte medica*), il se montre le disciple intelligent et sagace d'Hippocrate, d'Asclépiade et de Thémison, l'un des propagateurs de la médecine expérimentale, et il tire de leur exemple et de leurs doctrines un éclectisme ingénieux et nouveau. Ennemi des causes occultes, il veut que la médecine se fonde sur l'étude des causes évidentes : il recommande la dissection des cadavres, afin de s'assurer du siège et de la disposition des organes, en vue des soins donnés à l'homme vivant ou blessé. Comme pratiques d'hygiène,

il prescrit la promenade, les poids à lever, les bains, les frictions, les lectures à haute voix. Historien de la science qu'il exerce, il montre les progrès accomplis par la chirurgie grecque et romaine, depuis Hippocrate jusqu'à son époque, et il fait une description très remarquable des opérations et des instruments, répandant ainsi dans son livre un grand talent d'analyse et un réel bon sens pratique. Pour le style, il est d'une clarté parfaite ; il va même par instants jusqu'à l'élégance, et justifie l'éloge que quelques critiques font de Celse, en l'appelant le « Cicéron de la médecine ».

2° *Architecture.* Auguste, que Tite-Live appelle « le fondateur ou le restaurateur de tous les temples », voulut, pour conduire à bonne fin ses grandes entreprises d'architecture religieuse et civile, s'entourer des sculpteurs et des architectes grecs les plus habiles. Il fit venir de l'Egypte et de la Sicile les marbres les plus précieux, et les employa spécialement à la construction du temple de Jupiter Feretrius.

C'est à cette époque que paraît Marcus Vitruvius Pollio, que nous appelons Vitruve. On connaît peu les détails de sa vie. On sait seulement que, issu d'une famille aisée, il reçut une excellente éducation, servit en Gaule et en Espagne sous César, qui l'employait à la construction des machines de guerre. C'est donc surtout par son *Traité d'architecture* que Vitruve est connu. Il en termina la composition dans un âge avancé, et le présenta à Auguste, vers l'an 27 avant Jésus-Christ.

Cet ouvrage, qui résume toutes les connaissances architecturales de cette époque, est divisé en dix livres. Les quatre premiers traitent des qualités nécessaires à l'architecte, du choix des emplacements, des matériaux, de l'extraction des pierres, de la coupe des bois, des temples, des différents ordres, des ornements, de la décoration. Le cinquième livre est tout particulièrement remarquable par la description des théâtres grecs, qui ont, à peu de changements près, servi de

type aux théâtres romains, et par des détails très précieux sur la musique. Le sixième, relatif à la construction des maisons de la ville ou de la campagne, jette un jour intéressant sur la vie domestique des anciens. Le septième commence par un éloge des lettres et un hommage aux savants, qui ont transmis à la postérité les événements et les découvertes du passé; puis il contient des indications infiniment curieuses sur la peinture appliquée aux édifices et aux tableaux. Le huitième livre est consacré à l'hydraulique; le neuvième à la gnomonique ou orientation des cadrans, des horloges et des clepsydres; le dixième à la mécanique appliquée à l'architecture et aux machines de guerre.

Le style de Vitruve est souvent obscur, moins à cause de la tournure d'esprit de l'auteur qu'en raison de la nécessité où il est de créer des mots techniques, étrangers à la langue latine. Il résume, du reste, dans une sorte d'introduction, placée en tête de son premier livre, les qualités exigibles d'un bon architecte : connaissance des lettres, du dessin, de la géométrie, de l'optique, de l'arithmétique, de l'histoire, de la philosophie, de la musique, de la médecine, de l'astronomie. Et il ajoute :

« Peut-être les ignorants regarderont-ils comme une merveille que l'esprit humain puisse parfaitement apprendre et retenir un si grand nombre de sciences; mais lorsqu'ils auront remarqué la liaison, l'enchaînement qu'elles ont les unes avec les autres, ils auront moins de peine à croire que la chose ait lieu. En effet, le savoir encyclopédique se compose de toutes ces parties comme un corps de tous ses membres. Aussi ceux qui, dès leur jeune âge, se livrent à l'étude de plusieurs sciences à la fois, y reconnaissent-ils certains points qui les rattachent entre elles. »

On le voit, Vitruve est à la fois un homme expert dans son art et un penseur judicieux, aussi habile à construire un raisonnement qu'à élever un édifice,

3° *Agriculture.* Terentius Varron n'est pas seulement remarquable par ses *Satires* et son *Traité de la langue latine,* c'est un agronome d'une très grande valeur. Après l'ouvrage du vieux Caton, celui de Varron, qui a pour titre *De re rustica,* est un des meilleurs écrits qu'ait laissés l'antiquité dans cet ordre de faits. L'auteur ne s'enferme pas, comme Caton, dans un cadre exclusivement technique, il est écrivain, littérateur. Ses quatre-vingts ans, qui donnent plus d'autorité à ses conseils, n'enlèvent rien à la fraîcheur de ses idées et de son style. Virgile, qui savait choisir ses modèles, s'est de si près inspiré de Varron, qu'il lui a emprunté son plan et ses divisions principales : ce qui fait que tous deux marchent de pair, et que, malgré le charme de son génie propre, le poète ne fait pas tort au prosateur. Peut-être même la forme du dialogue donne-t-elle à l'ouvrage de Varron une physionomie plus voisine de la réalité, et lui permet-elle de revêtir d'un tour plus animé les conseils techniques et les sentences morales, qu'il adresse aux laboureurs. Les trois livres du traité de Varron sont dédiés à sa femme Fundania, mais le second est particulièrement écrit pour Niger Turranius, son beau-père, et quelques amis. On aurait tort de croire que les exigences imposées à l'auteur par le côté technique du sujet gênent la souplesse de son esprit et de son style. Il a l'air de s'en faire un jeu, et il mêle au sérieux du livre des plaisanteries ingénieuses, des finesses aimables et des descriptions charmantes, particulièrement celle d'une volière. Voici, sur les mœurs des abeilles, un passage du livre III de Varron, que Virgile avait assurément sous les yeux, quand il écrivait le quatrième livre des *Géorgiques.*

« Les abeilles vont pâturer au dehors, mais c'est dans l'intérieur de la ruche que s'élabore le doux produit, si agréable aux dieux et aux hommes. Le miel trouve place sur les autels aussi bien que sur nos tables, au début d'un repas comme au second service. Les abeilles ont des institutions

semblables aux nôtres, une royauté, un gouvernement, une société organisée. La propreté est leur essence. Jamais on ne les voit se poser dans le voisinage d'immondices ou d'exhalaisons fétides. Ce n'est pas qu'elles recherchent les parfums; on les voit piquer, au contraire, quiconque s'approche parfumé de leurs cellules. Elles n'ont pas l'indifférente avidité des mouches, aussi ne vont-elles jamais s'abattre, comme celles-ci, sur la viande, le sang ou la graisse. Les aliments d'une saveur douce peuvent seuls les attirer. Incapable de nuire, l'abeille ne gâte rien de ce qu'elle effleure et butine. Timide par nature, elle n'en résiste pas moins à outrance, si on essaye de la troubler dans son travail. Elle a pourtant le sentiment de sa faiblesse. On les appelle avec raison les favorites des Muses, parce que, s'il arrive qu'un essaim se disperse, on n'a qu'à frapper sur des cimbales, ou les mains l'une contre l'autre pour les réunir. Et de même que les hommes ont assigné à ces déesses l'Hélicon ou l'Olympe pour leur séjour, de même la nature assigne à ces insectes les montagnes incultes et fleuries. Elles suivent leur roi partout, le soutiennent quand il est fatigué et le portent sur leur dos quand il ne peut plus voler; tant elles attachent de prix à sa conservation. Elles aiment le travail et détestent les paresseux, aussi les voit-on constamment faire la guerre aux bourdons et les chasser loin d'elles, car ils dévorent le miel sans aider à le faire.»

Il nous semble que dans ce morceau la précision des détails n'enlève rien à la grâce du style, et nous ne voyons que Lucien qui, dans son *Éloge de la mouche,* puisse être comparé à Varron.

VII

JURISPRUDENCE

Jurisprudence : Trebatius Testa, Aulus Cascellius, Alphenus Varus, Aulus Ofilius, Antistius Labeo, C. Ateius Capito.

La science du droit, développée dans la deuxième période de l'histoire de la littérature romaine, compte des jurisconsultes distingués au siècle d'Auguste.

C. Trebatius Testa, ami de Jules César et de Cicéron, qui écrivit pour lui ses *Topiques*, se recommandait à l'estime de ses concitoyens par une prodigieuse mémoire et par deux écrits importants, l'un sur le *Droit pontifical*, et l'autre sur le *Droit civil*, où, suivant l'expression même de Cicéron, « il s'était installé comme chez lui ».

Aulus Cascellius, loué par Horace pour son savoir, et par Valère Maxime pour la fermeté de son caractère, était très versé dans la science du droit civil. Aussi attacha-t-on une grande importance à son refus de rédiger une formule de ratification aux dons qu'avaient faits les triumvirs.

P. Alphenus Varus, de Crémone, avait écrit, sous une forme coulante et facile, quelques livres de droit, dont quelques fragments ont été conservés dans le *Digeste* de Justinien.

Aulus Ofilius, lié avec César et avec Cicéron, vécut dans une condition privée, composa des livres importants de jurisprudence et servit de maître à plusieurs légistes.

M. Antistius Labeo, le plus remarquable des jurisconsultes du siècle d'Auguste, avait composé huit livres sur les *Probabilités*, ainsi qu'un ouvrage relatif aux fonctions du préteur *urbanus* et du préteur *peregrinus*, dont il est fait mention dans le *Digeste*.

Son influence était en concurrence avec celle de

C. Ateius Capito, disciple d'Ofilius, auteur de livres sur le droit pontifical, sur celui des sacrifices, et sur d'autres points intéressants de droit romain.

VIII

MYTHOLOGIE

Mythologie : Hygin.

Caius Julius Hyginus, que nous appelons Hygin, né en Espagne, suivant les uns, et, selon les autres, à Alexandrie, fut affranchi par Auguste, qui le nomma, pour le récompenser de ses succès pédagogiques, conservateur de la Bibliothèque palatine. Des nombreux traités qu'il avait composés, le plus important arrivé jusqu'à nous, est un recueil mythologique, intitulé *Livre de fables*, et comprenant deux cent soixante-dix-sept récits, extraits des scoliastes grecs ou des sommaires d'anciennes tragédies ; le style en est mauvais, mais les indications intéressantes.

IX

ÉPIGRAPHIE

Épigraphie : Monument d'Ancyre ou Testament d'Auguste.

Au mois d'août de l'an 14 de notre ère, après les chaleurs de la canicule, Auguste, âgé de soixante-seize ans, est atteint d'une maladie d'entrailles, contre laquelle les soins des médecins et les déplacements ne peuvent rien. L'île de Capri, Naples, Pouzzoles, offrent à l'empereur des distractions sans aucune allégeance. Arrivé à Nola, ville de la Campanie, il y prend le lit, et, sentant approcher sa dernière heure, il se fait ap-

porter un miroir, accommoder les cheveux et farder les joues. Après quoi, il demande à ses amis « s'il a bien joué le mime de la vie »; puis, adressant un dernier adieu à sa femme Livia, il expire sans douleur, à trois heures de l'après-midi, le dix-neuvième jour du mois d'août. Son corps, transporté jusqu'à Bovillæ, au douzième mille de Rome, par les magistrats des municipes, échelonnés sur la route, et entouré d'une foule considérable, est reçu par les chevaliers qui le déposent dans la maison impériale du Palatin. Sept jours après, le cadavre, couché dans une triple caisse, soigneusement scellée et cachée par des draperies, est porté au Champ de Mars sur un bûcher gigantesque et consumé par les flammes. Les cendres recueillies sont enfermées dans un immense monument, décoré du nom de mausolée d'Auguste, jadis entouré par des jardins et des promenades, masqué aujourd'hui par des constructions modernes, voisines d'un cirque, où des farceurs et des baladins viennent jouer, à leur tour, quelques mimes de la vie. C'est dans le vestibule de ce mausolée que, d'après le désir même de l'empereur, fut placée la copie, gravée sur deux tables de bronze, de l'acte qu'on appelle le testament politique d'Auguste, *Res gestæ divi Augusti*. Les tables ont disparu, et le métal a été fondu pour d'autres usages. Mais une circonstance toute particulière a sauvé une autre copie du testament et a permis de la transmettre à la postérité.

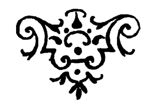
Il y avait à Ancyre (*Angora*) des tribus gauloises, établies depuis longtemps en Asie Mineure : leurs chefs Pylœménès, Albiorix et Amyntas, qui professaient un culte particulier pour Auguste, obtinrent de Tibère la faveur d'élever un temple à son prédécesseur et de graver sur les murailles mêmes l'histoire de son règne, écrite de sa propre main. Ce temple existe encore, il est de marbre, et le testament y est conservé, transcrit dans les deux langues latine et grecque. Le texte latin, gravé sur les colonnes internes du pronaos, après avoir été copié pour la première fois, en 1544, par Wrantz et

Busbeq, ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne, le fut de nouveau par Cosson en 1689, et par Tournefort en 1701. Vers 1740, le savant anglais Richard Pococke découvrit quelques lignes de l'inscription grecque, gravée sur la paroi extérieure du mur oriental de la cella, enclavée dans la cour d'une des maisons turques adossées au temple. En 1836, un autre savant anglais, Hamilton, convaincu que la version grecque tout entière était cachée derrière les constructions turques, fit abattre un mur qui couvrait le dernier tiers de l'inscription. Il était réservé à notre ami Georges Perrot, chargé par le gouvernement français d'une mission scientifique en Asie Mineure, avec MM. Guillaume et Delbet, de dégager et de transcrire l'inscription grecque dans sa totalité, en 1861 : œuvre d'heureuse patience, qui permet de connaître, presque sans lacune, le résumé authentique des actes d'Auguste, c'est-à-dire le document le plus précieux pour l'histoire vraie de son règne.

Le moi y domine : il semble que l'empereur seul ait existé, et que, avec tous les pouvoirs, il ait concentré en lui la vie de l'empire romain ; mais la part faite à cet abus de l'égoïsme et de la personnalité, les littérateurs et les historiens y trouvent largement de quoi s'instruire. Ils voient Octave, âgé de dix-neuf ans, levant une armée, nommé successivement consulaire, imperator, consul, triumvir, vengeant la mort de César, vainqueur dans les guerres civiles et étrangères, triomphant au Capitole, sauvant Rome de la disette, faisant le dénombrement des citoyens (quatre millions), fermant le temple de Junon, associant à sa fortune ses deux fils Caius et Lucius Cæsar, faisant participer la plèbe romaine au testament de César, à l'aide de distributions d'argent et de blé, indemnisant les municipes des terres distribuées aux soldats, construisant de nombreux monuments religieux et civils, donnant dans le Cirque des jeux où figurent dix mille gladiateurs, offrant au peuple le spectacle d'un combat naval sur un bassin creusé dans le Bois des Césars, fon-

dant des statues pour augmenter ses offrandes au temple d'Apollon, délivrant la mer des pirates, reculant les limites des provinces, organisant et fortifiant l'Egypte, contraignant les Parthes à rendre les drapeaux de trois armées romaines, acceptant le nom d'Auguste et le titre de père de la patrie, que lui décerne le sénat.

Quel complément intéressant et lumineux des pages de Suétone, de Tacite et de Florus!





CHAPITRE IV

QUATRIÈME PÉRIODE

DE LA MORT D'AUGUSTE (14) AU SIÈCLE DES ANTONINS

(L'an 139 après J.-C.)

Idée générale de cette période.

Idée générale de la quatrième période. — L'art et la littérature vivent de liberté. Aussi Auguste, politique avisé et despote modéré par calcul, laissa-t-il quelque indépendance aux gens de lettres, qui sont l'honneur de son temps. Tite-Live avait pu faire impunément l'éloge de Pompée, Horace et Virgile louer Cicéron et Caton, Cremutius Cordus appeler Brutus et Cassius les derniers des Romains. Le rusé Mécène encourageait Auguste dans cette tolérance ; il entretenait chez lui la délicatesse du goût, l'amour des arts, le bon accueil fait aux œuvres littéraires et le dédain des pamphlets. La tyrannie ombrageuse et cruelle de Tibère, favorable aux délateurs, ne gêne pas seulement l'essor de la liberté, elle la tue. Louer Brutus et Cassius est un crime ; regretter Auguste, une insulte à la majesté de son successeur ; être le petit-fils du grand orateur Hortensius, une sorte d'appel à la haine du prince, un titre à l'abandon et à la pauvreté. Lorsque parler,

penser même est un crime, qui donc aurait le courage de penser et de parler? Voila pourquoi la poésie s'efface et disparaît sous le règne de Caligula, de Claude et de Néron. Sénèque et Lucain font exception : aussi l'âme soupçonneuse et jalouse de Néron a-t-elle peur de leur génie, et il s'empresse d'envelopper son précepteur et son rival dans le complot de Pison, afin de les contraindre à la mort. Domitien va plus loin : il finit par proscrire les poètes, les orateurs et les philosophes. Mais l'excès même du mal en est le remède. Entraînées par l'éloquence de Dion Chrysostome, les légions de Pannonie proclament Nerva empereur et frayent ainsi la route du trône à Trajan et aux Antonins. Il semble que l'on renaisse sous leur gouvernement réparateur : Juvénal, les deux Pline, Tacite et Quintilien ont l'honneur, malgré leurs défauts, de ramener les esprits dégénérés vers les traditions salutaires du bien et du beau : ils retardent la décadence.

La corruption des mœurs et du goût, hâtée par la prédominance du luxe et de la mollesse asiatiques, avait, en effet. singulièrement dénaturé le caractère et la portée des productions de l'esprit. Le silence imposé a la tribune, la substitution des combats de gladiateurs et des exhibitions de bêtes aux représentations dramatiques, font inventer les sociétés littéraires, les lectures publiques et les tragédies de recette et de salon. La vogue et le métier remplacent le génie et le goût. L'emphase détrône l'énergie de la pensée et la vigueur du trait : la déclamation supplante l'éloquence; une admiration de commande tient lieu de la gloire méritée qui couronnait le véritable talent; c'est le règne du médiocre et du faux. La langue elle-même se déforme. Le néologisme, la forme poétique mêlée à la prose, la recherche des antithèses, la brièveté voulue des phrases, aiguisées de sentences subtiles et piquantes, l'introduction de termes abstraits, et surtout l'abus de la figure érigé en usage par l'influence des écrivains espagnols, succèdent à la simplicité, à l'élégance, à la dignité, à la solidité précise, à la fer-

meté traditionnelle du latin classique. A ces causes d'altération et de déclin se joint la grande affluence des étrangers à Rome. Cicéron se plaignait dans son *Brutus* de l'invasion des barbares dans la langue latine. Qu'aurait-il dit cent ans plus tard ? La littérature vraiment romaine avait disparu.

PREMIÈRE SECTION

POÉSIE

I

POÉSIE LYRIQUE

I. *Poésie lyrique:* Cæsius Bassus. — Passienus Paulus. — Septimius Serenus. — Vestritius Spurinna. — Sextius Augurinus. — Stace.

La première condition d'existence pour la poésie lyrique, c'est la libre expansion du sentiment, le jet spontané de la passion et de l'idée. On demande en vain ces qualités aux poètes lyriques de la décadence; ils volent terre à terre, la servitude leur a coupé les ailes. On en compte cependant quelques-uns, qu'un mérite relatif a sauvés de l'oubli.

Cæsius Bassus était un ami de Perse, qui lui donne le titre « d'artiste merveilleux », et qui le félicite des « mâles accents de sa poésie ». Quintilien le rapproche d'Horace, mais les deux vers qui restent des odes de ce poète ne permettent guère de juger de son talent. On croit qu'il périt dans sa villa, lors de l'éruption du Vésuve, qui coûta la vie à Pline l'Ancien (79).

Passienus Paulus est un imitateur d'Horace et de Properce, dont il descendait. Pline le Jeune, son ami, parle de lui d'une façon aimable et touchante. Une grave maladie avait fait craindre pour ses jours. Pline écrit à son correspondant Severus (IX, 22) quelle perte

auraient éprouvée les lettres, si Passienus leur avait été ravi. « Ses écrits, dit-il, sont pleins de variété et de souplesse : il parle d'amour comme s'il aimait ; il se plaint en homme désolé ; il loue avec une entière bienveillance ; il joue avec un charmant abandon ; il est parfait en tout, comme s'il n'excellait qu'en un point ». Cet éloge fait regretter que les ouvrages de Passienus soient perdus.

Il existe quelques rares fragments du recueil de Septimius Serenus, intitulé *Falisca*. La pièce principale est une description de la ferme que ce poète possédait dans les pays des Falisques. Serenus avait assez de valeur pour qu'on lui ait attribué la jolie composition de Virgile, le *Moretum*.

Vestritius Spurinna fut à la fois poète et général. Comme poète, Pline le Jeune (II, 7; III, 1) loue la douceur et l'enjouement de ses pièces grecques et latines. « dont la vertu de l'auteur rehausse encore le prix ». Comme général, Spurinna, pour avoir rétabli dans ses Etats le roi des Bructères, peuple germain, eut l'honneur de se voir élever une statue triomphale, sur la proposition de Trajan.

On doit encore à Pline le Jeune (IV, 27) une appréciation intéressante des *Petits poèmes* de Sextius Augurinus. C'étaient des pièces d'un tour varié : nobles, galantes, tendres, douces, piquantes, avec de la finesse, de la justesse, de la vivacité dans le trait. Et Pline cite, à l'appui de son dire, une pièce de huit vers, qui ne manque pas d'agrément.

Stace a placé dans son recueil intitulé les *Silves*, dont il sera question plus loin, deux pièces qui ont un caractère tout à fait lyrique. L'une, adressée au poète Septimius Serenus, est la seule en vers alcaïques que l'on connaisse après celles d'Horace. La seconde, dédiée à Maximus Junius sur la naissance d'un fils, est une des meilleures de cette période, on y trouve de la grâce et du sentiment :

« Tu viens de donner un appui à ta maison solitaire. O jour

de bonheur! Un second Maximus nous est né. Qu'il vive de longs jours, ce noble rejeton! Que, par une route inconnue au vulgaire, il s'élève jusqu'à la gloire paternelle, et balance les actions de son aïeul! Toi, tu entretiendras son enfance de tes grands coups d'épée sur les bords de l'Oronte, où naît le jour, lorsque tu guidais nos escadrons et leurs coursiers sous les auspices de Castor. Son aïeul lui dira comment, sur les traces rapides de la foudre lancée par le bras invaincu de César, il imposa aux Sarmates refoulés la loi amère de vivre groupés sous un même ciel. »

II

POÉSIE ÉPIQUE

II. *Poésie épique :* Lucain. — Valerius Flaccus. — Silius Italicus. — Stace. — Saleius Bassus.

Annæus Sénèque, le célèbre rhéteur espagnol, ayant quitté Cordoue, sa ville natale, où son talent oratoire lui avait fait un nom, vint s'établir à Rome dans les premières années du règne d'Auguste. Helvia, sa femme, lui donna trois fils : 1° Novatus, qui, adopté par un avocat distingué, nommé Junius Gallio, dont il prit le nom, fut plus tard proconsul à Corinthe, et chargé de juger saint Paul; 2° Sénèque le Philosophe, précepteur de Néron; 3° Marcus Annæus, que quelques savants confondent avec Pomponius Mela. Annæus Mela, ayant épousé Acilia, fille d'Acilius Lucanus, orateur fort accrédité, en eut un fils, qui naquit à Corduba ou Cordoue, colonie romaine, l'an 38 de Jésus-Christ : ce fils fut Marcus Annæus Lucain. Il n'avait que huit mois lorsqu'on le conduisit à Rome, où il fut élevé sous la direction de son oncle Sénèque. Il eut pour précepteurs Palémon, Virginius et Cornutus, maîtres habiles en littérature et en philosophie. C'est dans leurs écoles qu'il rencontra Perse, le poète satirique, avec lequel il se lia d'une étroite amitié.

A l'âge de quatorze ans, Lucain, génie précoce, se signale par ses déclamations en grec et en latin. Sénèque met à profit cette notoriété pour rapprocher son neveu de son élève; mais les bons rapports entre Néron et Lucain ne sont pas de longue durée. Le prince ayant fait annoncer qu'il réciterait un poème sur la *Métamorphose* de *Niobé* dans un concours littéraire, au théâtre de Pompée, le poète lui dispute le prix en chantant la *Descente d'Orphée aux enfers :* les juges le proclament vainqueur. Néron conçoit de sa défaite un dépit qui se change bientôt en haine. L'application de l'hémistiche de l'un de ses vers faite par Lucain à une situation plaisante, ajoute, d'après Suétone, à la colère de l'empereur. La *Pharsale*, malgré les flatteries du début, vient y mettre le comble. Néron attendait l'occasion d'une vengeance éclatante. Elle ne tarde pas à s'offrir. Il y avait à Rome un descendant des Calpurnius et de Cn. Pison, mort sous Tibère. Autour de lui s'étaient rangés un grand nombre de mécontents ou d'ambitieux qui le poussaient au trône, pour profiter de ses largesses. Pison était un épicurien, habile à cacher ses vices sous un vernis d'élégance, riche, doué d'un certain talent de parole, semant les promesses et l'argent. Lucain entre dans le complot. L'exécution en est fixée aux fêtes de Cérès, pendant les jeux du cirque. Mais Milichus, affranchi de Scævinus, l'un des conjurés, dénonce la conspiration à Epaphrodite, secrétaire de l'empereur. Les coupables sont saisis, livrés à la torture et à la mort. Lucain, par un acte de lâcheté déplorable pour sa mémoire, essaye d'échapper en dénonçant Acilia, sa mère, et quelques-uns de ses amis. Il reçoit l'ordre de se faire ouvrir les veines. Le courage lui revient à l'heure suprême. Pendant que le sang coule, il se ressouvient d'un passage de la *Pharsale* (III, 638), où il décrit la mort d'un soldat blessé, et il meurt à vingt-sept ans en récitant ses vers. Ainsi les derniers mots de Lucain sont un adieu à l'œuvre qui fait vivre son nom (65). Il laissait une veuve, Polla Argentaria, dont

Stace a loué la haute intelligence et les vertus. On dit même qu'elle aida son mari dans la composition et dans la correction de son poème. Lucain se flattait que le nom de César vaudrait à son œuvre l'immortalité; elle la doit également au souffle des passions généreuses et du sentiment patriotique qui l'ont inspirée. Suivons-en l'analyse.

La *Pharsale* est le récit dramatique de la lutte décisive entre César et Pompée. Ce n'est plus l'épopée primitive d'Homère, ni l'incomparable copie que Virgile a faite du poète grec; c'est l'histoire jetée dans le moule de la poésie par un républicain, qui flétrit l'usurpation du vainqueur et qui glorifie la défaite des vaincus. Œuvre inachevée et plutôt composée de tableaux que forte d'ensemble, elle se divise en dix livres dont le dernier se termine brusquement au milieu d'un récit. L'hostilité du Sénat a poussé César à la révolte. Il marche sur Rome. Arrivé au Rubicon, il voit l'image de la patrie lui fermer le passage. Il franchit le cours d'eau, en s'écriant : *Alea jacta est !* Tout fuit à son approche. Deux hommes restent inaccessibles à la crainte, au milieu de la terreur générale, Caton et Brutus. Pendant qu'ils s'entretiennent de leurs devoirs de citoyens, une femme frappe à la porte de Caton. C'est Marcia, la veuve de l'orateur Hortensius, qui demande à Caton, son premier époux, de s'unir à lui en secondes noces. Cette alliance de deux grands cœurs est consacrée par la présence de Brutus. Au même instant, la guerre civile se déchaîne sur toute l'Italie. Pompée a reculé jusqu'auprès de Capoue. César l'y poursuit et l'enferme dans Brundusium. Pompée s'échappe et aborde à Dyrrachium, près du littoral de la Grèce. Maître de la Sicile, César marche brusquement sur Rome, enlève le trésor public, malgré la résistance du tribun Metellus, part pour l'Espagne, où les lieutenants de Pompée l'attendent. Chemin faisant, il rencontre Massalia : la colonie phocéenne lui ferme ses portes, il veut se venger; mais, manquant de bois pour investir la ville, il porte la

hache sur un bois sacré. Petreius, lieutenant de Pompee, se présente en face de César. Ni les glaces de l'hiver ni les inondations du printemps ne répriment la fureur des deux armées. Puis, au moment d'entrer en lutte, les soldats se reconnaissent, les rangs sont rompus; c'est une mêlée de frères qui s'embrassent et qui pleurent. Petreius, plein de rage, égorge les soldats de César, qui n'ont pu fuir, lorsque celui-ci cerne les Pompéiens qui, vaincus par la faim et par la soif, sont forcés de capituler.

Pendant ce temps, le Sénat, exilé, se réunit en Épire. C'était le moment de l'élection des consuls. Le Sénat décerne à Pompée le commandement suprême. A cette nouvelle, l'armée de César se révolte. Il la domine par son sang-froid et par sa fierté, marche sur Rome et se fait nommer consul par le peuple. Qui l'emportera dans cette lutte de pouvoirs? César court à Brundusium. Irrité du retard d'Antoine, il veut aller le chercher lui-même, sort, la nuit, de son camp, vêtu en simple soldat, saute dans la barque du pêcheur Amyclas, et subit la violence des flots soulevés par la tempête. Amyclas a peur, César le rassure. « Le fardeau qu'il porte, dit il, sauvera ton esquif : je suis César ! » Le ciel se rassérène. Antoine rejoint son général. Pompée comprend que l'instant décisif est arrivé. C'est dans les plaines de la Thessalie que va se décider le sort du monde. En vain Sextus, fils de Pompée, est effrayé par les prévisions sinistres de la magicienne Erichtho; il faut combattre. Un songe heureux semble présager la victoire à Pompée, il est vaincu; le camp des Pompéiens est aux mains des soldats de César, qui se vautrent sur le lit des patriciens et des chevaliers égorgés. Accompagné de sa femme et de son fils, Pompée cingle vers l'Egypte. Des satellites de Ptolémée l'attendent sur le rivage et le percent lâchement de leurs poignards. Son cadavre est abandonné sans sépulture, et c'est à peine si l'un de ses compagnons, Cordus, peut lui rendre les derniers devoirs, pendant que les assassins au service du roi d'Egypte

vont présenter à César la tête de son gendre. Le parti vaincu ne cède point encore; il lui reste Caton. Le héros d'Utique en rallie les débris et les conduit dans la Libye. César le poursuit à travers l'Egypte, avec la résolution de venger la mort de Pompée.

C'est là que s'arrête le poème de Lucain ; sa mort nous a envié le reste. Tel qu'il est, toutefois, on doit le considérer comme un ouvrage que des beautés de premier ordre protégent contre d'immenses défauts. Examinons-le donc avec une entière impartialité. Et d'abord ne nous rangeons pas du côté des critiques qui prétendent que le plus gros de ces défauts de la *Pharsale* est le choix du sujet. Il est plus équitable de dire que l'époque ne comportait pas un autre choix. Tous les cœurs, en qui vibrait encore le patriotisme, toutes les âmes éprises de l'amour de la liberté et de la haine du despotisme, se passionnaient pour le souvenir de Pompée, de Caton, de Brutus, représentants de la loi et de la fierté stoïcienne contre César et contre ses successeurs. A défaut du régime républicain, défait à Pharsale, à Utique, à Philippes, l'idée républicaine rattachait à elle tous les hommes qui la croyaient compatible avec la pratique de l'égalité civile, du droit commun et l'horreur des guerres civiles. Lucain se fit l'interprète de leurs regrets du passé, de leurs haines du présent et de leur espoir dans l'avenir. Mais, pour les exprimer dignement, il lui manqua, sinon le feu, l'élan et la foi convaincue, du moins le goût, le naturel, la mesure. C'est pour cela qu'on trouve chez lui un grossissement outré des caractères, une exagération boursouflée dans le dessin des portraits, une sonorité bruyante dans les discours, un ton tranchant et dogmatique dans les sentences. Tous les personnages qui se meuvent dans la *Pharsale*, y compris le poète lui-même, sont préoccupés, avant tout, du besoin de produire de l'effet. A quel prix, peu importe? Ils y sacrifient jusqu'au sentiment du vrai, du possible, du réel.

A ces défauts, propres au fond, Lucain en joint

d'autres, relatifs à la forme. On ne doit pas oublier que Lucain est d'origine espagnole, qu'il a été élevé sous les regards et sous l'influence de Sénèque. Il n'est donc pas étonnant que son style ait été rapproché, par la critique, du gongorisme cher à quelques poètes espagnols du temps de Philippe II, vu qu'il dissimule souvent la pompe vide des idées sous une phrase emphatique, prétentieuse, obscure. Inventeur de procédés à lui, Lucain défigure la beauté du vers virgilien par je ne sais quel accent provincial, par le retour fatigant des mêmes coupes et des mêmes rejets, par le refrain périodique de la phrase suspendue à la césure du troisième pied, par le balancement uniforme de l'épithète placée au commencement du vers en correspondance avec le substantif rejeté à la fin.

Mais d'incontestables beautés compensent ces défauts; et c'est par là que Lucain mérite d'être compté parmi les grands poètes de la littérature romaine. Patriote sincère, convaincu, il chérit son pays, il a horreur du despotisme, il est épris de la liberté. Heureux dans le dessin des caractères de Pompée, de César, de Brutus, de Caton, de Cornélie, il leur prête un langage digne de leur rôle; il a le génie dramatique et le talent oratoire; ses discours étincellent de vivacité, de chaleur, de passion, d'élan. En dépit de la déclamation, qui tend à l'envahir, son éloquence rencontre souvent des sentiments élevés, des pensées naturelles et simples, des maximes politiques exprimées avec énergie; il excelle à concentrer en un seul vers plusieurs traits vifs et frappants, qui pénètrent et qui se gravent. C'est ainsi qu'il peint César d'un coup de pinceau :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum.

Croyant n'avoir rien fait, s'il lui restait à faire;

qu'il montre Rome accablée sous sa propre grandeur:

Nec se Roma ferens

qu'il oppose la vertu de Caton à la faveur des dieux. déclarés pour César vainqueur :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Perse, Sénèque, toute l'école stoïcienne se plaisent aux formules concises, qui donnent à l'idée la rapidité d'une flèche volant droit au but. Lucain y excelle; c'est le triomphe de son génie, et voilà comment il a sa part dans la sublimité de Corneille, qui le tenait en haute estime, et qui l'a plus d'une fois imité.

Parmi les nombreux passages de Lucain, qui portent l'empreinte de ses qualités éminentes, nous choisissons les trois suivants :

1° *Passage du Rubicon* (I, 183). — César avait franchi d'une haleine les Alpes glacées, roulant dans son cœur les immenses projets de la guerre imminente. Arrivé aux bords de l'étroit Rubicon, le héros aperçoit la grande image de la patrie qui brille, le visage attristé, dans les ombres de la nuit. De son front, couronné de tours, tombent des cheveux blancs épars, en désordre; debout, les bras nus, elle jette ces paroles entrecoupées de soupirs : « Où courez-vous, soldats? guerriers, où portez-vous mes enseignes? Si vous venez amis des lois, si vous êtes des citoyens, aller au delà c'est un crime. » A ces mots, le corps du héros est saisi d'horreur, ses cheveux se dressent. et l'abattement, enchaînant sa marche retient ses pas sur la rive. Puis bientôt : « O toi, qui veilles sur les murs de la reine du monde, dieu, qui tonnes du haut de la Roche tarpéienne, Pénates phrygiens de la race d'Iule, mystères sacrés de Quirinus ravi au ciel, et toi, Jupiter Latial, assis sur les hauteurs d'Albe, foyers de Vesta, toi enfin, Rome, qui es pour moi comme une divinité puissante, favorise mes desseins; je ne te poursuis pas avec des armes insensées; me voici, vainqueur sur terre et sur mer, moi, César, partout ton soldat, et si je le puis encore, ton soldat en ce jour. Celui-là seul, celui-là sera criminel qui m'aura fait ton ennemi. » Il dit, et, sans différer davantage, il se hâte de faire porter les étendards à travers les eaux gonflées de fleuve.

2° *Mariage de Caton et de Porcia* (II, 355) Point de guirlandes de fête suspendues au-dessus du seuil couronné, ni bandelettes blanches retombant des deux côtés des portes, ni flambeaux d'hyménée, ni lit nuptial élevé sur des marches d'ivoire, ni trame d'or brillant sur les étoffes qui le recouvrent. La dame qui ceint le front de l'épouse d'une couronne de tours n'empêche point Marcia de franchir, sans l'effleurer de la plante, le seuil de la maison. Sa tête n'est pas ornée du tissu de pourpre, qui retombe, en le voilant, sur le visage d'une timide et chaste fiancée. Une ceinture ne retient pas les plis flottants de son manteau décoré de pierreries; un modeste collier pare son cou. Une tunique étroite, adhérente à ses épaules, revêt et presse ses bras nus. Telle qu'elle est, et sans quitter le deuil lugubre, dont la tristesse l'enveloppe, les baisers qu'elle donnait naguère à ses enfants, elle les donne à son époux. La pourpre disparait sous la laine funèbre; ni les jeux plaisants de malice habituelle, ni les gais propos que permet, dans une fête, la coutume sabine, ne se dirigent vers l'âme assombrie de l'époux. Nuls êtres chers de la famille, nuls parents ne sont réunis. Marcia et Caton s'unissent dans le silence, et c'est assez pour eux de l'auspice de Brutus.

Est-il beaucoup de tableaux qui offrent une ordonnance aussi sévère, un coloris aussi singulier que cette peinture d'un mariage comparable aux cérémonies en usage pour un mort?

3° *Caton refuse de consulter l'oracle de Jupiter Ammon* (IX, 544). Debout, devant les portes se tiennent les peuples, envoyés des pays de l'Aurore, et demandant à consulter l'oracle de Jupiter aux cornes de bélier; mais ils laissent passer le général romain. Les amis de Caton le prient d'interroger l'oracle si fameux dans le monde libyen, et de juger de sa longue et séculaire renommée. Labienus, surtout, le presse de savoir ce que disent les dieux des événements de l'avenir. « Le hasard, dit-il, ou l'heureuse fortune du voyage met à notre portée les oracles et les conseils du dieu. Usons d'un si grand guide à travers les Syrtes, et connaissons l'issue de la lutte engagée. Car à qui les dieux pourraient-ils, selon moi, dire et

confier mieux la vérité de leurs secrets qu'à la sainteté de Caton? Oui, ta vie a toujours eu pour règle les lois d'en haut, et tu marches sur les traces de la divinité. L'occasion s'est offerte de parler librement avec Jupiter; demande-lui quel sera le sort de l'odieux César et le destin futur de la patrie, si le peuple recouvrera ses droits, avec les lois rétablies, ou si le fruit de la guerre civile sera perdu? Remplis ton cœur de la parole sacrée, et, passionné du moins pour l'austère vertu, demande aux dieux en quoi elle consiste, sache d'eux ce qu'est la règle de l'honnête. » Et lui, plein du dieu qu'il portait silencieusement dans son âme, laisse échapper de son cœur ces paroles dignes du sanctuaire : « Que veux-tu que je demande, Labienus? Si libre, les armes à la main, j'aime mieux mourir que de voir la tyrannie? Si la vie n'est rien? Si la plus longue diffère de la plus courte? S'il est quelque violence qui nuise à l'homme de bien? Si la fortune perd ses menaces en s'attaquant à la vertu? S'il suffit de vouloir ce qui est louable, et si jamais le succès ajoute à ce qui est honnête? Nous le savons, et Ammon ne le gravera pas plus profondément dans nos cœurs. Tous, nous tenons aux dieux, et, sans que le temple parle, nous ne faisons rien sans la volonté d'un dieu. La divinité n'a pas besoin de paroles, et l'auteur de notre être nous a dit une fois, à notre naissance, tout ce que nous devons savoir. A-t-il donc choisi des sables stériles pour s'y communiquer à quelques hommes, et pour enfouir sous cette poussière la vérité? La divinité a-t-elle d'autre demeure que la terre, la mer, l'air, le ciel et la vertu? Pourquoi chercher les dieux ailleurs? Jupiter est tout ce que tu vois, tout ce que tes mouvements atteignent. Que ceux qui hésitent consultent le sort, et que leur âme, toujours irrésolue, s'inquiète de l'avenir; moi, ce n'est pas la certitude des oracles qui me rassure, mais la certitude de la mort; timide ou courageux, il faut que l'on meure; il suffit de cette parole dite par Jupiter. »

Ainsi parle Caton, et, sans vouloir affaiblir la foi qu'on a dans ce temple, il s'éloigne des autels, et laisse aux peuples Ammon qu'il n'a point éprouvé.

Il est inutile de faire ressortir ce qu'il y a de noble,

d'élevé dans cette profession de foi, toute stoïcienne, que la divinité réside dans les cœurs des hommes vertueux.

C. Valerius Flaccus, né à Padoue, d'autres disent à Sétia, ville de Campanie, florissait sous le règne de Vespasien. On ne sait que peu de chose de sa vie. Il parait qu'il était pauvre, puisque Martial lui conseille d'abandonner la poésie, qui rapporte peu, pour le barreau, où l'on peut s'enrichir. Quintilien donne à croire, en regrettant sa perte, que son talent poétique lui avait valu une certaine réputation. Son poème épique les *Argonautiques,* demeuré incomplet, a été découvert, en 1416, dans le monastère de Saint-Gall, par le savant Italien Poggio, dit le Pogge. Il se compose de huit livres. Le sujet en est emprunté textuellement aux *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes. C'est l'histoire de la conquête de la Toison d'or, de Médée et de Jason, avec de nombreuses imitations de Virgile. Les descriptions, les amplifications, les recherches érudites y empiètent, à chaque instant, sur le sujet principal. Aussi le seul gré qu'on doive savoir à Valerius Flaccus est-il d'avoir essayé de réagir contre le mauvais goût de son temps et contre l'emphase espagnole, en se rapprochant le plus possible de la langue des bons poètes du siècle d'Auguste.

Silius Italicus naquit, les uns disent en Espagne, à Italica (Séville), les autres en Italie, à Cornificium, l'an 25 de Jésus-Christ. Il appartenait à une illustre et riche famille. Dès sa jeunesse, il employa les loisirs que lui donnait une grande fortune à cultiver la poésie et l'éloquence, et il prit pour modèles Virgile et Cicéron. Il acheta même une villa que Cicéron avait possédée aux environs de Puteoli, et celle que Virgile avait habitée près de Naples. Elle était demeurée aux mains d'un paysan : Silius en fit un domaine avec bibliothèque, statues et tableaux, et renfermant le tombeau du poète, qui devint pour lui l'objet d'un culte solennel. Il fut deux fois consul. On sait, par Pline le Jeune, que sa réputation reçut quel-

que atteinte sous Néron, et qu'il fut soupçonné de s'être fait volontairement délateur. Mais il usa de la faveur de Vitellius et de Vespasien. On recherchait son intimité, et comme il était d'une santé débile, on lui rendait visite pour causer avec lui de littérature et de beaux-arts. Attaqué d'un abcès incurable et pris du dégoût de la vie, vers l'âge de soixante-quinze ans, il se laissa mourir de faim dans sa villa (101). Il avait deux fils; le second mourut jeune; l'aîné, le meilleur des deux, parvint aux honneurs du consulat.

Jusqu'au xve siècle, le poème de Silius Italicus sur la *Deuxième guerre punique* (Punica) resta caché dans les cloîtres. En 1417, à l'époque du concile de Constance, Le Pogge le découvrit dans une tour du couvent de Saint-Gall, et le publia divisé en dix-sept chants, depuis le siège et la prise de Sagonte jusqu'à la victoire de Zama et le traité imposé par Scipion à Carthage vaincue (219-202). Le sujet était bien choisi. Indépendamment de Polybe, de Tite-Live et d'autres historiens, les poètes Ennius, Virgile et Varron d'Atax fournissaient à Silius d'utiles matériaux et d'excellents modèles. Mais, suivant la judicieuse remarque de Pline, il les a mis en œuvre « avec plus de soin que de génie ». C'est un versificateur érudit plutôt qu'un poète. Son livre est hérissé de noms propres. Aussi ses digressions, précieuses pour les savants, glacent-elles le lecteur, qui préfère le sentiment et l'émotion aux détails de la mythologie et de la géographie. D'autre part, les incidents, dus à l'intervention de Jupiter, de Junon ou de Vénus, n'arrivent pas à se fondre avec la réalité des faits : au lieu d'intéresser, ils provoquent le sourire.

Il est juste toutefois de faire observer que Silius, respectueux de la forme, imitateur intelligent des Grecs et des Latins, élève passionné de Virgile, dont on l'accuse d'être le « singe », a semé dans son œuvre de beaux passages, des descriptions de batailles pleines de mouvement, des discours qui ont de la verve, des portraits d'un dessin large et d'un coloris vigoureux.

Tel est, par exemple, le portrait d'Hannibal (I, 56), ce chef indomptable, « au visage d'ébène, au corps de fer, à l'œil de feu » :

« De son génie, Hannibal était avide de mouvement, incapable de garder sa foi, consommé dans la ruse et déviant de l'équité. Armé, il n'avait nul respect des dieux. Son indomptable courage lui fait mépriser l'honneur de la paix : jusqu'au fond de ses moelles brûle la soif du sang humain. En outre, dans la fleur verdoyante de l'âge, il a hâte d'abolir le souvenir des Ægates, honte de ses pères, et d'engloutir les traités dans les mers siciliennes. Junon l'anime et tourmente son cœur des espérances de la gloire. Et déjà des visions nocturnes le font pénétrer au Capitole ou franchir à pas rapides les sommets des Alpes. Souvent aussi ses serviteurs, au seuil de sa porte, éveillés dans leur sommeil, ont tremblé à la voix terrible qui troublait le vaste silence, et ils ont trouvé le guerrier inondé de sueur, livrant des combats futurs et faisant des guerres imaginaires. Cette rage, qui l'entraîne aux frontières de l'Italie, aux campagnes de Saturne, a été développée, dès son enfance, par la fureur de son père. Celui-ci, né de l'antique famille tyrienne de Barca, comptait de nombreux aïeux depuis Bélus. Lorsque Didon, veuve de son époux, fuyait Tyr, dont elle était souveraine, un jeune descendant de Bélus avait échappé aux armes du cruel tyran, et s'était associé à tous ses destins. Fier de cette origine et remarquable par la force de son bras, Hamilcar entendit à peine Hannibal balbutier les premiers sons de sa langue que, habile à nourrir ses fureurs, il sème dans cette âme tendre les premiers germes de la guerre contre les Romains. »

A part quelques tours de phrase d'une allure tant soit peu forcée, on ne peut disconvenir qu'il ne se trouve dans ce morceau des lignes justes et vraies, un heureux accord entre l'histoire et l'imagination. On rencontre également d'assez beaux vers dans le récit de Scipion l'Africain, dans l'origine du temple de Jupiter, dans la description du Tessin et des Alpes, dans le passage où le poète rend hommage à la con-

stance de Paul-Émile, le vaincu de la bataille de Cannes.

Stace. — Stace (Publius Papinius Statius) naquit, vers 61, à Naples, le pays de l'improvisation : c'est le roi des improvisateurs. Les Italiens modernes qui ont marché sur ses traces, Bernardo Accolti, Silvio Antoniano, Perfetti, la Corilla, Sgricci, Francesco Giorni, ne l'ont point éclipsé. Le père de Stace était poète et orateur. Ses succès littéraires lui avaient valu des moissons de couronnes dans sa ville natale. A Rome, il fut le précepteur de Domitien. Le jeune Stace, élevé à la cour de ce prince, en devint bientôt le poète favori. Doué d'une étonnante facilité à produire et à réciter des vers dans les *Lectures publiques*, il fut couronné plusieurs fois aux jeux quinquennaux, ou aux fêtes de Naples, de Rome et d'Albe. Sa présence et son débit excitaient l'enthousiasme et provoquaient les plus vifs applaudissements. Il n'y avait pas de belle réunion chez Abascantius, ministre de l'empereur, si Stace n'y récitait des vers. Cette carrière de triomphes ne fut pas de longue durée. Le poète, vaincu aux jeux Capitolins, se retira dans sa ville natale avec Claudia sa femme, qui, après avoir été le charme de sa vie et l'associée de ses travaux, l'accompagna dans sa retraite et lui ferma les yeux. Quelques biographes prétendent qu'elle mourut avant lui, et qu'il épousa en secondes noces Polla Argentaria, la veuve de Lucain. Stace s'éteignit à l'âge de trente-six ans. On dit qu'il fut percé d'un coup de stylet par Domitien irrité. Cette tradition ne paraît pas plus vraie que celle qu'a suivie Dante, lorsque, rencontrant Stace dans le purgatoire (ch. XXII), il lui fait dire à Virgile qu'il était chrétien.

Les deux poèmes épiques de Stace sont la *Thébaïde* et l'*Achilléide*.

La *Thébaïde* représente douze ans de travail. Le sujet en est emprunté aux poètes grecs Antimachos de Colophon, Antagoras et Ménélas d'Ægée, sans compter les œuvres dramatiques d'Æschyle et de Sophocle. Les contemporains de Stace en faisaient leurs

délices. Juvénal s'écria dans une de ses *Satires* (VII): « On court pour entendre une voix agréable et un poème aimé, la *Thébaïde*. Stace a mis toute la ville en liesse, il a promis un jour. Tant la douceur de son génie captive les âmes, tant il sait passionner son auditoire! » Nous n'éprouvons plus le même transport. L'œuvre de Stace, divisée en douze chants, est trop souvent froide, érudite, délayée. Ses vers, bien qu'inspirés par une lecture constante de Virgile, remplissent plutôt l'oreille qu'ils ne vont au cœur. L'expression guindée, l'amplification poussée au gigantesque, l'imagination lancée à toutes brides, et hors de toutes limites, dans le merveilleux et dans le monstrueux, déroutent le goût et font tort aux beautés réelles, aux idées justes, aux éclairs même de génie qui brillent par instants. Ce sont évidemment ces qualités qui plaisaient à Malherbe, à Corneille et à Pope, mais il faut trop les chercher. Elles récompensent pourtant du mal qu'on prend à les découvrir. Ainsi l'on ne peut méconnaître qu'il règne un sentiment de tristesse touchante, presque majestueuse, dans la prière d'Œdipe au roi des Enfers :

« (I, 56). Dieux, qui courbez sous les peines les âmes coupables et les royaumes étroits du Tartare, toi, Styx, aux eaux livides et ténébreuses, et toi, Tisiphone, accoutumée à mes nombreux appels, sois-moi propice et exauce mes funestes vœux.....

« Privé de la vue et de mon royaume, ils n'essayent point de diriger mes pas ou d'adoucir mon infortune, eux, mes enfants, mais leur orgueil, ô douleur! maître d'un trône qu'ils doivent à mon trépas, insulte à mon obscurité et prend en haine les gémissements d'un père. Leur suis je à ce point funeste? Et le souverain des dieux voit-il cela sans en être ému? Viens donc ici, déité vengeresse, punis-les, eux et leurs descendants! Ceins ton front du diadème, que mes mains criminelles ont saisi tout rouge du sang de Laius : animée par les vœux d'un père, vole au milieu d'eux, et que le fer brise les liens de leur fraternité. Fais éclater, ô reine, des abîmes du

Tartare, un forfait que je voudrais voir : leur bouillante jeunesse va marcher à ta suite; viens les inspirer, et tu reconnaîtras mes enfants ! »

Il circule dans ces vers comme un souffle émané de l'*Œdipe à Colone;* mais l'imitateur de Sophocle a aussi son originalité. C'est ce qui explique comment le poème de Stace, aimé de ses contemporains, a été estimé, imité, copié par les auteurs du moyen âge, avant de conquérir l'affection des poètes du XVIe et du XVIIe siècle. Aussi doit-on trouver tout simple que, vers 1287, un trouvère anonyme, parlant le dialecte usité au sud-ouest du domaine picard, sur les confins communs de la France et de la Normandie, se soit inspiré du poète latin pour écrire le *Roman de Thèbes.*

Au passage que nous avons cité on peut joindre, avec un certain nombre de comparaisons ingénieuses ou fermement écrites, l'endroit où Jupiter, voyant tous les esprits divisés, fait venir le dieu Mars, pour inspirer aux Thébains toutes les fureurs de la guerre (III, 218), et la description de la prise d'une ville (X, 262), dont Scaliger était si vivement charmé qu'il lui donne l'épithète de divine, *divina carmina.* Rappelons encore les deux vers dans lesquels Stace rend au génie de Virgile un hommage qui est devenu proverbial :

Vive precor, nec tu divinam Æneida tenta.
Sed longe sequere, et vestigia semper adora.

L'*Achilléide,* poème inachevé, se borne à deux chants. Stace se proposait d'y raconter les exploits d'Achille, pour compléter l'*Iliade* et les poèmes cycliques. Il s'est arrêté au moment où son héros, entraîné par Ulysse, abandonne Scyros et la cour de Lycomède. L'*Achilléide* a de graves défauts, comme la *Thébaïde,* mais elle contient également de réelles beautés, et particulièrement des récits agréables, des tableaux bien tracés. Tasse a emprunté au poète latin une des belles scènes de la *Jérusalem délivrée* (XVI),

celle où Ubalde et son compagnon viennent arracher Renaud à l'oisiveté.

Saleius Bassus. — Saleius Bassus, ami de Lucain, vécut vers l'an 60 de Jésus-Christ, et mourut jeune. Loué avec réserve par Juvénal, mais plus largement par Quintilien et par Tacite, il eut pour protecteur Vespasien, qui lui accorda quelques libéralités. On attribue à Saleius un *Éloge de Calpurnius Pison*, composé de deux cent soixante et un hexamètres, œuvre languissante et froide, que d'autres critiques rangent parmi les œuvres de Stace ou d'Ovide.

III

MIMES ET PANTOMIMES

Laberius et Publius Syrus n'avaient pas emporté avec eux la vogue et la passion des mimes; mais c'en est fait des hardiesses politiques de l'un et des sentences pratiques de l'autre. On se plait, après eux, aux inventions plates et niaises, aux scènes effrontées, aux farces sans vergogne et sans esprit. Le bouffon, le tapageur, le capitan et le goulu sont les héros habituels de ces pièces grossières; les acteurs y sont débraillés et les figures grimaçantes. Nul souci de la dignité du masque, de la chaussure et du costume. Dans un mime représenté au théâtre de Marcellus, en présence de Vespasien, le rôle principal était celui d'un chien, imitant à merveille les mouvements d'un homme qui s'endort peu à peu, et qui se réveille ensuite. Des coups de pied, des soufflets vigoureusement appliqués, des danses plus ou moins risquées, tenaient lieu de fine plaisanterie et de raillerie délicate. La chose alla même un jour jusqu'à la représentation de la mise en croix du brigand Laureolus, la veille du meurtre de Caligula. C'est aussi le bon temps de la pantomime. Les grands artistes en ce genre, Paris, Favor, Pylade, Hylas, Bathylle excellaient à rendre, sans

rien dire, des sentiments et même des idées, à l'aide de mouvements expressifs et cadencés de la tête, d'évolutions de tout le corps, de torsions et de flexions de tous les membres. Le langage des mains et des doigts énonçait un sens déterminé, des phrases claires et intelligibles. Tacite fait mention quelque part d'histrions qui ont « l'éloquence de la danse », *diserte saltare*. Il n'y avait qu'un pas à faire pour que le théâtre muet supplantât le théâtre parlant : on le franchit sans peine ; la tragédie et la comédie disparurent de la scène pour se réfugier dans les *récitations* ou lectures publiques. On attribue l'invention de ces conférences à Asinius Pollio, mais on fait honneur à Sénèque de leur mise en œuvre triomphante.

Sénèque (Lucius Annæus Seneca) était le second fils du célèbre rhéteur. Il naquit à Cordoue l'an 2 de l'ère chrétienne. Sa mère, Helvia ou Helbia, était de la même famille que la mère de Cicéron. Instruite, dévouée, elle prodigua les soins les plus tendres à son fils, qui avait une santé débile, le corps maigre, la respiration courte. Au moment où commence l'éducation de Sénèque, la saine latinité s'affaiblissait et s'altérait, mais elle conservait encore de la vigueur et de l'éclat. Il s'en pénètre, et on en retrouve l'empreinte dans ses écrits. Sa réputation au barreau le fait nommer questeur, mais il s'applique spécialement à la philosophie et se lie avec le stoïcien Attale, le pythagoricien Socion, Fabianus Papinius, moraliste distingué, et Démétrios, qui se rapprochait de l'école cynique. Vers le même temps, il voyage, dit-on, en Égypte et dans l'Inde, où il étudie le sol, la religion et les mœurs des peuples disparus. Il acquiert de la sorte une variété prodigieuse de connaissances ; c'est un homme universel. A son retour, il reparaît au barreau, cultive la poésie et se fait estimer au sénat par des plaidoiries remarquables. Caligula jaloux a l'intention de se défaire de lui ; sa chétive complexion le sauve d'une mort que l'empereur juge inutile d'accélérer. Pendant les premières années du règne de

Claude, Sénèque, accusé par Messaline d'être le complice des désordres de Julie, fille de Germanicus, est exilé en Corse durant huit ans. Il supporte cet exil avec courage, ainsi que le témoigne sa *Consolation* à sa mère Helvia. Les supplications moins dignes qu'il adresse à Polybe, affranchi de l'empereur, demeurent sans effet. L'avènement d'Agrippine le ramène à Rome. Il est nommé préteur et chargé, avec Burrhus, de l'éducation du jeune Néron. On en sait le mauvais succès. Son influence est impuissante à empêcher les crimes de son élève, dont il est devenu le ministre, et sa faiblesse va jusqu'à justifier, dans une lettre au sénat, le meurtre d'Agrippine : c'est une tache honteuse dans sa vie. La mort de Burrhus le laisse seul auprès de Néron; il redoute la convoitise que ne manquent pas d'exciter ses grandes richesses, et il demande à l'empereur la permission de se retirer en lui abandonnant tout ce qu'il possède. Néron refuse, le retient, l'enveloppe dans la conspiration de Pison, et lui envoie un centurion porteur d'un ordre de mort. Sans manifester le moindre trouble, Sénèque réconforte ses amis en pleurs, embrasse sa seconde femme Pompeia Paulina, et l'engage à se consoler de sa perte. Paulina déclare qu'elle veut mourir avec lui; et tous deux se font ouvrir les veines des bras. Le corps de Sénèque était affaibli par l'âge et par le régime : le sang coulait difficilement; il se fait ouvrir les veines des pieds et mettre dans une étuve, où il est promptement étouffé. Les soins prodigués à Paulina, sur les ordres de Néron, la ramènent à la vie, et elle survit quelques années à son mari, dont elle garda dignement le souvenir (55).

Il y a, au musée des Studj, à Naples, un beau portrait en bronze de Sénèque, trouvé dans les fouilles d'Herculanum. Le haut de la tête et le nez busqué annoncent la vigueur de l'intelligence, la bouche est éloquente; les sourcils baissés par la réflexion et la fixité du regard dénotent le penseur. Ce penseur était doublé d'un poète.

Si les tragédies de Sénèque avaient été composées

pour la scène, jamais poète n'aurait été plus ignorant de son art. Les fausses données, l'absence de sensibilité, la morgue hautaine et emphatique des caractères, les tirades à perdre haleine, les chœurs poussés aux dernières limites de la prolixité et de la diffusion, et, pour habiller ces misères dramatiques, l'enflure sonore et le clinquant du style, les raffinements maladroits du trait, les pointes semées mal à propos, la prodigalité des figures et les nuances criardes du coloris, irritent, agacent, impatientent le lecteur, qui n'est plus la dupe, comme les auditeurs d'un salon romain, du prestige de la mode ou de la récitation soulignée du lecteur. Faut-il donc rejeter le volume, afin de consacrer son temps à des auteurs d'un indiscutable talent? Assurément non. Sénèque a, parmi ses défauts, des qualités de premier ordre; et, dès qu'il est admis que ses pièces, œuvres de rhéteur, ne sont pas faites pour être jouées, on y rencontre des situations neuves et hardies, que les grands maîtres n'ont pas dédaigné de s'approprier : Robert Garnier, Corneille, Racine et Crébillon en fournissent la preuve.

Le recueil des tragédies de Sénèque se compose de dix pièces : 1° *Médée*; 2° *Œdipe*; 3° *Hippolyte*; 4° *les Troyennes*; 5° *Agamemnon*; 6° *Hercule furieux*; 7° *Thyeste*; 8° *les Phéniciennes* ou *la Thébaïde* (fragment); 9° *Hercule sur le mont Œta*; 10° *Octavie*. On doute que les trois dernières soient de lui. Octavie, spécialement, ne peut pas lui être attribuée.

1° *Médée*. Médée, abandonnée de Jason, à qui, par ses enchantements, elle avait donné les moyens d'enlever la Toison d'or, se venge de l'infidélité de son époux en envoyant à Créuse une robe empoisonnée, et en tuant les deux enfants qu'elle a eus de Jason : tel est le fond de la tragédie de Sénèque. L'idée première appartient, dit-on, à Néophron. Mais Euripide a imprimé si profondément à ce drame le cachet pathétique qui caractérise son génie, qu'il l'a rendu des plus populaires chez les anciens. Ennius en avait fait

une traduction. Cicéron lisait cette pièce dans sa litière, au moment où il fut rencontré par ses meurtriers. La nuit de la défaite de Philippes (42), quelques instants avant de se tuer, Brutus en citait un vers, destiné à maudire Antoine :

Jupiter frappe enfin l'auteur de tant de maux !

Sénèque a été saisi de la même émotion. Malheureusement, il en défigure l'expression par des déclamations creuses, des descriptions historiques ou géographiques dépourvues de tout intérêt. On y trouve pourtant des situations fortes, des scènes pleines d'énergie et des élans de passion qui vont presque au sublime. De ce nombre est le mouvement de fierté sauvage qui a inspiré à Corneille son fameux *Moi!*

La nourrice. Les habitants de Colchos ont disparu : ton époux a trahi sa foi : et de toute ta puissance il ne te reste rien.

Médée. Médée me reste : tu vois en elle la terre et les mers, le fer et le feu, les dieux et la foudre.

Et ce trait de rage, lorsque Médée, réduite à subir l'exil, redemande à Jason ses enfants qu'elle veut tuer :

Jason. Mes enfants sont ma vie, le soulagement de mon cœur ulcéré : je renoncerais plutôt à l'air que je respire, à mon corps, à la lumière.

Médée (*à part*). Il aime ses enfants ! C'est bien. Il est pris : il m'offre un point où le frapper.

Enfin, lorsqu'elle les a sacrifiés à son épouvantable vengeance :

Médée. Ingrat Jason, lève tes yeux pleins de larmes. Reconnais-tu Médée ? Tiens, père, voilà tes enfants ! Moi, je m'envole dans l'espace sur les ailes de mon char.

2° *Œdipe.* Une peste affreuse s'est déchaînée sur Thèbes. Œdipe envoie à Delphes son beau-frère Créon, pour demander aux dieux des remèdes contre le fléau. Apollon répond que la peste continuera ses ravages, tant que la mort de Laïus n'aura pas été expiée par l'exil de l'assassin. Œdipe ordonne au devin Tirésias de chercher à découvrir le meurtrier du roi. Le vieil aveugle, aidé de sa fille Manto, interroge les entrailles des victimes et évoque des enfers l'ombre de Laïus. Laïus déclare que c'est Œdipe lui-même qui est son meurtrier. Œdipe, voyant qu'il est devenu, sans le vouloir, l'assassin de son père et le mari de Jocaste, sa mère, s'arrache les yeux et se condamne à l'exil. Jocaste se frappe d'une épée. On le voit, Sénèque suit, dans presque tout son développement, le plan et l'exécution de l'*Œdipe-Roi* de Sophocle. Mais, bien qu'il en imite la contexture générale, il trouve moyen de gâter le chef-d'œuvre du poète grec par des monologues diffus, des jeux d'esprit déplacés, des descriptions d'anatomie zoologique, enfin par des détails d'érudition mythologique et sacerdotale, écrits pour un dictionnaire de savants. A peine si quelques beaux traits clairsemés rachètent ce travestissement de la belle tragédie grecque, qu'Aristote avait en prédilection.

3° *Hippolyte.* C'est à l'*Hippolyte porte-couronne* d'Euripide que Sénèque a emprunté le sujet du sien. Thésée a eu d'Antiope, reine des Amazones, un fils nommé Hippolyte, qui, tout entier à la chasse, dédaigne les autres plaisirs. Phèdre, sa belle-mère, s'est éprise de lui. L'absence de Thésée l'entraîne à déclarer sa folle passion. Repoussée par Hippolyte, elle passe de l'amour à la haine. Lorsque Thésée est de retour, Phèdre accuse calomnieusement Hippolyte de lui avoir manqué de respect. Thésée, transporté de fureur, prie Neptune de le venger. Au moment où le char d'Hippolyte glisse sur le rivage, un taureau marin s'élance devant les chevaux épouvantés. Hippolyte, renversé,

est traîné et mis en pièces à travers les rochers et les buissons. A cette nouvelle, Phèdre découvre la vérité à son époux, et se perce d'une épée. Thésée, au désespoir, recueille les débris sanglants de son malheureux fils, et leur donne la sépulture. Il y a de graves défauts dans l'*Hippolyte* de Sénèque, mais il y a des beautés que Racine a fait valoir dans sa *Phèdre*. Nous trouvons même que, à cet égard, notre grand tragique n'a pas rendu au poète latin toute la justice qu'il lui devait. Il ne le nomme qu'une fois dans sa préface, et d'une manière épisodique. Il lui doit cependant la scène de la déclaration et l'idée de l'épée, qui valent mieux que les tablettes accusatrices, imaginées par Euripide. C'est un honneur pour Sénèque d'avoir si bien rencontré. Racine a oublié de le dire.

4° *Les Troyennes :*

> Que devant Troie en flamme Hécube désolée
> Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
> Ni sans raison décrire en quel affreux pays
> Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.

Le bon sens et le bon goût de Boileau lui inspirent, dans ces vers, la critique la plus légitime. On est choqué, en effet, quand on lit *les Troyennes*, des « pompeux amas d'expressions frivoles » entassés par le poète latin, qui « emplit trop la bouche de l'auteur » pour que notre « cœur » soit « touché de sa misère ». Le même reproche peut s'appliquer à la peinture de l'apparition de l'ombre d'Achille. On y trouve de la poésie, des vers bien frappés, de l'esprit, mais peu de jugement. Il y a, au contraire, un talent sérieux et réel dans la réponse d'Agamemnon à Pyrrhus, qui demande vivement que Polyxène soit immolée aux mânes d'Achille. Racine, qui connaissait le prix de ce passage, l'a imité avec toute la délicatesse de son goût, dans le premier acte d'*Andromaque*, lorsque Pyrrhus refuse à Oreste de lui remettre Astyanax :

> L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé.

Il convient également de mentionner, au second acte des *Troyennes*, le chœur sur la mort. La doctrine en est absolument matérialiste, mais les vers sont énergiquement frappés : l'âme stoïcienne de Sénèque s'y révèle tout entière.

Une scène encore très pathétique est celle où le poète représente Andromaque faisant entrer Astyanax, vivant, dans le tombeau de son père, pour le cacher aux yeux des Grecs. La concurrence avec Euripide n'est pas au désavantage de Sénèque. Le trouble, la pitié devaient s'emparer du cœur des auditeurs, quand ils se figuraient entendre Andromaque appeler Astyanax du tombeau où elle l'avait caché, et lui ordonner de se jeter aux pieds d'Ulysse, d'oublier Hector ainsi que ses ancêtres, et, s'il était trop jeune pour sentir ses malheurs, d'imiter du moins encore les larmes de sa mère :

Si tua nondum funera sentis,
Matris fletus imitare tuæ.

Parmi les poètes français qui ont transporté le latin de Sénèque dans notre langue, il ne faut pas omettre *la Troade* de notre vieux Robert Garnier. Bon nombre de ses vers ont de l'ampleur, de la force, parfois même de la grâce, mérite des plus remarquables, si l'on songe que *la Troade* date de 1578, c'est-à-dire de plus de cinquante ans avant *le Cid*.

5° *Agamemnon*. Le sujet de cette tragédie, avec le titre même, rappelle la première partie de l'*Orestie* d'Æschyle. Cependant le poète latin a modifié dans quelques parties le plan de l'auteur grec. L'ombre de Thyeste, altérée de vengeance contre la descendance d'Atrée, apparaît pour engager Égisthe à tuer Agamemnon. A peine le vainqueur de Troie est-il de retour dans son palais que, au milieu d'un festin, Égisthe le fait envelopper dans un vêtement, d'où il ne peut s'échapper, et l'égorge avec l'aide de Clytemnestre, sa complice. Électre est jetée en prison pour avoir fait

emmener son frère Oreste, et Cassandre, captive d'Agamemnon, est mise à mort. Æschyle avait traité ce sujet en homme de génie : la pièce de Sénèque est une déclamation dramatique, ornée d'assez beaux vers sentencieux, mais languissante, froide, dépourvue d'action et d'intérêt.

6° *Hercule furieux*. Cette pièce est imitée d'Euripide. L'auteur grec y essaye un système nouveau. Préoccupé de chercher un remède à l'épuisement des combinaisons dramatiques, il croit y réussir en fondant ensemble plusieurs tableaux relatifs à la même légende. Sénèque se plie, sans nul autre souci, au système inauguré par Euripide. Il saisit l'occasion d'établir une lutte entre le faux éclat, où il excelle, et la simplicité habituelle de la tragédie grecque. Voici comment il y procède. Hercule a épousé Mégare, fille de Créon, roi de Thèbes; mais, tandis qu'il descend aux enfers, par ordre d'Eurysthée, Lycus excite une sédition, s'empare du trône et assassine le roi avec ses fils. Ensuite, il offre à Mégare de l'épouser. Sur son refus, il se dispose à l'y contraindre par la force. Mais Hercule, revenant à propos, dissipe la faction de Lycus et le tue lui-même. Junon, irritée de ce succès, inspire à Hercule une fureur qui le porte à tuer sa femme et ses enfants. La raison lui revient; il reconnaît son crime. Sa douleur est si violente, que les prières d'Amphitryon et de Thésée ont peine à l'empêcher de se donner la mort. Il part pour Athènes avec Thésée, afin de se purifier de ses meurtres involontaires. C'est assurément un fond dramatique, mais les broderies le chargent et le défigurent. Ici, Junon, dans un style plein d'emphase et de recherche, détaille, en cent vingt-quatre vers, les épreuves inutiles qu'elle a fait subir à Hercule. Là, un chœur de Thébains s'amuse à peindre, au lever du jour, les travaux de la ville et de la campagne, la vie inquiète de l'ambitieux, le calme et la sérénité d'une vie médiocre. L'amplification par laquelle débute le

rôle de Mégare est de la même nature. Elle dresse un nouvel inventaire, des plus prétentieux, des travaux d'Hercule, et elle espère que, pour la soustraire à l'oppression, son mari, qui a séparé l'Olympe et l'Ossa, va se frayer aisément un passage afin de remonter des enfers. Le reste suit dans le même mouvement et avec le même ton. La contestation établie entre Lycus, Mégare et Amphitryon pour ou contre la gloire d'Hercule, est voisine de l'enfantillage. L'arrivée d'Hercule ramenant des enfers Cerbère, sa conquête, toucherait au grotesque, si, par un retour à l'esprit, Sénèque ne prêtait à son héros une description aimable, élégante et d'une moralité parfaite de ce qu'il a vu dans les régions souterraines. Fénelon s'en est souvenu dans son *Télémaque*. Cet éclair n'est pas de longue durée. La fureur d'Hercule est un chef-d'œuvre de mauvais goût. Il commence par adresser à Jupiter une prière, dont l'idée est grande, le ton noble, et que Rotrou a transportée dans son *Hercule mourant*, mais bientôt son imagination troublée lui fait voir le soleil qui s'obscurcit sans nuages, et retourne vers l'Orient, les étoiles qui brillent en plein midi, un faux ciel, où le lion traverse les signes de l'automne et de l'hiver pour aller étrangler le taureau dans la région du printemps. Alors son exaltation l'entraîne à vouloir une place parmi les astres : Junon résiste ; Hercule la menace, il menace Jupiter, il veut briser les fers de Saturne, soulever les Titans, les géants, et il décrit la gigantomachie, où il entasse les montagnes, les lance vers le ciel et arme sa main de sommets tout remplis de centaures. Peut-on se figurer une excentricité plus arbitraire et plus désordonnée ? Sénèque en trouve une pourtant, qui dépasse celle-ci, quand il représente Hercule, voulant mourir, à la recherche d'un supplice original, et hésitant entre le roc et le vautour du Caucase, laissés vacants par Prométhée, et les Symplégades, ces écueils mouvants de l'Euxin, qui toujours s'entrechoquent et qui pourraient très convenablement le broyer. Mais un bûcher vaut mieux : par exemple, les

forêts qui couvrent le Pinde et le Cithéron, et, par-dessus, Thèbes, avec ses maisons, ses temples, ses sept portes ; et, si ce poids ne suffit pas pour l'écraser de tant de ruines, il fera tomber sur sa tête la partie du monde qui sépare le ciel des enfers. Hâtons-nous d'échapper à tous ces entassements.

7° *Thyeste.* La Furie pousse l'ombre de Tantale sur la terre, afin de semer entre ses petits-fils, Atrée et Thyeste, une haine devenue proverbiale. Le chœur, composé de vieillards d'Argos ou de Mycènes, prie les dieux de détourner les maux qui vont fondre sur la maison de Pélops. Au deuxième acte, Atrée forme le projet de l'atroce vengeance qu'il veut exercer contre son frère. Le chœur développe ce paradoxe des stoïciens, que l'homme libre seul est roi, et déclame contre l'ambition des princes. Thyeste, invité par son frère, exprime ses inquiétudes et ses soupçons. Atrée le trompe par une feinte réconciliation. Dans le quatrième acte, le chœur qui, séduit par la bonne foi apparente d'Atrée, l'avait loué de sa piété fraternelle, est détrompé par un messager, qui raconte l'horrible festin auquel Thyeste est convié. Le soleil s'obscurcit pour ne pas voir ces forfaits. Atrée vient se vanter du succès de sa vengeance. La porte du palais s'ouvre, et l'on voit Thyeste assis à table, et s'efforçant de dissiper les pressentiments qui le troublent. Atrée s'approche de lui, l'engage à boire et lui verse le sang de ses enfants ; il lui annonce qu'il a mangé leurs membres et il jette leurs têtes sur la table. Le traducteur Lévêque a rendu cette scène dans toute sa hideur. Thyeste s'écrie :

Venez, mes enfants ; votre malheureux père vous appelle. Venez ! Votre vue fera fuir ma douleur. Mais d'où leur voix se fait-elle entendre ?

ATRÉE. Ouvre tes bras, heureux père ! Ils sont venus. Reconnais-tu tes fils !

THYESTE. Je reconnais mon frère.

Ce mot n'a pas été perdu pour Crébillon, le poète de la terreur; il l'a transporté littéralement dans la dernière scène du cinquième acte de son *Atrée et Thyeste :*

THYESTE.

O de mon songe affreux triste ressouvenir !
Mon fils ! Est-ce ton sang qu'on offrait à ton père?

ATRÉE.

Méconnais-tu ce sang ?

THYESTE.

Je reconnais mon frère !

On raconte que les spectateurs, qui assistaient alors à la première représentation de la tragédie de Crébillon, furent frappés d'une sorte d'épouvante et que même un Anglais, ne pouvant garder son sang-froid britannique, en entendant ce vers d'une sauvage énergie, fut saisi d'un violent frémissement d'horreur.

8° *Les Phéniciennes* ou *la Thébaïde* sont plutôt un fragment qu'une pièce régulière. La fin manque ; il n'y a point de chœurs. Œdipe, parti pour l'exil, est accompagné d'Antigone, devenue l'unique soutien de son père. Il veut se donner la mort. Antigone, par ses prières et par ses larmes, lui fait promettre de supporter la vie. Un messager, envoyé par les Thébains, prie Œdipe de revenir pour apaiser les différends qui se sont élevés entre ses fils ; il refuse et les maudit. Une lacune considérable interrompt ici le mouvement de l'action. Jocaste se propose de faire une tentative pour réconcilier Étéocle et Polynice. Antigone l'engage à se hâter, parce que le combat est imminent. La prière de Jocaste, exhortant ses fils à la paix, offre d'assez beaux vers. Polynice, sacrifiant tout à son ambition, se déclare prêt à livrer aux flammes sa patrie, sa maison, sa femme, pourvu qu'il soit roi. Etéocle garde le silence, et la pièce finit.

9° *Hercule sur le mont Œta* est une imitation des *Trachiniennes* de *Sophocle*, moins le goût, la mesure et le génie du poète grec. L'Hercule de Sénèque se met tout à fait à son aise dans ses plaintes ; il se taille, pour les exhaler, un monologue de cent soixante-dix vers. On n'a jamais vu de douleur plus verbeuse ; l'emphase, l'affectation et la diffusion s'y donnent rendez-vous. La jeune Iole, souhaitant d'être délivrée de ses maux par un changement de nature et de forme, fait un cours complet de métamorphose. Déjanire, qui raconte avec de longs détails l'aventure de la tunique de Nessus, a cependant un mot heureux. Elle dit à sa nourrice qu'elle veut se venger.

DÉJANIRE. Sans doute, je médite le plus affreux des crimes, je l'avoue ; mais la douleur veut que je l'accomplisse.

LA NOURRICE. Tu mourras.

DÉJANIRE. Oui, mais je mourrai l'épouse du grand Hercule.

A la suite d'entretiens fastidieux et de chœurs interminables, le récit de Philoctète et les plaintes d'Alcmène prennent des proportions à peine tolérables dans une épopée, insupportables dans une œuvre dramatique.

10° *Octavie*. Prise dans l'histoire même de Rome, cette pièce est mal agencée et manque d'intérêt. Octavie, fille de Claude et de Messaline, est devenue la femme de Néron. Meurtrier de sa mère, épris de Poppée, Néron songe à répudier Octavie, qui vient gémir sur son sort. Sa nourrice, après avoir fait de longues réflexions sur la vie des cours, engage Octavie à la patience. Le chœur exprime son indignation sur le mariage projeté par Néron avec Poppée, et sur la patience du peuple romain. Sénèque, en personne, déclame, à son tour, une tirade contre les vices du siècle. Néron paraît, ordonnant au préfet du prétoire de lui apporter les têtes de Plautus et de Sylla qu'il a con-

damnés à mourir. Sénèque l'exhorte à la clémence; Néron lui oppose, vers pour vers, tout un programme de despotisme sans frein :

« Mon pouvoir me permet tout. — C'est une lâcheté de ne pas user de toute sa puissance. — Un empereur doit se faire craindre. — Qu'on tremble devant moi ! — Je veux être obéi. — Je veux faire la loi. — Moi, le maître de Rome, je ne souffrirai pas qu'on attente à ma vie, qu'on me méprise, qu'on veuille soudain m'écraser... »

Sénèque répond par une dissertation sur l'amour, à laquelle Néron met fin, en déclarant que demain il épouse Poppée. Paraît alors l'ombre d'Agrippine, qui, après s'être plainte d'avoir donné le jour à Néron, prétend n'avoir rien de mieux à faire que de se cacher au fond des enfers. Occupée d'un autre souci, Poppée déclare à sa nourrice qu'elle est effrayée d'un songe terrible. Pour la rassurer, le chœur lui vante sa beauté, comparable à celle de Léda, d'Europe, de Danaé et d'Hélène. Un messager l'interrompt pour annoncer que le peuple se soulève en faveur d'Octavie. Néron, exaspéré, ordonne la déportation et la mort d'Octavie. Le chœur ne manque pas une si belle occasion de raconter tous les malheurs qui sont tombés sur les femmes de la maison de César.

Il semble hors de doute que cette tragédie mal venue n'est pas de Sénèque. Sa présence même dans la pièce est une preuve suffisante contre l'authenticité de l'ouvrage. Sénèque est mort trois ans avant Néron. Or la mort de Néron et les circonstances qui l'accompagnèrent sont prédites par l'ombre d'Agrippine d'une façon tellement précise que l'auteur a dû assister à l'événement. Tout porte donc à croire que ce drame est d'un parent, d'un ami ou d'un disciple de Sénèque, habile à s'approprier les procédés de composition et de style familiers à son maître. Si faible pourtant que soit cette pièce, Racine s'est servi avec bonheur de quelques passages, qu'il a transportés dans son *Britannicus*.

IV

POÉSIE DIDACTIQUE

Lucilius Junior. — Columelle. — Terentianus Maurus. — Perse. Turnus. — Sulpicia. — Juvénal. — Pétrone.

Lucilius Junior, procurateur en Sicile sous le règne de Néron, profita de son séjour dans cette île pour écrire un poème sur l'*Etna*, qu'on a, sans motif sérieux, attribué à Virgile, à Quintilius Varus, à Cornelius Severus, à Pétrone et à Claudien. Une lettre de Sénèque à Lucilius, son élève et son ami, en garantit l'authenticité. Dans la description qu'il fait de ce volcan fameux, de ses alentours, de l'embrasement et de ses effets, le poète a su revêtir une exactitude minutieuse de couleurs poétiques et parfois aimables. On y remarque principalement d'heureux vers sur la nécessité imposée aux hommes d'étudier les phénomènes qui les touchent de plus près.

Dans notre insatiable avidité, s'écrie-t-il, d'obtenir des objets plus précieux, nous creusons le sol, nous bouleversons les profondeurs de la mer ; pour nous faire trouver un filon d'argent ou une veine d'or, le feu brûle la terre et le fer la déchire. Chacun de nous devrait songer à orner son esprit de nobles connaissances : voilà ses véritables moissons.

Heureuse expression qui remet en mémoire le mot de Bacon, appelant la culture intellectuelle les « Géorgiques de l'âme ! »

Columelle (Lucius-Junius-Moderatus Columella), né à Cadix, vécut dans le premier siècle de notre ère. Chargé d'administrer les biens de son père et de son oncle tombés entre ses mains par voie d'héritage, il fit de longs voyages en Espagne, en Gaule, en Italie, en Grèce, en Asie Mineure, et revint à Rome où il ré-

digea un traité *De re rustica*, faisant suite à ceux de Caton et de Varron. Nous en parlerons plus loin avec quelques détails. Pour le moment, nous considérons à part le dixième livre de l'ouvrage de Columelle, parce qu'il est écrit en vers. Dans le quatrième chant des *Géorgiques* (vers 147, 148), Virgile dit, à propos des jardins du vieillard d'Œbalie, que « l'espace lui manque pour traiter ce sujet et qu'il le laisse à chanter par d'autres après lui ». Columelle s'empare du sujet et se fait fort de le traiter. Il y réussit médiocrement : ses vers sont faibles, froids, décolorés ; il est plus maraîcher que poète. Néanmoins, un passage relatif aux fleurs printanières (v. 282) a de la fraîcheur, de la grâce et de l'agrément.

Terentianus Maurus, né, dit-on, à Carthage et gouverneur de Syène dans la Haute Égypte, vécut sous Trajan. On a de lui un petit poème sur la prosodie latine cité avec beaucoup d'éloges par saint Augustin, et qui, après avoir été longtemps perdu, fut retrouvé au XV[e] siècle dans la bibliothèque du couvent de Bobbio par le savant philologue italien Georges Merula. Ce traité a été publié pour la première fois à Milan en 1497, sous ce titre : *De Litteris, Syllabis, Pedibus, Metris*. Il offre beaucoup d'intérêt aux érudits. La prosodie des Romains est presque perdue pour nous. L'accent de Rome, l'aspiration, la quantité, c'est-à-dire les éléments qui constituent la véritable prononciation de la langue latine, sont très peu connus. Le poème de Terentianus jette quelque lumière sur ces points obscurs.

Perse (Aulus Persius Flaccus) naquit, l'an 34, à Volaterra, ville d'Étrurie, d'une famille de l'ordre équestre. Venu à Rome vers l'âge de douze ans, loin de sa mère et de sa sœur, il y fait de fortes études sous les rhéteurs les plus célèbres et sous le philosophe stoïcien Cornutus. Ami de Lucain et pupille de Thrasea, Perse a dans ses vers le style énergique de l'un et la vertu imployable de l'autre. Ses satires, au nombre de six, louées par Quintilien, par Martial et par saint

dité et l'amour, est une sorte de confidence adressée à Cornutus. C'est l'œuvre par excellence de Perse. Boileau, dans sa huitième satire, en a imité d'importants passages. On y trouve également un dialogue entre le jeune Chérestrate, épris de Chrysis, et son esclave Davus, personnages, l'un et l'autre, de la comédie de Ménandre, intitulée *le Complaisant*. La pièce grecque ayant servi de modèle à *l'Eunuque* de Térence, avec des additions de rôles et des changements de noms, le passage de Perse éclaire d'un jour curieux le procédé d'imitation adopté par le comique latin pour s'approprier les œuvres de son devancier.

6° La sixième satire, *Contre les avares*, roule sur l'emploi de l'argent. La pièce se termine par un trait qui n'est pas dépourvu de comique :

Allons, esclave, graisse à point la marmite et les choux, et faisons de la dépense. Quoi donc, aux jours de fête, je me ferais cuire des orties et un morceau de tête de porc fumé avec son oreille fendue, pour qu'un coquin de neveu se régale un jour de foie d'oie, et, quand il se sera lassé de courir à droite et à gauche, se passe la fantaisie d'épouser une patricienne ? Et moi, je n'aurai que les os et la peau, pour qu'il étale un gros ventre tremblotant devant lui !

Admiré de ses contemporains, fort estimé de Boileau, qui l'a fréquemment imité, Perse justifie cette estime par la méthode sévère de sa pensée, la logique serrée de son raisonnement, ses sentences d'une incomparable vigueur; mais il manque presque toujours de naturel et de spontanéité : il a vu le monde et la société plutôt dans les livres que par une observation toute personnelle. Il a donc trop souvent une froideur guindée et une tension de style éloignée de la grâce ; sa morale est sereine, élevée, mais sa gaieté se résout en tristesse, en douleur.

Il est vrai qu'il ne vécut pas de longs jours : son œuvre se ressent de sa jeunesse. La faiblesse de sa santé l'empêcha de donner à Néron la joie d'une vic-

time, que le despote soupçonneux et jaloux s'était peut-être promise. Perse mourut à vingt-huit ans.

Turnus.—Turnus, cité avec éloges par Martial, et mis sur la même ligne que Juvénal par le poète gaulois Rutilius Numatianus, a passé longtemps pour l'auteur d'un fragment de trente vers vigoureusement écrits contre les auteurs qui faisaient l'apologie des crimes de Néron. La critique moderne n'hésite plus à reconnaître que ces vers sont de Gués de Balzac, un des créateurs de la prose française, qui prétendit les avoir découverts, en 1663, « dans un parchemin pourri en plusieurs endroits et à demi mangé de vieillesse ». Malgré le talent dont Balzac a fait preuve dans ce pastiche, il n'existe en réalité de Turnus que deux vers altérés et presque inintelligibles, rapportés par le scoliaste de Juvénal.

Sulpicia.—Quelques années après Turnus, sous Domitien, une femme poète, Sulpicia, fait honneur à son sexe et à la littérature latine. Au moment où le « Néron chauve », comme l'appelle Juvénal, exilait les orateurs, les philosophes et les poètes, « afin, dit Tacite, que rien d'honnête ne s'offrît plus à ses regards », Sulpicia, dont le mari Calenus était au nombre des bannis, protesta, par une satire justement célèbre, contre cette brutale iniquité. Ces vers prouvent qu'à un grand cœur Sulpicia unissait un beau talent littéraire. En voici un échantillon remarquable :

Et voilà que celui qui gouverne Rome, cette ruine humaine qui s'effondre du toit à la base, ce glouton au teint blême, proscrit les lettres, la race et le nom des sages, les jette dehors et les chasse de la ville. Que faisons-nous? Nous avons laissé de côté les Grecs et leurs cités, trouvant à Rome les maîtres qu'il nous faut. Et voilà qu'un nouveau Camille chasse les Barbares du Capitole, que les Gaulois se sauvent devant lui, quittant épées et balance. Ce sont nos vieux maîtres qu'on dit errer ainsi, détruisant leurs ouvrages comme un fardeau funeste. Il s'était donc trompé, le vainqueur de Numance, l'Africain Scipion, qui grandit, formé par un sage

de Rhodes : elle se trompait, cette phalange d'orateurs, nés sous la seconde guerre punique, parmi lesquels la divine sagesse du vieux Caton se demandait si c'étaient les succès ou les revers qui maintenaient debout la race romaine. C'étaient les revers. Quand l'amour de la patrie, quand l'épouse retenue près du foyer les anime à combattre, les guerriers, semblables aux guêpes, qui séjournent près des combles de Moneta, roidissent leurs dards sur leurs dos fauves. Puis, quand l'abeille revient tranquille, c'est un peuple, oubliant ses rayons, qui meurt avec sa mère, dans l'épaisseur de l'oisiveté. La perte des fils de Romulus, ce sont les loisirs prolongés de la paix.

Juvénal.—Juvénal (Decimus Junius Juvenalis), né à Aquinum, vers l'an 47, sous Claude, était fils d'un riche affranchi. Il fut élevé dans les écoles des rhéteurs, entre autres dans celles de Fronton et de Quintilien, où il s'exerça pendant plus de vingt années à la déclamation. Cette pratique oratoire, d'un goût faux et douteux, parce qu'elle s'escrime dans le vide, fait souvent tort aux beautés réelles de ses *Satires*. Les premières furent probablement composées sous Domitien, mais Juvénal les garda prudemment renfermées. Sous Hadrien, il ne craignit pas de les lire en public, et il fut accueilli par de chaleureux applaudissements. Mais un trait moqueur, lancé contre le pantomime Paris, ayant semblé à l'empereur une allusion à son favori Antinoüs, Hadrien envoya le poète octogénaire à Syène, dans la haute Égypte, avec le titre dérisoire de préfet d'une cohorte. Juvénal y mourut.

Les *Satires* de Juvénal sont au nombre de quinze, avec soixante vers d'une seizième. Quelques critiques ont jugé convenable de les répartir en deux sections : 1° *Déclamations ;* 2° *Satires* proprement dites. Nous croyons plus simple de n'en point modifier l'ensemble, tel qu'il est donné par les éditions courantes. En effet, l'œuvre du poète n'a point à souffrir de l'ordre, quel qu'il soit, de ses compositions : elle garde toujours sa vie propre, originale, personnelle, c'est-à-dire les deux

sentiments qui l'inspirent et qui sont le patriotisme et l'indignation. Ami de son pays, dont l'héroïsme fier et les âpres vertus ont fait la conquête du monde, le poète rougit de voir les Romains ne plus souhaiter que « du pain et des jeux », se courber sous le joug honteux des Césars, rendre à la noblesse frelatée des affranchis les honneurs réservés jadis aux familles patriciennes, ouvrir les portes du Sénat à des provinciaux chargés de crimes et d'infamies, subir l'influence des Grecs et des charlatans étrangers, dédaigner la poésie et les autres essors de la pensée, laisser mourir de faim les gens de lettres, pour courir à de nouveaux mimes et à de nouveaux plats. Et toute cette fureur généreuse est enfermée dans un vers éclatant, qui tantôt bruit comme le claquement d'un fouet, et tantôt luit comme un jet de soleil sur une lame d'airain. En conséquence, il ne faut pas demander à Juvénal le goût et la finesse d'Horace, cette morale douce et peu sévère d'un temps où la corruption et le vice se dissimulaient encore sous un vernis de bón ton et d'élégance. La société qui se décompose sous les regards de Juvénal n'a droit à nul ménagement : aussi la frappe-t-il avec une rudesse qui remplace la joyeuse humeur de la moquerie par le cri sonore de l'hyperbole : les lanières de l'emportement ne se trouvent pas dans la main des Grâces.

Analyse sommaire des satires de Juvénal.—Le poète explique d'abord quels sont les motifs qui stimulent son génie : il ne peut demeurer spectateur impassible et muet des travers, des vices et de la dépravation de son temps :

Difficile est satiram non scribere.

« Aussi tout ce que font les hommes, vœux, craintes, colères, plaisirs, joies, courses folles, voilà les matériaux de son livre ». Les premières victimes qu'il immole à sa probité révoltée, ce sont les *Hypocrites,* « affectant l'austérité des Curius et vivant dans les orgies ». Il ne leur épargne aucune des peintures ni

des critiques qui peuvent mettre à nu ou percer à jour leurs pratiques éhontées.

Dans la troisième satire, précieux indice pour les topographes et pour les archéologues, Juvénal peint les embarras et les désagréments du séjour de Rome. L'aruspice Umbricius, voulant se soustraire aux dangers de la capitale, s'est retiré à Cumes, et il fait un tableau un peu chargé des inconvénients auxquels il vient d'échapper. Au lieu de vivre à Rome, en compagnie de « gens qui donnent au crime les couleurs de l'innocence, de mercenaires, d'entrepreneurs avides, de menteurs, de fils impatients de la mort de leur père, de Grecs et de Syriens », n'est-il pas plus sage « d'acheter à Sora, à Fabrateria, à Frusinone, un manoir agréable, avec un petit jardin et une source, où l'on puise, sans le secours de la corde, l'eau nécessaire aux légumes naissants, la main armée du hoyau, et récoltant de quoi régaler cent Pythagoriciens? » L'opposition est heureusement trouvée : Juvénal y fait preuve d'un côté tout particulier de son talent; il mêle à la rudesse véhémente de ses invectives l'amabilité du sourire et la fleur épanouie du sentiment champêtre. Boileau, qui s'est modelé sur lui dans sa sixième satire sur les embarras de Paris, n'a pas songé à ce gracieux contraste.

Le luxe de la table, stigmatisé dans la quatrième satire, fournit à Juvénal l'occasion de raconter la célèbre anecdote du *turbot* de Domitien. Le parvenu Crispinus ayant acheté, pour lui seul, un surmulet de six livres au prix de six mille sesterces, le poète rappelle, ou suppose, qu'un pêcheur de l'Adriatique vint offrir un jour à l'empereur un turbot d'une grosseur prodigieuse. Où trouver un vase capable de contenir ce poisson? On assemble le Sénat sur les hauteurs d'Albe, et le poète burine pour la postérité la physionomie des vils adulateurs, qui s'empressent d'accourir à la voix du « dernier des Flaviens », Pegasus, « le fermier de Rome, rajustant sa robe endossée à la hâte »; Crispus, « aimable vieillard », mais âme faible et ti-

morée; Rubrius, « coquin effronté »; Pompeius, « qui a fait couper la gorge à tant de gens par un mot glissé dans l'oreille du maître »; Fuscus, proie future des vautours de Dacie »; Veiento, « flatteur sans vergogne »; Catullus, « le délateur aux paroles meurtrières », à qui la cécité fait commettre la bévue de louer le poisson qu'il ne voit pas; Catullus, « la bassesse passée à l'état de prodige »; Montanus, « l'homme au gros ventre, le plus fort de son temps dans l'art de manger ». Alors, comme le dit Berchoux dans sa *Gastronomie :*

Le Sénat mit aux voix cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

La cinquième satire montre l'état abject des *Parasites*, en quête de repas à la table des riches, et subissant, comme payement de leur écot, les mortifications les plus indignes.

C'est aux *Femmes* romaines que s'attaque Juvénal dans la sixième satire. Le désordre et le crime qui s'introduisaient alors dans les familles, où le poison venait en aide à des femmes, jalouses d'imiter Agrippine, servant à Claude un plat de champignons, justifient la sortie du poète contre l'immoralité qui s'étale sous ses yeux, et qui déshonore même la maison des Césars.

Les *Gens de lettres*, qui mouraient déjà de faim sous le règne d'Auguste, étaient plus misérables que jamais sous les successeurs de ce prince. Poètes, rhéteurs, grammairiens, philosophes « ouvraient des bains à Gabies ou des boulangeries à Rome, se faisaient vendeurs à la criée, ou mendiants aux portes des grands. Juvénal les prend en pitié. Selon lui, ce n'est pas tout, pour être grand poète, que d'avoir « le génie original, l'horreur du convenu, le dédain de frapper son vers au coin usé d'une monnaie courante »; il lui faut « une âme libre de soucis, exempte d'amertumes, amie des solitudes et faite pour s'abreuver

aux sources mêmes des Muses. Quand Horace s'écrie : Evohé, Bacchus ! Horace a dîné. Secourez donc les poètes, ô gens riches, et regardez comme un crime de les laisser manquer de pain ! » Tout porte à croire que les accents généreux de cette septième satire se perdirent dans le vide.

La *Noblesse*, tel est le sujet de la huitième satire. Elle est fort belle. Horace avant Juvénal, et Boileau, après lui, ont développé les mêmes idées : le satirique latin ne leur est pas inférieur. Sa thèse est que « la vraie, l'unique noblesse, c'est la vertu », et il le démontre en opposant aux faux nobles, aux parvenus éhontés, les Decius, les Brutus, les Marius, les Cicéron. Les portraits de ces deux grands hommes sont touchés avec une rare vigueur :

Portrait de Cicéron. Est-il race plus haute que la tienne, Catilina, que la tienne, Céthégus ? Et pourtant c'est vous, qui, contre nos maisons et nos temples, avez osé préparer un guet-apens nocturne, des armes, des torches, comme jadis les Gaulois à la braie flottante ou les descendants des Sénonais : crimes à punir par l'affreuse tunique de soufre. Mais il veille, le consul, et il arrête vos étendards. Cet homme nouveau, venu d'Arpinum, sans ancêtres, chevalier d'une cité municipale, établi à Rome, place de toutes parts des citoyens en armes dans la ville éperdue, et travaille seul pour l'État tout entier. Sans sortir des murailles, sa toge lui conquiert des titres et une gloire comparable à celle d'Octave, rougissant son épée, dans les champs thessaliens, de meurtres, auxquels rien ne met fin. Mais Rome libre a proclamé Cicéron son père, le père de la patrie !

Portrait de Marius. — Un autre fils d'Arpinum allait chez les Volsques, dans la montagne, se faire payer ses fatigues, contractées au labour des champs d'autrui. Plus tard, la baguette noueuse de la vigne se brisait sur son dos, quand il mettait trop de lenteur paresseuse à équarrir la palissade du camp. Eh bien ! c'est lui qui a fait tête aux Cimbres et aux plus grands dangers, et sauvé seul la ville épouvantée. Aussi,

à l'heure où s'abattait sur les Cimbres le vol des corbeaux, qui n'avaient jamais vu de si grands corps, le collègue de Marius, tout noble qu'il était, ne recevait qu'après lui la couronne de laurier.

N'oublions pas de dire que Corneille dans le *Menteur,* et Molière, dans le *Festin de Pierre*, ont trouvé sur la noblesse des accents dignes de Juvénal.

Nævolus, un misérable perdu de débauche, ayant confié à Juvénal, sous le sceau du secret, les turpitudes dont il se rend coupable, le poète, dans sa neuvième satire, lui représente que le vice et le crime ne demeurent pas longtemps cachés, et il les flétrit, au nom des lois saintes de la morale.

L'illustre poète anglais, Dryden, saluait du nom de *divine* la dixième satire de Juvénal, qui a pour titre *les Vœux*. Elle est, en effet, pleine de verve et de raison. Bien qu'elle roule sur cette espèce de lieu commun, que tous les hommes s'emportent à faire les vœux les plus extravagants, le poète latin relève le fond banal du sujet par des vers d'une incontestable beauté. Les passages relatifs à la chute de Séjan, ainsi qu'à la destinée d'Hannibal, d'Alexandre et de Xerxès valent la peine d'être transcrits.

Chute de Séjan. — Il est des hommes que précipite un pouvoir exposé à une grande jalousie; ils se noient dans la longue liste de leurs titres et de leurs honneurs : leurs statues descendent et suivent la corde. Puis l'essor de la cognée brise les roues des chars et casse les jambes des chevaux qui n'en peuvent mais. Les feux pétillent : les soufflets et les fournaises mettent en fusion une tête adorée du peuple : le grand Séjan vole en éclats. De cette face, la seconde du monde entier, se font des pots, des chaudrons, des poêles et des assiettes. Orne ta maison de lauriers : conduis au Capitole un bœuf énorme et passé à la craie : voilà Séjan traîné par des crochets : c'est un spectacle : tout le monde est en joie. « Quelle bouche ! quelle tête il avait ! Jamais, tu peux



m'en croire, je n'ai pu souffrir cet homme. Mais sous quelle accusation est-il tombé? Quel est le délateur, les indices, les témoins, les preuves? — Rien de tout cela : il est venu une lettre longue et verbeuse, partie de Caprée. — C'est bien! je n'en demande pas davantage. » Et que fait la foule issue de Remus? Comme toujours, elle suit la fortune et déteste les proscrits. Ce même peuple, si la faveur de la déesse de Nursia avait aidé le Toscan à se débarrasser de la vieillesse confiante du prince, donnerait, en ce moment même, à Séjan le titre d'Auguste. Depuis longtemps qu'il a cessé de vendre aux acheteurs ses suffrages, il n'a plus souci de rien; et lui qui, jadis, donnait le pouvoir militaire, les faisceaux, les légions, borne ses vœux et n'aspire plus, anxieux, qu'à deux choses : du pain et des jeux.

Hannibal, Alexandre et Xerxès. — Pèse Hannibal : combien de livres trouveras-tu dans ce grand capitaine? Voilà l'homme que ne peut contenir l'Afrique battue par l'Océan mauritanien, arrosée par les eaux tièdes du Nil, et s'allongeant sur un autre point jusqu'aux peuples de l'Éthiopie et aux gigantesques éléphants. Il ajoute l'Espagne à son empire et franchit les Pyrénées; la nature lui oppose les Alpes et les neiges; il entr'ouvre les rochers et fend les montagnes à l'aide d'un acide. Le voilà en Italie : cependant il veut aller plus loin : « Rien n'est fait, dit-il, si le soldat carthaginois ne brise les portes de Rome, et si je ne plante mes enseignes au milieu même de Subura. » O la bonne tête et le beau sujet de peinture, quand une bête de Gétulie portait sur le dos ce général borgne! « Quelle en sera la fin? O gloire! Il est vaincu, il se sauve, il s'enfuit en exil : et là, le grand, le merveilleux capitaine s'asseoit, humble client, à la porte d'un roi, attendant qu'il plaise au tyran de Bithynie de s'éveiller. Cette âme, qui a bouleversé jadis l'humanité tout entière, ce qui la finira, ce ne sont ni les épées ni les rochers; mais, pour venger Cannes et tant de sang versé, il suffit d'un anneau. Va donc, insensé; cours à travers les Alpes meurtrières, afin de plaire aux écoliers et de devenir un texte de déclamation!

Un seul univers ne suffit pas au jeune héros de Pella : il

étouffe à l'étroit, le malheureux, dans les limites du monde, comme enfermé dans les rochers de Gyare, ou dans la petite Séripho. Mais à peine entré dans la ville dont les potiers ont fortifié les murailles, il se contentera d'un cercueil. La mort seule fait voir combien c'est peu que les pauvres corps des hommes.

On croit que jadis l'Athos fut traversé à la voile, et autres hardiesses que la Grèce menteuse se permet dans l'histoire, qu'une route solide fut construite sur la mer et placée sous les roues des chars ; que les fleuves profonds furent taris par un repas des Mèdes ; enfin tout ce que chante Sostratus, quand la chaleur mouille ses aisselles. Mais comment revint ce roi, échappé de Salamine, ce barbare, qui faisait battre de verges le Corus et l'Eurus, comme ils n'avaient jamais été traités dans la prison d'Éole, et qui chargea de chaînes le dieu même qui enveloppe la terre de ses eaux ? Supplice doux encore, puisqu'il ne le jugea pas digne d'être marqué au fer chaud ! Et quel dieu voudrait servir un pareil homme ? Comment revint-il ? Sur un seul vaisseau, au milieu d'une mer rouge de sang, où les cadavres amoncelés retardaient le navire. Et voilà les peines tant de fois infligées au désir de la gloire !

La onzième satire est une invitation à Persicus, ami de l'auteur. Le souper qu'il lui offre est un repas modeste, bien différent des festins apprêtés par des cuisiniers habiles et servis par des découpeurs « lestes à détacher un émincé de chevreuil et un blanc de pintade, ou à détailler par grandes pièces le porc, le lièvre, le sanglier, la gazelle, le faisan scythe, le flamant gigantesque, la chèvre de Gétulie ».

Catullus est de retour : il a failli périr dans un naufrage. Juvénal, dans sa douzième satire, annonce cette heureuse nouvelle à son ami Corvinus, auquel il dit les sacrifices qu'il veut offrir aux dieux pour le salut de Catullus. Quelle différence entre la sincérité de ces vœux et la bassesse des quêteurs d'héritages, qui assiègent sans pudeur les vieillards riches et célibataires, afin d'être couchés sur leur testament !

Allons, esclaves, s'écrie le poète dans un mouvement qui rappelle Tibulle et Virgile, du recueillement et du silence; parez les temples de guirlandes, répandez la farine sur les couteaux sacrés, ornez l'autel qui fume et le talus verdoyant. Je vous suivrai; puis, après avoir accompli ce pieux devoir selon le rite accoutumé, je reviendrai dans ma maison couronner de fleurs légères mes modestes pénates en cire frêle et luisante. Là, j'apaiserai notre Jupiter; j'offrirai de l'encens à mes Lares paternels, et je prodiguerai toutes les couleurs de la violette. Tout brille : à ma porte se dressent de longs rameaux, et les lampes matinales annoncent la fête. Mais garde-toi de suspecter ces apprêts, Corvinus ; Catullus, pour le retour duquel j'élève tant d'autels, a trois petits héritiers.

La treizième satire est adressée à Calvinus. Un dépositaire infidèle l'a volé : Juvénal veut lui donner quelques consolations, et il construit sur la base toute simple de ce sujet un très bel édifice. Les sentiments qu'il y manifeste sont d'une pureté presque chrétienne. Jamais les angoisses d'une conscience bourrelée par les remords n'ont été dépeintes avec plus d'énergie. Ce sont des sentences formulées avec une vigueur d'accent qui saisit et qui pénètre. Jean-Jacques Rousseau appelle cette satire « un chef-d'œuvre de sentiment, de poésie et de morale ».

Dans la quatorzième satire, dédiée à Fuscinus, Juvénal prouve que les mœurs dépendent de l'exemple. Les enfants imitent, copient leurs pères et leurs mères. On ne saurait donc trop s'observer à leur égard.

Maxima debetur puero reverentia : si quid
Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos !

On doit le plus grand respect à l'enfant : si tu médites quelque action honteuse, songe aux années enfantines de ton fils !

Par une fatalité trop ordinaire, loin de profiter de la répugnance naturelle des enfants pour l'avarice, on

se hâte de leur inspirer de bonne heure l'amour des richesses, qui les corrompt. Si à cet appétit du gain s'ajoutent de mauvais exemples dans la famille, c'en est fait, sans retour, de la chose publique. Comment, en effet, régénérer un peuple vicié jusque dans les premiers principes de son existence morale? Il devient la proie du malheur, de la servitude et de l'anarchie.

Juvénal avait fait un voyage en Égypte et séjourné dans la Pentapole. A son retour, il adresse à Volusius Bithynicus sa quinzième satire, où il expose la superstition des Égyptiens, adorant des animaux et des oignons. Il raconte ensuite la scène horrible dans laquelle un habitant de Copsos est dévoré par les Tentyrites. Enfin, il réclame les droits de la pitié.

La seizième satire, *Sur les prérogatives de l'état militaire,* est un fragment d'une authenticité contestable et d'une médiocre valeur.

Terminons cette revue des œuvres du grand satirique latin par l'appréciation qu'en a faite V. Hugo : elle en résume nettement les idées, et elle en fait valoir la force dans un style chaud et coloré. « Juvénal a la passion, l'émotion, la fièvre, la flamme tragique, l'emportement vers l'honnêteté, le rire vengeur, la personnalité, l'humanité. Il habite un point donné de la création, et il s'en contente, y trouvant de quoi nourrir son cœur de justice et de colère... Juvénal, c'est la vieille âme libre des républiques mortes; il a en lui une Rome, dans l'airain de laquelle sont fondues Athènes et Sparte. De là, dans son vers, quelque chose d'Aristophane et quelque chose de Lycurgue. Prenez garde à lui, c'est le sévère. Pas une corde ne manque à cette lyre, ni à ce fouet. Il est haut, rigide, austère, éclatant, violent, grave, juste, inépuisable en images, âprement gracieux, quand bon lui semble. Son cynisme est l'indignation de la pudeur. Sa grâce, tout indépendante, et figure vraie de la liberté, a des griffes : elle apparaît tout à coup, égayant par on ne sait quelles souples et fières ondulations la majesté rectiligne de son hexamètre... L'invective de Juvénal

flamboie depuis deux mille ans, effrayant incendie de poésie, qui brûle Rome, en présence des siècles. Ce foyer splendide éclate, et, loin de diminuer avec le temps, s'accroît sous un tourbillonnement de fumée lugubre ; il en sort des rayons pour la liberté, pour la probité, pour l'héroïsme, et l'on dirait qu'il jette jusque dans notre civilisation des esprits pleins de sa lumière. Qu'est-ce que Regnier? qu'est-ce que D'Aubigné? qu'est-ce que Corneille? Des étincelles de Juvénal. »

Pétrone.— A ne considérer Pétrone que par les passages poétiques de son écrit, il mérite une mention parmi les poètes du règne de Néron. On ne peut guère former que des conjectures sur sa vie et même sur l'authenticité de son livre. Il n'est pas invraisemblable, cependant, de l'identifier avec le personnage auquel Tacite consacre deux chapitres, au livre XVI de ses *Annales*. Si l'on admet ce point, Pétrone (T. Petronius Arbiter), né à Marseille, fut proconsul en Bithynie, où il sut allier une administration énergique avec une vie de plaisirs. Compris dans la conspiration de Pison, sur une dénonciation de Tigellinus, il n'attendit pas que sa condamnation fût prononcée. Selon Tacite, il se fit ouvrir les veines, puis les referma, puis les ouvrit de nouveau, comme s'il se jouait avec la mort, se mit à réciter des vers badins et des poésies légères, traça le récit des débauches de Néron dans un écrit qu'il lui envoya sous un pli cacheté, brisa son anneau de peur qu'il ne servît plus tard à faire des victimes, et s'endormit pour ne plus se réveiller. Saint-Évremond, qu'on a nommé le « Pétrone » de son siècle, admire cette mort « comme la plus belle de l'antiquité ».

Nous parlerons plus loin du *Satiricon* de Pétrone. Pour le moment, nous nous arrêtons à son poème sur la *Guerre civile entre César et Pompée*. C'est une œuvre de mérite. Force et finesse dans la peinture des vices des Romains, esprit dans les fictions, vivacité originale dans les épisodes fabuleux, style mâle et nerveux loué par les connaisseurs, telles sont les qualités qui

la caractérisent : elle égale, elle surpasse même par instants la *Pharsale* de Lucain. Le tableau de la corruption, qui va précipiter la ruine de Rome, peut figurer parmi les beaux morceaux de la littérature latine.

Tout l'univers était au Romain-vainqueur, mers, terres, immensités, que parcourent les deux grands astres du ciel : et il n'était point rassasié. Pressées sous la charge des vaisseaux, les mers sont partout sillonnées. S'il est au loin quelque repli caché, un sol où gît l'or fauve, c'est un ennemi. Les destins ayant résolu les horreurs de la guerre civile, on court à la richesse. On ne veut plus des joies connues du vulgaire, des plaisirs rebattus par l'usage plébéien. Le soldat vante le coquillage des eaux assyriennes; la pourpre de la terre le dispute à celle des mers. Ici, les marbres des Numides; là, les Sères et leurs nouveaux tissus : les peuples d'Arabie ont dépouillé leurs champs. Mais voici d'autres maux, plaies d'une paix désastreuse. On poursuit la bête fauve dans les forêts du Maure : on fouille, au bout de l'Afrique, les sables d'Ammon, pour saisir l'animal gigantesque, dont l'ivoire donne du prix à sa mort : le tigre sauvage surcharge les flottes; il arrive, porté dans une cage d'or, pour boire le sang humain aux applaudissements du peuple... La gloutonnerie se fait ingénieuse. Le sarget, pris au fond des eaux de Sicile, est apporté vivant sur les tables. Les huîtres, arrachées aux rivages du Lucrin, font valoir un repas et renouvellent à grands frais l'appétit. Les eaux du Phase sont dépeuplées de leurs oiseaux; et, sur la rive muette, on n'entend plus que le souffle de la brise dans le feuillage désert. Au Champ de Mars même fureur : les Quirites vendus courent à la proie, et font de leurs suffrages un trafic bruyant. A vendre le peuple, à vendre la curie des sénateurs! La faveur est à qui la paye; les vieillards mêmes ont perdu leur fière liberté!

Le reste du poème n'a pas moins de vigueur : c'est partout un accent de douleur, de honte et de colère.

V.

POÉSIES FUGITIVES ET ÉPIGRAMMES.

Martial. — Volcatius Sedigitus. — Pline le Jeune. Aruntius Stella.

Martial est né, l'an 42 après Jésus-Christ, à Bilbilis, ville de l'Espagne tarragonaise, « renommée pour son or et son fer ». Venu jeune à Rome, il y passa plus de trente ans. Pauvre et voulant vivre, il capta la faveur de Titus et celle de Domitien, auquel il prodigua de basses flatteries, mal rachetées par ses insultes à cet empereur mort. Nommé tribun et chevalier, il posséda une maison à Rome et une villa près de Nomentum. Ami de Pline le Jeune, celui-ci le paya de ses vers aimables par le prix de son voyage pour retourner à Bilbilis. Il y revint, en effet, soulager, comme il le dit, « son cou usé par le joug de Rome », s'y maria et ne tarda pas à y mourir, regrettant la capitale, ses bibliothèques, ses théâtres et la vie de plaisir mêlée à la vie d'études (67 après J.-C.).

Martial est l'épigramme faite homme : il en a composé au delà de quinze cents, « plus de médiocres et de mauvaises que de réellement bonnes », selon son propre aveu. La plupart sont écrites en distiques. Elles roulent, en général, sur des objets courants de la vie familière : ce sont des « cadeaux », des « envois » poétiques, d'un tour piquant, ingénieux, mais trop souvent grossier. Il est infiniment regrettable que le ton obscène en soit la note dominante. Martial gâte l'enjouement, l'esprit, l'accent même de mélancolie qu'on est heureux d'y rencontrer, par des images licencieuses, qui, en raison de leur étroite conformité avec le réel, n'ont ni grâce ni finesse.

On comprend que Montaigne préfère « l'égale polissure et la perpétuelle douceur et beauté fleurissante des épigrammes de Catulle à tous les aiguillons dont

Martial aiguise la queue des siens », et qu'il le range parmi les auteurs « qui ont besoin de s'enfariner le visage, de se travestir, de se contrefaire en mouvements de grimaces sauvages pour apprêter à rire ».

En voici quelques-unes qui ne manquent ni de charme ni de délicatesse.

Sur le poëte Varus. — Faire deux cents vers par jour, Varus, et, comme toi, ne les réciter à personne, c'est être fou et sage.

Portrait de Camonus. — Le portrait que vous voyez est celui de mon cher Camonus. Tel il était dans son enfance tels sont ses premiers traits. Vingt années avaient développé son visage, et un léger duvet se plaisait à orner ses joues, dont le rasoir avait à peine effleuré l'incarnat. Une des trois Parques, devenue jalouse, a tranché promptement la trame de cette vie; et une urne funéraire a porté sa cendre à son père absent. Je n'ai pas voulu que la peinture fût seule à parler de ce jeune homme : son image vivra, plus durable, dans mes vers.

Sur ses ouvrages. — Les citadins oisifs ne sont pas les seuls à qui plaisent les vers que me soufflent les muses de Pimpléa; nous ne les adressons pas qu'à des oreilles inoccupées : mon livre est usé par la main de l'austère centurion, qui suit les enseignes de Mars sous les frimas de la Gétie. La Bretagne elle-même chante, dit-on, mes vers. Mais à quoi bon? Ma bourse ne s'en ressent pas. Et cependant, comme je pourrais publier des pages immortelles, et chanter les combats sur la trompette de Piérie, si les dieux propices rendaient à la terre un Auguste, si Rome me donnait un Mécène !

Sur le poëte Silius Italicus. — Silius honore d'un culte pieux le tombeau du grand Virgile et possède la campagne de l'éloquent Cicéron. Virgile et Cicéron n'eussent pas choisi d'autre héritier, celui-ci de son domaine, l'autre de son tombeau.

Sur Zoïle. — C'est mentir, Zoïle, que de t'appeler vicieux : non, tu n'es pas un homme vicieux, Zoïle, tu es le vice.

Sur les digressions oratoires. — Il ne s'agit ni de violence, ni de meurtre, ni de poison; j'ai un procès au sujet de trois

chèvres : je me plains qu'elles soient absentes, volées par un voisin. Le juge en demande la preuve. Toi, tu parles de Cannes, de la guerre de Mithridate, des fureurs du parjure africain, des Sulla, des Marius, des Decius, tout cela d'une voix sonore, à grands renforts de mains : allons, voyons, Postumus, parle des trois chèvres.

Sur Porsenna et Mucius Scævola. — Egarée sur un des satellites, quand elle voulait frapper le roi, une main se condamne à périr dans un brasier sacré; mais l'ennemi généreux ne souffre pas un si cruel prodige : il arrache aux flammes ce héros, et le renvoie. Cette main que Mucius brûla, en dédaignant le feu, Porsenna ne put en supporter la vue. Sa renommée et sa gloire s'accroissent de cette erreur : si elle ne se fût pas trompée, son exploit serait moins grand.

Les vraies richesses. — Un adroit voleur forcera ta caisse et emportera ton argent; une flamme impie consumera tes Lares paternels; ton débiteur niera son emprunt, intérêt et capital; ta moisson stérile ne te rendra pas tes semailles; ton amante perfide spoliera ton intendant; les flots engloutiront tes vaisseaux chargés de marchandises. A l'abri de la fortune est tout ce qu'on donne aux amis : les biens que tu auras donnés sont les seuls que tu posséderas toujours.

Sous le pontificat de Léon X, Navagerio, gentilhomme vénitien, mu par une pensée analogue à celle de Montaigne, professait une antipathie si violente pour les mauvaises pointes, que le jour de sa naissance il brûlait solennellement les œuvres de Martial et en faisait un sacrifice annuel aux mânes et à la mémoire de Catulle. D'accord pour une grande partie des épigrammes; mais l'équité veut qu'on dise que, si Martial abonde en défauts, c'est encore un des meilleurs modèles que l'on puisse se proposer dans le genre qu'il a traité. Il est plein de feu et d'imagination; on ne trouve point ailleurs plus de sel et d'enjouement, plus de variété dans les figures, plus de force dans les termes, plus d'abondance dans l'expression. Aussi Clément Marot, Saint-Gelais, Gombaud, Maynard, Jean-Baptiste Rousseau, La Monnoye, Voltaire, ne se sont-ils pas fait

faute d'user des tons mordants de sa palette et de lui emprunter quelques-uns de ses traits.

Volcatius Sedigitus. — Volcatius Sedigitus florissait sous Vespasien et ses successeurs. On ne sait rien de précis sur sa vie. Quelques anciens en parlent comme d'un homme d'un esprit cultivé. Il ne reste de lui qu'un fragment, conservé par Aulu-Gelle, sur le rang que doivent occuper les poètes comiques des premiers temps de la littérature romaine. Cæcilius occupe le premier, Plaute le second et Térence le sixième. Ceux qui le précèdent sont Nævius, Licinius et Atilius; ceux qui le suivent sont Turpilius, Trabea, Lucius et Ennius.

Pline le Jeune lui-même s'est exercé dans la poésie fugitive et légère. Seulement, il ne s'élève guère, dans quelques-uns de ses hendécasyllabes, au-dessus de la région du médiocre. Où il semble le mieux inspiré, c'est dans une pièce adressée à Fuscus, auquel il envoie une sorte de plan d'études. Afin de mieux l'engager à cultiver la poésie, il lui dit en vers :

La qualité suprême de la cire est d'être molle et d'obéir docilement aux doigts habiles, qui la mettent en œuvre; de devenir Mars, la chaste Minerve, Vénus ou l'enfant de Vénus. Les sources consacrées aux dieux ne servent pas seulement à éteindre les incendies; elles donnent de la vigueur aux fleurs et aux prairies printanières. Ainsi le génie de l'homme doit être conduit et dirigé dans les arts par les lois d'une souple facilité.

Aruntius Stella. — Mentionnons pour mémoire, à la fin de cette liste de poètes légers, Aruntius Stella, jeune homme riche, ami de Stace, qui s'amusait à faire des vers dans les heures de loisir que lui laissaient les grands emplois dont il était chargé. Ses ouvrages respiraient, dit-on, le bon goût et la délicatesse. Il se distingua surtout par un poème sur la mort d'une colombe bien-aimée, que Martial préférait à la jolie épigramme de Catulle sur le moineau de Lesbie.

SECONDE SECTION

PROSE

I

Histoire : Trogue-Pompée.— Justin.—Velleius Paterculus. — Valère Maxime. — Julius Obsequens. — Suétone. — Quinte Curce. — Florus. — Tacite.

Trogue-Pompée.— Fils de l'un des secrétaires de César, Trogue-Pompée naquit probablement dans la Gaule narbonnaise. Son grand-père Trogus ayant servi sous Pompée dans la guerre contre Sertorius, le petit-fils joignit à son nom celui de l'illustre général romain. Trogue-Pompée, versé dans la littérature grecque, prit pour modèle l'historien Théopompe de Chios. L'ouvrage de Théopompe avait pour titre : *Histoire philippique,* parce qu'il y racontait l'immixtion du roi de Macédoine dans les affaires de la Grèce. Trogue-Pompée, ayant pris le même fait pour point central de son ouvrage en quarante-quatre livres, adopta le même titre. C'était la première œuvre de ce genre qui paraissait chez les Romains. Elle eut de la vogue et de l'autorité. Saint Jérôme, saint Augustin et d'autres écrivains ecclésiastiques la citent avec éloge. Pline l'Ancien dit qu'elle était d'un style simple et précis. On ne peut plus en juger que par l'abrégé de Justin.

Justin. — Justin, dont la biographie est presque inconnue, vivait probablement au IIIe siècle de l'ère chrétienne. Le plan de son livre est calqué sur celui de Trogue-Pompée : il en avertit le lecteur dans sa préface.

« Pour moi, dit-il, pendant le loisir dont je jouissais à Rome, j'ai extrait des « quarante-quatre livres » que Trogue-Pompée a composés tout ce qui m'a paru mériter d'être connu, sans toucher à ce qui s'y trouve de peu agréable et

de peu utile, et j'en ai fait une sorte de *bouquet de fleurs*, m'étant proposé par là de rappeler l'histoire grecque à ceux qui la savent et de l'apprendre à ceux qui l'ignorent. »

Entrant alors en matière, il esquisse le sommaire de l'histoire de l'Assyrie et de la Perse, depuis Ninus jusqu'au dévouement de Zopyre, l'origine des Scythes, fondateurs de l'empire des Parthes et de celui des Amazones, l'histoire d'Athènes et des guerres médiques, puis celle de Sparte et des guerres de Messénie. Se tournant ensuite vers la Sicile, il décrit les faits principaux de la désastreuse expédition de Nicias et de Démosthène, défaits par Gylippe, Athènes ruinée par Lysandre, la bataille de Cunaxa, la retraite des Dix Mille, Thèbes illustrée par l'héroïsme de Pélopidas et d'Épaminondas, la Macédoine créée par la volonté de Philippe, la Grèce asservie et les conquêtes d'Alexandre « élevé par son génie au-dessus du reste des hommes ». La mort du vainqueur de Darius et les conséquences de sa disparition prématurée, au milieu même de ses exploits, suggèrent à Justin des réflexions judicieuses, qui sont comme le préambule du récit des luttes engagées entre les généraux du roi de Macédoine, et aboutissant à la bataille d'Ipsus. Il amène alors sur la scène Pyrrhus, la Sicile, Tyr, Carthage, Agathocle, les invasions gauloises, enfin Rome et les guerres puniques, avec la soumission de la Macédoine et de la Grèce, qui fraye aux Romains la route vers la domination du monde. C'est alors que la Judée, dont Justin fait une description très intéressante (livre XXXVI), obtient l'amitié protectrice de Rome, qui « la met en liberté avant toute autre nation de l'Orient ».

L'Asie suscitait alors aux conquérants de l'ancien monde un rude adversaire, le roi de Pont, Mithridate. Justin a bien saisi et mis en relief toute l'importance de cette lutte, et on doit à l'intérêt qu'il y a pris la harangue adressée par Mithridate à ses soldats et à ses alliés pour les exciter à chasser les Romains de

l'Asie. Trogue-Pompée, qui en avait eu l'idée ou recueilli la tradition, n'avait pas hésité à l'introduire dans son ouvrage, quoiqu'il blâme Salluste et Tite-Live d'avoir semé des discours dans leurs récits. En dérogeant avec son modèle à l'usage que celui-ci croyait préférable, Justin se trouve avoir rendu, par la chaleur du ton qui anime cette allocution vive, serrée, haineuse, un service réel à Racine, qui s'en est servi dans le troisième acte de son *Mithridate,* où il représente le roi de Pont faisant part de ses desseins à ses deux fils, Pharnace et Xipharès.

A ces tableaux nettement tracés succède l'histoire de l'Égypte et celle des Parthes. Mais Justin trouve que c'est trop longtemps perdre de vue l'histoire de Rome, et il use à son profit de la transition ingénieuse à l'aide de laquelle Trogue-Pompée y revient.

« Tous ces grands événements racontés, dit-il, Trogue-Pompée rentre dans sa patrie, comme après un lointain voyage, pour dire l'origine de Rome. Il se croirait citoyen ingrat, si, ayant mis au grand jour les faits et gestes de tous les peuples, il se taisait sur son pays. Il parle donc en peu de mots du berceau de Rome, et il expose les commencements de la ville, qui est la capitale du monde.

C'est, en effet, à cette esquisse qu'est consacré le livre XLIIIe, complété par la soumission de l'Espagne à César-Auguste, devenu le maître de l'univers.

Telle est, avec ses qualités et ses défauts, l'*Histoire philippique* de Justin. Une crédulité trop confiante, une part trop large accordée à de petits faits, au préjudice d'événements d'une haute importance, de la diffusion où il faudrait une manière serrée et concentrée, des traits d'esprit inopportuns, des antithèses maladroites y témoignent de la période de déclin où elle fut composée. Mais le style en est le plus souvent clair, précis, élégant, coloré : le portrait de Denys le Tyran s'élève jusqu'à l'énergie; le meurtre de Clitus, la mort d'Alexandre, le retour d'Alcibiade à Athènes,

la bataille livrée par Philippe aux Phocéens pour venger le pillage sacrilège du temple de Delphes, la dispersion de l'armée gauloise devant ce même temple, sont des pages dignes de la bonne école, et on y signale des traits que n'eût pas désavoués le génie de Tacite.

Velleius Paterculus. — Velleius Paterculus, né l'an 19 avant Jésus-Christ, mourut l'an 31 de l'ère chrétienne. Sa famille, originaire de la Campanie, s'était illustrée dans d'importants emplois. Son père avait été nommé commandant de cavalerie par Auguste. Entré lui-même dans la carrière des honneurs, il fait ses premières armes en Thrace et en Macédoine, avec le grade de tribun militaire. Appelé peu après à succéder à son père, il suit Tibère en Germanie et en Pannonie, et devient successivement sénateur, questeur, lieutenant du prince et préteur. Il venait d'achever son *Histoire*, lorsqu'il mourut. On présume que ses relations amicales avec Séjan ne furent pas étrangères à sa mort. Cependant son adulation à l'égard de Tibère rend difficile de croire qu'il ait été complice du favori.

L'ouvrage de Velleius, *Historia romana*, en deux livres, offre un tableau curieux de l'histoire de Rome, depuis ses origines jusqu'à la mort de Livia, veuve d'Auguste. La méthode en est précise, l'information puisée aux bonnes sources, la critique judicieuse, pénétrante, exacte. Sous ce rapport, le tableau des colonies romaines en Italie, à la fin du premier livre, et le résumé synoptique de l'état du monde à l'avènement d'Auguste, sont des morceaux d'une valeur inestimable. Velleius se montre également solide et fort dans son récit des guerres civiles et dans celui des luttes entre Marius et Sulla, Jules César et Pompée. Peintre ingénieux et habile, il mêle à ses couleurs des mouvements de loyauté généreuse et une horreur du sang versé, qui fait le plus grand honneur à son caractère. Personne n'a plus énergiquement flétri le meurtrier de Cicéron, ni manifesté une admiration plus sincère et plus émue pour l'immortel orateur.

« O comble de l'indignité, s'écrie-t-il, César est contraint de proscrire et il se trouve quelqu'un pour proscrire Cicéron! Le crime d'Antoine étouffe à jamais l'organe de la patrie, sans que personne se lève pour défendre celui qui si longtemps avait défendu tout le monde, État et citoyens! Mais c'est en vain, Marc-Antoine (car l'indignation qui déborde de mon esprit et de mon cœur me fait rompre le cadre de ces récits), oui, c'est en vain que tu as mis à prix la chute de cette figure divine, de cette tête illustre, et que, par un appât de mort, tu as provoqué l'assassinat du sauveur de la république, de l'éminent consul. Tu n'as pu ravir à Cicéron que des jours inquiets, quelques années de vieillesse, une existence plus malheureuse sous ta domination que sa mort sous ton triumvirat. Mais sa renommée, mais la gloire de ses actions et de ses discours, loin de les lui ravir, tu n'as fait que les accroître. Il vit et vivra dans la mémoire de tous les siècles, et tant que subsistera, œuvre du hasard, d'une providence ou de toute autre cause, ce corps de la nature que, presque seul des Romains, il a vu de son esprit, embrassé de son génie, éclairé de son éloquence, il emportera dans son cours la gloire de Cicéron; la postérité tout entière admirera ses écrits contre toi et exécrera ton attentat contre lui, et le genre humain disparaîtra plutôt que le souvenir de ce grand homme. »

Ailleurs, il veut se rendre compte des raisons pour lesquelles les chefs-d'œuvre de tous les arts, en Grèce et en Italie, ont été produits dans les limites d'une période fort restreinte, et sa critique, servie par une sagacité remarquable, s'exprime ainsi :

L'émulation nourrit le talent; l'envie et l'admiration l'enflamment tour à tour; et, en toute chose, on monte vite, par un zèle ardent, jusqu'au sommet. Mais il est difficile de se maintenir dans la perfection, et c'est une loi de la nature que ce qui n'avance plus recule. D'abord, on brûle d'atteindre ceux qu'on reconnait les premiers; puis, désespérant de les surpasser ou de les égaler, le zèle se refroidit avec l'espérance, cesse de poursuivre ce dont il ne peut approcher, et, lais

de côté une matière occupée, se met à la recherche d'une autre. Cela fait que nous abandonnons les arts où nous ne pouvons plus exceller et que nous assignons d'autres buts à nos efforts : inquiétude et mobilité perpétuelle de l'esprit, qui sont le plus grand obstacle à des œuvres parfaites.

Le président Hénault, un des abréviateurs les plus dignes d'estime, considère le livre de Velleius Paterculus comme « le modèle inimitable des abrégés » ; c'est porter haut la louange, mais il est de toute justice de reconnaître dans cet ouvrage le mérite d'une narration rapide, d'une réflexion droite et ferme, d'un style concis, clair et coulant.

Valère Maxime.—Valère Maxime est, comme Velleius Paterculus, un flatteur de Tibère ; la note même y est plus basse, ainsi que le talent. Il y a cependant un intérêt réel, un fond sérieux d'instruction dans son ouvrage, *Faits et dits mémorables*, où il expose, avec un ordre et un enchaînement très méthodiques, tout ce que la société romaine offrait d'essentiel en fait de religion, de mœurs, d'institutions militaires et civiles. C'est aussi une idée féconde en heureuses applications d'avoir mis en parallèle les coutumes étrangères avec celles du monde romain, et d'en avoir tiré des aperçus et des inductions vraiment utiles. Le répertoire est abondant, varié, et Montesquieu n'a pas négligé d'y recourir. Le style, bien qu'entaché d'affectation et gâté par des tournures qui trahissent la décadence, a néanmoins une clarté courante et une vivacité qui va jusqu'à l'énergie. Aussi Érasme dépasse-t-il les bornes de la liberté accordée à la critique, lorsqu'il dit que Valère Maxime ressemble à Cicéron comme un mulet à un homme.

On manque de détails relatifs à la biographie de Valère Maxime. Soldat en Asie sous Sextus Pompée et consul l'année même de la mort d'Auguste (14), il paraît n'être revenu à Rome qu'après celle de Séjan (31), auquel il ne ménage pas des invectives d'un à-propos douteux.

Julius Obsequens. — Julius Obsequens, qui appartient peut-être au IVe siècle, est plutôt un compilateur qu'un historien. Ce qui fait le mérite du fragment de son ouvrage *Sur les Prodiges*, c'est qu'il en a emprunté les matériaux à Tite-Live, dont il observe la diction pure et la saine latinité.

Suétone. — On ne sait pas dans quelle ville naquit Suétone (C. Suetonius Tranquillus); mais on fixe la date de sa naissance à l'an 75 de Jésus-Christ, sous Domitien. Sa biographie est peu connue. Il préféra la retraite d'une vie calme et studieuse à la carrière du barreau et des emplois publics. Pline parle de lui dans les termes les plus flatteurs : c'est, à ses yeux, « le plus intègre, le plus honorable et le plus savant des Romains ». Secrétaire intime de l'empereur Hadrien, Suétone eut à sa disposition, pour écrire ses biographies, tous les documents possibles sur la vie des empereurs depuis Auguste : sénatus-consultes, fastes, inscriptions, actes du sénat et du peuple, correspondance publique et privée. Il les met en œuvre avec la plus implacable bonne foi; il n'a pas seulement l'impartialité d'un juge, mais l'impassibilité d'un témoin. Les douze premiers césars, autrement dit Jules César, Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, sont saisis par lui dans le détail, et rendus avec les traits les plus minutieux de leur physionomie.

La Harpe traite Suétone d' « anecdotier »; le reproche est injuste. Montesquieu le considère tout autrement. En appelant « un chef-d'œuvre » le récit de la mort de Néron, il place Suétone au rang que la critique a le devoir de lui assigner. Quand on l'étudie de près, dans sa contexture intime, on voit qu'il y a droit. C'est ainsi qu'il fait ressortir à merveille comment la mort de César, qui plonge Rome dans un nouvel abîme d'anarchie et de proscriptions, ne demeure pas sans vengeance. Aucun des meurtriers ne survit plus de trois ans à la victime, et pas un ne meurt de mort naturelle : tous sont condamnés et

périssent par divers accidents, les uns dans un naufrage, les autres sur les champs de bataille; quelques-uns même se tuent avec le poignard dont ils avaient frappé César.

Tibère, sur le rocher de Capri, se livre à des monstruosités de débauche, que l'imagination aurait peine à rêver. Mais n'est-il pas déjà puni, quand il se voit le mari d'une femme telle que Julia, quand il se sent en proie à une haine jalouse contre son père adoptif, à un sentiment de dégoût et d'aversion pour sa mère Livia, aux ruses et à l'ambition hypocrite de Séjan? Suétone le montre ensuite l'âme irritée par les outrages auxquels il est en butte de toutes parts. Les citoyens condamnés l'accablent de libelles, qu'ils déposent dans l'orchestre. Artaban, roi des Parthes, le déchire dans une lettre, où il lui reproche ses parricides, ses meurtres, sa lâcheté, ses débauches, et l'engage à satisfaire au plus vite, par une mort volontaire, à la haine si vive et si légitime de ses concitoyens. Mais ce n'est pas tout. Si la douleur des peuples, à la mort de leur souverain, est la mesure du bien ou du mal qu'ils ont fait, le biographe latin se rend l'interprète du sentiment de Rome et de la postérité par les lignes suivantes : « La mort de Tibère causa au peuple une joie si grande, que tout le monde, à la première nouvelle de cet événement, courut par les rues, les uns criant : « Au Tibre Tibère ! » les autres conjurant la Terre, mère des hommes, et les dieux mêmes, de n'accorder de place à son ombre que parmi les impies. » Et Caligula n'est-il pas justement caractérisé et flétri par cette simple phrase : « Jusqu'ici j'ai parlé d'un prince; désormais ce que j'ai à rapporter est d'un monstre ». Le cœur se serre, en effet, l'âme est partagée entre l'horreur et l'indignation, à la lecture des atrocités inouïes, commandées par cette bête fauve, « au teint pâle, au corps énorme, au cou et aux jambes grêles, aux yeux caves et enfoncés, au front large et menaçant ». Aussi n'est-ce pas un sentiment de pitié qu'on éprouve lorsqu'on le voit « frappé

par Chéréa, gisant à terre, et criant, en se tordant, qu'il vit encore ».

Que dire de Claude, de ce prince à qui ses cheveux blancs donnaient, au premier abord, quelque air de dignité, mais « dont le rire indécent, le bégaiement et la colère, rendue plus hideuse par l'écume qui sortait de sa large bouche et par l'humidité de ses narines », faisaient bientôt deviner les défaillances de raison et la stupidité proverbiale?

Quant à Néron, est-il possible, de l'aveu même de Montesquieu, mentionné plus haut, de trouver un supplice plus terrible infligé aux infamies et aux crimes du plus scélérat et du plus lâche des hommes? C'est à Naples qu'il apprend le soulèvement des Gaules, le jour anniversaire du meurtre de sa mère (mars 68). Le supplice du criminel est déjà commencé. Bientôt il déchire ses vêtements, se frappe la tête et s'écrie que c'est fait de lui. Flottant, irrésolu, ne sachant que devenir, il se fait porter au théâtre; puis son incertitude se change en fureur; il veut faire massacrer les commandants des armées et des provinces, abandonner aux légions le pillage des galères, empoisonner le Sénat tout entier dans un festin, mettre le feu à Rome et lâcher les bêtes féroces sur le peuple pour l'empêcher de se défendre des flammes. Vaines fureurs, projets d'insensé! Il faut que Britannicus, Agrippine, Sénèque, Octavie, Poppée, Lucain, Thraséa et tant d'autres victimes soient vengées. Les tortures de la perplexité, de l'hésitation, des desseins contradictoires, recommencent plus poignantes encore. Tout l'abandonne, sauf un ou deux esclaves dévoués, curieux peut-être de le voir mourir. Alors que de lâcheté dans ce « grand artiste que le monde va perdre »! Comme il a peur de la vie, comme il a peur de la mort! Enfin, les cavaliers approchent, qui ont reçu l'ordre de l'entraîner vivant : il faut qu'il se tue; il ne se tue pas même tout seul; il ne s'enfonce le fer dans la gorge qu'avec l'aide de son secrétaire Epaphrodite, et le voilà gisant sur le sol. Cependant tout n'est pas fini.

Suétone ajoute à cette peinture vive, saisissante, dramatique, un dernier trait plein d'énergie et d'un grand effet : il fait voir la tête du meurtrier d'Agrippine « hideuse, repoussante, les yeux fixes et ouverts, en sorte qu'on ne pouvait la regarder sans crainte et sans frayeur ».

Voilà la manière de Suétone ; ce n'est pas un peintre de toiles brillantes, d'un coloris opulent et varié comme celui de Plutarque, ou condensé comme celui de Tacite ; il grave, pour ainsi dire, des médailles de bronze, d'un coin fin et pur, aux contours arrêtés, aux traits nets et précis, mais, malgré la froideur du métal, la ressemblance est parfaite. Ce qui contribue à l'achever, c'est le soin scrupuleux que met le biographe à donner le dessin physiologique de ses personnages, à entrer dans les détails de leur complexion, de leurs habitudes de corps et de visage ; on les voit, on les connaît, on les reconnaît. L'illustre savant français, Jacob Spon, dans sa curieuse dissertation sur l'*Utilité des médailles pour l'étude de la physionomie,* a suivi la voie ouverte par les biographies de Suétone, sources précieuses d'induction pour l'histoire, pour la critique et pour l'esthétique modernes.

Quinte-Curce. — Le nom de Quinte-Curce (Quintus Curtius Rufus) s'ajoute à la liste des auteurs sur la vie desquels on ne sait rien. On croit qu'il vécut au Ier siècle de l'ère chrétienne. D'autres pensent que son *Histoire d'Alexandre le Grand,* publiée sous un nom supposé, est une production du moyen âge. Alexandre a légué à la postérité un double souvenir. Au moment même où l'histoire prenait note des faits réels, qui servent de texte aux biographies vraies, le prestige héroïque du conquérant de l'Asie l'entourait d'une auréole divine. L'apothéose et la légende supplantaient la vérité. Il semble, dès lors, qu'un nuage surnaturel enveloppe sa vie et sa mort prématurée. On dirait qu'il n'appartient plus à la Grèce et à l'histoire ; l'Orient et la fable s'emparent de lui. Commencée par les récits mensongers de ses généraux et de ses soldats,

l'œuvre de transfiguration se continue à travers les nations et les siècles. Il se répand dans le monde entier, sous le nom d'Alexandre, comme un flot de traditions équivoques, de faits exagérés, de narrations hyperboliques, de descriptions de pays et de batailles imaginaires. En vain quelques esprits sérieux et précis, tels que Polybe et surtout Arrien, aussi habile critique qu'excellent général, essayent-ils de donner une réalité indiscutable au récit de l'expédition d'Alexandre ; ils ont beau débarrasser de leurs assertions les textes moins erronés de Ptolémée et d'Aristobule, la curiosité populaire revient toujours de préférence aux merveilles oratoires et fabuleuses des Clitarque, des Onésicrite, des Callisthène. Le temps même, auquel Arrien fait paraître son *Anabase*, est l'époque où les *Alexandréides* fleurissent avec le plus de succès. Quinte-Curce appartient à l'école des historiens légendaires d'Alexandre : c'est un rhéteur ingénieux et non pas un narrateur véridique ; il excelle à faire parler les Scythes à Alexandre, mais il oublie que les Scythes ne parlaient pas ; ils envoyaient à Darius un présent symbolique : une grenouille, un oiseau et une souris ; voilà le vrai. N'exigeons donc pas de Quinte-Curce d'autres qualités que celles d'un romancier habile ; et, si nous voulons savoir la vérité sur Alexandre, allons la demander à l'*Anabase* d'Arrien.

Florus. — Après beaucoup d'hésitations et de conjectures, la critique moderne croit pouvoir affirmer que Florus, Espagnol de naissance, vécut sous Hadrien, dont il fut l'ami, et avec lequel il échangea des vers familiers et plaisants. Mais ce qui fait vivre son nom dans l'histoire littéraire, c'est son *Abrégé des faits et gestes du peuple romain*, livre admiré des anciens, cité au XII[e] siècle par Vincent de Beauvais, loué et imité pour Montesquieu. Passionné pour Rome, peu soucieux de la chronologie et de la géographie, riche en saillies vives, en traits soudains, en tours inattendus, Florus est, à notre avis, le type des abréviateurs. Le cadre même de son ouvrage donne à sa précision

quelque chose d'alerte et de rapide, qui plaît à l'esprit et qui ne laisse pas à la réflexion le temps de songer au mauvais goût de certaines images : c'est enlevé comme les conquêtes de Rome.

Le plan, dont l'idée principale se retrouve dans Sénèque et dans Ammien Marcellin est tracé de main de maître.

Le peuple romain, depuis le roi Romulus jusqu'à César Auguste, c'est-à-dire durant sept cents ans, a exécuté tant de grandes choses dans la paix et dans la guerre, qu'on ne peut comparer l'étendue de son empire avec la durée de son existence, sans le croire plus ancien encore. Il a promené ses armes victorieuses dans tout l'univers; et ses annales apprennent au lecteur non les destinées d'un seul peuple, mais celles du genre humain. En effet, tant de travaux, de périls, d'agitations pour élever une telle puissance, paraissent un commun effort de la vertu et de la fortune. Aussi, comme il importe, avant tout, d'en connaître les détails, mais qu'un pareil sujet rencontre des obstacles dans sa grandeur même, et que la diversité des objets émousse l'attention, je ferai ce que font les géographes : dans un cadre à limites étroites je renfermerai toute l'image de Rome, et peut-être ajouterai-je encore plus à l'admiration due au peuple-roi, si je fais embrasser d'un coup d'œil sa grandeur entière.

Si donc l'on envisage le peuple romain comme un seul homme, et si l'on parcourt toutes les périodes de sa vie, ses commencements, son adolescence, sa fleur de jeunesse, suivie de son déclin, on y trouvera quatre gradations successives. Son premier âge se passe sous les rois, et comprend environ deux cent cinquante ans, pendant lesquels il lutte autour de sa mère avec les nations voisines : c'est son enfance. L'âge suivant s'étend du consulat de Brutus et de Collatin jusqu'à celui d'Appius Claudius et de Quintus Fulvius : il embrasse également deux cent cinquante années, où il soumet l'Italie : période agitée, féconde en guerres et en héros : on peut l'appeler son adolescence. Deux siècles s'écoulent jusqu'à César-Auguste, qui pacifie le monde : c'est la jeunesse même de l'empire et sa robuste maturité. De César-Auguste, on

compte environ deux cents ans, temps d'affaissement et de décadence, sous le règne inerte des Césars. Mais Trajan leur succède : le mouvement revient aux muscles de l'empire, et contre toute espérance, il retrouve une verte vieillesse ou plutôt une jeunesse nouvelle.

On le voit, la phrase est ample, la période large, la figure juste, bien qu'un peu cherchée, et ce genre de morceaux ne sont pas rares dans Florus. L'invasion des Gaulois, Pyrrhus, les guerres puniques, celles de Macédoine et de Grèce, les Cimbres et Marius, Catilina, Mithridate, les guerres civiles et l'avènement d'Auguste sont traités avec la même originalité de talent.

Quant aux sentences, aux traits, aux jets inopinés de la pensée, à la brièveté expressive du sentiment, Florus en offre de nombreux échantillons. Il dit, en parlant d'Horace, meurtrier de sa sœur : « Mais la victoire effaça son parricide, et son crime disparut dans l'éclat de sa gloire. » Brutus immole ses fils : « Père de la patrie, il semble, à la place de ses enfants, avoir adopté le peuple romain ». La guerre de Macédoine se résume en un mot : « Ce fut vaincre que d'y entrer ». La destinée du jeune Scipion est contenue dans une phrase : « C'est le Scipion qui croît pour la destruction de l'Afrique ». La haine inassouvie d'Hannibal est caractérisée par un trait : « Hannibal fugitif cherchait au peuple romain un ennemi par tout l'univers ».

Bossuet et Montesquieu ont seuls de ces fiertés de pensée et d'expression.

Tacite. — Diderot salue Tacite du titre « d'homme de génie ». Nous souscrivons sans réserve à cet hommage : Tacite n'est pas, comme le dit légèrement Voltaire, « un fanatique pétillant d'esprit » ; c'est, à nos yeux, le plus grand des historiens. A la passion du vrai, il joint celle de l'honnête; il est artiste et philosophe ; il peint et il pense ; il ne voit pas seulement les hommes, il voit l'homme; sur la scène

dramatique il introduit des acteurs vivants, réels; Germanicus, Tibère, Agrippine, Néron agissent et parlent, comme ils ont agi et parlé : Galba tient à Pison un discours qui est un chef-d'œuvre de philosophie politique; Tacite l'a pris sortant des lèvres mêmes du prince : Othon dit les paroles qui font de sa mort l'expiation d'une vie de scandale : Germanicus mourant confie à ses amis le soin d'une vengeance ratifiée par la postérité; Galgacus prononce contre l'avarice et la cruauté romaines une harangue dont les échos vibrent dans le discours du *Paysan du Danube* et dans les strophes de *Childe-Harold*. Telle est la force propre de la vérité : elle ne périt jamais; c'est la gloire de Tacite de l'avoir fait vivre comme elle est, sans parti pris et sans colère.

Tacite (C. Cornelius Tacitus) naquit à Interamna (Terni), ville de l'Ombrie, l'an 54 ou 55 après Jésus-Christ. Ses premières années se passèrent sous Néron, et il traversa, jeune encore, les règnes éphémères de Galba, d'Othon et de Vitellius. Avocat distingué, poète, marié en 79 à la fille d'Agricola, il exerça plusieurs magistratures, et fut probablement tenu loin de Rome pendant une partie du règne de Domitien. Consul sous Nerva, honoré au barreau, ami intime de Pline le Jeune, estimé de Trajan, il composa ses ouvrages dans la maturité de son âge et de son talent : c'est ce qui leur donne un caractère d'énergie toute virile, comme on doit l'attendre d'un auteur que Montaigne appelle « droiturier et courageux ». Après avoir soutenu avec Pline le Jeune l'accusation de la province d'Afrique contre le proconsul Marcus Priscus, Tacite disparaît absolument de la scène publique. On croit qu'il mourut octogénaire sous Hadrien, vers l'an 130 ou 134. On ignore s'il a eu des enfants; mais l'empereur, qui porta son nom, prétendait se rattacher à sa famille.

Les œuvres de Tacite jouissent d'une réputation universelle : elles la méritent, parce qu'elles émanent d'une âme loyale, grande, énergique, éprise de la liberté, plongée dans la douleur par la vue de la

« chose publique » vouée aux caprices monstrueux de despotes sans frein et aux lâches défaillances de sujets sans cœur.

J'aborde, dit-il, une époque féconde en catastrophes, ensanglantée de combats, déchirée par les séditions, cruelle même durant la paix : quatre princes tombant sous le fer; trois guerres civiles, beaucoup d'étrangères et souvent des guerres étrangères et civiles tout ensemble; des succès en Orient, des revers en Occident;... en Italie des calamités nouvelles ou renouvelées après une longue suite de siècles; des villes abîmées ou ensevelies sous leurs ruines, dans la partie la plus riche de la Campanie; Rome désolée par le feu, voyant consumer ses temples les plus antiques; le Capitole même brûlé par la main des citoyens, les cérémonies saintes profanées; la mer couverte de bannis, les rochers souillés de meurtres; des cruautés plus atroces dans Rome : noblesse, opulence, honneurs, refusés ou reçus, comptés pour autant de crimes, et la vertu devenue le plus irrémissible de tous; les délateurs se partageant comme un butin sacerdoces et consulats, régissant les provinces, régnant au palais, menant tout au gré de leur caprice; la haine ou la terreur armant les esclaves contre leurs maîtres, les affranchis contre leurs patrons; enfin ceux à qui manquait un ennemi, accablés par leurs amis... Non, jamais plus horribles calamités du peuple romain, ni plus justes arrêts de la puissance divine, ne prouvèrent au monde que, si les dieux ne veillent pas à notre sécurité, ils prennent soin de notre vengeance.

Mis en présence de ce spectacle, Tacite trouve en lui la puissance du génie historique qui en embrasse l'ensemble et les détails, la sagacité du moraliste stoïcien qui en découvre les ressorts intimes, le pinceau de l'écrivain qui en dessine et qui en colore la réalité vivante. « Tacite, suivant une expression originale de Diderot, est le Rembrandt de la littérature : des ombres fortes et des éclairs éblouissants ». Lui-même, du reste, donne l'idée la plus nette et la plus élevée de sa mission d'historien :

Peut-être, dit-il, la plupart des faits que j'ai racontés et de ceux que je rapporterai encore sembleront petits et mesquins, je le sais; mais on ne doit pas comparer nos *Annales* aux monuments qu'ont élevés les historiens de l'ancienne République. De grandes guerres, des prises de villes, des rois vaincus et captifs, et, au dedans, les querelles des tribuns et des consuls, les lois agraires et frumentaires, les rivalités du peuple et des nobles offraient à leurs récits une vaste et libre carrière. La mienne est étroite, et mon travail sans gloire : une paix profonde ou faiblement inquiétée, Rome pleine de scènes affligeantes, un prince peu jaloux de reculer les bornes de l'empire. Toutefois, il ne sera pas inutile d'observer des faits indifférents au premier aspect, mais d'où l'on peut souvent tirer de grandes leçons... Peu d'hommes, en effet, distinguent par leurs seules lumières ce qui avilit de ce qui honore, ce qui sert de ce qui nuit : les exemples d'autrui sont l'exemple du plus grand nombre.

C'est cette recherche scrupuleuse, minutieuse, de la vérité, qui explique les doutes fréquents de Tacite, en face de deux asssertions contradictoires : sa bonne foi ne veut pas plus se laisser surprendre que surprendre celle du lecteur. Il est, comme Lucien, le dit de Xénophon et de Thucydide, « l'historien juste δίκαιος συγγραφεύς. » Ainsi, lorsque Pison, accusé d'avoir empoisonné Germanicus, sort du sénat pour remonter en litière et pour préparer sa défense du lendemain, Tacite, le montrant escorté par un tribun des cohortes prétoriennes, se demande d'abord « si cet homme le suivait pour garantir sa vie ou pour présider à sa mort »; puis il ajoute : « Au lever du jour, on le trouva égorgé : son épée était par terre à côté de lui ». Avec quelle habileté lugubre Tibère a su convertir un guet-apens en suicide! Comme Tacite le connaît bien!

La première composition historique de Tacite est la *Vie d'Agricola.* C'est une œuvre à la fois intéressante et attendrissante : les documents relatifs aux antiquités de la Grande-Bretagne s'y mêlent aux éloges mérités du général, dont l'auteur était le gendre. On y trouve

des obscurités, des constructions recherchées, des ellipses trop fortes; mais l'attention curieuse du lecteur est tenue en éveil par la marche des armées romaines dans des régions neuves et inexplorées. Le préambule est une protestation généreuse contre l'intolérance tyrannique des empereurs, imposant silence aux entretiens même les plus intimes des citoyens. La harangue de Galgacus et celle d'Agricola, avant la bataille livrée au pied des monts Grampians, sont deux belles pièces oratoires. Les dernières lignes du livre sont empreintes de la tendresse la plus noble et la plus pure :

« Voilà l'hommage, dit-il, voilà les devoirs qu'imposent les liens du sang. C'est ainsi qu'il convient à la fille et à l'épouse d'Agricola de révérer la mémoire d'un père, d'un époux; c'est en méditant continuellement ses actions et ses paroles, en s'attachant à sa renommée, à l'image de son âme, bien plus qu'à celle de son corps. Non que je veuille interdire ces représentations, que nous offre ou le marbre ou le bronze; mais les traits de l'homme sont fragiles et périssables, et, comme eux, les simulacres qui les représentent : la figure seule de l'âme est éternelle; et nul art ne peut la dessiner, nulle matière en recevoir l'empreinte; c'est à l'homme même de la retracer dans ses mœurs. »

C'est vers l'an 98 que Tacite écrivait sa *Germanie,* ou livre *Sur les mœurs des Germains*. Cette contrée aussi peu connue des Romains que la Grande-Bretagne, excitait vivement leur intérêt, les Germains (hommes de guerre) étant le seul peuple d'Occident qui eût encore l'audace de leur résister. Les *Commentaires* de César, une digression ethnographique de Salluste sur les colonies germaines du bas Danube, l'ouvrage de Pline l'Ancien *Sur les Guerres de Germanie,* des conversations fréquentes avec Verginius Rufus, longtemps chef des légions du Rhin, des entretiens avec des marchands ou des captifs venus de ces pays du Nord, enfin un voyage probablement accom-

pli par Tacite lui-même, sont les moyens d'investigations certaines qui lui ont servi à écrire l'œuvre concise, mais vivante, dont Montesquieu s'est plu à louer la complète brièveté. On a dit que l'auteur avait eu l'intention de faire la satire des Romains en opposant à leur corruption les mœurs pures et innocentes des barbares. Il est plus juste de penser que la leçon naît, sans préméditation, du contraste même, et que les allusions existent sans avoir été cherchées. L'idée qui se dégage plutôt de l'œuvre de Tacite, c'est qu'un temps n'est pas loin, où les peuples opprimés, écrasés par les proconsuls de Rome, sentiront leur force, useront de leur supériorité légitime, et que, sous les noms de Saliques ou de Ripuaires, ils remplaceront leurs vainqueurs dégénérés.

Les *Histoires* comprenaient, en quatorze ou vingt livres, le récit des événements depuis la mort de Néron (68) jusqu'à celle de Domitien (96), c'est-à-dire une période de vingt-huit ans. Les quatre premiers livres, les seuls qui subsistent complets, ne retracent les faits que d'une année et de quelques mois. La partie conservée du Ve livre s'arrête à la soumission du chef batave Civilis, et ne comprend pas tout à fait la première année du règne de Vespasien; mais elle contient de précieux détails sur la nation juive et sur le siège de Jérusalem par Titus.

Le procédé de Tacite, à ne l'envisager que par le côté purement technique, est celui des historiens grecs : il mêle des dialogues à son récit et il transforme ainsi l'histoire en composition dramatique. Nous ne discutons pas la raison d'être de ce moyen, que n'admet pas en principe la critiqus moderne, mais c'est une des plus puissantes inspirations du génie de Tacite. Les discours de Galba, d'Othon, de Pison, de Mucien, d'Antonius Primus, d'Helvidius Priscus, de Marcellus, de Vocula, de Cerialis, sont, chacun dans leur genre, des chefs-d'œuvre de raison et de passion oratoire. Corneille s'en est souvenu dans sa tragédie d'*Othon*.

Les *Annales*, composées après les *Histoires*, et plus

serrées dans leur brièveté, les précèdent par la chronologie. Elles s'étendent depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Néron, de l'an 14 à l'an 68. Les principaux épisodes qu'elles renferment sont les funérailles d'Auguste, le soulèvement des légions de Germanie, la mort de Germanicus et le procès de Pison, la prétendue conspiration de Libo Drusus, les guerres de Tacfarinas, l'écroulement de l'amphithéâtre de Fidène, la chute de Séjan, le règne de Claude, la mort de Messaline, l'avènement de Néron et une partie de son règne, l'incendie de Rome, le meurtre d'Agrippine, la mort de Poppée, celle de Sénèque, de Lucain, de Soranus, de Servilie et de Thraséa.

Dans tous ces tableaux éclate au plus haut degré la manière, le genre, le style de Tacite, c'est-à-dire la vue même de ce qui est et le tour pittoresque de l'expression. Par un de ces privilèges, qui ne sont le partage que de rares esprits, il possède, avec le don d'une raison vigoureuse, la puissance de représenter des personnages aussi vrais que ceux que nous pouvons voir et toucher. Historien et poète, coloriste et philosophe, il excelle à joindre à la vérité tout actuelle de ses peintures des observations profondes, des réflexions de tous les pays et de toutes les époques. Peut-être son style, à force de concentration, étouffe-t-il parfois et obscurcit-il le jet spontané et lumineux, l'éclair de la pensée. Il pousse alors la concision à l'excès, il est tendu jusqu'à l'effort, son élégance dégénère en antithèses recherchées, en tours poétiques, en formes techniques empruntées à la langue du barreau, en subtilités, dont la finesse elliptique nuit à la sincérité de son accent mélancolique et indigné. Mais ces passages sont rares, et il est plus vrai d'affirmer avec un admirateur réfléchi de Tacite que « chez lui chaque ligne porte un sentiment dans l'âme. »

Parmi tant d'épisodes répandus dans les *Annales*, citons la mort de Britannicus :

On versa dans une coupe le poison, qui circula si rapide-

ment dans les veines de l'enfant, qu'il lui ravit en même temps la parole et la vie. Tout se trouble autour de lui; les moins prudents s'enfuient; ceux dont la vue est plus pénétrante demeurent immobiles, les yeux fixés sur Néron. Lui, toujours penché sur son lit, et feignant de ne rien savoir, dit que c'est un événement ordinaire et causé par l'épilepsie, dont Britannicus est attaqué depuis l'enfance : peu à peu la vie et le sentiment lui reviendront. Pour Agrippine, elle compose inutilement son visage : la frayeur et le trouble de son âme éclatent si visiblement, qu'on la juge aussi étrangère à ce crime que l'était Octavie, sœur de Britannicus. Et en effet, elle voyait dans cette mort la chute de son dernier appui et l'exemple du parricide. Octavie aussi, dans un âge si jeune, avait appris à cacher sa douleur, sa tendresse, tous les mouvements de son âme. Ainsi, après un moment de silence, le festin reprend sa gaieté.

Que dire du dernier coup de pinceau, plein de dérision, d'amertume et de douleur, qui termine par un trait de joie ce récit si émouvant, si dramatique? Ne fait-il pas bien comprendre pourquoi Racine appelle Tacite, son inspirateur et son modèle, « le plus grand peintre de l'antiquité? »

I

ÉLOQUENCE

M. Annæus. — Sénèque. — Quintilien. — *Dialogue des orateurs* attribué à Tacite. — *Panégyrique de Trajan*, de Pline le Jeune. — Fronton.

L'éloquence ne vit que par la liberté. Quand Auguste l'eut « pacifiée », selon le mot de Tacite, elle mourut : l'empire ne produisit plus que des rhéteurs. Sous la République, on avait fermé leurs « théâtres » que Cicéron appelait des « écoles d'impudence »; les princes les rouvrirent pour faire de l'éloquence une

« causeuse spirituelle ou diserte », et non plus l'expression sympathique de la raison et du cœur. C'est le règne des *Exhortations* et des *Controverses*, les premières affectées au genre délibératif, les secondes au genre judiciaire, toutes deux à des causes en l'air, fictives, déclamatoires.

Un des maîtres les plus distingués de ces exercices scolastiques est M. Annæus Seneca, autrement dit Sénèque le père. Né à Cordoue, en Espagne, il vint à Rome, vers l'an 61 avant J.-C., et il y ouvrit une école d'éloquence. Érudit, ingénieux, doué d'une mémoire prodigieuse, il excellait à débiter et à enseigner des lieux-communs, destinés à faire briller l'esprit et le paradoxe plutôt que le goût et le bon sens.

Les *Controverses* (Controversiæ), transcrites ou conservées par Sénèque pour l'éducation de ses fils, se composaient de dix livres : il n'en reste que cinq. C'est un recueil de matières données aux élèves par le maître et de devoirs composés par les élèves : ils roulent sur des questions judiciaires. Les principaux auteurs sont Porcius Latro, Mento, Cestius, Silius Bassus, Argentarius, Ovide, Pompeius Silo, Triarius, Alfius Flavus, Junius Gallio, Arellius Fuscus, etc. Les préfaces placées en tête de chaque livre renferment de curieux détails sur l'histoire littéraire et politique de l'éloquence romaine. Il n'est pas indifférent de remarquer que très souvent les sujets de ces exercices oratoires touchent de près au drame, au roman, au conte, à la nouvelle, et que Scudéry a tiré de cette source un des plus intéressants épisodes de l'*Illustre Bassa.*

Les *Exhortations* (Suasoriæ), dont il ne reste qu'une partie, se composent de *Déclamations* dans le genre délibératif, suivies de réflexions critiques sur chacune d'elles ; les sujets en sont plutôt puérils que sérieux.

Quintilien. — L'homme de goût par excellence à cette époque où le goût s'altère, c'est Quintilien, dont l'influence fut telle, qu'il retarda, par une réaction

salutaire, la chute de l'éloquence latine. Né vers l'an 35, à Calagurris (*Calahorra*), dans l'Espagne tarragonaise, il vint de bonne heure étudier à Rome, et il mit si bien à profit les leçons du grammairien Palémon, que ses doctrines et son style le firent l'égal et le rival des bons écrivains de la littérature latine : il pense comme Cicéron, et il écrit comme Tacite. Avocat distingué, il obtient un succès plus brillant encore dans l'enseignement public. Vespasien avait établi des chaires libéralement rémunérées : Quintilien, nommé professeur d'éloquence, attire autour de lui de nombreux élèves et provoque la haine jalouse des autres rhéteurs. Il y enseigne pendant vingt années, et reçoit le titre de consul. Domitien le choisit pour précepteur des deux fils de sa nièce. Ses auditeurs les plus célèbres sont Pline le Jeune et l'empereur Hadrien. Il meurt vers 95, après avoir eu la douleur de perdre sa femme et ses deux fils.

Le traité par lequel Quintilien (M. Fabius Quinctilianus) s'est acquis une juste renommée, a pour titre *De Institutione oratoria*, de *l'Éducation de l'orateur*. Perdu pendant le moyen âge, il fut retrouvé, vers 1417, par Le Pogge, dans l'abbaye de Saint-Gall, en Suisse, et accueilli avec la plus légitime faveur. C'est, en effet, le meilleur *Manuel de rhétorique*, où l'auteur a déposé les connaissances de plusieurs années d'observations et d'expérience, et suivi ou commenté les saines traditions classiques d'Aristote et de Cicéron, ainsi que les vieilles doctrines littéraires. Comme il prend le futur orateur au barreau et l'accompagne jusqu'à ce qu'il soit absolument formé, Quintilien est un si bon maître de pédagogie, que Rollin a transporté un grand nombre de ses préceptes dans le *Traité des Études*. D'autre part, Cicéron exigeant que celui qui se livre à l'éloquence ne soit étranger à aucune science, à aucun art, à aucune des qualités qui font l'orateur et l'homme de bien, il s'ensuit que l'ouvrage de Quintilien est une sorte d'encyclopédie littéraire et morale en douze livres, où toutes les questions d'instruction, de cri-

tique et de goût sont traitées avec une grande certitude de méthode et une clarté presque constante d'expression.

Dans le premier livre, l'auteur se préoccupe tout d'abord du soin qu'on doit apporter au choix des nourrices et des précepteurs de l'enfant, tempère l'éducation publique par l'éducation privée, initie le jeune élève à la grammaire, à l'orthographe, à la musique, à la géométrie, le dirige dans ses lectures, le conduit au théâtre et finit par le confier aux mains du rhéteur.

Le second livre débute par un chapitre, justement admiré, sur les mœurs et les devoirs d'un professeur en qui Quintilien veut « voir à l'égard de ses élèves les sentiments d'un père. » Il entre ensuite dans le détail des exercices propres à former à la parole, et il démontre que tout le travail de la rhétorique est compris dans cette triple division : l'art, l'artiste, l'ouvrage; autrement dit, la science de bien dire, l'orateur exercé a bien dire, le bon discours.

Les cinq livres suivants, du troisième au neuvième inclusivement, sont consacrés à l'exposition des procédés techniques de l'éloquence : genres démonstratif, délibératif, judiciaire; invention, exorde, narration, digression, proposition, division, confirmation, preuves, argumentation, syllogisme ».

Au commencement du sixième livre, Quintilien fait part à son ami Marcellus Victorius de la mort prématurée de sa femme et de ses deux fils. Peut-être se mêle-t-il à sa douleur conjugale et paternelle quelques expressions empruntées à l'école, mais on y entend aussi les accents d'un cœur déchiré :

O mon enfant, ô mes espérances déçues! Ai-je pu voir tes yeux s'éteindre et ton âme s'exhaler? Ai-je pu tenir dans mes bras ton corps froid et inanimé et pourtant recouvrer mes sens et respirer encore l'air vital? Ah! j'ai bien mérité les tourments que j'endure, et les pensées poignantes qui me déchirent! Toi qui venais d'être honoré de l'adoption d'un consul, et qui pouvais prétendre un jour aux honneurs de ton

père adoptif; toi, destiné pour gendre à un préteur, ton oncle maternel; toi, désigné par l'espérance universelle pour faire revivre parmi nous les plus beaux temps de l'éloquence, je t'ai perdu, et, père sans enfants, je ne survis que pour souffrir.

Ce ne sont pas là des phrases de rhéteur; c'est un vrai père qui sanglotte et qui pleure.

Reprenant ensuite son œuvre, il fait voir l'utilité de la disposition, celle de l'élocution, de la clarté, des ornements du discours, de l'amplification, des différentes espèces de figures, de la composition et de l'arrangement des mots.

Le dixième livre est un des morceaux les plus importants de la littérature latine. C'est l'exposé critique, fait avec beaucoup de soin et de goût, des œuvres produites par les meilleurs écrivains de la Grèce et de Rome. Il ne faut pas toutefois perdre de vue, afin d'en bien juger, que Quintilien passe en revue les principaux poètes et les grands prosateurs, pour montrer le fruit qu'en peut tirer son élève : et c'est ainsi qu'il représente Homère comme « le modèle et le type de toutes les parties de l'éloquence »; qu'il croit Euripide et Ménandre plus utiles à l'orateur qu'Æschyle et même qu'Aristophane. Voilà comment aussi les harangues de Tite-Live lui semblent compenser la brièveté de Salluste, et pourquoi il oppose, dans une page excellente, l'élocution abondante et harmonieuse de Cicéron à la force sensée, comprimée, ramassée, de Démosthène. Les autres parties du même livre ont également leur intérêt : comment on doit s'exercer à écrire, comment il faut retoucher ses ouvrages, de l'importance de la méditation, comment s'acquiert la faculté d'improviser et comment elle se conserve; autant de questions posées avec justesse et résolues en maître consommé.

Le onzième livre, où l'auteur traite des convenances oratoires, contient des réflexions on ne peut plus judicieuses sur la convenance du ton.

Le même genre d'éloquence ne va pas à tout le monde. Une élocution pleine, hardie, audacieuse, élégante ne sera pas goûtée chez un vieillard autant qu'un style serré, exact, limé, conforme enfin à l'idée que Cicéron voulait qu'on s'en fît, lorsqu'il a dit que son éloquence commençait à « blanchir » : ainsi des vêtements où brillent la pourpre et l'écarlate ne sont plus de mise à cet âge. Dans les jeunes gens, au contraire, on tolère une surabondance de sève, un excès même de témérité : sont-ils secs, châtiés, repliés sur eux-mêmes, on y voit une affectation de sévérité qui déplaît, parce que cette autorité morale que l'âge donne aux vieillards semble prématurée dans un jeune homme.

On trouve aussi dans le même livre une très bonne analyse de la mémoire et des services que cette faculté bien cultivée rend à l'orateur. Quant à ce qui touche au débit, nous ne connaissons pas de traité dont la lecture soit plus utile à l'acteur et à l'avocat. Fénelon, le cardinal Maury et Buffon ne se sont pas fait faute d'y puiser.

Le douzième livre est la partie essentiellement morale du livre de Quintilien. Il y traite, à la vérité, de plusieurs connaissances nécessaires à l'orateur, telles que le droit civil et l'histoire ; mais c'est le caractère foncier, personnel de l'homme, voué à l'exercice de la parole, que l'auteur a spécialement en vue. Quintilien avait déjà fait connaître, à diverses reprises, sa pensée sur ce point important. Au commencement même de son ouvrage, il dit que « l'âme est le vrai foyer de l'éloquence ». Il ajoute plus loin que « c'est le cœur qui rend éloquent, *pectus est quod disertos facit*, expression si bien traduite par Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur ». Dans le douzième livre, l'auteur latin reprend la définition de l'orateur, donnée par le vieux Caton : « *Vir bonus dicendi peritus*, un homme de bien habile dans la parole », et il la fortifie par des observations de la plus haute valeur. Selon lui, on ne peut être homme de bien sans la pratique constante de la justice, « vertu

qui nous rapproche le plus des dieux »; et il dit, avec un ton d'autorité souveraine :

Le moyen capital, essentiel, pour être homme de bien, c'est la volonté. Quiconque s'y mettra sincèrement et de bonne foi, se pénétrera facilement des arts qui enseignent la vertu. Et ces études ne sont ni tellement abstraites ni si nombreuses, qu'on n'y arrive par une application de quelques années : ce qui fait la longueur du travail, c'est notre répugnance; on se trace vite un plan de conduite honnête et heureuse, quand on a la foi.

Ainsi croire et vouloir, voilà, d'après Quintilien, les deux leviers du travail de l'orateur : on en peut dire autant de n'importe quelle étude : toutes exigent la volonté et la foi.

Outre l'*Éducation de l'orateur,* Quintilien avait composé deux ouvrages aujourd'hui perdus : *l'Art de la Rhétorique* et les *Causes de la corruption de l'éloquence.* On a de même sous son nom cent soixante-trois *déclamations,* débris d'un recueil plus étendu; mais ces exercices d'école sont remplis de plus de défauts que de qualités et plutôt apocryphes que vrais.

C'est un point douteux de l'histoire littéraire de savoir si l'on doit attribuer à Quintilien ou à Tacite l'ouvrage intitulé *Dialogue sur les orateurs.* La critique moderne, et particulièrement J.-L. Burnouf, l'éminent traducteur de Tacite, croit pouvoir affirmer qu'il est du grand historien, et que c'est son premier ouvrage. A tous égards, il n'en est pas indigne. L'éloquence y est envisagée d'une manière neuve, et la théorie oratoire s'y rattache partout à l'histoire des mœurs et des institutions politiques. Au fond, c'est l'éternel procès des anciens et des modernes, des partisans du passé et des amateurs du nouveau, des classiques et des romantiques. A le bien prendre, l'une et l'autre école a sa raison d'être, et, quoique Tacite incline du côté des anciens, il ne dissimule pas que le temps amène nécessairement en éloquence des formes nouvelles et des genres différents.

Le dialogue, dont l'époque supposée est l'an 78 de Jésus-Christ, est adressé à Fabius Justus : il a lieu chez le poète Maternus, auteur d'une tragédie de *Caton* : Marcus Aper, Julius Secundus et Vipstanus Messala viennent converser avec lui. C'est Maternus et Aper qui soutiennent le fort de la discussion; leurs deux amis interviennent cependant par des réflexions plus ou moins étendues. Aper, zélé partisan des modernes, s'élève avec vivacité contre l'école cicéronienne et contre l'ancienne littérature, et il s'efforce de prouver qu'il n'est pas d'occupation plus belle pour « une âme libre, généreuse, née pour les nobles jouissances, que les travaux et la pratique de l'éloquence ». A coup sûr, la poésie a son mérite et sa valeur; mais l'éloquence a une vertu « puissante et céleste, dont l'utilité éclatante frappe tous les regards et permet à l'homme d'arriver à la plus haute fortune où il puisse s'élever par la force de son génie ». Maternus, prenant à son tour la parole, fait l'éloge de la poésie, trop durement traitée par Aper.

« L'âme, dit-il, se sent plus à l'aise, sous l'ombre des bois et dans la solitude, que dans les luttes du Forum : elle y goûte les délices d'un asile sacré. Ce fut là le berceau de l'éloquence, son premier sanctuaire. C'est sous la forme de la poésie, avec la parure des vers, qu'elle s'annonça d'abord aux mortels et s'insinua dans les cœurs chastes encore fermés à la contagion du vice : enfin, c'est en vers que s'exprimaient les oracles. La fortune même des poètes et le bonheur d'habiter avec les Muses me semblent préférables à la vie inquiète et agitée des orateurs. Vous compterez en vain les consulats où les auront élevés leurs luttes et leurs périls; j'aime mieux la solitaire et paisible retraite de Virgile, retraite où venaient pourtant le chercher la faveur d'Auguste et les regards du peuple romain : témoin les lettres du prince; témoin le peuple lui-même, qui, entendant réciter sur le théâtre des vers de Virgile, se leva tout entier et rendit au poète, qui se trouvait en ce moment parmi les spectateurs, les mêmes respects qu'au maître de l'empire... Pour moi, mon vœu le plus cher

est que les Muses, ces Muses si douces, comme le disait Virgile, m'enlevant aux inquiétudes, aux soucis, à la nécessité de faire tous les jours quelque chose contre mon gré, me portent dans leurs vallons sacrés, au bord de leurs fontaines. Là je n'essuierai plus, pâle et tremblant adorateur de la renommée, les clameurs insensées d'un Forum orageux; .....et, si mon image est placée sur ma tombe, mon front ne sera point triste et mécontent, mais riant et couronné de fleurs; et personne après moi ne demandera pour ma mémoire ni justice ni grâce. »

A cette brillante sortie succède un intéressant exposé de l'histoire de l'éloquence grecque depuis Homère jusqu'à Démosthène, et surtout de l'éloquence romaine depuis Ménénius Agrippa jusqu'à Cicéron. Aper ne ménage point le grand orateur, et, tout en rendant justice à ses qualités, il insiste sur des défauts, dont la mention est d'une précieuse valeur aux yeux de la critique.

Messala, s'efforçant alors de remettre les faits sous leur véritable jour, démontre que la perte de la liberté et le mauvais régime de l'éducation donnée à la jeunesse sont les causes réelles de l'affaiblissement du talent oratoire. En effet, « la grande éloquence est comme la flamme : il faut des aliments pour la nourrir, du mouvement pour l'exciter : c'est en brûlant qu'elle jette de l'éclat ». A quoi Maternus ajoute : « Mais puisqu'on ne peut obtenir à la fois une grande renommée et un grand repos, que chacun jouisse des avantages de son siècle, sans décrier le siècle où il n'est pas ».

Cette conclusion paraît du goût des différents interlocuteurs, et, après quelques plaisanteries aimables, ils se séparent, le sourire aux lèvres.

Panégyrique de Trajan. — Les lettres de Pline le Jeune recommandent particulièrement son nom à la postérité : nous y insisterons plus loin. Pour le moment nous le rangeons parmi les orateurs.

Les devoirs du consulat, auquel il venait d'être

élevé (100), imposaient à Pline le devoir de louer Trajan au nom de la République. Après s'être acquitté de cette mission, dans le Sénat, avec la brièveté qu'exigeaient le lieu, le temps, la coutume, il pensa, ainsi qu'il l'écrit lui-même à son ami Severus, qu'il devait, en bon citoyen, refaire son discours officiel, en lui donnant plus d'étendue. Son intention était louable et sa conviction sincère : « Faire l'éloge d'un prince accompli, dit-il, et montrer, comme du haut d'un phare, aux empereurs futurs une lumière qui les guide, c'est entreprendre une tâche utile. » On doit à ces diverses circonstances le panégyrique développé de Trajan. Quelques auteurs en ont blâmé le tour élogieux, l'ampleur exagérée, et ils ont raillé Pline « maladroitement embarrassé dans les plis de la période cicéronienne ». Il est plus vrai de dire que, malgré plusieurs flatteries, c'est une œuvre consciencieuse, un livre de bonne foi. Pline ne se constitue pas l'adulateur à outrance du prince qui l'honora constamment de sa confiance et de son amitié : c'est un orateur historien, qui pare la vérité sans la travestir : il embellit ce qu'il touche, il ne l'invente pas. Aussi les historiens de l'empire romain n'ont-ils pas négligé cette source de documents, d'autant plus précieux que presque tous les renseignements relatifs à la même époque ont péri.

Fronton. — M. Cornelius Fronton, né à Cirta (Constantine), vers l'an 90 de l'ère chrétienne, était d'une famille originaire d'Italie. Avocat et professeur d'éloquence à Rome, sous le règne d'Hadrien, il fut chargé de l'éducation de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, et il en fut magnifiquement récompensé par les titres de sénateur, de consul et de proconsul d'Asie. La grande fortune qu'il avait acquise lui permit d'acheter les jardins de Mécène et plusieurs villas. Il mourut vers l'an 168. Marc Aurèle, en disciple reconnaissant, lui fit élever une statue. Ce prince fait mention de Fronton dans ses *Pensées*, et lui envoie une série de

lettres intéressantes. En voici une des plus caractéristiques :

J'ai reçu deux lettres de toi à la fois : dans l'une, tu m'adresses des reproches, tu m'accuses d'avoir mal exprimé une pensée ; dans l'autre, tu encourages mes études. Que Baïus fasse ton éloge ! Eh bien ! je te jure sur ma vie, sur celle de ma mère, sur la tienne, la première de tes lettres m'a mis plus de joie dans l'âme. Je me suis écrié mille fois en la lisant : oh ! que je suis heureux ! Eh quoi ! me dira-t-on, heureux qu'un maître t'enseigne à rendre une pensée avec plus d'art, de clarté, de précision ou d'élégance ? Non, ce n'est point à ce titre que je suis heureux. Et auquel donc ? J'ai appris de toi à dire la vérité, cet écueil des dieux et des hommes.

Les réponses de Fronton ne nous semblent pas inspirées par un sentiment aussi élevé : le rhéteur s'y fait trop sentir. On est fondé à en dire autant des fragments de *Discours* qui restent de lui. Il n'est pas facile d'y trouver « la pureté du goût, la grâce du style et l'excellence des doctrines » vantées par Aulu-Gelle. La frivolité ingénieuse, mais peu solide, de l'écrivain, qui s'amusait à écrire l'*Éloge de la négligence* ou bien celui de la *fumée* et de la *poussière*, fait un contrepoids dangereux pour sa renommée aux louanges qui lui sont accordées comme chef d'école et maître de beau langage.

III

PHILOSOPHIE

Sénèque : Ses *traités*, ses *lettres*.

Cicéron est le premier auteur du mouvement philosophique en Italie ; Sénèque en est le couronnement : l'un prépare, l'autre achève ; le premier est flottant dans

ses doctrines, le second est un stoïcien mitigé, mais convaincu : Cicéron est l'homme du passé, des temps antiques ; il fait revivre Socrate, Platon, Xénophon, Aristote ; Sénèque est l'homme du progrès et des temps modernes; les premiers chrétiens en ont fait un des leurs, le XVIII[e] siècle l'a eu en admiration. Ce qui contribua surtout à cette haute estime, c'est d'abord la netteté de ses conceptions, le dessin clair de son système spiritualiste, la charité de sa morale pratique ; c'est aussi l'éclat ingénieux de son style coupé ; la finesse pénétrante de ses antithèses, le tour bref, varié, rapide, ailé, de la sentence, qu'il lance comme un trait : le goût en souffre, mais personne ne mérite plus que lui le titre de « semeur d'idées ». On se pressait déjà de son temps de recueillir ce grain qui vole : les âges nouveaux se sont nourris de la même moisson. La raison en est que les écrits de Sénèque sont en étroite conformité avec les principes tout humains de la civilisation transformée à laquelle il appartenait.

Au-dessus de l'homme, Dieu, source et fin des êtres, crée le monde et le gouverne, remplissant son œuvre tout entière. La divinité n'est pas isolée, elle habite au milieu de nous. Sous le nom de Providence, elle préside aux mouvements réguliers qui s'opèrent dans l'immensité des mers, des terres et du ciel ; mais elle entre surtout dans nos cœurs : nous sommes à elle. Il y a entre l'homme de bien et Dieu une amitié dont le lien est la vertu. Une amitié? Non; c'est plus encore, une parenté, une ressemblance. L'homme de bien ne diffère de Dieu que par la durée : il est son disciple, son émule, son véritable fils. Aussi, Dieu, sévère censeur de toutes les vertus, est-il un père rigide : il élève durement sa famille. Il ne traite pas mollement l'homme vertueux; il l'éprouve, il l'endurcit, il le mûrit pour le ciel. Le plus beau spectacle pour Dieu, c'est de voir l'homme aux prises avec le malheur ; c'est un duel qui lui plaît, et que sa bonté même impose à la liberté humaine : *Parere Deo libertas est* : toute la morale dérive de là.

Et que prescrit la morale de Sénèque? Le respect de soi-même, la révolte contre le vice et le despotisme, la bienfaisance, l'amitié, l'oubli des injures, la compassion pour les malheureux de toute race, l'unité du genre humain, l'égalité, le droit commun de tous, la revendication des droits de l'esclave, la résignation à la mort, le suicide offert comme la dernière voie ouverte à la liberté, l'immortalité de l'âme, en un mot, tous les sentiments de justice, de solidarité et de fraternité, qui sont la vie et l'honneur des temps modernes.

Telles sont les idées fermes, solides, constantes, exprimées dans les œuvres de l'éminent philosophe.

1° Le traité de la *Colère*, après une peinture admirable de l'homme atteint de cette passion, voisine de la folie, enseigne les moyens de s'en guérir par les exemples et par la raison.

2° La *Consolation à Helvia*, sa mère, attristée de l'exil de son fils, est un écrit où la philosophie la plus rigoureuse s'unit à la plus touchante sensibilité;

3° Marcia, fille de Cremutius Cordus, venait de perdre un fils. Sénèque, pour la *consoler*, lui met sous les yeux le souvenir d'Octavie, plongée dans la douleur par la perte de son fils Marcellus, et celui de Livie supportant avec courage la mort de son fils Drusus. C'est le second exemple qu'il faut suivre. L'abondance nuit, par instants, dans cet ouvrage, à la force de la démonstration; mais on y trouve des morceaux d'une véritable éloquence.

4° Polybe, homme disert et lettré, affranchi et secrétaire de Claude, avait perdu son frère. Sénèque qui, selon toute probabilité, l'avait connu particulièrement à Rome, lui adresse une *Consolation* où l'emphase du style tient souvent la place de la vérité spontanée du sentiment et de l'expression.

5° Comment peut-on conserver *la tranquillité de l'âme*, cette assiette, ce calme que les Grecs appellent εὐθυμία? Telle est la question posée à Sénèque par son ami Sérénus. Le philosophe lui répond que le

meilleur moyen d'échapper aux agitations, aux soucis, à cette fuite inutile de soi-même, si bien décrite par Lucrèce et par Horace, c'est de s'acquitter résolument de ses devoirs d'homme et de citoyen, de se vouer à la famille, aux affaires, à tous les devoirs de la vie privée ou publique : l'âme est tranquille à ce prix. On ne peut douter qu'Horace ne soit un des maîtres attitrés, un des inspirateurs aimés de Sénèque ; mais cette lettre est un des témoignages les plus formels de cette filiation.

6° *De la Constance du sage* paraît faire suite au traité précédent. L'ouvrage est divisé en deux parties, l'une générale, l'autre spéciale. Dans la première, l'auteur démontre que le sage ne peut souffrir aucune injure, aucune perte : comme il fait son bonheur exclusif de la vertu, jamais la fortune ni les actions des hommes ne peuvent le troubler dans cette heureuse possession. La seconde partie a pour objet tout ce qu'on nomme affront, insulte, offense ; le sage y est insensible : selon lui, l'insulte déshonore l'offenseur et non pas l'offensé.

7° Le traité de la *Vie heureuse,* adressé à Gallion, frère de Sénèque, roule sur la question du souverain bien, souvent débattue entre l'Épicurisme et le Portique. L'introduction est un des meilleurs morceaux sortis de la plume de l'auteur : l'esprit s'y associe avec la raison. Tout le monde veut être heureux, dit-il ; mais quant à voir où est le bonheur, on est aveugle. Et cependant qui nous empêche d'appeler le bonheur une âme libre, intrépide et constante, placée en dehors de la crainte, en dehors de toute cupidité, aux yeux de laquelle l'unique bien est l'honnête, l'unique mal l'infamie, et tout le reste un vil amas d'objets qui n'ôtent rien à la vie heureuse, n'y ajoutent rien, et, sans accroître ou diminuer le souverain bien, peuvent s'en aller ou arriver? L'homme établi sur une telle base a, ne les cherchât-il point, pour compagnes nécessaires, une perpétuelle sérénité, une satisfaction profonde, comme la source dont elle sort, heureux de

ses propres biens, et ne souhaitant rien de plus grand que ce qu'il trouve en soi. Cet homme a existé : c'est Socrate, qui, du fond de sa prison, purifiée par sa présence, exhorte ses semblables à dédaigner les assauts de la perversité et de la calomnie, comme un rocher brave la fureur des flots.

8° *Du loisir et de la retraite du sage* est un fragment que quelques éditeurs croient pouvoir rattacher au traité de *la Vie heureuse*. L'idée en est toute stoïcienne : le sage doit-il se livrer aux affaires publiques ou vivre dans la retraite ? Sénèque répond que l'homme doit toujours vivre conformément à la nature, et que la nature humaine se composant d'intelligence et d'activité, il s'ensuit que la vie contemplative et la vie active sont toutes deux le fait de l'homme : seulement, la première a quelque chose de plus noble, de plus grand, de plus pur.

9° Le traité de *la Brièveté de la vie* a pour objet le bon emploi du temps. Sénèque engage Paulinus à renoncer aux emplois et à destiner aux œuvres de la raison les heures consacrées à des occupations frivoles.

10° Un jour Burrhus pressait Néron de signer l'arrêt de mort de deux brigands, et le jeune empereur prononça ces paroles devenues fameuses : « Je voudrais ne savoir pas écrire. » Le traité *De la Clémence* a pour but d'entretenir dans l'âme du prince ces sentiments d'humanité. Après avoir employé les raisons les plus persuasives, Sénèque propose à Néron plusieurs exemples de pardon et d'indulgence, notamment celui d'Auguste épargnant Cinna, qui avait conspiré contre lui, et lui offrant son amitié en retour de son parricide.

11° Le traité *des Bienfaits*, dédié à Æbatius Liberalis, se compose de sept livres. Sénèque, partant de cette idée qu'il n'y a peut-être pas de vice plus ordinaire que l'ingratitude, parce que peu de gens savent dispenser et recevoir des bienfaits, essaye d'en guérir les hommes en leur montrant en quoi consistent la bienfaisance et la

reconnaissance. Le symbole de ces deux vertus est ingénieusement exprimé par le mythe des Grâces, qui, les mains enlacées, le visage souriant, la robe transparente, sont groupées de manière que le bienfait reçu par la seconde soit transmis à la troisième, qui le restitue à la première. S'il en est ainsi, tout don suppose une libéralité spontanée, qui, par l'intermédiaire de la gratitude, fait retour à son point de départ. Aussi, donner n'est pas attendre qu'on demande; c'est prévenir la requête : le secret et le silence sont les conditions mêmes d'un pacte entre le bienfaiteur et l'obligé. Il ne faut donc pas, comme certains le veulent, traduire l'ingratitude au tribunal des lois. Tout bienfait doit demeurer caché, même dans ses conséquences. « On est convaincu, entraîné, fait remarquer Diderot, en lisant le traité de *la Colère;* on est attendri, touché, en lisant celui des *Bienfaits*. L'un est plein de force, l'autre de finesse; là, c'est la raison qui commande; ici, c'est la délicatesse du sentiment qui charme. Sénèque parle au cœur, et n'en est pas moins convaincant; car le cœur a son évidence. »

12° Les *Lettres* de Sénèque à Lucilius, au nombre de cent vingt-quatre, sont plutôt un recueil de dissertations morales et philosophiques qu'une correspondance familière comme celles de Cicéron ou de Pline : c'est Sénèque philosophe tout entier. Chaque lettre est le développement d'une thèse, qui semble se produire au hasard; mais sous cette apparence fortuite on sent l'unité d'un système, la préoccupation continue de résoudre quelque important problème de morale. Aussi l'auteur y a-t-il déployé toutes les ressources de son esprit, toute la variété de ses connaissances, toutes les richesses et toutes les couleurs de son style. Elles datent des dernières années de sa vie. Retiré des affaires, il cherchait à Baïes, à Naples, le repos du corps et le calme de l'esprit, nécessaires à un vieillard; mais, grâce à la solidité du fond et à la vivacité de l'expression, elles ont le charme et la fraîcheur de la jeunesse. La diversité des sujets ajoute au

plaisir du lecteur. L'emploi du temps, l'utilité des voyages et des livres, le choix des amis, la pratique de la véritable philosophie, la frivolité cruelle des spectacles, l'activité du sage, les avantages et les inconvénients de la solitude, le courage devant la mort, la fuite des mauvaises passions, l'éloge d'Epicure, la rareté des gens de bien, la description de quelques localités agréables ou curieuses, les élections à Rome, les subtilités de l'école, le respect dû aux anciens, le suicide, l'importance des arts libéraux, l'état des premiers hommes, l'ambition et ses angoisses, la soumission aux ordres de Dieu, l'immortalité de l'âme ; tels sont les textes les plus remarquables sur lesquels Sénèque a répandu l'originalité de ses réflexions et les vivacités soudaines de sa plume. Mais il est deux passages, entre autres, où il s'élève à une hauteur que nul des anciens n'a égalée. Le premier est extrait de la lettre XLVII[e], où l'auteur félicite son ami de bien traiter ses esclaves :

Esclaves? Non, ils sont hommes. Esclaves? Non, mais compagnons de tente avec toi. Esclaves? Non, mais amis d'humble condition, mais coesclaves. Songe donc que cet être, que tu appelles ton esclave, est de la même espèce que toi, qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit et meurt comme toi. Tu peux le voir libre, il peut te voir esclave. Lors du désastre de Varus, que de personnages de la plus haute naissance, à qui leurs emplois militaires allaient ouvrir le Sénat, furent dégradés par la fortune, jusqu'à devenir pâtres ou gardiens de cabanes! Avec cela méprise des hommes au rang desquels tu peux passer demain! Voici ma doctrine en deux mots : « Sois avec ton inférieur comme tu voudrais que ton supérieur fût avec toi ». Ne vois-tu donc pas avec quel soin nos pères faisaient disparaître ce qu'a d'odieux le nom de maître et d'humiliant celui d'esclave? Ils instituaient la fête des serviteurs, non comme le seul jour où ceux-ci mangeaient avec leurs maîtres, mais comme le jour spécial où ils avaient dans la maison les charges d'honneur et y rendaient la justice ; chaque ménage était considéré

comme un abrégé de la république. — Comment! Je recevrais tous mes esclaves à ma table! — Pas plus que tous les hommes libres... Comme il y aurait folie à marchander un cheval, en examinant non la bête, mais la housse et le frein; bien plus fou est-on de priser l'homme sur son costume, ou sur sa condition, qui n'est qu'une sorte de costume et d'enveloppe. « Mais un esclave! » Son âme est peut-être d'un homme libre. « Un esclave »! Ce titre lui fera-t-il tort? Montre-moi qui ne l'est pas. L'un est esclave de la débauche, l'autre de l'ambition; tous le sont de la peur. Est-il plus indigne servitude qu'une servitude volontaire? On me dira que j'appelle les esclaves à l'indépendance, que je dégrade les maîtres de leur prérogative, parce qu'à la crainte je préfère le respect; oui, je le préfère, et j'entends par là un respect de clients, de protégés. Mes contradicteurs oublient donc que c'est bien assez pour des maîtres qu'un tribut dont Dieu se contente : le respect et l'amour. Or, amour et crainte ne peuvent s'allier. Aussi fais-tu très bien, selon moi, de ne vouloir pas que tes gens tremblent devant toi et de n'employer que les corrections verbales. Les coups ne corrigent que la brute.

Le second morceau est emprunté à la lettre XLIe. Diderot le trouve si beau, qu'il se fait un devoir de le transcrire dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron* :

S'il s'offre à vos regards une vaste forêt, peuplée d'arbres antiques, dont les cimes montent jusqu'aux nues et dont les rameaux entrelacés vous dérobent l'aspect du ciel, cette hauteur démesurée, ce silence profond, ces masses d'ombres que la distance épaissit et rend continues, tant de signes ne vous intiment-ils pas la présence d'un Dieu? Sur un antre creusé dans un énorme rocher, s'il s'élève une montagne, cette profonde, immense, obscure cavité ne vous frappe-t-elle pas d'une terreur religieuse? L'éruption d'un fleuve souterrain a fait dresser des autels; les fontaines d'eaux thermales ont un culte; l'opacité de certains lacs les a rendus sacrés. Et lorsque vous rencontrerez un homme tranquille dans le péril, serein

dans l'adversité, intrépide au sein des orages, qui, placé sur la ligne des dieux, voit les faibles mortels sous ses pieds, le respect n'inclinera pas votre front?

Pour être descendu du ciel, le sage ne s'est pas expatrié, les rayons du soleil qui se répandent sur la terre tiennent au globe lumineux d'où ils se sont élancés; ainsi l'âme du grand homme, de l'homme vertueux, envoyé d'en haut pour nous montrer la divinité de plus près, séjourne à nos côtés, sans oublier le lieu de son origine. Elle le regarde, elle y aspire, elle y reste comme attachée.

Sénèque a dominé tout son siècle : Lucain, Juvénal, Quintilien, les deux Pline relèvent de lui : Florus a, comme lui, le style concis et la pompe des images; Tacite lui ressemble et Martial rappelle sa touche précise et la vigueur de son trait. Après eux, les Pères de l'Église latine, notamment saint Cyprien, saint Augustin et Tertullien l'ont souvent pris pour modèle. Mais qu'est-ce à dire des modernes? Montaigne en fait ses délices : « Sénèque, dit-il, pique, éveille en sursaut, échauffe et ravit l'esprit... mon livre est maçonné de ses dépouilles. » Notre vieux Balzac lui emprunte des métaphores et des contrastes; Malherbe le traduit; Corneille, qui a pour lui la prédilection la plus vive, fait sortir *Cinna* du traité *De la Clémence;* Racine, qui le suit dans *Phèdre,* emprunte à une de ses *Lettres* l'idée de l'un des plus beaux vers de *Britannicus :*

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

Tum amplectuntur ut strangulent : Diderot le *dissèque* avec passion; J.-J. Rousseau l'étudie avec la patience et l'admiration d'un disciple, si bien que telle page du philosophe génevois semble coulée dans le moule du philosophe latin. Pourquoi ce long cortège de sympathie et de popularité qui se fait assimilation et copie? C'est que Sénèque a puisé ses doctrines au fonds commun de la raison humaine : il est de tous

les âges, comme la vérité est de tous les temps et de tous les pays.

IV

ÉPISTOLOGRAPHIE

Pline le Jeune.

Élevé par son oncle, qui l'adopta pour fils, Pline le Jeune (Caius Plinius Cæcilius Secundus Minor), né sur les bords du lac Larius, aux environs de Côme, l'an 62 de l'ère chrétienne, avait dix-sept ans au moment où son oncle mourut, asphyxié par la vapeur du Vésuve. Il suivit avec succès la carrière du barreau, composa tout jeune une tragédie grecque, et fut successivement préteur urbain, tribun du peuple, préfet du trésor, consul et proconsul. Bienfaiteur de Quintilien, son maître, ami intime de Tacite, protecteur de Suétone et de Martial, chéri de Trajan, employant sa fortune à fonder des écoles et des bibliothèques, à bâtir des temples, à traiter généreusement ses esclaves, Pline est un des plus grands hommes de bien de son époque; c'est aussi l'un des écrivains les plus aimables de l'antiquité et des plus goûtés dans les temps modernes, parce que, dans l'abaissement de l'empire, il fut du petit nombre de ces esprits fermes qui demeurèrent fidèles à ce qui honore le plus la vie, la culture de l'âme et de l'esprit, fortifiée par la dignité du caractère. Après une existence bien remplie, entourée d'estime et souvent employée à des actes de bonté, il mourut en l'an 115, à cinquante-deux ou trois ans.

Les *Lettres* de Pline, distribuées en dix livres, dépassent le nombre de trois cents. C'est un des monuments les plus précieux de l'antiquité. On n'y trouve pas seulement l'histoire extérieure de la période impériale, où elles furent écrites, mais celle des mœurs, des usages, de la vie privée, et de la société romaine :

causerie élégante, parfois maniérée, toujours intéressante, qui permet de suivre le mouvement intellectuel de cette époque, d'assister aux séances des tribunaux, à ces lectures publiques, où l'on admirait de brillantes renommées aujourd'hui tombées dans l'oubli; tableaux piquants ou émouvants, supplice d'une vestale, description d'un lac, d'une villa, de l'éruption du Vésuve, scènes d'intérieur où les petits faits deviennent de grands événements, grâce aux charmes du style et à la magie du pinceau, hommages rendus à des poètes, à des hommes d'État, à des talents modestes, admiration vive pour les hauts génies de la Grèce, discussions littéraires, juridiques, philosophiques, empreintes de goût, de savoir et de bon sens; puis, par moments, coups d'œil jetés sur les maux, les déceptions et les douleurs de la vie, expressions touchantes de regrets sincères et de mélancolique pitié.

De ce nombre est la lettre adressée à Marcellus sur la mort d'une jeune fille.

C'est accablé de tristesse que je t'écris ces mots. La plus jeune des filles de notre ami Fundanus vient de mourir. Je n'ai jamais vu de personne plus enjouée que cette enfant, plus aimable, plus digne de vivre longtemps, de vivre toujours. Elle n'avait pas encore quatorze ans, et déjà elle montrait la prudence de la vieillesse, la gravité d'une femme accomplie, sans rien perdre du charme de l'enfance, de la candeur virginale. Comme elle se tenait attachée au cou de son père! Avec quelle tendresse et quelle réserve elle embrassait ceux qu'elle aimait! Comme elle chérissait, chacun suivant ses services, nourrices, pédagogues, précepteurs! Quel goût, quelle intelligence dans ses lectures! Quelle sage réserve dans ses jeux! Quelle modération, quelle patience, quel courage même dans sa dernière maladie! Elle était docile aux médecins, elle consolait sa sœur, son père et elle-même abandonnée déjà des forces du corps; la vigueur de l'âme la soutenait. Cette énergie dura jusqu'au dernier moment, et ni la longueur du mal ni la crainte de la mort ne la purent briser, comme pour nous donner des raisons plus nombreuses

et plus poignantes de regrets et de douleur. O mort vraiment triste et cruelle, ô perte plus amère par les circonstances mêmes où cette perte a eu lieu ! Elle était destinée à un jeune homme distingué : le jour des noces était fixé ; nous y étions conviés. Comme la joie s'est changée en deuil ! Les paroles me manquent pour vous dire quelle blessure j'ai reçue quand j'ai appris que Fundanus, mu par une funèbre inspiration de la douleur, a ordonné lui-même que tout l'argent qui devait être dépensé en étoffes, en perles, en diamants, fût employé en encens, en baumes et en parfums. C'est un homme savant et sage, qui s'est formé de bonne heure pour les études et pour les connaissances les plus profondes ; mais aujourd'hui il méprise tout ce qu'il a entendu dire, tout ce que souvent il a dit ; il oublie les autres vertus, il est tout entier à la tendresse.

Dans un ordre d'idées différent, c'est-à-dire dans l'indication d'un plan d'études, Pline rencontre des réflexions et des conseils dignes de Quintilien. Il écrit à son ami Fuscus :

Tu me demandes comment, dans la retraite dont tu jouis depuis longtemps, je crois que tu dois te livrer à l'étude. Un exercice utile entre tous, et beaucoup le recommandent, c'est de traduire du grec en latin et du latin en grec. Par ce genre de travail on acquiert la propriété et l'éclat de l'expression, l'abondance des figures, la richesse des développements ; et, de plus, par l'imitation des auteurs excellents, la faculté de trouver comme eux. Ajoute que ce qui eût échappé au lecteur ne peut se dérober au traducteur ; c'est un moyen d'acquérir de l'intelligence et du goût. Rien n'empêche que de ce que tu auras lu tu retiennes le fond et le sujet et que tu le traites ensuite en rival, comparant ton œuvre aux pages lues, et examinant avec soin ce que toi ou l'auteur avez le mieux écrit. Grande joie, si tu as quelquefois l'avantage ; grande honte, s'il l'a partout. Tu peux aussi de temps en temps choisir des passages très connus et lutter avec ces morceaux de choix. La joute est hardie, mais non présomptueuse, puisqu'elle est secrète. Nous voyons même un grand nombre de

personnes pour lesquelles ces combats n'ont pas été sans gloire : elles croyaient suffisant de suivre leurs modèles, et, en ne désespérant pas d'y atteindre, elles les ont surpassés.

Tu pourras encore remanier, après l'avoir perdu de vue, ce que tu auras dit, en garder beaucoup, en retrancher davantage, écrire ici entre les lignes, et là récrire tout à fait. C'est un labeur plein d'ennui, mais utile par la difficulté même, de s'échauffer de nouveau, de reprendre son élan interrompu et brisé, enfin d'adapter comme d'autres membres à un corps achevé et de ne point troubler cependant l'ordre établi.

Je sais que, en ce moment, ton étude principale est la parole ; mais je ne te conseillerai point par cela même ce style batailleur et pour ainsi dire soldatesque. Car de même que les terres se refont par la variété et par le changement des semences, ainsi nos esprits se cultivent par tel et tel exercice. Je veux que tu prennes parfois un sujet d'histoire, que tu écrives une lettre avec soin, vu que, dans les plaidoyers même, il est souvent nécessaire de faire une description non seulement historique, mais poétique, et l'on se donne au moyen des lettres un style concis et châtié. On peut encore se délasser en composant des vers ; non pas des pièces de longue haleine, qui ne peuvent s'achever qu'avec des loisirs, mais des pièces légères et courtes, qui trouvent leur place dans les occupations graves et soucieuses. On appelle cela des jeux ; mais ces jeux quelquefois ne font pas moins d'honneur que des écrits sérieux. C'est ainsi que les grands orateurs, que dis-je? les grands hommes s'exerçaient ou s'amusaient, ou plutôt s'amusaient et s'exerçaient à la fois.

Le dixième livre des *Lettres* de Pline mérite une mention particulière, en raison de son intérêt historique. Il contient la correspondance échangée entre Trajan et Pline, lorsque celui-ci était propréteur de Bithynie : c'est un recueil de plus de cent vingt lettres. Quelques-unes traitent de sujets d'une certaine valeur administrative : projet d'unir par un canal le lac de Nicomédie à la mer; reconstruction du gymnase de Nicée et établissement de bains à Claudiopolis; projet d'une assurance contre l'incendie ; abaissement du

taux de l'intérêt pour le placement des deniers publics ; maintien de la valeur des passeports périmés ; mais c'est surtout la lettre relative aux chrétiens qui attire l'attention des lecteurs. Les sentiments de tolérance à l'égard des nombreux adhérents à la nouvelle religion ont fait croire à quelques biographes de Pline qu'il s'était secrètement converti au christianisme. Nul fait authentique ne confirme cette opinion.

V

SCIENCES

1° *Médecine :* Scribonius. — 2° *Histoire naturelle :* Sénèque, Pline l'Ancien. — 3° *Économie rurale :* Columelle. — 4° *Géographie :* Pomponius Méla, Pline l'Ancien, Solin.

1° *Médecine.* — Scribonius Largus Designatianus, successeur distingué d'Antonius Musa et de Celse, vécut sous Tibère et sous Claude; il suivit ce dernier lors de sa campagne dans l'île de Bretagne : c'était un praticien habile, un docteur empirique.

Il écrivit un livre sur la *Composition des médicaments ;* on louait l'élégance de son style. Cette qualité ne se remarque plus guère dans les fragments du livre de Scribonius, insérés, à titre de formules, dans des ouvrages de science médicale.

2° *Histoire naturelle.* — Les sept livres des *Recherches sur la nature* (*Quæstiones naturales*) dédiés par Sénèque à son ami Lucilius Junior, sont un répertoire aussi complet qu'il pouvait l'être, et très intéressant de nos jours, des connaissances de l'antiquité dans l'ordre des sciences physiques. Plusieurs savants même sont d'avis qu'il rend encore de véritables services à la science moderne.

Le premier livre, après un préambule, où l'auteur établit que l'étude de Dieu et de la nature est la plus

grande de toutes, traite du feu, des météores ignés, des halos, de l'arc-en-ciel, des miroirs, des parhélies.

Dans le second livre il est question des éclairs et du tonnerre, de leurs causes et de leurs effets. Sénèque y raille la faiblesse d'esprit de ceux qui veulent tirer de ces phénomènes la connaissance de l'avenir.

L'eau est le sujet du troisième livre. On y trouve des détails intéressants sur les fontaines qui se débarrassent des immondices, sur les poissons et sur le luxe des tables. Il se termine par une peinture de l'inondation finale qui doit submerger le globe.

Le quatrième livre, relatif aux phénomènes de la grêle, de la neige, de la glace et de la pluie, renferme une curieuse description du Nil et de ses crues périodiques.

Les diverses sortes de vents, leurs avantages et leurs dangers servent de texte au cinquième livre.

Le sixième livre contient des documents curieux sur le tremblement de terre qui désola Pompéi et une partie d'Herculanum, le 5 février de l'an 63 après J.-C., c'est-à-dire quinze ans avant que l'éruption du Vésuve les engloutît avec Stabies, Resina et quelques autres localités voisines (79).

Après un début très vif et très éloquent sur la curiosité que provoquent parmi les hommes les phénomènes inattendus qui se produisent dans le ciel, Sénèque expose, dans le septième livre, tout ce qu'il sait des comètes, de leur nature, de leurs apparitions soudaines et passagères, et il termine par un chaleureux appel à l'étude des faits qui tirent de grandes découvertes « du fond même de l'abîme où dort la vérité. »

Pline l'Ancien. — Pline l'Ancien (C. Plinius Secundus), le plus célèbre naturaliste de l'antiquité, naquit à Vérone ou à Côme d'une famille illustre, servit avec distinction dans la guerre de Germanie, écrivit l'histoire des guerres des Romains dans ce pays, fut chargé par Vespasien du gouvernement de l'Espagne et placé par Titus à la tête de la flotte stationnée à Misène. Il occupait ce poste lorsqu'eut lieu l'éruption du Vésuve

qui détruisit Herculanum, Stabies et Pompéi. Accouru à Resina pour secourir les soldats qui s'y trouvaient, il se rendit à Stabies, soupa chez son ami Pomponius et fut bientôt étouffé par un nuage de cendres et de poussière. On a souvent répété qu'il périt victime de son zèle pour la science ; il faut ajouter, pour sa gloire, que, avant tout, il obéit à un généreux sentiment de devoir et d'humanité (79).

Travailleur infatigable, Pline l'Ancien, suivant le témoignage de son neveu, employait à l'étude toutes les heures de loisir que lui laissaient ses fonctions, prenant des notes au bain, à table, partout où il se trouvait, de sorte que, au milieu même de sa carrière, il possédait cent soixante volumes de résumés ou d'extraits sur l'art militaire, l'histoire, la rhétorique et la science. De ces divers ouvrages, le seul qui reste est l'*Histoire naturelle* en trente-sept livres, dédiée à Titus et publiée un an avant la mort de Pline. C'est une espèce d'encyclopédie, distribuée en trois divisions principales : 1° *Cosmographie et météorologie ;* 2° *Géographie ;* 3° *Histoire naturelle* proprement dite. Les cinq derniers ont ceci de particulier qu'ils traitent des *minéraux* et des *arts* qui les emploient, c'est-à-dire de la céramique, de la peinture et de la sculpture, ainsi que des principaux artistes et de leurs ouvrages.

« L'*Histoire naturelle* de Pline, dit Buffon, est un vaste recueil encyclopédique, qui comprend, indépendamment de l'histoire des animaux, des plantes et des minéraux, l'histoire du ciel et de la terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire des arts libéraux et mécaniques, l'origine des usages, enfin toutes les sciences naturelles et tous les arts humains ; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans chaque partie Pline est également grand. L'élévation des idées, la noblesse du style relèvent encore sa profonde érudition. Non seulement il savait tout ce qu'on peut savoir de son temps, mais il avait cette facilité de penser en grand qui multiplie la science ; il avait cette finesse de réflexion de laquelle dépendent l'élégance et le goût, et

il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de penser qui est le germe de la philosophie. Son ouvrage, tout aussi varié que la nature, la peint toujours en beau; c'est, si l'on veut, une compilation de tout ce qui avait été fait d'excellent et d'utile à savoir; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une manière si neuve, qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matières. »

Il est difficile de changer quoi que ce soit à une pareille appréciation, à un si bel hommage rendu à Pline l'Ancien par un juge aussi compétent. Disons pourtant que, si le plan du livre de Pline est clair, régulier, méthodique, son style est parfois pénible, heurté, obscur, déclamatoire : ces défauts cependant tournent en qualités remarquables, passion, vivacité, énergie, lorsque la grandeur du sujet émeut l'âme généreuse de l'éminent écrivain.

3° *Économie rurale.* — Nous avons vu que Columelle avait essayé, avec quelque talent, de remplir une lacune laissée par Virgile dans le quatrième chant des *Géorgiques*. C'est cependant le livre *De re Rustica*, en 13 livres qui fait le principal mérite de cet auteur. Après avoir rappelé, dans la préface, les beaux temps de l'agriculture chez les Romains et déploré l'état où il la voit tombée depuis les derniers jours de la république, Columelle entre successivement dans des détails intéressants sur le choix d'un domaine, les diverses cultures, le soin des vignobles, les arbustes utiles, les abeilles, les animaux domestiques, les oiseaux de la basse-cour, la culture des arbres forestiers et fruitiers. Malgré la concurrence qui lui est faite par les travaux antérieurs de Caton et de Varron, le traité de Columelle ne manque ni de méthode, ni de nouveauté, ni même d'originalité. Les préceptes techniques et moraux partent d'un homme d'expérience et de cœur généreux. Le style est simple, facile, abondant

clair, aussi bien dans les considérations générales que dans les détails familiers.

4° *Géographie.* — Pomponius Mela, né dans les premières années de l'ère chrétienne à Tingentera (Algésiras), ville de la province d'Espagne appelée Bétique, est confondu par quelques savants avec Lucius Annæus Mela, troisième fils de Sénèque le Rhéteur. Une discussion solidement déduite par la critique moderne établit la personnalité bien distincte de Pomponius. Son ouvrage intitulé *De Situ orbis* (Description de la terre) est un abrégé de géographie, en trois livres, extrait, en grande partie, des ouvrages grecs, mais rédigé avec beaucoup de soin et de discernement : la partie relative au nord-est de l'Europe et de l'Asie occidentale renferme plusieurs aperçus personnels d'une certaine valeur. L'esprit de méthode et de précision, qu'on remarque dans le *Discours préliminaire* de l'ouvrage, ne fait pas défaut à l'auteur; et, à part l'introduction de plusieurs faits insignifiants ou de fables concernant les Troglodytes, qui hurlent au lieu de parler, la description des fourmis indiennes grosses comme des chiens, d'hommes à pied de cheval, ou à qui leurs larges oreilles servent de manteau, la régularilé du plan et la vérité des faits sont d'une incontestable utilité à quiconque veut garder dans sa mémoire, sous une forme vive, concise, correcte, les connaissances géographiqnes les plus certaines et les plus populaires admises dans l'antiquité.

Les livres II, III, IV et V de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien traitent de la géographie mathématique, physique et politique, et l'on fait un cas particulier des notions qu'ils renferment sur l'est et le nord de l'Europe et sur les Indes.

Solin (C. Julius Solinus), qui a écrit vers le milieu du IIIe siècle, est un compilateur de Pline l'Ancien, avec cette différence que le jargon barbare du copiste contraste singulièrement avec l'élégance relative du modèle. Cependant le *Polyhistor* ou *le Savant* de So-

lin contient des documents ethnographiques qui ne sont pas sans intérêt.

On appelle *Table de Peutinger*, du nom d'un savant antiquaire allemand du XVIe siècle, une carte très curieuse, découverte à Spire vers 1500, dans une bibliothèque fort ancienne, par Conrad Celtès. C'est un des monuments géographiques les plus intéressants de l'antiquité. On y voit tracées toutes les routes militaires de l'Empire.

L'*Itinerarium* d'Antonin, publié pour la première fois par H. Estienne, en 1512, est un document géographique d'une grande valeur. Entrepris, suivant toute probabilité, du temps de Jules César et remanié successivement jusqu'au IIIe ou IVe siècle, cet ouvrage se divise en deux parties : 1° *Itinéraire des provinces;* 2° *Itinéraire maritime.* La première partie trace d'abord la route qui a son point de départ en Mauritanie et qui conduit de Tingis à Alexandrie. L'auteur passe alors en Sardaigne, en Corse et en Sicile, divisant chacune de ces îles par une route longitudinale. Il en fait autant pour l'Italie, de Milan à Rhegium. Après quoi, partant de Rome, il conduit son lecteur en Egypte et en Libye. De là il passe en Asie, parcourt le Pont, la Cappadoce, la Syrie, gagne le Danube, la Pannonie, la Gaule cisalpine et revient à Rome par des routes différentes de celles qu'il a déjà décrites. Enfin, après un nouveau voyage en Asie, il prend Milan pour centre et rayonne de cette ville en Gaule, en Germanie et en Espagne.

La seconde partie de l'*Itinerarium* d'Antonin comprend trois fragments indépendants les uns des autres. Le premier détaille les points abordables des côtes d'Achaïe, de Sicile et de Sardaigne, avec les distances qui les séparent des ports d'Italie, d'Espagne et des Gaules. Le second fragment énumère les stations maritimes d'Ostie à Arles. Le troisième donne la liste des îles de la Méditerranée.

VI

MATHÉMATIQUES

Frontin. — Végèce.

Frontin (Sextus Julius Frontinus), né vers l'an 40 de Jésus-Christ et mort l'an 106, se distingua dans plusieurs magistratures par sa prudence et par sa probité. De 75 à 78, il fut gouverneur de la Bretagne jusqu'à l'arrivée d'Agricola, et fit la conquête du pays des Silures. Dans l'ordre des faits littéraires, il est cité comme auteur de plusieurs ouvrages relatifs aux mathématiques appliquées. Les plus remarquables sont : 1° *Sur les Aqueducs de Rome*, en deux livres, contenant des détails intéressants sur l'histoire, la construction et l'entretien de ces immenses édifices hydrauliques, dont les colonnes d'appui, dressées encore dans la campagne romaine, causent une vive impression aux voyageurs ; 2° *Des Stratagèmes*, en quatre livres, compilation extraite d'écrivains grecs et latins, aujourd'hui perdus, et renfermant des documents curieux sur la tactique militaire. Le style, inégal et d'une latinité médiocre, se recommande pourtant par la facilité.

« Les Romains, dit Montesquieu, se destinant à la guerre et la regardant comme le seul art, ils mirent tout leur esprit et toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est sans doute un dieu, dit Végèce, qui leur inspira la légion. » On doit, en effet, à Végèce (Flavius Vegetius Renatus), écrivain distingué de la fin du IVe siècle, un ouvrage des plus intéressants sur la *discipline militaire* chez les Romains. L'auteur y traite des levées, de l'instruction des soldats, de l'ordonnance de la légion, de ses chefs, des armes, de l'attaque et de la défense des places, de la marine, etc. La phrase à laquelle Montesquieu fait allusion mérite d'être citée tout entière : « *Non tantum humano consilio, sed etiam*

divinitatis instinctu, legiones a Romanis arbitror constitutas. Ce n'est pas seulement par une sagesse humaine, mais par une inspiration de la Divinité, que les légions me semblent avoir été établies par les Romains. »

VII

JURISPRUDENCE

Sabiniens et Proculiens.

Massurius Sabinus, célèbre jurisconsulte du 1[er] siècle de l'ère chrétienne, commença par suivre les leçons de Capito ; puis il professa lui-même la jurisprudence avec une telle autorité, qu'on lui conféra, sous Tibère, le *jus respondendi* qui donnait à ses consultations force de loi devant les tribunaux. C'est ainsi qu'il devint le chef d'une école appelée *Sabinienne,* qui s'efforçait de maintenir les traditions des anciens jurisconsultes, tout en tenant compte des changements survenus dans les habitudes sociales. Le principal ouvrage de Sabinus, *Libri tres juris civilis,* a été commenté par les plus célèbres jurisconsultes Ulpien et Pomponius, et le Digeste en fait souvent mention.

Les Sabiniens avaient pour antagonistes les *Proculiens* ou *Proculéiens,* disciples de Sempronius Proculus, qui florissait sous Néron. Plus rigoureux que leurs adversaires, les Proculiens s'efforçaient de remonter aux principes généraux du droit, et ils fondaient la jurisprudence sur les bases de la philosophie stoïcienne.

VIII

GRAMMAIRE

Asconius Pedianus. — Valerius Probus. — Palémon. Aulu-Gelle.

Durant la période littéraire dont nous traçons l'histoire, les grammairiens latins, à l'exemple des grammairiens grecs, publient des commentaires sur les œuvres des grands poètes et des grands prosateurs. Quelques-uns même se recommandent par une originalité personnelle dont il convient de tenir compte.

Q. Asconius Pedianus naquit à Padoue vers l'an 2 avant Jésus-Christ et mourut dans sa quatre-vingt-cinquième année, sous le règne de Domitien. Son œuvre essentielle, à supposer qu'il soit l'auteur de quelques ouvrages qui lui sont attribués, a pour titre *Enarrationes* ou *Commentaires* sur les discours de Cicéron. Le style en est concis et clair, et le fond on ne peut plus important pour la connaissance des mœurs romaines et de la langue latine. Maître, dit-on, de Tite-Live et de Quintilien, ami de Virgile et de Silius Italicus, Asconius n'est pas seulement un bon connaisseur en matière littéraire, il recherche loyalement la vérité et il s'attache à la dire sans réticence et sans arrière-pensée. C'est ainsi que son commentaire sur la harangue de Cicéron, *Pro Milone*, sert de contrôle historique aux affirmations très discutables de l'orateur, qui, pour sauver son client, joua, dans sa défense, plutôt le rôle d'avocat apologiste que celui d'historien.

M. Valerius Probus, originaire de Béryte, en Syrie, vécut à Rome sous Néron et les empereurs suivants. Il s'était voué à la carrière militaire ; mais n'ayant pu obtenir le grade de centurion, il quitta le service et se livra aux études de grammaire. On a sous son nom deux livres d'*Institutions grammaticales,* un traité *De interpretandis notis Romanorum,* espèce de sténo-

graphie romaine, des scolies sur les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile. On lui attribue également quelques courtes notices biographiques, jointes d'ordinaire aux œuvres de Suétone.

Cl. Rhemnius Fannius Palémon, de Vicence, célèbre professeur de grammaire, vécut sous le règne de Claude et de Néron. Né dans une condition presque servile, chargé de conduire à l'école le fils de son maître, Palémon sut tirer profit, pour sa propre instruction, des connaissances qu'il entendait enseigner aux autres. Quand il se sentit assez fort, il obtint, avec la liberté, l'autorisation d'ouvrir une école. Son caractère ne fut pas à la hauteur de son talent. Plein de vanité et d'arrogance, ami du luxe et soigneux de sa fortune, il se fit décrier à cause du relâchement de ses mœurs et de son dédain pour les autres savants. Il reste de lui une *Grammaire*, qui fut très estimée particulièrement dans le moyen âge.

Aulus Gellius, connu sous le nom bizarrement traduit d'Aulu-Gelle, est plutôt un érudit compilateur qu'un grammairien. Il naquit à Rome, vers l'an 125, sous le règne d'Hadrien, et mourut vers 175, sous celui de Marc-Aurèle. Il eut d'abord pour maîtres de rhétorique Titus Castricius et Sulpicius Apollinaris, puis il se rendit à Athènes, afin d'y perfectionner ses études. C'est là qu'il fit la rencontre d'hommes distingués, philosophes, grammairiens, rhéteurs, antiquaires, dont les leçons et les entretiens, joints à de studieuses lectures et à de patientes copies, formèrent le fond du livre d'Aulu-Gelle. C'étaient le platonicien Taurus; Pérégrinus le Cynique, qui fournit à Lucien, en se brûlant sous les yeux des Grecs réunis à Olympie, le sujet d'une de ses plus piquantes compositions; puis le brillant rhéteur Hérode Atticus, l'ancien maître de Marc-Aurèle; l'Africain Cornelius Fronton, maître également du même empereur. De retour à Rome, où il exerça les fonctions de centumvir, Aulu-Gelle se lia d'une façon intime avec le philosophe Favorinus, qu'il se plaît à citer dans son recueil. Cet ouvrage, composé sans ordre

ni méthode, est une énorme compilation d'un prix inestimable pour les érudits. En causant avec ses amis ou en lisant des livres de toute espèce et de toute provenance, Aulu-Gelle prenait des notes, transcrivait des pages, traduisait des morceaux, mettait en prose des fragments de poésie et répandait sur le tout ses critiques ou ses réflexions. Voilà comment *les Nuits attiques*, ainsi nommées, comme il nous l'apprend lui-même, parce que le manuscrit en fut rédigé « dans la campagne de l'Attique, pendant les veillées de l'hiver », sont un répertoire intéressant de souvenirs, d'anecdotes, de discussions, de faits, de citations concernant la grammaire, la poésie, l'éloquence, la philosophie, l'histoire, le droit, la médecine, l'histoire naturelle, la religion, les coutumes nationales ou étrangères. Au milieu du grand étalage de science accumulée dans ce « vaste cabinet à provisions (*litterarum penus*) », l'esprit et le goût trouvent parfois leur place, notamment dans l'apologue ésopique de *l'Alouette et ses petits avec le Maître d'un champ* (liv. II, chap. XXIX), qui a séduit le talent de La Fontaine. C'est un titre de gloire pour Aulu-Gelle non seulement que notre inimitable fabuliste lui ait emprunté le titre et le fond de son œuvre, mais qu'il ait reproduit presque littéralement, sous la forme française, plusieurs des traits gracieux ou fins de la composition latine.

IX

SATIRE

Sénèque.

Satire. — Jean-Jacques Rousseau, attiré sans doute par la singularité du sujet et par la bizarrerie de la forme, s'est amusé à traduire en prose et en vers l'opuscule de Sénèque intitulé l'*Apokolokyntosis*, c'est-à-dire la *Citrouillification* de Claude. C'était faire beau-

coup d'honneur à une bouffonnerie lourde, épaisse, d'un sel et d'un goût douteux. Peu de temps après la mort de l'imbécile époux d'Agrippine, le futur ministre de Néron voulut sans doute se venger de son exil par une satire virulente. On peut dire que le trait manque de portée et que l'ironie est dépourvue d'esprit. « Quoi ! philosophe, s'écrie Diderot, en présence de l'œuvre de Sénèque, vous adulez bassement le souverain pendant sa vie et vous l'insultez cruellement après sa mort ! » Le reproche est mérité, et l'auteur a eu seul à perdre en écrivant sa triste boutade. Cadre et détails, rien n'en est ingénieux ni fort. Il suppose que le 13 octobre de l'an 54, entre six et sept heures, l'âme ou l'ombre de Claude, dépouillé de la pourpre impériale et réduit à l'état de bourgeois de Lyon, comparaît devant l'Olympe assemblé, où, après les discours de Janus et de Diespiter, fils de Vica-Pota, Auguste, dressant un acte d'accusation en règle, conclut à ce que Claude « banni sans retard, ait à vider l'Olympe en trois jours et le ciel en un mois. » L'arrêt est prononcé à l'unanimité ; et à l'instant, Mercure, serrant le cou au condamné, l'entraîne aux enfers, dans lesquels il trouve son affranchi Narcisse et leurs victimes communes, qui l'accusent devant Eaque. Claude, subissant alors une condamnation définitive, est réduit pendant l'éternité à jouer aux dés avec un cornet percé. Quelques critiques, dont la bienveillance s'est égarée sans doute sur les pas de Rousseau, vantent l'*Apokolokyntosis* comme un chef-d'œuvre plein d'allusions fines, piquantes et spirituelles. C'est une opinion que nous nous refusons à partager et à propager. Y eût-il réellement de l'esprit dans l'œuvre de Sénèque, point fort contestable, il nous paraît impossible de louer Sénèque d'avoir prodigué des éloges à Claude, quand il pouvait en espérer quelque chose, et de l'avoir grossièrement outragé quand il n'en avait plus rien à craindre.

X

ROMAN

Pétrone. — Apulée.

Tant que les Romains furent engagés dans la vie militante, ils ne pratiquèrent, en quelque sorte, que la littérature active, celle qui vit en public, sur le forum, au théâtre, à la tribune. Lorsque le luxe asiatique et les habitudes de mollesse orientale prévalurent chez eux, les écrivains mirent leur plume au service des désœuvrés, pour charmer leurs ennuis ou pour substituer au mouvement de la vie réelle et aux élans passionnés de la pensée et de la parole les plaisirs d'une imagination sédentaire ou d'une sympathie concentrée sur des héros de convention et sur des aventures chimériques. Le roman fut créé : c'est le feuilleton des anciens.

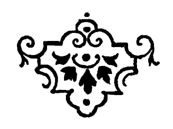
Un des premiers parmi ces amuseurs publics est Pétrone, dont nous avons apprécié plus haut le talent de poète. Son œuvre en prose est intitulée *Satyricon :* c'est un mélange de prose et de vers, comme les *Satires ménippées* de Terentius Varron. Propos futiles et discussions sérieuses, préceptes de morale et peintures cyniques, descriptions comiques et critiques mordantes, anecdotes agréables ou répugnantes, tout est jeté pêle-mêle dans ce cadre, dont il ne reste que des débris. La scène est à Naples et le héros du roman, Encolpius, est un coureur d'aventures, une espèce de chevalier d'industrie, un jeune libertin à bout de ressources et réduit à vivre d'expédients. La société romaine tout entière, telle qu'elle était alors, dégradée et corrompue, s'y étale sous les yeux du spectateur. Quelques épisodes remarquables se détachent de ce fond romanesque; *le Festin de Trimalcion,* nom travesti de l'infâme Tigellinus, description comique d'un repas follement somptueux, où Pétrone a rassemblé,

comme à plaisir, toutes les exagérations de la prodigalité romaine ; le conte de la *Matrone d'Éphèse,* imité par La Fontaine ; l'histoire fantastique d'un loup-garou; la mort de Lycas, dont le cadavre noyé inspire à l'auteur de douloureuses réflexions sur l'inconstance des choses humaines ; une éloquente sortie contre la passion de l'argent, vraie cause de la décadence des lettres et des arts. Le style de Pétrone, souvent affecté et raffiné, a par moments de l'éclat, de la vivacité, de l'élégance.

Apulée.—Apulée (Lucius Apuleius) naquit à Madaure. ville d'Afrique, vers l'an 138, d'autres disent 114 de Jésus-Christ. Son éducation, commencée à Carthage, se développa par de longs séjours à Athènes et à Rome, et par de fréquents voyages en Orient et en Égypte. De retour à Carthage, il y brilla comme avocat et comme orateur. Marié à une riche veuve, dont le fils Pontianus l'accusa de « magie », il prononça devant les tribunaux une *Apologie* très estimée de saint Augustin, et gagna sa cause. Il mourut à Carthage vers la fin du règne de Marc-Aurèle, à l'âge de cinquante-deux ou de soixante-dix ans. L'œuvre littéraire d'Apulée se compose spécialement de dissertations philosophiques, *Sur le dieu* ou *Démon de Socrate, Sur la doctrine de Platon* et *Sur le monde;* de vingt-quatre morceaux oratoires d'une médiocre étendue et formant un recueil intitulé *Florides* (Les fleurs). On remarque dans quelques-uns de ces écrits, dont le style est trop souvent dépourvu de naturel, une tendance mystique, empruntée à l'école néo-platonicienne.

Mais l'ouvrage le plus important et le plus connu d'Apulée est le roman qui a pour titre : *les Métamorphoses* ou *l'Ane d'or.* C'est une imitation de Lucien. Il a pour sujet les aventures d'un jeune homme, qui, voulant se transformer en oiseau, à l'aide de philtres fournis par une magicienne, se trompe de fiole, est métamorphosé en âne, recouvre sa première forme en mangeant des roses, et raconte les misères et les singularités de sa vie de bête. Œuvre d'une ima-

gination qui s'égare parfois jusqu'à la licence, *l'Ane d'or* offre pourtant des tableaux satiriques et vrais de la société que l'auteur avait sous les yeux. On y remarque aussi plusieurs épisodes intéressants, entre autres celui de *l'Amour et Psyché,* imité par La Fontaine, et présentant, sous le voile d'un mythe gracieux, une allusion délicate à la destinée de l'âme humaine.





CHAPITRE V

CINQUIÈME PÉRIODE

DU SIÈCLE DES ANTONINS L'AN 138 APRÈS J.-C. JUSQU'A LA CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT (476)

PREMIÈRE SECTION

POÉSIE



A décadence, si fortement marquée dans la période précédente, s'accentue davantage lors de la chute imminente de l'Empire. Le génie antique est mort, et l'humanité soupire après une aurore nouvelle. Mais, en attendant l'heure de ce réveil, la pensée se débat dans les langueurs de la stérilité ou dans la poursuite du beau littéraire, qu'elle est impuissante à atteindre et à transmettre. A peine surnage-t-il quelques écrivains de mérite, au milieu du naufrage du monde romain. Il est impossible d'admirer leur génie, mais peut-être faut-il leur savoir gré de leur courage à conserver les restes d'une littérature qui va sombrer.

I

POÉSIE LYRIQUE.

Hymnes chrétiennes. — Quatrains et petits poèmes d'Ausone

C'est dans le chœur des églises chrétiennes que la poésie lyrique reprend son essor et porte vers le ciel ses hymnes inspirées par l'amour divin et par la foi. Nous ne pouvons donc, dans une histoire de la littérature païenne, qu'enregistrer les noms des hommes qui se sont le plus distingués dans ce nouveau genre : saint Ambroise, archevêque de Milan, qui ajoute à ses poésies sacrées le beau chœur du *Te Deum*; Prudence, dont les hymnes, composées pour les différentes fêtes ou en l'honneur des principaux martyrs, spécialement des saints Innocents, abondent en sentiments délicats, en images gracieuses; Claudien Mamert, auteur de l'hymne *Pange lingua* sur la Passion du Christ; Sedulius, aux écrits duquel l'Église a emprunté des hymnes pour les fêtes de Noël, de l'Épiphanie, et d'autres encore. Tous ces prédécesseurs de Coffin et de Santeuil ont de l'élan, de la conviction, quelquefois même d'heureux souvenirs de la langue des bons siècles.

Ausone (Decimus Magnus), fils d'un médecin distingué, naquit à Bordeaux en 309, fit de brillantes études sous des maîtres habiles, suivit la carrière du barreau et professa la rhétorique. Estimé de l'empereur Valentinien, il fut appelé à la cour de Trèves et devint le précepteur du futur empereur Gratien, dont il resta le conseiller et l'ami. Sa situation auprès du souverain lui valut les honneurs de la questure, de la préfecture de l'Italie et du consulat. Ami de Symmaque, l'éminent orateur, et de saint Paulin, son ancien disciple, Ausone se plut à échanger avec eux une correspondance pleine de naturel et de tendresse. Les

dernières années d'Ausone, mort en 394, s'écoulèrent tranquilles dans les villas qu'il possédait auprès de Bordeaux. Nous parlerons plus loin de ses poésies didactiques. A le considérer comme poète d'essor léger et de fantaisie, il y a de la finesse dans ses *Quatrains sur les empereurs*, dans *l'Éphéméride*, sorte de pot-pourri, en vers de différents rythmes, sur la manière de passer la journée, dans ses *Parentales*, pièces touchantes écrites à la louange de sa famille, dans ses petits poèmes en l'honneur des *Professeurs de Bordeaux*, où l'on trouve de curieux renseignements littéraires. Le style d'Ausone est facile, brillant, plus souvent emphatique et négligé.

II

POÉSIE ÉPIQUE

Claudien.

Au XVIe siècle, le célèbre antiquaire Pomponius Lætus, si connu par sa science, ses malheurs et son enthousiasme pour les anciens, découvrit à Rome, en pratiquant des fouilles dans le forum de Trajan, une statue de bronze, élevée, vers l'an 400 de l'ère chrétienne, à « *Claudius Claudianus, tribun, notaire et poète très glorieux* ». Au-dessous de l'inscription latine, gravée sur le piédestal par ordre des empereurs Arcadius et Honorius, et par les soins du Sénat, on lit un distique grec, où il est dit que « Rome et les souverains ont voulu rendre hommage au poète, qui réunit en lui seul le sens de Virgile et la muse d'Homère ». C'est un grand honneur fait à Claudien ; mais, quand on compare ses écrits à ceux des autres poètes de son siècle, on trouve moins étrange l'admiration qu'il a provoquée. Né en Égypte,

à Alexandrie, vers l'an 365 (quelques-uns disent à Florence et d'autres en Espagne), Claudien débute par des compositions écrites en grec, sa langue maternelle. Les consuls Probinus et Olybrius, qui l'accueillent à Rome, vers la fin du règne de Théodose, l'engagent à quitter la poésie grecque pour la poésie latine, et c'est alors qu'il gagne la faveur du ministre Stilicon, dont il célèbre les exploits. Un riche mariage ajoute à sa haute fortune. Mais bientôt la disgrâce de Stilicon entraîne la ruine de Claudien. Eut-il, comme son protecteur, une fin tragique? Eut-il le bonheur de se soustraire à l'orage? Mourut-il dans sa patrie? L'histoire n'en dit rien.

Claudien a composé un grand nombre de poèmes, que nous allons successivement apprécier, selon le genre que l'auteur y traite. Ce sont d'abord deux épopées, *la Gigantomachie* et *l'Enlèvement de Proserpine,* puis deux poèmes héroïques, *la Guerre de Gildon* et *la Guerre des Gètes.*

La Gigantomachie ou *Guerre des géants,* dont il ne reste que cent et quelques vers, représente les fils de la Terre, Typhon, Encelade, Porphyrion, Pallénée, Pélore, Mimas, Echion, Damastor, se soulevant contre Jupiter, et repoussés par Mars et par Minerve. Le style, quoique appliqué à des faits d'un intérêt secondaire, ne manque ni d'énergie ni de sonorité.

L'Enlèvement de Proserpine, emprunté à une ingénieuse légende mythologique, est une composition agréablement rajeunie par l'harmonie de la versification, l'agencement adroit des détails et la vigueur accentuée de quelques tableaux. Voltaire en a jugé le début digne d'être traduit en vers. Ce n'en est pourtant pas la meilleure partie. Nous préférons le portrait du dieu des Enfers, que le Tasse a imité dans le quatrième chant de la *Jérusalem délivrée.* La description de la Sicile et de l'Etna renferme de vraies beautés. Le tableau qui représente Proserpine entourée de son cortège de jeunes filles, au moment où Pluton va l'enlever, est rempli de vers frais et gracieux.

J.-B. Rousseau et Quinault n'ont pas dédaigné de puiser dans le second chant du poème de Claudien quelques-uns des traits de la peinture des champs Élysées; et le même Quinault, dans son opéra de *Proserpine*, a très bien rendu l'expression des sentiments douloureux de Cérès, exhalant, dans le troisième chant, le désespoir que lui cause l'enlèvement de sa fille.

La Guerre contre Gildon, roi d'Afrique, vaincu par Honorius, a des passages très remarquables. Les plaintes de Rome et de l'Afrique à Jupiter sont un heureux écho de Virgile et de Lucain. Le retour de la jeunesse rendue à la vieille cité romaine est exprimé d'une façon énergique.

A ces mots le souffle de Jupiter rend à Rome la vigueur de son jeune âge : la neige de la vieillesse s'efface de sa chevelure; l'aigrette se relève sur son casque raffermi; des feux jaillissent des contours de son bouclier et sur sa lance allégée la rouille fait place à l'éclat.

La *Guerre contre les Gètes* débute par un prélude curieux, où Claudien fait allusion à la statue que la volonté d'Honorius et les soins du Sénat lui ont élevée « au milieu du Forum ». Dans le corps même du poème, la description des Alpes, celles du Rhin et du Danube, ainsi que le discours d'un vieux guerrier à son chef Alaric et la harangue de Stilicon à ses soldats offrent des vers remarquablement frappés.

III

POÉSIE DIDACTIQUE

Claudien. — Ausone. — Rutilius Numatianus. — Némésien. Calpurnius. — Flavius Avianus. — Dionysius Cato.

Les poèmes laudatifs de Claudien, bien qu'enfermés dans un cercle de panégyriques et d'éloges, où reviennent

constamment sur eux-mêmes, à peu d'exceptions près, les noms d'Honorius et de Stilicon, sont une partie importante de son œuvre. Il y déploie un grand talent et une richesse de style qui a provoqué l'attention et l'imitation de Corneille, de Lamotte et de J.-B. Rousseau. Mais c'est surtout dans le début de ses *Invectives contre Rufin* que Claudien s'est élevé à une grandeur poétique et morale qui contribue largement à sa renommée.

Souvent un double sentiment a partagé mon âme incertaine ; les dieux veillent-ils sur la terre, ou n'a-t-elle aucun guide, et les choses mortelles flottent-elles au gré d'un aveugle hasard? Car, lorsque je considérais les lois harmonieuses du monde, les limites prescrites à la mer, le retour des saisons, la succession de la nuit et du jour, alors je croyais tout régi par le conseil d'un Dieu, qui règle le mouvement des astres, fait naître tour à tour les moissons et les fruits, remplit l'inconstante Phœbé d'un éclat emprunté et le Soleil de sa propre lumière, étend les rivages devant les flots et balance la terre sur son axe. Mais lorsque je voyais les choses humaines rouler au milieu de ténèbres épaisses, les méchants fleurir longtemps au sein du bonheur et les bons tourmentés, alors ma foi vaincue succombait, et j'embrassais à regret l'opinion contraire, qui prétend que les éléments errent épars dans le vide, et que, sous mille formes nouvelles, ils obéissent non pas à la Providence, mais au hasard, qu'il n'y a point de divinités, ou que, s'il en existe, elles n'ont aucun souci des mortels. Mon doute s'est évanoui : Rufin, puni de ses forfaits, absout les dieux. Désormais je ne me plaindrai plus que les méchants grandissent jusqu'au faîte : ils ne s'élèvent si haut que pour tomber avec plus de fracas.

Euripide et Tacite ont inspiré Claudien, dont se sont souvenus, à leur tour, Bossuet, Fénelon, J.-J. Rousseau.

Les *Invectives contre Eutrope*, ministre indigne d'Honorius, ont un caractère fortement accusé de vi-

gueur et de haine. Le morceau capital est une éloquente prosopopée de Rome suppliant l'empereur et Stilicon de débarrasser l'univers de ce triste fléau.

Les *Poésies fugitives* de Claudien ne sont dépourvues ni d'esprit ni de grâce. *Le Phénix*, *le Porc-épic*, *le Nil*, *les Mules gauloises*, *les Statues d'Amphinome et d'Anapus*, *l'Aimant* et *la Torpille* ont des vers ingénieux, bien faits. Telle est, par exemple, la peinture du pêcheur, dont la main, « engourdie par le jet électrique de la torpille, sent le froid glacial gagner le bras, et qui, contraint par la douleur, abandonne son fardeau funeste et revient au logis, dépouillé de son roseau. »

En résumé, malgré de choquants défauts, tels que l'emphase, le tour déclamatoire, le grossissement de l'image, le retour constant des mêmes coupes, le style de Claudien se recommande par la variété, l'élégance, la douceur, la force et la noblesse, mises au service des sentiments honnêtes, délicats, généreux. Il semble que le génie de la poésie, par un suprême effort, ait rassemblé en lui ses derniers feux, avant de s'éteindre sous les ruines de l'empire.

En 368, Valentinien et Gratien emmenèrent avec eux le poète Ausone dans une expédition contre les Allemanni. Ausone, en souvenir de cette campagne, entreprit de chanter la Moselle, dont les rives charmantes lui ont inspiré une de ses meilleures idylles. Il décrit, en vers élégants et flexibles, tout le cours du fleuve, dit les propriétés salutaires de ses eaux, s'extasie devant ses coteaux plantés de vignes, fait l'histoire des villes qu'il arrose, donne le nom des forêts, des montagnes, des vallées qu'il traverse et s'arrête surtout à détailler avec une complaisance verbeuse les beautés de Trèves, la ville des empereurs, la Rome du Nord. Il prodigue la même abondance descriptive à énumérer les différentes espèces de poissons qu'on peut pêcher dans la Moselle : meunier, barbeau, truite, ombre, saumon, lotte, perche, surmulet, brochet, tanche, ablette, alose et goujon ; c'est à demander grâce. Ce-

pendant, malgré la futilité de ces détails ichtyologiques, le poème d'Ausone, animé, vif, sincère, mérite d'être lu comme un précieux monument des mœurs du IVe siècle, et comme un répertoire utile à ceux qui étudient la géographie de l'ancienne Gaule.

Ne nous séparons pas d'Ausone sans dire un mot de ses *Epigrammes*. Il en a de très mauvaises, mais quelques-unes se placent auprès des meilleures de Catulle et de Martial. Ronsard, Melle de Scudéry, Brébeuf, Voltaire, Gellert, le La Fontaine de l'Allemagne, Florian, La Monnoye, J.-B. Rousseau et beaucoup d'autres poètes modernes les ont imitées ou traduites. Une des plus célèbres est le distique que le poète latin adresse à Didon : le tour symétrique qu'il lui donne en augmente le piquant :

Infelix Dido, nulli bene nupta marito :
Hoc pereunte, fugis ; hoc fugiente, peris !

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort !
L'un, en mourant, cause ta fuite ;
L'autre, en fuyant, cause ta mort.

Ou d'une manière plus serrée :

Hélas ! que tes époux te causent de malheurs,
Didon ! L'un meurt, tu fuis ; l'autre fuit, et tu meurs !

Rutilius Numatianus. — Rutilius Numatianus, né à Toulouse ou à Poitiers, vécut dans la première moitié du Ve siècle, sous Honorius : il fut préfet des Offices et gouverneur de Rome. C'est un homme d'imagination et d'esprit, qui a écrit, en distiques corrects, parfois élégants, un voyage de Rome en Gaule par mer. Le trajet se faisait dans une barque qui touchait terre chaque soir, et repartait chaque matin. Les détails en sont précieux, agréables. La note mélancolique y résonne aussi par instants. A l'aspect d'un vieux fort démantelé, Rutilius s'écrie :

Ne nous indignons pas que les corps mortels se dissolvent : nous voyons par des exemples que les villes peuvent mourir.

Cicéron, Virgile et Horace l'avaient dit avant lui, mais Rutilius ne gâte pas leur pensée. Son patriotisme lui inspire également des vers marqués au bon coin :

Tes champs, ô mon pays, sont ravagés par de trop longues guerres, mais moins ils sont riants, plus ils méritent de pitié. C'est un crime plus excusable de n'avoir pas souci de ses concitoyens tranquilles au sein de la paix; les malheurs publics réclament la foi de tous.

Des accents de raillerie contre les juifs, les chrétiens et les moines se mêlent aux impressions aimables, généreuses et touchantes qui recommandent le poème de Rutilius. Aussi n'est-il pas extraordinaire que Villemain, dans sa notice sur lord Byron, ait établi une sorte de parallèle entre *l'Itinéraire* du poète gaulois et le *Childe-Harold* du poète anglais. Tous deux, en effet, voyageant à travers les ruines des croyances et des empires, expriment, par des tours douloureux ou sceptiques, les sentiments qu'éveillent en eux les révolutions du passé.

Némésien. — Némésien (Marcus Aurelius Olympius Nemesianus), né à Carthage, florissait à Rome sous Carus, Carin et Numérien. Ce dernier empereur, qui se piquait de poésie, ne lui marchanda point une faveur dont le poète fit un très noble usage. Il joua très honorablement, comme on l'a dit, le double rôle de Mécène et de Virgile. On ignore la date de sa mort. Némésien avait composé trois poèmes didactiques : 1° *Cygénétiques* (sur la chasse); *Halieutiques* (sur la pêche); *Nautiques* (sur la navigation). Ils ont péri, sauf un fragment de 325 hexamètres du premier livre des *Cygénétiques*, qui renferme des préceptes sur l'éducation des chevaux et des chiens, sur les ustensiles de chasse, etc. La facture, imitée de Virgile, a, par instant, de la fraîcheur et de la grâce.

Mieux valent cependant les quatre *Églogues* de Némésien, que quelques savants attribuent à son

élève Calpurnius. Le style en est clair, simple, naturel. Fontenelle, dont les éloges ne sont pas suspects quand il s'agit des anciens, allait jusqu'à préférer la troisième églogue de Némésien à la sixième de Virgile, intitulée *Silène*. On s'est plu de même à établir une comparaison entre sa première églogue et la quatrième de Virgile. La supériorité de celui-ci est certainement incontestable : il résulte toutefois de ces parallèles que Némésien n'est pas un servile imitateur de son devancier.

Calpurnius. — Comme Némésien, Calpurnius paraît avoir vécu vers la fin du IIIe siècle. Il était Sicilien. On ne sait rien de sa biographie, sinon qu'il eut un frère, compagnon de ses études et de sa pauvreté, et que, favorisé des bienfaits de Némésien, il témoigna à celui-ci, dans sa quatrième églogue, toute la vivacité de sa reconnaissance. Les *Eglogues* de Calpurnius sont au nombre de onze. Nul poète, à Rome, ne s'étant exercé, depuis Virgile, dans le genre pastoral, Calpurnius a l'heureuse fortune d'y occuper la seconde place. Il est cependant loin de son maître par le choix des pensées, la justesse des images, l'élégance de l'expression. On cherche vainement, dans les disputes et dans les entretiens de ses bergers, « la délicatesse ingénieuse » *molle atque facetum*, qu'Horace aimait à rencontrer chez Virgile. Néanmoins Calpurnius a des beautés qui justifient l'admiration de Fontenelle ainsi que les imitations de Gessner et de J.-B. Rousseau.

Flavius Avianus. — Flavius Avianus, fabuliste du IIe siècle de notre ère, a laissé un recueil de 42 apologues, en vers élégiaques, dédié à un lettré nommé Théodose, qu'il ne faut pas confondre avec l'empereur de ce nom. Le style de ces fables est sec et froid, et la monotonie du distique y produit la fatigue, au lieu du charme qu'il convient de répandre sur ce genre d'écrits.

Avienus. — Avienus (Festus Rufus), confondu quelquefois avec le poète qui précède, né à Volsinium, ville d'Etrurie, vécut à Rome dans les dernières années du IVe siècle. Imitateur d'Aratos de Soli, dont il a paraphrasé

les Phénomènes et *les Pronostics*, en y ajoutant quelques légendes anciennes, il a composé, en vers hexamètres, une *Description de la terre*, qui renferme, sous une forme correcte, les connaissances de ce temps sur la géographie physique et politique ; et, en vers iambiques, une *Description des côtes de la Méditerranée*, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à Marseille.

Dionysius Cato ou Caton, moraliste stoïcien du IIIe siècle, est un des précurseurs de Guy du Faur de Pibrac, dont les *Quatrains* ont contribué au mâle enseignement de nos pères. Les *Distiques moraux* de Caton sont adressés à son fils, auquel il se propose « d'enseigner comment il doit régler sa conduite. » — « Si l'on s'étonne, dit-il, que j'écris des vers dans un style tout uni, c'est que j'ai voulu renfermer dans un distique le sens de chacun de mes préceptes. » Envisagé par ce côté, le livre de Caton est en réalité plus utile qu'agréable, plus correct qu'élégant. Mais on comprend que, sous le rapport moral, il mérite l'estime passionnée que professent pour lui Érasme et Scaliger. Voici quelques préceptes pratiques qui permettent d'apprécier le ton général de l'ouvrage :

— En jugeant les autres, songez que personne n'est exempt de blâme, et soyez surtout indulgent pour ceux qui vous aiment.

— Soyez sans pitié pour les fautes commises en état d'ivresse : ce n'est pas le vin qui est coupable, c'est le buveur.

— Pour éviter le besoin, usez économiquement de la fortune, et, pour mieux la conserver, figurez-vous toujours ne la point posséder.

Ces préceptes, conformes au bon sens, font honneur au poète gnomique qui les a formulés, et justifient l'ambition qu'il a d'enseigner aux hommes le secret de marcher d'un pas ferme, sans autres guides que les lumières de la raison.

SECONDE SECTION

PROSE.

I

HISTOIRE

Histoire : *Scriptores historiæ Augusta.* — Aurelius Victor. — Eutrope. — Ampelius. — Paul Orose. — Ammien Marcellin.

On range sous le nom d'*Écrivains de l'histoire Auguste* les compilateurs qui, sur les traces des *Douze Césars* de Suétone, ont rédigé la biographie anecdotique des empereurs romains depuis Hadrien jusqu'à Carus et ses fils Carin et Numérien (117-284) : il en manque quelques-unes, entre autres celles de Nerva et de Trajan. Dépourvues de critique, de science et de style, ces notices ont pourtant l'avantage de suppléer à un grand nombre d'ouvrages qui ont péri. Quel est l'auteur spécial qui a recousu en un corps de volume ces biographies distinctes? On ne le sait. Voici toutefois les noms des six auteurs auxquels on les attribue :

1° Spartien (Ælius Spartianus), qui vivait sous Dioclétien et qui a écrit les notices concernant Hadrien, Ælius Verus, Didius Julianus, Septime Sévère, Caracalla et Geta;

2° Vulcatius Gallicanus, auteur de celle d'Avidius Cassius;

3° Trebellius Pollio, vil adulateur de la puissance, biographe des deux Valérien, des deux Gallien, des Trente tyrans ;

4° Flavius Vopiscus, de Syracuse, historien sérieux, intelligent, exact, puisant comme Suétone aux bonnes sources, telles qu'archives publiques, pièces officielles, correspondances diverses ; auteur des biographies d'Au-

rélien, de Tacite, de Florianus, de Probus, de Firmus, de Saturnin, de Proculus, de Bonosus, de Carus, de Carin et de Numérien;

5° Ælius Lampridius, regardé comme le même qu'Ælius Spartien, rédacteur des notices relatives à Commode, Diadumène, Elagabal, Alexandre Sévère;

6° Jules Capitolin, auteur des biographies d'Antonin le Pieux, de Marc Aurèle, de Lucius Verus, de Pertinax, de Clodius Albinus, etc.

Aurelius Victor. — Aurelius Victor, né en Afrique dans une humble condition, mais revêtu par Julien de charges importantes, fut préfet de Rome sous Théodose. Quoique dédaigné par Rollin, ce n'est pas un historien sans quelque mérite. Son *De viris illustribus urbis Romæ,* qui est peut-être un abrégé du grand ouvrage de Cornelius Nepos, est un livre utile pour la connaissance élémentaire de l'histoire romaine depuis Romulus jusqu'à la mort de Cléopâtre. Ses *Biographies des Césars* sont une œuvre intéressante, d'un style simple, offrant des indications choisies avec discernement.

Eutrope. — Eutrope (Flavius Eutropius), secrétaire de Constantin et compagnon de Julien dans son expédition contre les Perses, proconsul d'Asie, rédacteur aux ordres de Valeus, composa en style clair un *Abrégé de l'histoire romaine*, où l'on trouve des renseignements précieux, et qu'on peut lire même après les ouvrages de Velleius Paterculus et de Florus.

Ampelius. — A la suite de l'*Abrégé* de Florus on trouve souvent imprimé le *Liber memorialis* d'Ampelius. C'est une sorte de répertoire, divisé en cinquante chapitres, sur ce que l'auteur a cru intéressant de faire connaître en astronomie, en géographie et en histoire. Quoique très serré, comme un sommaire, l'ouvrage d'Ampelius ne manque pas d'une certaine valeur.

Orose. — Paul Orose est un disciple de saint Augustin. Le titre de son œuvre est bizarre, tronqué sans doute et défiguré; *De hormesta*, ou de *mœsta*, ou de *miseria mundi*: le fond en est sévère, grand, abondant en fécondes leçons. C'est comme un appendice de la *Cité de Dieu.*

Les païens, après la prise de Rome par Alaric, rejetaient ces malheurs sur la religion chrétienne et y opposaient la puissance de Rome au temps du paganisme. Saint Augustin leur répondait que les Barbares avaient épargné, par le seul respect du nom de Jésus-Christ, ceux qui s'étaient réfugiés dans les églises, et que, par voie de conséquence, c'étaient les mœurs corrompues de Rome, sous l'influence des dieux, modèles de tous les désordres, qui avaient attiré les Visigoths ou les Vandales. Le paganisme est donc erroné, absurde, insoutenable. Il y a deux cités : celle de Satan, le mal ; celle de Dieu, le bien. L'homme, créé bon, peut et doit choisir. Le premier homme, entraîné par Satan, a choisi le mal ; racheté par le Christ, il peut désormais choisir la cité du bien, la cité de Dieu. Telles sont les idées professées par saint Augustin et par son disciple. Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, y a largement puisé, et il paraît vraisemblable que Vico et Herder ont emprunté plusieurs de leurs idées à cette affirmation de l'intervention de la Providence dans les choses d'ici-bas.

Ammien Marcellin. — Ammien Marcellin est une figure très considérable dans un siècle d'abaissement intellectuel et moral. On sait que, Grec d'origine, il naquit à Antioche, vers l'an 330, et qu'il mourut vers 400. Ses parents étaient *ingenui*, c'est-à-dire appartenant à la noblesse. Il servit très jeune en Orient sous le règne de Constance, dans une cohorte de cavalerie commandée par Ursicinus, homme distingué, dont il parle avec éloge dans son livre. Il l'accompagne ensuite dans deux expéditions, l'une en Gaule et l'autre en Perse. Nommé *protecteur domestique*, quelque chose comme garde du corps, il combat sur le Rhin, sur le Danube, en Mésopotamie, à la prise d'Argentoratum (Strasbourg) et fait partie de l'état-major de l'empereur Julien, au moment où celui-ci est tué à Phrygia. Peu de temps après, il se retire à Antioche et enfin à Rome, où il écrit son livre intitulé *Rerum gestarum libri* XXXI, autrement dit *Histoire de l'empire romain*, depuis le

règne de Nerva jusqu'à la mort de Valens (96-378). Les treize premiers livres ont péri. Les quatorze derniers partent de l'année 353, et s'arrêtent aux événements de l'an 378 : c'est une période de vingt-cinq ans. Le « vieux soldat » déclare à cet endroit que son âge lui interdit d'aller plus loin. Il ajoute : « Je donne ce livre comme une œuvre sincère, où la vérité, dont je fais profession, ne se trouve nulle part que je sache altérée par le silence ou par le mensonge; que d'autres écrivent la suite, plus jeunes ou plus instruits! Puissent-ils, s'il leur plaît de l'entreprendre, jeter leur langage dans un moule plus relevé! »

L'estime de la postérité a ratifié le témoignage de véracité qu'Ammien Marcellin se décerne à lui-même. Formé par la lecture de Suétone et de Tacite, s'il est loin d'avoir leur style, il a leur probité, leur droiture impartiale, et son ouvrage est un des plus intéressants à consulter pour l'histoire du monde romain durant cette période anarchique et troublée. La vue immédiate des événements et des pays qu'il a traversés rend ses informations on ne peut plus précieuses. Il a vu l'Egypte, le Nil, les obélisques, les hiéroglyphes, dont il fait une description fidèle : sa peinture des Sarrasins, des Gaulois, des Thraces, des Alains, des Huns, est prise sur le vif : assis au chevet de l'empereur Julien, il a entendu les dernières paroles que le mourant a prononcées, et il trace de lui un portrait, où les qualités et les défauts sont pesés dans un juste équilibre : les récits de la victoire d'Argentoratum, du désastre d'Andrinople et du meurtre de Para, roi d'Arménie, assassiné sous les yeux mêmes de l'auteur, offrent au lecteur des épisodes d'un intérêt saisissant : passages précieux qui font pardonner à Ammien Marcellin les singularités bizarres et les exagérations métaphysiques de son style. Disons aussi que, comme il lisait son histoire dans des conférences publiques, il lui arrive souvent de viser à l'effet et de provoquer les applaudissements, en mêlant les hardiesses pompeuses du genre lyrique au sans-façon et au terre à

terre de sa langne de soldat. Au fond de tout cela, c'est un honnête homme et un conteur sincère, qui a fourni la matière de bonnes pages à Gibbon et à Châteaubriand.

II

ÉLOQUENCE ET ÉPISTOLOGRAPHIE

Panégyristes latins. — Rhéteurs. — Symmaque ; véritable orateur. — Sidonius Apollinaris

Panégyristes. — Ce serait peine perdue d'aller chercher quelques traits d'éloquence vraie et spontanée dans le recueil des *Panégyristes* du IIIe et du IVe siècle. C'est le triomphe de la flatterie officielle et de la platitude oratoire. On regrette de voir les éditeurs placer le nom de Pline le Jeune en tête de cette douzaine de louangeurs à gages, exaltant les mérites de Maximilien Hercule, de Maximien Auguste et même de Constantin : Trajan, loué par Pline, était un autre homme. Disons pourtant que les discours d'Eumenius ne sont pas sans quelque valeur, surtout celui qui a trait au rétablissement des écoles (297), et qu'on peut trouver des détails instructifs dans le panégyrique de Julien par Claudius Mamertinus Minor (362) et dans celui de Théodose par le Gaulois Drepanius.

Rhéteurs. — Plusieurs traités de *Rhétorique,* copies froides et défectueuses de Cicéron ou de Quintilien, offrent cependant des exemples choisis parmi les classiques grecs et latins. Aquila Romanus compose une sorte de manuel des *Figures de pensée* et *des figures de style,* continué, apres lui, par Julius Rufinianus. Fabius Marius Victorinus, né dans le IVe siècle, à Carthage, devient professeur public d'éloquence à Rome, et écrit un *Exposé* sur les traités oratoires de Cicéron.

Symmaque. — Cependant un véritable orateur se montre à cette époque : c'est Symmaque.

« Symmaque, dit Villemain, est un des hommes les plus remarquables qui aient paru dans les dernières époques de l'empire : défenseur des fables du paganisme, il fut admiré par les chrétiens. Pendant une longue vie, et sous la rapide succession de tant d'empereurs, il remplit les premières dignités de l'Etat ; il cultiva tous les arts de l'esprit, au milieu de la barbarie, qui croissait déjà de toutes parts. »

On voit par ces lignes quel intérêt s'attache aux œuvres d'un auteur aussi distingué. Né à Rome vers 850, Symmaque (Q. Aurelius Avianus Symmachus), après avoir reçu une éducation brillante, est successivement questeur, préteur, proconsul d'Afrique, préfet de Rome, prince du Sénat et pontife. On croit qu'il mourut vers l'an 420. Pendant longtemps, Symmaque était plus particulièrement connu par ses *Lettres* et par sa requête à Valentinien II pour le rétablissement de l'autel de la Victoire dans la Curia Hostilia. En 1815, le cardinal Angelo Maïo découvrit à Milan, dans la bibliothèque ambrosienne, des fragments de *discours*, qui, tout restreints qu'ils sont, servent à compléter l'œuvre littéraire du célèbre orateur. Parlons d'abord de son éloquence, louée par Macrobe, qui la trouvait « grasse et fleurie ».

L'an 29 avant Jésus-Christ, Auguste avait fait placer dans la Curia Julia, ci-devant Hostilia, une statue de la Victoire apportée de Tarente, et un autel qu'il décora des dépouilles de la guerre d'Égypte. Elevé ainsi au milieu du Sénat, ce monument païen avait traversé les âges et subsisté même sous Constantin. Le fils de celui-ci, Constance, le fit enlever. Julien le rétablit. Valentinien Ier le respecta. Gratien le détruisit de nouveau, parce qu'il choquait la vue des sénateurs chrétiens. La majeure partie de l'assemblée réclama auprès de Gratien par la bouche de Symmaque, mais sa requête fut rejetée. Quinze ans plus tard, Symmaque la renouvela auprès de Valentinien II. Le morceau a de l'impor-

tance. Au nom de la liberté générale des opinions et des pratiques religieuses, l'orateur revendique pour l'ancien culte des droits égaux à ceux du nouveau.

Nous redemandons, s'écrie-t-il, le système de religion qui longtemps fut profitable à la République. Comptez tous les empereurs de l'une et de l'autre secte, de l'une et de l'autre opinion. Parmi ceux qui sont les plus près de nous, l'un a observé les cérémonies de nos aïeux, l'autre les a permises. Si la religion des anciens ne fait pas autorité, que du moins la dissimulation des modernes soit un exemple. Quel homme est assez ami des Barbares pour ne pas redemander l'autel de la Victoire? Nous avons d'ordinaire une prévoyance inquiète, et nous évitons ce qui peut paraître un fâcheux augure. Eh bien, sachons au moins rendre au nom de la Victoire l'hommage que nous refusons à sa divinité! Prince, ton éternité lui doit déjà beaucoup; elle lui devra davantage. Qu'ils détestent sa puissance, ceux-là qui n'ont pas éprouvé son secours! Mais toi, n'abandonne pas une protection amie des succès et de la gloire. Cette puissance a droit sur les prières de tout le monde. Que si l'on oubliait les hommages dus à la déesse, on devrait toutefois respecter la majesté du Sénat. Fais, je t'en supplie, que les traditions, reçues dans notre enfance, nous puissions, dans notre vieillesse, les transmettre à nos descendants. Mais où donc désormais prêterons-nous serment à tes lois et à tes paroles? Quelle religion épouvantera l'âme perfide et lui interdira le mensonge dans les témoignages? Tout est plein de Dieu, sans doute; et il n'y a pas de lieu d'asile pour les parjures. Mais c'est un puissant secours contre la pensée du crime que d'être pressé par la présence même d'un objet sacré. Cet autel est le lien de la concorde, la garantie de la fidélité. Écoute, prince, écoute la voix même de Rome, qui te dit: « O toi, père de la patrie, respecte la vieillesse où je suis parvenue sous cette loi sacrée; laisse-moi mes antiques solennités. Je n'ai pas lieu de m'en repentir; ce culte a mis l'univers sous mes lois; ces sacrifices, ces cérémonies saintes ont écarté Hannibal de nos murs et les Gaulois du Capitole! »

Saint Ambroise, évêque de Milan, ne laissa pas sans réponse l'éloquente requête de Symmaque. Avec toute la chaleur d'une foi confiante, il plaida auprès de Valentinien II la cause du christianisme, et il la gagna : la Victoire fut vaincue.

Les *Lettres* de Symmaque, publiées par son fils, sont distribuées en dix livres. Elles s'adressent à des amis de l'auteur et elles sont empreintes d'une aménité qui n'exclut pas l'énergie. On y sent la main d'un lettré et d'un homme d'État. C'est cependant une erreur de critique de les placer trop près de la correspondance de Pline.

Sidoine Apollinaire. — Sidoine Apollinaire, nom francisé du latin C. Sollius Apollinaris Sidonius, fait partie du petit groupe d'écrivains de valeur qui honorent cette période stérile. Né à Lyon, vers l'an 431 après Jésus-Christ, il fut élevé à la dignité de sénateur par l'empereur Avitus, dont il avait épousé la fille. Après la chute d'Avitus, il vécut quelque temps retiré dans sa villa d'Avitacum, en Auvergne ; mais, en 467, il reparaît à Rome comme ambassadeur des Arvernes auprès d'Anthémius. S'étant concilié les bonnes grâces de ce prince par un panégyrique en vers, il est créé patrice, préfet de Rome et évêque de Clermont, où il meurt le 20 août 488.

Sidoine Apollinaire, esprit pénétrant et vigoureux, doué d'une imagination prompte et facile, formé à l'art d'écrire par de brillantes études, imitateur de Claudien, de Pline le Jeune et de Symmaque, s'est exercé, comme poète, sur des sujets chrétiens ou dans des *Panégyriques* adressés aux empereurs qu'il a servis.

Comme prosateur, il a laissé un recueil de 147 lettres, dont quelques-unes sont mêlées de poésie. Cette correspondance offre un véritable intérêt. Quoique le style en soit souvent affecté, chargé d'images obscures et même d'incorrections graves, elle présente un tableau curieux de la société gallo-romaine, telle qu'elle se mouvait sous les yeux de l'auteur.

III

PHILOSOPHIE

Apulée. — Fusion de la philosophie antique avec la théologie chrétienne. — Boèce.

Le talent d'Apulée ne s'est pas seulement fait connaître par son roman de *l'Ane d'or*. Apulée dit lui-même « qu'il s'est exercé dans tous les genres, et qu'il a cultivé les neuf Muses avec une égale ardeur. » Il est donc tout naturel de trouver en lui un disciple de Socrate, de Platon et d'Aristote, auquel saint Augustin, Sidoine Apollinaire et le pape Pie V n'ont pas épargné les éloges, même en le réfutant. Sans voir en lui un « tonnerre d'éloquence », « le père de la grâce et de l'agrément », « l'auteur d'un livre sans pareil, d'un véritable lingot d'or », nous croyons juste de le désigner spécialement comme un propagateur utile, quoique involontaire, des idées platoniciennes, tendant à se mettre en harmonie avec les dogmes chrétiens.

Boèce. — Cette fusion est désormais accomplie dans l'un des hommes qui font le plus d'honneur au VI[e] siècle, Anicius Manlius Torquatus Severinus Boethius, que nous appelons simplement Boèce. Né à Rome ou à Milan (470), disciple du néo-platonicien Proclus, il unit à l'étude de la philosophie idéaliste celle des principes d'Aristote. L'empereur Théodoric l'avait élevé au consulat, l'an 510; mais les remontrances qu'il osa faire au prince, en raison de ses violences contre les catholiques, le firent tomber en disgrâce, condamner sans jugement comme coupable d'intelligence avec Justin et décapiter en 525. C'est pendant la longue captivité qui précéda son supplice que Boèce compose le plus célèbre de ses ouvrages : *De la consolation de la philosophie,* en cinq livres, où il emploie alternativement la prose et les vers. L'idée de ce livre est grande, gé-

néreuse, l'exécution naturelle, agréable. Boèce est en prison. La Philosophie lui apparaît, le console par l'idée d'une Providence, lui montre l'injustice des plaintes qui retentissent de toutes parts sur l'inconstance du bonheur, et le confirme dans la conviction qu'il n'y a de vrai bonheur et de vrai repos pour l'homme que dans la vertu. Énoncées à la fois dans une prose pure et coulante et dans des vers harmonieux et faciles, ces vérités morales ont assuré à l'œuvre de Boèce l'estime de la postérité, et, de son temps même, une influence incontestable sur la civilisation nouvelle.

IV

MATHÉMATIQUES

Firmicus Maternus. — Traités d'arpentage.

Julius Firmicus Maternus, né en Sicile, avocat sous Constantin, a écrit, en 340 après Jésus-Christ, un livre intitulé : *Matheseos libri VIII;* mais c'est moins un ouvrage de science mathématique qu'un traité d'astrologie.

On trouve des indications plus pratiques dans les *Auctores grammatici*, autrement dit les *Arpenteurs*, dont quelques-uns sont cités par leur nom : Siculus Flaccus, Aggenus Urbicus, Faustus, Dolabella.

V

MÉDECINS

Les œuvres de Plinius Valerianus de Côme et de Cælius Aurelianus de Lida, en Numidie, ne sont

guère que des compilations, souvent peu intelligentes, de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien. L'ouvrage d'Aurelianus a cependant le mérite de donner une connaissance assez précise de l'école méthodique et de son système.

VI

ÉCONOMIE

Économie domestique. — Les Apicius.

Il y a eu plusieurs Apicius; chose facile à croire, surtout, si, comme on le voit dans Juvénal, ce nom était synonyme de gourmand. L'un d'eux vécut du temps de Sulla. Athénée parle d'un autre Apicius qui vivait sous Trajan, et qui trouva un procédé pour conserver les huîtres fraîches. Mais le plus connu dans la science culinaire est le fameux gastronome, contemporain d'Auguste et de Tibère, qui passa sa vie à inventer de nouveaux plats, et qui, mettant à contribution, pour le service de sa table, les produits de l'univers entier, engloutit une fortune immense, et s'empoisonna, lorsqu'il ne lui resta plus qu'un million pour vivre. Cependant il ne semble pas qu'aucun de ces grands gourmets soit l'auteur du traité en dix livres *De Re culinaria,* qu'on a découvert, au XVe siècle, dans l'île Megalona, avec le nom de Cælius Apicius. C'était, d'après les conjectures des savants, un Espagnol, copiste et compilateur, plutôt qu'écrivain original. On peut juger du fond de son œuvre par le titre grec de chacun des livres : l'intendant, le boulanger, quelques-uns lisent le charcutier, le potager, l'amphitryon, le légumier, le pourvoyeur, l'hôte opulent, le quadrupède, la mer, le pêcheur.

VII

JURISPRUDENCE

Édit perpétuel. — Papinien. — Ulpien.

L'an 131 après Jésus-Christ, l'éminent jurisconsulte Salvius Julianus fut chargé par Hadrien de récapituler et de codifier les édits annuels des anciens magistrats. Cet important travail, mené à bonne fin, fut sanctionné par l'empereur et obtint force de loi en vertu d'un sénatus-consulte : c'est ce qu'on appela *Edictum perpetuum*, Édit perpétuel. Vaste corps du droit privé, cet édit est beaucoup plus compréhensif que les plébiscites anciens, qui ne s'occupaient que d'une matière isolée. Aussi tous les jurisconsultes se mirent-ils à commenter l'*Édit*.

Papinien. — A leur tête se place Papinien (Æmilus Papinianus), né à Bénévent, d'autres disent en Phénicie, l'an 142 et mort en 212. Élevé dans les principes rigoureux de la philosophie stoïcienne, esprit net, précis, ingénieux, alliant la propriété des termes à la pureté et à l'élégance du style, Papinien fut avocat sous Commode et préfet du prétoire sous Septime Sévère. Lorsque Caracalla eut tué son frère Géta, il voulut contraindre Papinien à faire l'apologie de ce monstre devant le peuple. Papinien répondit : « Il est plus facile de commettre un fratricide que de le justifier. » Caracalla lui fit trancher la tête. Des nombreux ouvrages de Papinien il reste environ six cents fragments, épars dans les *Institutes*, dans le *Corpus juris*, etc. Ils formaient la base de l'enseignement supérieur dans les écoles romaines, et ils avaient une telle autorité, que Théodose le Jeune ordonna que, dans toutes les questions controversées, l'opinion de Papinien eût la prépondérance.

Ulpien. — Ulpien (Domitius Ulpianus), disciple et assesseur de Papinien, était originaire de Tyr. Il mourut

à Rome, l'an 228 de l'ère chrétienne. Tout jeune, il se fit connaître par d'importants ouvrages de jurisprudence, et, après avoir été préfet du prétoire sous Elagabal, il remplit les fonctions de préfet des approvisionnements (*præfectus annonæ*), sous Alexandre Sévère, dont il fut le conseiller et l'ami. Son habileté, son expérience, l'étendue de son savoir et la sagesse de ses décisions contribuèrent largement à la bonne gestion de l'empire. Le *Digeste* contient près de 2,500 extraits des ouvrages d'Ulpien, aussi recommandables par la solidité des vues, la solution pratique des questions contentieuses, que par la clarté, la gravité et la concision du style.

VIII

GRAMMAIRE

Priscien. — Donat. — Servius. — Macrobe.

Les grammairiens de cette période sont particulièrement des critiques et des commentateurs. Ils annotent les œuvres des prosateurs et des poètes des âges précédents, et fournissent ainsi parfois de curieux renseignements philologiques ou archéologiques.

Priscien. — Priscien (Priscianus), né probablement à Césarée, fleurit vers 450 et professa à Constantinople. Il a écrit pour les écoles un commentaire grammatical des douze premiers vers de chaque livre de l'*Enéide*. Les citations d'auteurs grecs et latins, qu'il y introduit, offrent de l'intérêt. Ses *Commentaires sur la grammaire*, en dix-huit livres, sont l'ouvrage le plus ample de l'antiquité sur les principes de la langue latine, et l'abrégé, qu'en a fait au moyen âge le théologien saxon Raban Maur, fut un des principaux guides pour étudier le latin. Les seize premiers livres, qui forment ce qu'on appela plus tard le *Grand Priscien*, traitent des parties du discours prises séparément ; les deux der-

niers, qui composent *le Petit Priscien*, roulent sur la syntaxe.

Donat. — Donat (Ælius Donatus), en 354 après Jésus-Christ, fut précepteur de saint Jérôme, et ne doit pas être confondu avec le commentateur de Virgile, Tiberius Claudius Donatus, plus moderne qu'Ælius. Son principal ouvrage consiste dans des *Scolies sur Térence*, très utiles pour l'intelligence de la comédie latine, mais malheureusement mutilées et interpolées.

Son *Traité de grammaire* (Ars grammatica) était très répandu dans les écoles du moyen âge. La première partie renferme ce qui a trait aux *lettres*, aux *syllabes*, aux *pieds* et à la *quantité;* la seconde traite des huit parties du discours.

Servius. — Servius (Maurus Honoratus) vécut vers l'an 400 après Jésus-Christ. Son commentaire sur Virgile, composé d'après les travaux de ses prédécesseurs, est de la plus grande importance. Il renferme beaucoup de citations d'auteurs perdus, ainsi que des notes intéressantes sur la mythologie, l'histoire et les monuments.

Macrobe. — Macrobe (Aurelius Macrobius Ambrosius Theodosius) peut aller de pair, quoique dans une sphère plus humble, avec Ammien Marcellin, Sidoine Apollinaire et Symmaque, dont il était l'ami. Son œuvre a rendu et rend encore d'utiles services à la philosophie platonicienne et à la critique : il a conservé et annoté un précieux passage de *la République* de Cicéron ; et ses dissertations n'éclairent pas seulement plusieurs points de grammaire, de mythologie et d'histoire ; elles servent aussi de commentaire très intéressant à Virgile.

Né Grec, sans qu'on puisse indiquer le lieu ni la date précise de sa naissance, Macrobe vécut sous les règnes d'Honorius et de Théodose, c'est-à-dire entre l'an 395 et l'an 435 après Jésus-Christ. Lié d'amitié avec les hommes distingués de son temps, il fut revêtu de magistratures importantes et qualifié de *Vir illustris* par les princes sous lesquels s'écoula son existence laborieuse et honorée.

Villemain se plaît à féliciter Macrobe de l'heureuse

idée qu'il a eue d'écrire pour son fils Eustathius, « objet de sa plus vive tendresse », un commentaire sur *le Songe de Scipion*, fragment du VIe livre de *la République* de Cicéron. C'est, en effet, une sorte d'encyclopédie, où l'auteur a résumé, en deux livres, toutes les connaissances des savants de son époque sur l'astronomie, la physique céleste, la cosmologie et la métaphysique. On y trouve également les idées d'un disciple intelligent et convaincu de la secte néo-platonicienne, soit lorsqu'il reproduit la célèbre trinité de Platon, ou qu'il professe la doctrine de l'indestructibilité de la matière, qui ne fait que changer de formes, quand elle semble s'anéantir, soit encore lorsqu'il ne voit dans les divinités du paganisme que la déification des phénomènes physiques.

C'est aussi pour son fils Eustathius que Macrobe a composé son importante compilation, ayant pour titre les *Saturnales*. Il y raconte des conversations, à moitié vraies, à moitié supposées, tenues dans des réunions et dans des festins, chez Vettius Prætextatus, pendant la fête des Saturnales (17 décembre). Il indique lui-même, au début de son livre, quelle a été son intention :

La nature, mon cher fils, nous attache, dans cette vie, à des objets nombreux et divers ; mais aucun lien n'est plus fort que l'amour qui nous unit à ceux auxquels nous avons donné l'existence. Aussi rien ne m'a été plus à cœur que ton éducation. Impatient de tout retard, et abrégeant de longs détours pour la perfectionner, je me suis appliqué à te rendre mes lectures utiles en formant pour toi, de tout ce que j'ai lu, soit avant, soit après ta naissance, en divers ouvrages grecs ou latins, un répertoire de connaissances, dans lequel, comme dans un trésor littéraire, il te soit facile de trouver et de puiser, au besoin, les récits historiques perdus dans la masse des écrits publiés, les faits et les paroles qui méritent d'être retenus. J'en ai formé un certain corps. Il y a là de quoi te satisfaire, si tu y trouves la science de l'antiquité clairement exposée, tantôt par mes propres paroles,

tantôt par les expressions des anciens eux-mêmes. Nous devons, en effet, imiter les abeilles qui parcourent différentes fleurs pour en pomper le suc. Elles apportent et distribuent ensuite en rayons tout ce qu'elles ont recueilli, donnant, par une certaine combinaison et par une propriété particulière de leur souffle, une saveur unique à ce suc formé d'éléments divers. Nous aussi, nous mettons par écrit ce que nous avons retenu de toutes nos lectures, afin d'en former un tout homogène, qui laisse cependant une saveur unique à ces diverses essences.

Le plan général ainsi tracé, Macrobe réunit autour d'une même table un certain nombre de convives et de causeurs, entre autres Eusebius Prætextatus, Symmaque, Nicomaque, Evangelus, Servius, Avienus, Albinus, et les fait disserter sur les sujets les plus variés et les plus instructifs.

Les *Saturnales*, qu'on a comparées avec raison aux *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, sont divisées en sept livres.

Le premier traite de la fête des Saturnales et de plusieurs autres fêtes romaines, de Saturne, de Janus, de la division de l'année, de son organisation successive par Romulus, Numa et Jules César, enfin du système qui fait rapporter tous les dieux au soleil. On signale, dans la fin de ce livre, de nombreux emprunts à Aulu-Gelle et à Sénèque.

Le second livre est le plus original et le plus communément connu de Macrobe. C'est un recueil d'anecdotes, de plaisanteries et de détails curieux sur les mœurs domestiques des Romains.

Depuis le troisième livre jusqu'au sixième inclusivement, *les Saturnales* deviennent un commentaire approfondi de Virgile, jugé dans ses opinions et dans ses habitudes religieuses, philosophiques, littéraires. Le cinquième est un parallèle continu entre Homère et Virgile, où sont signalés les nombreux larcins que le poète latin a faits au poète grec, sans compter ce qu'il doit aux tragiques. Le sixième renferme une grande

quantité de passages empruntés par Virgile aux poètes de sa nation : Ennius, Lucrèce, Furius, Varius, Lucilius, Nævius, Suevius, Catulle, Accius.

Le septième livre est imité en grande partie du livre des *Problèmes symposiaques* ou *Repas* de Plutarque. On y trouve discutées plusieurs questions intéressantes de physique; on y remarque également quelques exemples de la manière dont les sophistes soutenaient le pour et le contre d'une même thèse.

On ne peut disconvenir que la latinité de Macrobe ne se ressente de la décadence de son siècle, et que son originalité ne disparaisse souvent au milieu des citations qu'il emprunte à d'autres écrivains. L'équité veut pourtant que, malgré ces défauts, son ouvrage soit considéré comme une œuvre des plus utiles et des plus agréables, et que plusieurs savants aient eu raison d'en recommander la lecture aux jeunes gens.



CONCLUSION

Telles sont les évolutions que le génie latin a suivies à travers le monde du paganisme, depuis ses premiers bégayements jusqu'à l'heure où l'humanité s'éclaire des progrès d'une religion nouvelle. Nous le voyons d'abord barbare, grossier, inculte, concentré en lui-même; puis poli par son contact avec les Grecs; c'est l'époque florissante de son émancipation; il prend l'essor en toute liberté; ses idées, étendues, élargies, s'épanouissent et vivent, sa langue se fait originale, il a son âme, sa couleur, son accent. Après quoi, Rome, maîtresse de l'univers, devient la servante dégradée du despotisme, la proie de la corruption morale.

La dépravation du cœur hâte alors la ruine du goût et de l'esprit. Tout ne périt pas, néanmoins, dans ce naufrage. La langue latine persiste dans l'intelligence et dans l'idiome des peuples nouveaux, et la souveraineté que ceux qui la parlaient exerçaient sur le monde, reparaît triomphante dans l'Église, dans les écoles, dans la législation. Il en résulte que les imitations mêmes des Romains conservent un caractère de personnalité profondément marquée, qui justifie la parole expressive de Klopstock : « Les Romains ont été des imitateurs comme il n'y en a pas! »

FIN.



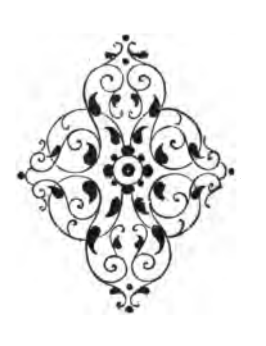




TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ROMAINE

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE PÉRIODE

DES ORIGINES DE ROME A LA FIN DE LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE

(*L'an 241 avant J.-C.*).

Pages.

CHAPITRE II

DEUXIÈME PÉRIODE

DE LA FIN DE LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE A LA MORT DE SULLA

(*L'an 78 avant J.-C.*).

PREMIÈRE SECTION

POÉSIE

SECONDE SECTION

PROSE

CHAPITRE III

TROISIÈME PÉRIODE

DE LA MORT DE SULLA A CELLE D'AUGUSTE

(*L'an 14 de l'ère chrétienne*).

PREMIÈRE SECTION

POÉSIE

SECONDE SECTION

PROSE

CHAPITRE IV

QUATRIÈME PÉRIODE

DE LA MORT D'AUGUSTE (14) AU SIÈCLE DES ANTONINS

(L'an 139 après J.-C.).

PREMIÈRE SECTION

POÉSIE

SECONDE SECTION

PROSE

CHAPITRE V

CINQUIÈME PÉRIODE

DU SIÈCLE DES ANTONINS

(*L'an 139 après J.-C. jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident,* 476)

PREMIÈRE SECTION

POÉSIE

SECONDE SECTION

PROSE

FIN DE LA TABLE.





INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Nota. — Cet index sert d'auxiliaire aux sommaires qu sont le fond même du volume. Il contient une nomenclature alphabétique de divinités, de personnes, d'auteurs, de titres d'ouvrages, de morceaux remarquables, de localités, destinée à faciliter la recherche des lecteurs.

B

C

D

E

F

M

N

O

S

T

FIN DE L'INDEX.

